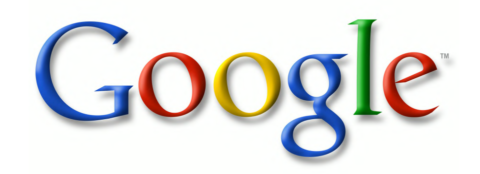
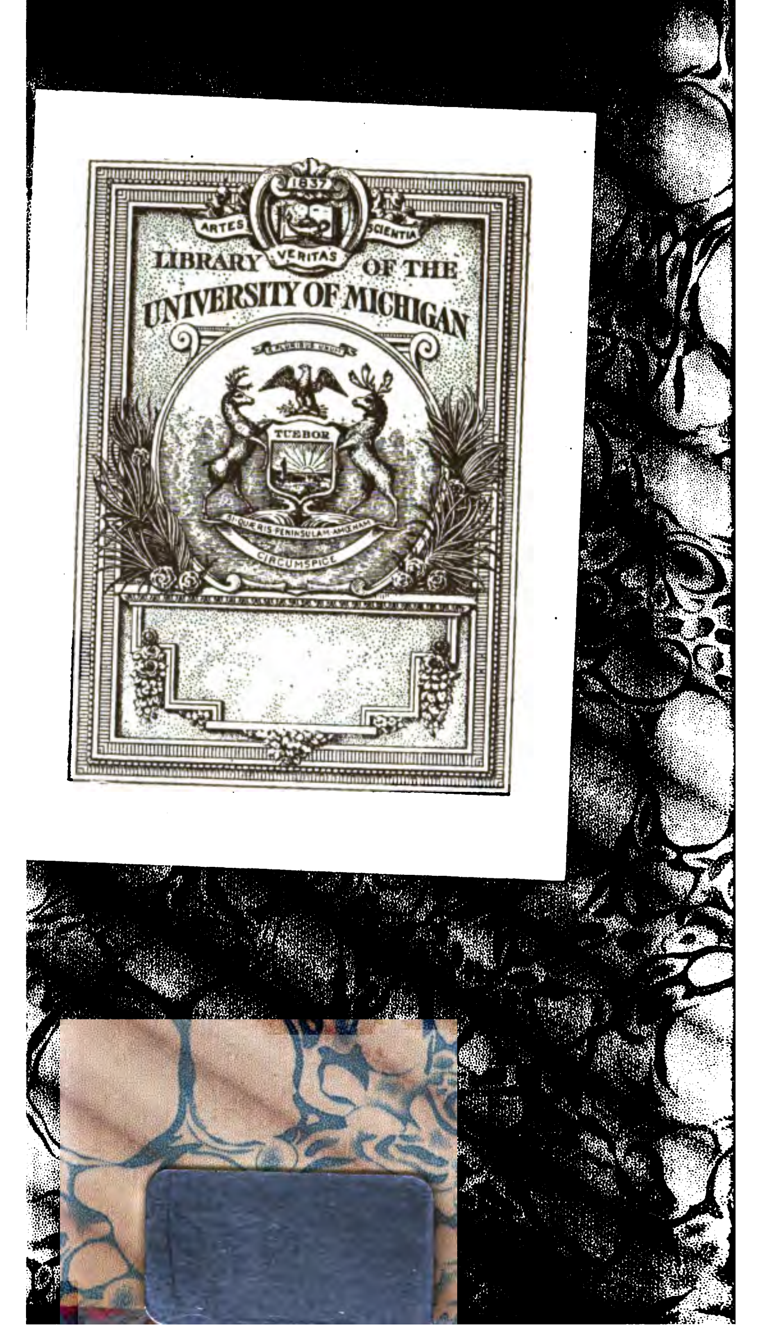
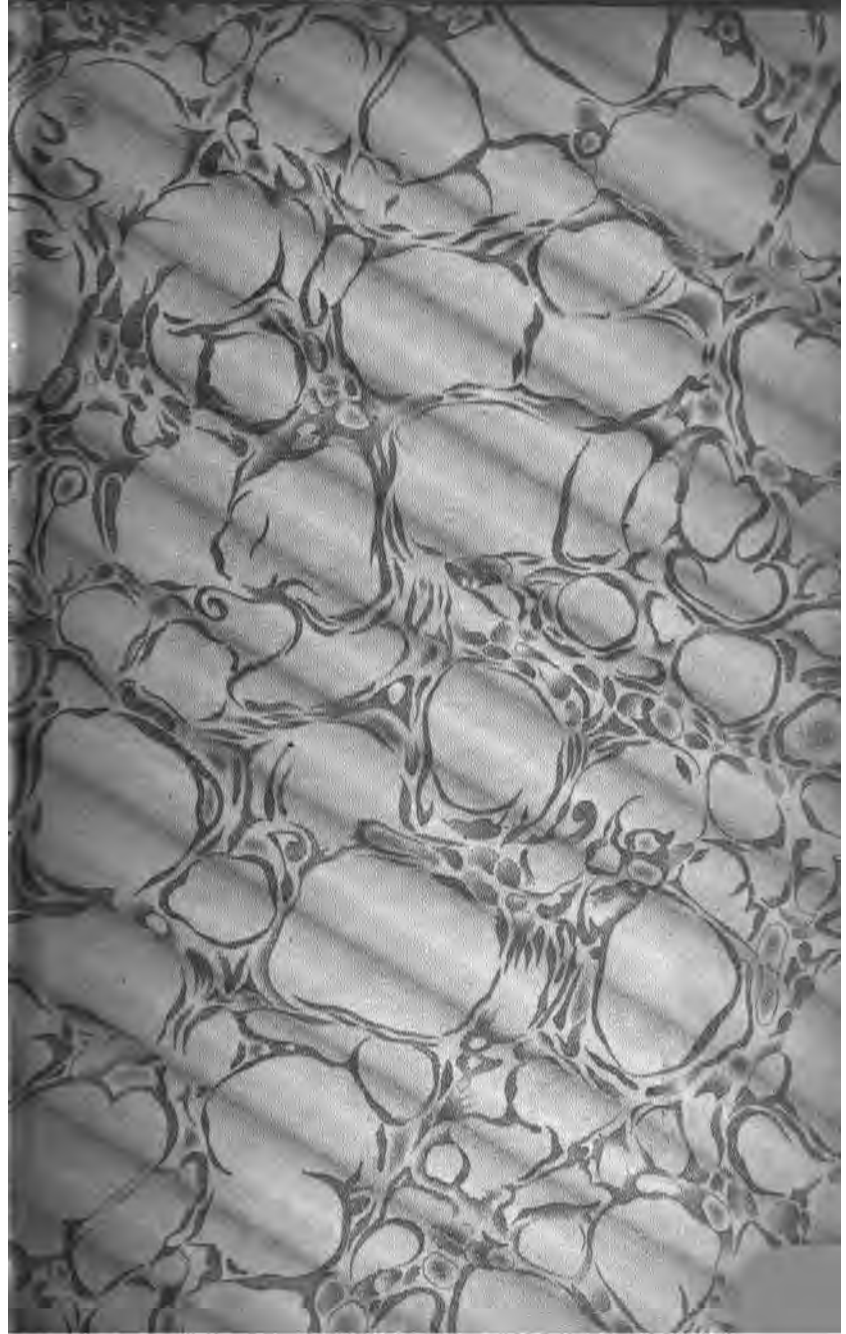





1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



Il a été tiré de cet ouvrage :

20 exemplaires sur papier de Chine, numérotés 1 à 20;

50 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, numérotés 21 à 70;

200 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lafuma à Voiron, numérotés 71 à 270.

LE CHEMIN DU SALUT

IRÈNE OLETTE

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1920.

EN PRÉPARATION

Le Chemin du salut. II et III.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 24769.

LE CHEMIN DU SALUT

IRÈNE OLETTE

PAR

HENRI LAVEDAN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

A RENÉ DOUMIC

Permettez-moi, mon cher ami, de vous dédier le Chemin du Salut *que vous m'avez encouragé à écrire pour* la Revue des Deux Mondes, *et qui vous doit tant.*

*En traçant à la première page d'*Irène Olette *votre nom si hautement estimé, je suis bien heureux de fixer d'abord de lointains souvenirs qui restent parmi les meilleurs de notre jeunesse et surtout de vous exprimer, quoique d'une manière trop faible, l'admirative et affectueuse assurance de ma gratitude.*

HENRI LAVEDAN.

LE CHEMIN DU SALUT

IRÈNE OLETTE

PREMIÈRE PARTIE

AUX PORTES DU SOMMEIL

I

UNE RUE ENTRE MILLE

L'arrondissement de la Butte Montmartre, le dix-huitième, comprend quatre quartiers : les Grandes-Carrières, Clignancourt, la Goutte-d'Or et la Chapelle.

Celui de la Goutte-d'Or, étendu à droite et au bas du versant de la montagne du Sacré-Cœur, est formé de deux parties, à peu près égales ; l'une, la plus éloignée en sortant de Paris, qui va des rues Marcadet et Ordener à la ceinture, l'autre, située entre ces deux mêmes rues et le boulevard de la Chapelle ; et cette dernière zone est coupée en son milieu, dans le sens de sa largeur, par une

longue artère, droite et d'une tristesse ingrate, ennuyeuse, monotone, sans la moindre parcelle de cette poésie que dégagent fréquemment, avec une grâce amère et maladive, les endroits les plus désolés.

C'est la rue Doudeauville.

Là, rien de frais, de gai, de pittoresque, ni de vénérable et d'ancien. Tout est terne et morose. Point de vestiges ni de patine du passé, mais les seules marques du présent, dur, et déjà vieux, avant d'avoir beaucoup vécu.

La plupart de ces agglomérations ouvrières se ressemblent d'ailleurs : cités populeuses composant et réunissant entre elles les faubourgs extrêmes de l'immense ville. C'est toujours le même ensemble de constructions disparates et uniformément chagrines d'où sont absentes l'allégresse, l'aisance et la beauté : des chantiers de bois et de charbon, des hangars pleins de fer et de matériaux de toutes sortes, des grandes potences de maisons à six étages dressant leurs murailles saumâtres, minces comme du carton, où s'empile du pauvre monde, avec des fenêtres sans volets d'où s'échappent, quand on les ouvre, des cris et des injures plus souvent que des rires..., aux carreaux desquelles, quand elles sont closes, s'appliquent, livides, des têtes de femmes dépeignées ; de méchants hôtels carrelés, de dix sous à deux francs la chambre, à la journée et à la nuit, vermoulus et tout étroits, rien qu'en corridors, et embrochés du haut en bas par un escalier coupe-gorge ; et puis des façades lépreuses, se succédant, soudées les unes aux autres

par les tuyaux de descente des gouttières... galerie de sombres tableaux presque tous du même peintre anonyme, puissant et découragé, qui serait le Maître de la médiocre misère... cimaise lugubre où des panneaux de sages-femmes, de matelassières, de dentistes-Somnol étalent çà et là le hors-concours de leurs promesses dans des enseignes qui ne sont pas d'hier, dont plus d'une lettre est chavirée, ou disparue ; petites boutiques de drame et de vieux théâtre qu'on ne voit plus que dans ces parages ; caboulots exigus où il y a à peine la place de trinquer quand trois buveurs y discutent debout ; fruiteries profondes et moites sentant l'œuf dur et la betterave ; cabanes des marchands de marrons, de « frites » et de journaux ; basse échoppe du savetier avec une pie installée dans une bottine ; puisard du chiffonnier au sol d'immondices, de terreau spongieux, où sèchent, retournées et pendues à un clou, des peaux de lapin marbrées de bleu, couleur de savon de Marseille ; et des ruelles, des appentis branlants, des passages ravinés d'aigres courants d'air ; de sinistres culs-de-sac résonnant creux comme un tonneau, où seul un chat qui ne tient pas sur ses pattes, le cou pas plus gros qu'un cordon de sonnette, miaule de faim. Puis, c'est le poste de police et sa lanterne rouge, le lavoir soufflant de la buée sur son drapeau de zinc qui ne flotte jamais ; et quand, par endroits, cessent les maisons, les palissades se déroulent, bordant des enclos pelés où, si l'on est curieux, on aperçoit entre deux planches un âne en laine qui broute des gravats près d'un gueux

endormi sans lâcher son bâton. Et sur ces palissades, comme sur tous les murs, sur tous les poteaux et tous les contrevents des magasins fermés, des inscriptions par centaines et par milliers, au charbon, à la brique, à l'ardoise, au crayon, au pinceau, au fusain, au jus de tabac, à la craie, à la boue... Quoi? Des serments et des jurons, des avis et des aveux, des sobriquets, des dictons, des vers et de la prose, des avertissements et des rendez-vous, des petits noms de femmes et des noms de grands hommes, des bons mots et des gros mots, de la romance et du blasphème, des appels à l'anarchie et des saluts à l'Armée, des « Vive ! » et des « A-bas ! » — plus d' « A-bas » que de « Vive ! » — des cris d'amour se terminant en menaces de mort, et bien entendu, entre les lignes, plein le texte, des dessins... effrontés ou naïfs, les deux à la fois, l'irrésistible impromptu de tous les sentiments, de tous les désirs, de toutes les passions humaines, jeté, — et même craché, — en passant, par l'âme populaire.

N'imaginez pas pour cela que la rue Doudeauville, entre les plus satisfaisantes de la Goutte-d'Or, offre un hideux aspect. C'est par une impression de vide spirituel, de froideur et de détresse morale qu'elle cause une étrange gêne, car assez propre, bien aérée, elle honore plutôt le quartier. Mais quoique des plus fréquentées, elle se révèle languissante, et sans animation.

Et cependant, elle a une âme.

Une âme qu'il faut connaître, et chercher d'abord pour la trouver.

Prenez, si vous le voulez bien, en sortant de la rue Poulet, le trottoir de gauche de la rue qui nous occupe et qui prolonge cette dernière, vous couperez bientôt la rue Léon, puis la rue Ernestine... Arrêtez-vous, et regardez à droite. Vous remarquerez une importante construction, de style moderne, en briques émaillées, dans le genre lycée, fabrique ou mairie, et marquée du numéro 33, qu'éclaire le soir une lanterne à verres bleus fixée dans le mur. Haute de deux étages et percée régulièrement de nombreuses fenêtres à vitres dépolies, elle a trois portes, qui sont fermées, une grande à deux battants au milieu, et une à un seul de chaque côté. On accède à celles-ci par deux marches. La grande porte est munie d'un de ces petits guichets de sûreté en usage dans les communautés religieuses et les maisons pénitentiaires, et au-dessus de son cintre, elle étale, en guise de fronton, un bas-relief de terre colorée et vernissée. Il représente, demi-nature, un personnage un peu courtaud et tout de noir vêtu, lequel en douillette, culotte et bonnet carré, distribue des aumônes à des indigents ; et quoiqu'il évoque l'image de Rabelais, curé de Meudon, il paraît que ce bonhomme figure un autre et plus méritoire curé, M. Vincent de Paul, ici-bas aumônier des galères avant d'être saint dans le ciel.

Ce bâtiment en question s'appelle l'*Hospitalité de nuit.* En souvenir de son fondateur, il porte, d'une manière plus précise, le nom de Maison Dumolin, et c'est là, entre ses murs imprégnés de réserve mystérieuse, que palpite, avec une ardeur

discrète et jamais ralentie, l'*âme de la rue Doudeauville.*

Ainsi peut-on s'expliquer la poignante mélancolie du quartier et de ses alentours. Il se ressent du sérieux de la demeure où son âme habite, et cette âme de pitié rigide, accoutumée à la fréquentation de la misère vagabonde, projette elle-même au dehors et fait rayonner dans les environs son habituelle gravité. Le genre particulier d'assistance et de secours prêté par cette grande maison froide et calme comme un visage de veuve aux paupières baissées, et la nature, spéciale aussi, de ceux qui en forment la furtive clientèle, contribuent à l'expression ambiante de malaise et d'accablement que nous avons indiquée.

Une rue, dont l'âme est vouée à la tristesse, ne peut pas être gaie.

Une rue où, tous les jours que termine et efface Dieu, des sans-domicile viennent, en rasant la muraille, chercher un refuge pour la nuit, reste marquée de cette louche et navrante visite. Tous les voisins, quoique favorisés d'un logement personnel, prennent, malgré tout, par contagion, en rentrant chez eux, les façons de ces « passants » disgraciés ; et c'est pourquoi la rue Doudeauville garde, même en plein jour, quelque chose de *nocturne* qui lui vient de sa plus belle et sévère maison, de son « Hospitalité ».

II

EN ATTENDANT LA DEMIE

Le 4 janvier 1914, vers les six heures du soir, une quinzaine d'hommes et sept femmes, formant selon leur sexe deux groupes séparés, stationnaient devant le 33 de la rue Doudeauville, les hommes à la grande porte du milieu, les femmes à la petite, celle de droite.

Généralement, ils ne se montraient pas plus tôt, sachant qu'on n'ouvrait qu'à six heures et demie.

Les boutiquiers, au courant de leurs manières, les voyaient chaque jour arriver un par un et se placer debout, à la file, avec ordre, sages comme des gens renseignés et parvenus à destination.

Les deux groupes, très peu éloignés l'un de l'autre, se faisaient face, et comme la lumière des réverbères déjà allumés leur permettait de se voir, ils se regardaient.

Une bise méchante sifflait du nord. Ce n'était pas un temps à rester immobile, et pourtant, la plupart des stationnaires paraissaient indifférents aux rigueurs de la saison. Comme absents de tout, et aussi d'eux-mêmes, plaqués au mur et renfoncés dans leurs nippes, ils se mêlaient étroitement, ayant aussi bien l'air de se connaître quand ils s'ignoraient que de s'ignorer quand ils se connaissaient.

Les hommes, de tout âge et de toute lie, types de crapulerie ou d'abrutissement invétéré, faces creusées, tirées, aux traits écartelés de souffrance ou de haine, quelques-unes avec de terribles yeux, profondes ouvertures de puits où on a jeté un cadavre... qui reste, et qui parfois remonte... et encore les incurables pochards, lucides aux plus épaisses brumes de l'ivresse, et les abattus, et les révoltés muets, aux mâchoires de dogue, serrées comme sur le cœur d'un mortel ennemi... figures qui font trembler, reculer, regretter, plaindre, penser... et qui devraient faire aimer. Les uns, lourds de prudence et de fausse inertie, échangeaient à voix basse quelques mots brefs, dans un secret langage où ils s'entendaient. La confiance et la méfiance s'égalaient. La prostration s'accommodait avec la philosophie. Cassés, archi-usés, ils formaient, dans le même groupe, des petits tas d'isolés, rapprochés par un conciliabule imperceptible, au cours duquel ne remuaient que les lèvres, sans qu'il en sortît un son. La tête basse, ils se penchaient par instants sur le trottoir, comme sur l'eau, et l'on eût dit que, d'une lamentable berge, ils regardaient couler leur existence. Presque tous ils tenaient leurs mains plongées dans leurs poches et personne n'aurait pu deviner si c'était pour émietter un croûton de pain dur ou serrer un couteau.

Peut-être était-ce tout bonnement parce qu'ils avaient froid.

Des vieillards décharnés, ridés, cadavériques, les joues envahies d'ombre, à la veille du cercueil,

s'appuyaient avec précaution contre de robustes hommes, taillés en taureaux, congestionnés de rage sociale et qui, les yeux cruels sous les sourcils descendus et rejoints, ne quittaient pas une seconde l'horizon barré de leur pensée... Et quelquefois aussi, — comme ce soir, — de très jeunes gens au teint blême, d'une finesse de visage immonde, le cou rond et nu dans la molle soie d'un foulard, avec une calotte de cheveux plus massive que leur casquette, venaient, sanglés de minces vestes de toile, insensibles au froid, prendre négligemment la file. Ceux-là fumaient un centimètre de cigarette ou sifflaient des romances de Point-du-Jour...

Le plus grand nombre était vêtu de loques et de guenilles dont les « déchirures » empruntaient sur eux une autre et véritable expression de « déchirement »... et semblaient reproduire au long du pauvre corps asservi la déroute du visage, autant que celle des espérances. Élimés et fanés, trop petits ou trop grands pour ceux qu'ils avaient l'air, avec une féroce moquerie, de vouloir déguiser, les habits montraient, comme les fronts, la couleur de la cendre et du fumier ; et tous ces Job étaient dessous au lieu d'être dessus.

Les chaussures faisaient mal à voir et signifiaient plus péniblement l'horreur avachie des misères : chaussures « de fatigue » à la lettre, données, ramassées ou volées, puis brisées et moulues par les interminables étapes des pèlerins du pavé ; brodequins de torture, alors qu'au lieu de se resserrer sur les pieds éternellement las, toujours

endoloris, ils s'élargissent et les quittent, craquant et se fendant de partout, prenant l'eau, les cailloux, les grains cuisants du sable, la pointe des clous et du verre et n'étant bientôt plus, pour des mois, des années, que ces choses sans nom, hideuses, tourmentées, tordues, traînées comme un boulet de cuir humide par les forçats de la vie maudite. On comprenait à leur aspect la déformation morale dont elles étaient l'image ; on s'expliquait les idées fausses tournées comme des talons, la mentalité déformée, et tous les sentiments décousus, éculés, les sentiments-savates. Beaucoup de ces malheureux portaient en bandoulière, attachées par une ficelle, des musettes remplies d'objets durs qui les bosselaient... symbole des consciences bourrelées ; d'autres tenaient, serré au poing, comme la bourse de Judas, un réticule fait avec une poche de robe, ou bien des sacs d'étoffe noire, pareils à des sacs de billes et dont les longs cordons crasseux s'enroulaient à leur poignet. Quelques-uns avaient, ainsi que les ménagères, un filet à provisions, mais aux mailles si larges ou si rompues, qu'il paraissait fatalement destiné à ne rien recueillir ni rien garder.

Ces hommes se tenaient donc là, et ils attendaient la demie, la plus fameuse de la journée, celle de six heures. De loin, vous eussiez dit de placides petits bourgeois en avance, faisant la queue au guichet d'un théâtre, d'un endroit de plaisir... et de près, ils rappelaient les émigrants, dont ils avaient les yeux hantés d'exil et les attitudes harassées sur les quais des ports et le tremplin

des tristes passerelles... Défroques des aventures, véritables haillons humains, ils étaient ceux qui mendient tout, jusqu'au sommeil. Ils observaient un solide silence, et quand ils se décidaient à se parler, c'était face à face, dans leurs rides, en se resserrant davantage, de sorte que leurs propos eux-mêmes étaient comme blottis.

Sur le trottoir opposé, un agent de police, insouciant et vigoureux, les surveillait sans hostilité.

La petite porte près de laquelle s'étaient déjà rangées, au nombre de sept, les femmes venues les premières, est, comme nous l'avons dit, celle de droite. A côté, entre de hautes murailles noires, s'étend le chantier d'une coopérative fraternelle ; et ensuite une boucherie hippophagique, peinte en rouge-sang, montre au-dessus de ses grilles une grosse tête de cheval dorée que l'on dirait sur le point de hennir...

Quoique le sort des femmes ne dût pas être, à coup sûr, plus heureux que celui des hommes rassemblés en face d'elles, leur aspect néanmoins était tout différent et ne s'offrait pas aussi misérable. Assez proprement tenues, la plupart, autant que la compassion, éveillaient la sympathie. Leur détresse n'avait rien de hideux. Les traits des visages, comme les plis des vêtements, malgré la fatigue et l'usure qui les avaient relâchés, essayaient de se maintenir et de conserver leur dessin. Même râpée, rapiécée, la robe restait décente et les bottines n'étaient pas honteuses. La brosse, l'aiguille, un coin de miroir cassé, permettaient à la pauvreté, si grande fût-elle, de s'observer encore.

Vieilles, d'âge mûr, quelques-unes jeunes, ces femmes faisaient partie du peuple. On le remarquait aussitôt à la façon de leurs jupes, à leur tablier, à leur petit châle, aux lainages dont elles se couvraient la tête. Plusieurs avaient un panier. Celles qui ne tenaient rien, croisant les bras, ramenaient leurs mains sous de maigres et courtes pèlerines qui les préservaient mal du froid.

Une seule, approchant de la cinquantaine, les cheveux déjà gris aux tempes, était habillée d'un manteau, de forme démodée, et coiffée d'un chapeau rond, sorte de toque en soie noire ; elle avait même des gants, mais percés du bout, à plusieurs doigts.

Arrivée après les autres et depuis quelques instants à peine, elle se trouvait à l'extrémité de la file. Bien qu'elle fût d'un extérieur plus soigné, aucune de ses voisines n'y faisait attention. Ces infortunées, d'ailleurs pressées aussi en tas, avaient le même air de résignation, — apparente ou réelle, — que les hommes. La curiosité, l'intérêt étaient comme émoussés dans leurs ternes regards.

Elles attendaient, également, la demie de six heures.

Dans la rue, la vie du quartier s'accomplissait et se poursuivait autour d'elles qui étaient bannies de toute régularité. Les gens se croisaient, s'arrêtaient pour se dire bonsoir, s'adressaient un signe amical de loin ; les passants se connaissaient, au moins de vue sinon personnellement ; les chiens même, que l'on croyait errants, avaient quelque part, dans le quartier, une niche, une écuelle et

un maître... tandis que ces hommes et ces femmes, parqués sans barrière en deux groupes hébétés, pitoyables et sournois, chacun devant sa porte respective, étaient bien totalement étrangers à tout ce qui les environnait. Ils formaient deux îlots d'êtres déserts, deux rocs d'humanité, perdus dans l'océan de Paris, et que le flot de l'existence active encerclait, baignait, battait, — en les ignorant, — sans rien prendre d'eux ni rien leur laisser au passage... et cette indifférence tranquille des vivants et des choses, dont les parias ne semblaient même pas souffrir, était saisissante à remarquer.

Cependant, il n'y avait plus qu'un quart d'heure de stationnement à faire ; aussi les langues peu à peu se déliaient, surtout dans la file des femmes.

De quoi parlaient-elles? De tout, et sans suite, à bâtons rompus, montrant le désordre et le fouillis de leurs idées dans ceux de leurs propos. C'étaient, tour à tour, d'incompréhensibles racontars, des ragots de misère, des histoires de famille, des aperçus sentencieux soulignés d'un index en l'air, et de mornes plaintes... Ensemble ou séparément, toutes tenaient à s'exprimer, à placer leur mot, et volontiers elles s'adressaient à la femme au chapeau dans laquelle, avec leur flair, elles ne reconnaissaient pas une « habituée », une sans-domicile de vieille date et de profession.

Celle-ci les écoutait muette, se bornant à approuver de la tête.

Mais une petite commère courte, loquace, la joue brillante d'alcool et louchant d'un œil, lui demanda brusquement :

— Parions que c'est la première fois?

— Quoi donc?

— Que vous venez à « la nuit »?

La dame interrogée regarda longuement devant elle, et puis, d'une voix égale et sans inflexions :

— Oh ! non, ce n'est pas la première !

Elle eut une espèce de sourire crispé, et elle ajouta :

— Ni la dernière.

Tous les visages s'étaient tendus, espérant une confidence. Mais comme cela ne vint pas, il y eut une déception.

— Ah ! oui, fit la commère, incrédule. Tant pire !

On s'apprêtait à la questionner avec plus d'insistance quand une nouvelle venue conquit l'attention générale.

C'était une jeune fille, en grand deuil. Elle n'avait de blanc que son visage et son mouchoir.

Comme elle pleurait doucement, sans le moindre embarras, le mouchoir tenu par une main d'enfant couvrait à moitié le visage dont on n'apercevait que deux yeux bleus, noyés de chagrin. Enfin, le deuil de sa mise donnait à sa brusque arrivée le caractère d'un événement par ce qu'il témoignait de récent et d'absolu. Il ne pouvait s'agir, en effet, d'un deuil en cours, déjà passé, un peu lointain, mais d'un deuil à vif et tout frais, remontant à quelques heures, très probablement au jour même. La raideur des voiles, les cassures neuves du crêpe à bon marché, l'émouvante gaucherie de celle qui

n'avait pas encore eu le temps de s'accoutumer à ce triste et gênant costume, tout révélait l'enterrement.

Cette jeune fille, à n'en pas douter, revenait d'un service funèbre, d'une église ou d'un cimetière, peut-être des deux.

Tout de suite elle occupa les pensées inquiètes et flottantes de ces pauvresses parmi lesquelles la lançait sa destinée.

Elle avait surgi on ne savait d'où, étrange apparition. Elle marchait vite, directement, comme si elle allait passer tout droit à côté de ce groupe de déchéance avec lequel, Dieu merci ! elle n'avait rien de commun..., et puis, tout à coup, elle s'y était mêlée, infiltrée, immobile et haletante...

Personne ne comprenait. Elle avait dû se tromper.

On l'interpella :

— Savez-vous bien où vous êtes ici, ma p'tite larme ?

— C'est pour les grossiers comme nous, qui n'a pas de lit !

— Bien sûr que vous en avez un ! Faut le regagner... Vite et doux !

— Et pas se faire de peine.

— Tout ça s'arrangera.

En même temps, on la poussait hors du rang :

— Allons ! rentrez, mon mignon.

Mais la jeune fille gardait avec fermeté sa place comme si elle l'eût gagnée au prix d'un coûteux effort. Elle s'était rapprochée de la femme au chapeau, et du regard elle implorait son assistance.

— Oui, laissez-la, dit celle-ci, elle fera comme nous.

— A son aise ! conclut alors une créature effrayante, espèce de harpie sans âge, brandissant une main gauche brûlée dont le pouce, fendu tout du long, se terminait en fourche à deux branches, munies chacune d'un ongle orange : Puisqu'elle veut voir, elle voira ! Car elle, c'est bien sûr la première fois qu'elle couche au lit public... J'en remettrais ma main au feu !

Toutes voulaient leur revanche ; elles reprirent donc en chœur, accrochées aux voiles noirs :

— Dites que c'est la première fois !

— Oui, c'est la première fois ! oui ça l'est, fit le pauvre visage enfoui dans le mouchoir.

La galerie triompha.

— Enfin ! C'est jeune et franc, ça ne ment pas. Bravo ! Celle-là nous honore, s'écria la femme à la main brûlée. Et elle continua : Eh bien ! ma curieuse, puisque vous n'êtes encore jamais venue, on va vous mettre au courant, que vous n'ayez pas l'air province... Comment c'est à l'intérieur?... Voilà. T'arrives. T'es sur un carrelage à reflets, propre comme du satin. T'essuies tes petits petons roses, d'abord, et puis tu retires tes bottines, et on te donne des pantoufles trop grandes, pour ne pas que tu salisses. Après, t'entres dans une pièce chauffée, — mais oui, — où il y a deux grandes tables, avec des bancs. Cherche pas de canapé ni de fauteuil-bascule... Ça sera pour plus tard. On est bien tout de même. Tu te poses. La surveillante apprend ton nom, tes papiers qu'elle s'en va

inscrire à côté, sur un canepin, derrière un guichet qui s'ouvre par un petit carreau comme quand on se méfie... Là, t'attends, en pigeant les murs où y a rien que le bon Dieu qui préside, grand ouvert sur la croix. Quand la dame a fini de faire porte-plume, elle te conduit à la cave. C'est la consigne. T'imagines pas que c'est pour mettre le vin en bouteille! C'est pour la douche. Ça t'effraye? T'as tort. T'oublies l'hygiène. Dès que t'es donc en bas, tu te déshabilles, nue comme un poisson, et v'lan! deux par deux dans chaque cabine, tu passes sous la pomme... Quand tu ressors en coulant de partout, tu te sens la fraîcheur d'une laitue. Alors, une fois que t'es bien essuyée, frotti-frotta, et que ta peau fume, on te donne une chemise et une robe de chambre en flanelle... Tes vêtements? Sont à l'étuve et on te les rendra demain, sans vermine. Hein? Quoi? J't'injurie? Mais non. T'as bien de la vermine, voyons? Y a pas de déshonneur. Tout le monde en a.

Troublée par ce langage, la jeune fille demeurait interdite. Elle avait cessé de pleurer. Tout en écoutant la femme qui la renseignait si brutalement, elle se rendait compte néanmoins de ce qui se passait, à droite et à gauche, et rien n'échappait à son observation. Elle avait bien essayé d'abord de regarder à la dérobée le groupe des hommes qui stationnaient en face. Mais ils étaient trop près. La bravade de leur gueuserie, exposée ainsi, à quelques pas, offrait un aspect insoutenable. Ils avaient des physionomies qui, pour peu qu'on eût

le malheur de les fixer une seconde, se gravaient en vous pour des années. Instantanément ils obsédaient. Leurs yeux de fou, de bête, d'ivrogne ou d'assassin ne quittaient pas les femmes, les mangeaient, s'attachaient à elles comme à une proie. En un éclair, la jeune fille avait eu le temps de les connaître et de les craindre tous, ceux qui, la face violette et grenue de vices, ne disaient rien et semblaient sûrs d'aboutir, une écume aux poils des moustaches, et ceux qui riaient de la gorge en ouvrant une bouche gangrenée pareille à quelque horrible plaie, et ceux qui étaient tatoués jusque dans le cou, les cheveux et derrière les oreilles, et ceux qui, sans être âgés, avaient des cils blancs battant sur des prunelles d'absinthe, et les vieux tout caparaçonnés de paletots durcis de crasse, et les jeunes dont la pomme d'Adam saillante comme un os mal avalé montait et descendait dans la soie rouge du foulard...

Vite elle s'était détournée.

A cent mètres environ, dans le milieu de la rue Ernestine et après la rue d'Oran, on voyait encore des hommes, faisant la queue devant une « soupe populaire », et quêtant là-bas la nourriture comme ici on quêtait le repos. Ceux-là, — peut-être était-ce un effet de la distance qui les adoucissait ? — paraissaient de loin plus « famille », avec des mac-farlane à carreaux déteints, des lunettes de professeur et des barbes à la Tolstoï. Grignotant des bouts de pain pétrifiés, ils tenaient des boîtes à lait, des gamelles de soldats, des vases de porcelaine ébréchée qui avaient autrefois, dans leur beau temps,

servi à mettre des fleurs... ; et de pauvres poules malingres venaient dans leurs jambes attraper les miettes de leurs miettes.

Au fond, au-dessus de la spacieuse et sinistre rue Ordener, le vent glacé tourmentait les nuages dans le ciel où se plaquait dressé haut, inexorable et peint d'un bleu dur, un immense panneau-réclame des *Cent mille chemises*, visible de partout, jusque dans la nuit, comme s'il projetait une clarté diffuse. A chaque instant, on entendait le sifflet et le halètement des trains du Nord se croisant sous le pont du chemin de fer après la rue Stephenson... Aucun de ces bruits nombreux et variés, aucun de ces spectacles divers, brefs et changeants, n'était perdu pour la jeune fille. Elle s'y raccrochait comme à des appuis inespérés ; ils prenaient pour elle une voix spéciale, un sens, même dans la tristesse, ils créaient, minute par minute, la surprise et l'attrait de nouveaux souvenirs... A cette heure si particulière de sa vie, les choses n'avaient besoin que de paraître et de disparaître pour qu'elles fussent à jamais dans sa mémoire. Ainsi, jusqu'à sa mort, se rappellerait-elle tout ce qu'elle avait *saisi* en ces instants de surexcitation humaine et de sensibilité prodigieuse : les fillettes, nattées en tortillons, qui sautaient à la corde avec des cris de moineaux, un enfant bossu à cache-nez vert, les lourdes charrettes des bouchers dégringolant à grands clic-clacs des abattoirs et d'où pendaient, pliant sur les ridelles, les bœufs éventrés, aux moignons lilas... enfin le passage des petites Sœurs des Pauvres, accourues, elles aussi,

au même rendez-vous de détresse et recueillant, à la porte d'un débit voisin, les restes des restes... pour leurs vieillards... et puis après pour elles, car il faut que tout le monde vive.

Tirée sans folie par un cheval d'âge un peu couronné et aux genoux que l'on eût dit arqués par la prière, l'humble voiture, close et sans fenêtres comme un honnête « panier à salade », s'était arrêtée, lentement. Conduit et averti par l'intelligente bête, le cocher était descendu, un cocher sans fouet, au dos rond comme les roues, aux cheveux de neige, et on avait vu sortir de la boîte qui semblait inhabitée les trois saintes créatures, en tenue de veuve éternelle. Sous l'impénétrable capuchon qui les isolait, leur visage ne pouvait, — par faveur, — être aperçu que par ceux sur qui elles se penchaient...

La femme au chapeau et la jeune fille, — elles aussi vouées au noir, — se surprirent à regarder ensemble ces bienheureuses du sacrifice, et chacune lut, dans les yeux de l'autre, le sentiment d'admiration autant que d'envie qu'elles éprouvaient à la fois.

Mais la demie de six heures sonna. On ouvrait les portes de la Maison du Sommeil... et de l'Insomnie.

Les deux groupes ne furent pas longs à s'engouffrer et à disparaître sans bruit.

Une minute après, les battants étaient refermés et le trottoir désert.

III

LES COUDES SUR LA TABLE

D'une quarantaine d'années, digne de visage et de façons, la surveillante, Mme Farine, avait l'air d'une fermière attentive, sans dureté ni faiblesse.

Dans la petite pièce où elle venait d'introduire les réfugiées, elle alla tout droit d'abord à la jeune fille :

— Vos papiers? lui demanda-t-elle.

Celle-ci releva un visage envahi par l'angoisse :

— Je n'en ai pas.

— Vous n'avez rien sur vous pour prouver votre identité?

— Rien.

— Votre nom?

La jeune fille hésitait, comme prise de honte :

— Ah? Il faut?

— C'est indispensable.

Alors, elle laissa tomber, en baissant la voix :

— Irène Olette.

— Votre profession?

— J'ai travaillé dans la reliure.

— Où demeurez-vous?

Pas de réponse.

— Votre dernier domicile?

Même silence obstiné.

La surveillante écrivait. Elle articula quand elle eut fini :

— Passe pour cette fois. Mais la prochaine il faudra vous munir.

Puis, se tournant vers la femme au chapeau :

— Et vous, madame? Vous avez des papiers?

Ce fut avec un soupir de confusion que la bouche aux lèvres décolorées s'entr'ouvrit pour prononcer :

— Non, moi non plus. Je ne savais pas...

— Ah! ah! Vous voyez bien qu'elle vient pour la première fois? s'écria la bavarde qui, auparavant, avait dehors interrogé l'inconnue.

— Silence! fit Mme Farine.

Et, continuant ses questions :

— Votre métier?

— Journalière.

— Vous demeurez?...

La femme au chapeau se balança de droite et de gauche, en un geste vague qui ne voulait rien dire ou qui pouvait à la rigueur signifier : « Je n'ai pas de résidence bien déterminée... Je demeure tantôt ici, tantôt là... partout et nulle part. »

— Bien. Comment vous appelez-vous?

— Lesoir... Valérie Lesoir.

— Espoir! conclut, en ricanant, une des femmes.

La surveillante avait l'habitude de ces échouées d'un jour qui ne font que passer, qu'une crise de douleur, un désarroi de misère, un drame brusque et dur jette tout d'un coup à la solitude, à la rue, pour une ou plusieurs nuits seulement, et que leur embarras, au lieu de les desservir, recommande.

— Je vous reçois aussi, dit-elle. Mais rappelez-vous, il faut des papiers.

— Je me rappellerai.

Attirées et sympathisant déjà par ces analogies de situation, de délicatesse, de pudeur et de traitement, les deux privilégiées, qui venaient d'obtenir la permission de rester, s'étaient assises sur un des bancs de bois placés de chaque côté d'une grande table.

Les autres femmes, d'un même mouvement instinctif, avaient toutes choisi le banc opposé.

Valérie Lesoir et Irène Olette, mieux vêtues, d'aspect bourgeois et presque aisé, seules en face des six envieuses qui leur faisaient vis-à-vis, et séparées d'elles par la barrière de la table ayant la soudaine valeur d'une démarcation, prenaient ainsi, malgré elles, une espèce d'ascendant.

On eût dit qu'elles présidaient.

La surveillante, ayant recueilli tour à tour les papiers gras et coupés aux plis que chacune lui tendait, avait regagné la chambre voisine pour y transcrire les noms sur son registre de service. Mais de là elle continuait à monter sa garde discrète et à observer par une lucarne vitrée, pratiquée dans le mur.

Cette lucarne, qui s'ouvrait, restait cependant close la plupart du temps, la direction intérieure, quoique ferme, étant douce et s'appliquant, dans les limites de la tolérance, à se faire oublier. A moins d'élever beaucoup la voix, on pouvait donc parler dans la pièce sans qu'on entendît à côté.

Pour l'instant, on se taisait. Un sentiment d'hostilité sourde à l'égard des deux femmes « bien mises » perçait dans l'attitude et jusque dans le silence des autres.

Cette réprobation muette avait commencé dès le vestibule, quand la femme Lesoir et la jeune fille, à peine entrées, avaient osé exprimer le révoltant désir de ne pas se déchausser... Et comme, à l'appui de leur prière, elles présentaient : l'une des bottines à talons plats qui, sans doute, n'étaient plus neuves, mais que l'on devinait avoir été récemment cirées, et l'autre des petits souliers de chevreau tout neufs, Mme Farine avait consenti.

Ensuite, même indulgence, inadmissible, malgré le manque de papiers ! Et le règlement? De quel droit ces coquines l'esquivaient-elles?

Cependant, la surveillante, ayant achevé ses écritures, commanda :

— En bas, pour la douche !

Les femmes aussitôt s'étaient levées ensemble.

Excepté deux... les deux mêmes, les deux protégées, qui s'affichaient en dehors de toute loi !

Allaient-elles prétendre aussi?... Non! cela n'était pas possible !

On les entourait, méchamment, avec des sourires de victoire anticipée...

— Eh bien ! mesdames? invitait la surveillante.

... Mesdames !... pensaient, choquées, les autres, sans réfléchir qu'on ne leur donnait pas à elles-mêmes un nom différent. Mais elles croyaient sentir que si le mot était semblable, le ton ne l'était pas.

La femme Lesoir s'était mise debout. Elle dit avec placidité :

— Je vous assure, madame, que je suis très propre, des pieds à la tête.

Il y eut un grand silence froid et il apparut que cela était vrai, éclatait. Il n'y avait qu'à la regarder.

Elle ajouta, sûre d'elle :

— Dispensez-moi, je vous prie !

— Moi aussi ! implora la jeune fille... D'ailleurs, j'ai eu aujourd'hui tant d'émotions ! Je suis mal à mon aise.

— Alors, moi qui tousse ! protesta la bavarde.

— Et moi, tuberculose ! revendiqua, en se frappant la poitrine, la femme à la main brûlée.

— Eh bien ! toutes les quatre, vous ne descendrez pas, accorda Mme Farine. Et, tournées vers les autres :

— Les raisonnables, venez !

Elle prit la tête, indiquant le chemin, et « les raisonnables » la suivirent, flattées et fières de justifier leur bonne réputation.

Valérie Lesoir, Irène Olette, la bavarde et la harpie étaient seules à présent, deux d'un côté de la table, deux de l'autre. Les coudes sur la toile cirée, elles se considéraient. Adoucies par la dispense, les femmes du peuple cessaient de se montrer hostiles.

La brune luisante, celle qui louchait et toussait, saisit aussitôt la parole :

— Vous avez bien fait de jouer à la marquise. Aussi vous voyez ? Tout de suite les égards. Pour ça, il faut de la toilette, et des ongles blancs. Nous autres, nous ne pourrions pas. Alors on grogne. C'est les deux manières.

— Oui. Mais si vous chavirez déjà, dit la harpie, ah ! je vous guette ! Vous n'êtes pas au bout.

— Qu'est-ce qu'il y a donc encore? ne put se retenir de demander la jeune fille.

— Oh! rien de pernicieux! Pour nous s'entend! Mais pour vous, ça sera sévère.

— Mais non, rectifia la femme. Il y a la soupe, qui est chaude et bonne, je le sais. Et puis après, on se couche.

— Sur une paillasse? interrogea Irène.

— Dans un lit, affirma Valérie Lesoir.

— Un vrai lit?

— Avec des draps. Des draps blancs.

Les deux pauvresses partirent d'un éclat de rire affreux qui était comme le vomissement de la gaîté.

— Pour la soupe, dit la harpie, je ne l'attaque pas, elle est convenable et on y revient... Mais les draps blancs? là, je t'arrête. Tu parles de ça comme d'un trousseau! Où te crois-tu?

— Les draps sont un peu rudes, concédait la femme au chapeau.

— Dis que c'est des râpes!

— Mais ils sont blancs.

— Une demi-heure! quand on vient de les changer! Et tous les dix jours. Le reste ils sont noirs, gris, verts, chocolat, toutes les couleurs, dégoûtants!

— Mais non, observa Irène, puisque avant on vous fait passer à la douche.

— La douche! Te voilà bien! La douche! C'est du prospectus! La douche! Mais penses-tu que c'est avec une pomme d'arrosoir et deux ronds de petite pluie comme pour des fuchsias, qu'on va nous

avoir un ventre et un dos de satin? La douche! Mais elle n'ôte rien! Elle augmente plutôt! Elle empâte. Faudrait rester dessous un mois! Non. Vermine on est, vermine on reste. Et puis, d'ailleurs, les draps ne peuvent pas être frais. Tout de suite on les gâte.

— Comment cela?

— Parce qu'on prise, tiens! Et alors on se mouche avec.

La jeune fille eut une grimace de dégoût :

— Tout le monde ne prise pas, déclara-t-elle.

— Tout le monde.

— Pas moi, ni madame, j'en suis sûre?

Et elle désignait la femme Lesoir.

— Non, pas encore, fit celle-ci.

— Eh bien! vous priserez, affirma la mégère. C'est plaisir et consolation. En attendant, vous coucherez dans la toile du pauvre où il se frotte et sue, et puis demain matin, vous me direz si c'est de la batiste et si ça embaume!

Lancée, elle continuait :

— N'empêche que les lits sont bien sensibles, qu'ils ont du ressort et qu'ils remuent quand on respire. A la tête de chaque, il y a le nom de celle qui en a fait cadeau : Mame de Ceci, Mame de Cela... De la noblesse. Et aussi de la classe en dessous... Moi, celui où je couche d'habitude, quand je viens... il a été donné par Mame Tapard, la fameuse. Vous savez?

Irène fit signe qu'elle ignorait.

— Mais si, la veuve de Tapard, des autos! Des miyions et des miyions! Elle n'en connaît pas elle-

même le fond! Seulement, parlez-moi d'un timbre?... Il paraît qu'elle n'aime pas l'argent, même pas le sien. Elle vit en cachette, à l'écart de tout, et il n'y a qu'une chose qui la divertit : c'est pas d'aller au café, ni dans les bazars, ni à la mer, ni dans les Pyrénées, ni aux ballets russes, ni à l'église, ni au cirque, ni de boire, ni de priser... c'est de faire la charité, et à sa manière, à l'étouffée, sans dire : « V'là qui je suis... l'hôtel où je demeure. » Une folle.

— Mais non, protesta Irène. Moi je comprends ça. L'avez-vous vue?

— Jamais. Y a pourtant de mes amies quand elles ne sont pas saoules qui content qu'elles l'ont vue. Mais je ne les crois pas.

— Pourquoi? demanda la jeune fille.

— Parce qu'elles ne sont pas d'accord. L'une dit qu'elle est petite, l'autre qu'elle est grande; celle-là qu'elle est encore jeune et belle, un restant de salon, celle-là qu'elle est vieille et laide... Pas deux du même avis.

— Tout ça, c'est des fables! conclut la bavarde.

— Mais non, déclara tout à coup la femme Lesoir, c'est la vérité! Moi, je l'ai vue, cette dame, et je peux dire comment elle est.

— Comment?

— Ça n'est pas facile. Ni jeune ni vieille, ni grande ni petite, ni belle ni laide. Moyenne en tout. Et terne, insignifiante... Un brouillard de femme, une passante un jour de pluie, une voyageuse de seconde classe... une chose habillée, n'importe comment, et que je défie qu'on remarque... à qui

même une concierge ne ferait pas attention! Ainsi, moi qui vous parle, je l'ai vue, n'est-ce pas?

— Souvent?

— Plusieurs fois.

— Vous lui avez parlé?

— Jamais... Eh bien! je n'arrive pas à me la rappeler, tellement elle est banale et ordinaire! Pour me la retracer, j'aurais besoin de la revoir. Sans cela, impossible. Elle est de ces gens qui glissent, qui fondent, qui échappent... comme de la fumée...

— Aussi, ces espèces de *phinanthropes*, opina la bavarde, il faut s'en reculer. Ça porte malheur.

A ce moment, les quatre hospitalisées « dociles » qui étaient descendues, remontant de la cave, tout animées par la douche, coururent à la table, comme des écolières qui font irruption dans la classe. Deux s'assirent à côté d'Irène, et deux à côté de sa compagne. Une domestique, à figure osseuse et rébarbative, tarabustait le fourneau dans la pièce voisine, et la surveillante commençait à mettre le couvert. Elle apportait les assiettes, les cuillers d'étain, un broc de toilette plein d'eau. Une odeur de choux se répandait et tapissait les murs. L'horloge marquait huit heures moins cinq.

A huit heures juste on servirait.

A moins trois, deux *nouvelles* entrèrent; la première, une femme de quarante ans, nu-tête, le cheveu rare, et plat, en galon, le crâne gris caoutchouc, avec une oreille en moins, et une fille en waterproof, coiffée d'une espèce de suroit de toile

cirée noire. Elle offrait de gros traits et de gros os, un visage rond, blême et bouffi, des yeux de lapin, des lèvres rouges et charnues sur une bouche édentée, et, lui retombant plus bas que le front, une touffe de frisons paille au milieu desquels pirouettait un nez retroussé de Jocrisse.

Comme ses papiers usés et déchirés étaient illisibles, elle dit qu'elle s'appelait Florina Letronc et qu'elle était vendeuse. L'autre se donna pour souffleuse de vessies aux abattoirs.

Toutes les deux semblaient au courant des usages ; elles s'installèrent comme chez elles. Et les autres aussi ne paraissaient nullement dépaysées. L'approche du repas faisait de ce lieu d'asile ouvert à qui voulait, un endroit intime et mieux que clos : protégé, défendu, familial, un vrai logis, un appartement, un domicile personnel.

Irène Olette et Valérie Lesoir demeuraient seules des étrangères. Moins que des invitées. Des intruses.

Cependant, la servante aux allures de gendarme avait plaqué sans bonne grâce la soupière fumante au milieu de la table, comme on se débarrasse, en la posant à terre, de l'écuelle d'une pâtée, v'lan ! Et elle était retournée dans la cuisine où battaient sous son poing furieux les portes des garde-manger.

Maintenant, Mme Farine, debout, distribuait à chacune, assise et présentant son assiette, les deux cuillerées qui faisaient sa part.

Nulle impatience de mauvais ton. Pas une qui ne s'appliquât au contraire à montrer du calme et

de la réserve. « Et puis, quoi? Pour entendre plus d'une fois crier son ventre vide, on savait, mon Dieu, ce que c'était que d'avoir faim et même que de manger ! On n'était pas des gens de la lune, des empruntées qui n'avaient jamais commandé une sole au restaurant et qui allaient tomber en extase pour une portion ! »

Aussi la dignité la plus irréprochable était-elle observée. Les bras en l'air, les mains tendues qui malgré tout laissaient échapper : « Moi ! Moi ! Vite ! » ne tremblaient pourtant pas. Les yeux, qui, au fond et en pensée, dévoraient déjà, s'abstenaient de pétiller, s'éteignaient volontairement, et cette pudeur, cette retenue étaient plus éloquentes que l'impatience et la mimique immodérée de l'appétit, quand il ne s'observe pas.

La fille au waterproof avait quitté son banc pour aider la surveillante, et au fur et à mesure que celle-ci remplissait avec la louche une assiette creuse, elle la lui prenait, puis la repassait aux femmes, en commençant par les plus âgées. Chacune, baissant la tête, disait merci, tout bas, comme si elle était dans une chapelle. Bientôt elles furent toutes pourvues et le silence s'établit, le silence sacré des débuts de repas chez les miséreux. La main gauche ouverte en étoile et appuyée sur la poitrine, ainsi que pour y retenir une serviette, la droite manœuvrant la cuiller, ces indigentes mangeaient là comme si elles dînaient en ville, sans gloutonnerie, avec une convenance et une honnêteté parfaites. Le recueillement était profond, monastique.

A la première cuillerée, Irène soupira d'un air abattu :

— Je n'ai pas faim.

Valérie la pressa :

— Pourquoi? Cette soupe est très bonne.

— Je ne peux pas.

— On peut toujours, exhortait Florina. Forcez-vous. Moi, je passe mon temps à me forcer, pour tout.

Indifférentes en apparence, les autres avaient l'œil braqué sur cette assiette qui peut-être allait devenir disponible, et quelques-unes se pressaient d'achever la leur.

— Non, décidément, dit Irène, en faisant signe qu'elle renonçait.

— Alors, vous me donnez votre part? demanda Florina, et sûre de la réponse, attrapant l'assiette comme si elle la chipait, elle l'offrit, d'autorité, à la femme essorillée. Celle-ci la prit et l'entama, sans interruption.

Valérie Lesoir s'était arrêtée également. Elle dit :

— Moi aussi, voilà que je n'ai plus faim, et elle offrit son assiette à la fille au waterproof qui l'accepta.

Mme Farine revint proposer une seconde tournée de soupe ; mais peu en profitèrent. Toutes maintenant se calaient sur la table, pesantes, consolidées. Une avait tiré de sa poche un tricot et des aiguilles, une autre découpait des étiquettes pour « l'Assistance au Travail ». La vendeuse attaquait un pilon de poulet froid qu'elle avait sorti d'un réticule où il se trouvait, à même la doublure,

en compagnie d'un bâton de raisin pour les lèvres, d'une glace ovale, d'un peigne cassé, d'un flacon d'odeur et de trois écrevisses « bordelaise ». Penchée sur un jeu de cartes étalées par petits paquets, la harpie avait commencé une *réussite* et de son pouce fourchu qui le molestait, elle en revenait toujours à un satané roi de carreau « qui la ferait crever ».

Comme Mme Farine était retournée dans la pièce à côté, les conversations allaient leur train. Irène et Valérie les écoutaient, sans s'y mêler.

Dans un torrent de propos, confondus, coupés et repris, on parlait des malices, des ruses, des moyens de se défiler du mauvais sort quand étaient écoulées les trois nuits accordées à Doudeauville. Réglementairement, on ne devait pas se représenter avant un mois. Mais en s'ingéniant et avec la connaissance du pays, ces trois semaines d'intervalle passaient vite. Il ne s'agissait que d'être au courant et d'avoir les bonnes adresses. Dans tous les quartiers de Paris on trouvait son blot.

Les voix énuméraient, enflées de complaisance : Y avait les boucheries, les rôtisseries... Y avait l'hospice, la caserne et les « bouillons », tous les grands machins où se capitonnent les rentiers et où, par derrière, à la petite porte, on avait toujours la chance d'attraper un fond d'artichaut, un grignon de côtelette. Des soupes? Ah! dame! tant qu'on en voulait! Ça n'était pas rare. On en distribuait partout, à la ville et chez les bonnes sœurs ; et chez les laïques, chez les juifs, chez les curés. La calotte et les maçons, tout le monde en

donnait. Pour s'asseoir et se chauffer dans le jour y avait les bureaux d'omnibus et de tram, ceux de la poste, et les églises, les musées. Pour coucher, y avait les asiles de rechange où on se présente humble, à tour de rôle ; et l'été, ça allait tout seul, on dormait en plein air, mieux que la fenêtre ouverte ! Seulement, il fallait savoir. Ménager ses toilettes d'abord. Ainsi, pour aller à l'hospitalité, c'était prudent de choisir tout ce qu'on avait de plus sale. — « Si vous n'avez pas d'haillons on vous en loue, et vous laissez vos beaux habits chez le marchand de vins, qui vous les garde. Comme ça, on n'use pas ses fourrures... Comprenez ? »

Irène Olette et Valérie Lesoir, auxquelles étaient adressées directement ces recommandations sur un ton maintenant amical, approuvaient çà et là, par politesse, et les autres, frétillantes d'avoir à instruire ces deux timides recrues en qui elles devinaient des novices, y mettaient une ardeur nourrie d'expérience. Grisées par leur bavardage, excitées par l'honnête effarement qu'elles s'amusaient à provoquer, elles entrèrent bientôt dans la basse révélation des méfaits qu'il est spirituel de commettre dans la maison.

Les carreaux cassés, les inscriptions tracées à la dérobée sur les murs, les taches, les dégâts, les crachats, les draps souillés, le sol et les parquets salis exprès, les cabinets d'aisance inondés, bouchés avec des journaux ou des torchons... toutes les farces ignobles, inventées pour la seule et abjecte joie de nuire, furent énumérées comme des choses naturelles...

Et puis, brusquement, sans raison, l'entretien changea de cours et s'aventura dans le domaine de l'envie, de la cupidité, des irréalisables désirs, des souhaits merveilleux...

Les pauvresses laissaient librement s'échapper le grand rêve éternel et fou qui, les hantait : celui de l'argent.

Mais, si dans le fond le rêve était toujours le même, il différait dans la forme pour chacune. Le poème des appétits, des soifs et des convoitises ne se ressemblait dans toutes ces imaginations et ces bouches que par les trois mots du début qui en étaient comme le titre général et la vedette flamboyante : « *Si j'étais riche!...* » Ensuite, il prenait, selon l'âge et le caractère de chaque inspirée, une direction à part, un développement original et personnel : « Si j'étais riche, j'aurais une maison en pierre, à six étages, place de la Bastille. — Moi, une toute petite, en bois peint, dans une prairie. — Moi, j'aurais des bêtes. — Moi, un garçon. — Moi, je boirais du vin bouché à tous mes repas. — Si j'étais riche, je me paierais des robes, des chapeaux, des bijoux, des bottines en velours ! — Si j'étais riche, j'irais au théâtre, tous les soirs, avec des bracelets et une éventail en plumes ! — Moi, je me remarierais ! — Moi, je divorcerais ! — Si j'étais riche, moi, j'irais l'hiver dans le Midi, y jeter ma tuberculose ! — Moi, je m'offrirais Monaco pour la roulette. — Moi, si j'étais riche, affirmait la harpie à la main brûlée, je me ferais tout de suite arranger mon pouce en croquignole qui dégoûte le monde. — Moi, je ne pourrais pas

me faire recoller ma coquille Saint-Jacques, même pour cent mille francs, déplorait, philosophique, la femme à l'oreille rongée... Alors, à quoi bon la fortune? »

Florina, la vendeuse, qui n'avait rien dit, commença :

— Moi, si z'étais risse... (elle zézayait à cause des dents qui lui manquaient), elle s'arrêta une seconde, et puis, sérieuse : Ze ne fermerais plus zamais mes persiennes dans le zour, et z'irais à Lourdes...

Ainsi, les espérances, les regrets, les chimères confondant et assortissant leurs couleurs et leurs nuances, pareillement aux fusées et aux gerbes d'un feu d'artifice, éclataient à la fois, et se croisaient, se répandaient d'un esprit à l'autre...

Irène Olette et Valérie Lesoir avaient, elles aussi, bien certainement leur : « Si j'étais riche? » Qui n'a le sien sur cette pauvre terre? Mais elles le gardaient pour elles, comme si elles craignaient de le compromettre en le formulant.

Elles se taisaient donc, tellement attentives d'ailleurs à écouter, qu'elles faisaient préférer leur silence.

Ayant secoué toute gêne, les femmes, redevenues commères ou mégères, parlaient vite et haut à présent, avec des grands gestes de populace, une mimique de marché, de lavoir et de trottoir. Cette dizaine de « modèles » du dénuement composaient, à leur insu, un puissant et splendide tableau animé, ravagé de passions, qui changeait et rebondissait sans cesse avec des disparates imprévues.

Tour à tour et presque en même temps, selon les alternances de tumulte et d'accalmie, c'était la Salpêtrière et le béguinage, le couvent et le dépôt. Où se trouvait-on? à Sainte-Pélagie, ou à Saint-Lazare? Sous l'aiguë et mince lueur de la lampe électrique fixée au mur, les visages prenaient, à chaque minute, aux jeux mobiles et profonds de l'ombre et de la lumière, une expression différente, un air d'époque, un aspect d'art et d'école, qui les retiraient du présent pour les renverser et les situer dans le passé de l'histoire, aux cimaises des musées de Flandre et de Hollande. Cette petite salle nue et froide, aux modernes blancheurs d'hôpital, n'empêchait pas les physionomies d'être par instants lointaines, de rappeler, par les ténèbres et les pâleurs qui se les disputaient, les Dante du clair-obscur, les génies de l'âtre enfumé, des lambris et des meubles noirs, les maîtres du velours et des trous de la face humaine. Elle devenait une galerie des plus fameux peintres du mystère et de la misère. L'un après l'autre, Rembrandt, Goya, Ribera, le Greco signaient cette toile incomparable unissant à la dignité des Le Nain, le rire d'Hogarth et les grimaces de Téniers.

Puis, comme les propos, ralentis, s'espaçaient et que, sur plus d'un visage inanimé déjà, se dessinaient les moues et les sourires mortuaires du sommeil, une voix prononça, tout à coup :

— La prière !

C'était Mme Farine, grave dans l'encadrement de la porte.

Aussitôt, tout le monde se leva et toutes les

mains ensemble allèrent avertir le front, la poitrine et les épaules qui sont les quatre points cardinaux du signe de la croix. La prière, toujours la même, se composait d'un *Notre Père* et d'un *Je vous salue Marie* récités à haute voix et suivis de trois invocations : une à saint Joseph, une à saint Labre, une à saint Vincent de Paul, les trois grands saints de la pauvreté perpétuelle et de l'absolu renoncement.

A chacun de ces noms bienheureux, les femmes répondaient avec ferveur : « Priez pour nous !... » La gonfleuse aux abattoirs, de ses lèvres déformées qui embouchaient la cornemuse des vessies toutes chaudes, avait l'air de souffler des oraisons. La harpie confessait humblement : « C'est ma faute. » Florina, les joues pleines, mais s'interrompant de mâcher par respect, avait ses deux grosses mains ramenées l'une sur l'autre sous son menton comme pour aller à la Sainte Table, et le Christ aux grands bras qui ne sont jamais fatigués d'être toujours ouverts, semblait pencher la tête exprès, pour écouter et tenir compte...

Enfin, le mot « Ainsi soit-il ! » s'envola, comme un dernier soupir, et Mme Farine dit : « Au dortoir ! »

A ce moment, Irène Olette s'approcha d'elle et d'un ton résolu : « Je veux m'en aller. »

La surveillante fit : Déjà?

— Oui. Je le peux? demanda la jeune fille. Je ne suis pas prisonnière?

— Nullement. Mais si vous n'avez pas de domicile, où allez-vous coucher?

— Je ne sais pas. Je veux partir.

— Demain.

— Tout de suite.

— Vous n'avez même pas mangé?

— Tant mieux. Je ne dois rien.

— Si jeune dehors ! A cette heure ! Avec cette jolie figure !

— J'ai mon voile.

— Dans ce grand Paris !

— Je le connais.

— En pleine nuit !

— C'est moins dangereux qu'en plein jour.

— Et toute seule ! Y pensez-vous?

— Toute seule.

Et la jeune fille avança d'un pas.

Mais quelqu'un se détacha du groupe des assistants et dit :

— Non. Pas toute seule. Je l'accompagne.

C'était la femme au chapeau, Valérie Lesoir.

— A moins, ajouta-t-elle, tournée vers Irène, que cela ne vous contrarie?

— Non, répondit brusquement celle-ci, *vous* je veux bien.

— C'est bon, conclut Mme Farine, je vais vous ouvrir ! Et, les précédant, elle descendit les marches qui menaient du vestibule à la sortie.

Muettes de stupeur et pour ainsi dire déçues, volées, les femmes qui restaient, regardaient avec une hébétude haineuse les deux étranges camarades « qui ne faisaient rien comme tout le monde » fuir et leur fausser compagnie à la dernière minute... ; et Valérie Lesoir ainsi qu'Irène avaient de leur

côté l'impression de se redresser, physiquement et moralement, de prendre un parti radical et libérateur, de s'échapper... juste à temps.

Il y eut un bruit très doux de clefs et de serrure. Une bouffée d'air glacial entra. Deux formes noires se coulèrent dehors. Ce fut tout. On n'en saurait jamais plus long à la maison Dumolin sur les deux errantes qui, le 4 janvier 1914, venues séparément, étaient reparties ensemble deux heures après, sans avoir voulu se déchausser, passer à la douche, toucher à la soupe et rester coucher, — comme si elles s'étaient donné le mot.

IV

OU VONT-ELLES?

Le temps était sec et froid. Le vent dormait. Les étoiles brillaient, mais personne ne s'en doutait, car les lumières profanes et communes d'en bas empêchaient de voir celles d'en haut si belles, si pures, si délicates dans leur formidable petitesse et leur éloignement. Il en est ainsi dans les villes ; les murs et les toits de l'homme interceptent les clartés essentielles ; le globe électrique d'un bouge abolit la splendeur lactée de la lune, et le réverbère éteint l'astre.

Les deux femmes prirent aussitôt à gauche, par où elles étaient venues.

Elles marchaient vite et sans parler. Leur seule

idée, qu'elles n'avaient pas besoin de se communiquer, était de s'éloigner d'abord du lieu où elles n'avaient fait que poser un instant comme des oiseaux égarés, et de redescendre dans Paris, de regagner des régions où elles se sentissent moins étrangères. Les boutiques étaient déjà presque toutes closes, sauf les débits de vins et les cafés qui demeuraient ouverts jusqu'à une heure assez avancée de la nuit. Dans la rue Doudeauville, *le Sauvage*, *le Pan coupé*, *le Verre « à soi »*, d'autres encore répandaient sur le trottoir de grandes lueurs pourpres, bleues, vertes, jaunes, qui étaient comme les projections des boissons versées à l'intérieur, l'irradiation des spiritueux, le prisme des grosses verreries, l'âme incendiaire des alcools ; et l'on eût dit aussi les flaques d'une immonde ivresse... diluée et lavée à force de rayons. Autour des boîtes à ordures pleines de richesses méconnues, les chiffonniers se penchaient, ouatés, silencieux, vêtus et chaussés de ces mêmes chiffons, de ces mêmes amadous, de ces loques et de ces mousses que piquait d'un coup sûr dans les limbes de la pénombre le bec de leur crochet.

En sortant de la rue Poulet, qui monte un peu, Irène Olette et Valérie Lesoir se trouvèrent place du Château-Rouge. Aussitôt, assaillies et presque gênées par la lumière tombant à flots de partout, elles s'arrêtèrent un instant.

— Si nous prenions le Nord-Sud? proposa la femme.

— Pour aller où? demanda la jeune fille.

— C'est vrai, répondit Valérie. Continuons !

Et elle s'engagea sur le boulevard Barbès. Irène la suivit.

Là seulement, parmi la foule à l'indifférence accueillante, elles commencèrent à se ressaisir et à se calmer. Leur marche devint plus régulière. Tous les bruits les détendaient : celui des voix, le claquement des fouets, le timbre et la ferraille des tramways. Les rares magasins demeurés ouverts ne les tentaient pas, mais, sans suspendre leur marche, elles tournaient cependant vers chaque devanture une face tranquille. Irène fut même attirée tout à coup par un étalage qui la fascina. Derrière les glaces d'une boutique étroite, mais profonde, et peinte en noir et argent, c'était une exposition serrée, une double haie, un chemin de couronnes mortuaires en perles, et il y en avait de toutes les tailles et pour tous les âges, pour toutes les parentés, jusque dans le lointain de la pièce où debout sur une chaise, une jeune mère, gracieuse et rose, avec un bébé sur les bras, éteignait le dernier bec Auer... La flamme blafarde blêmit, mourut, et l'antre lugubre fut à la minute comme un caveau d'où s'égrenait un éclat de rire d'enfant.

Irène restait là, soudain réfléchie. On eût dit qu'elle priait. Elle avait les regards d'une femme à genoux.

Valérie l'entraîna.

Elles croisaient des ouvrières qui revenaient des ateliers les mains ballantes et vides, d'autres portant de lourds paquets dans leurs bras, ou dans de

petites voitures à roues basses qu'elles poussaient en s'y appuyant avec lassitude; et encore des hommes fourbus avant l'âge, usés comme de vieux outils, courbés chaque soir un peu plus vers le lit défoncé qu'ils regagnaient.

Presque tous ces visages de peuple montraient les signes impressionnants dont la fatigue les marque et les griffe à la fin du jour, et les durs rayons des enseignes électriques, partout répandues, donnaient à leurs traits accentués une expression farouche, hostile, révolutionnaire. Que venaient faire là, d'ailleurs, ces ruissellements de feux, perfides évocateurs de la richesse insolente et des scandaleuses fêtes, parodie, bravade et clinquant, grimace de la lumière? N'offensaient-ils pas les méditatives rentrées à la maison noire, les mornes retours du labeur, les amers épuisements? Ne blessaient-ils pas, en les dévoilant sans respect, ces joues grises, ces fronts terreux, ces paupières meurtries? Le chemin difficile et souillé que suivaient ces cœurs avait-il donc besoin d'être tant éclairé? L'ombre coutumière et propice à ces enténébrés n'eût-elle pas accompagné leur marche avec plus de clémence?... l'ombre, dédale que perce si bien leur prunelle et que connaît leur pas. Dérision! Tant de lampes dehors, lorsque chez soi, souvent, on n'en avait pas une!... Mais non, ces gens qui se hâtaient, hommes, femmes, enfants, — ceux-ci moins nombreux, la plupart étant couchés, — et aussi les vieillards qui, malgré leur lenteur, ne sont pas les moins pressés, les moins avides, tous aimaient visiblement, ado-

raient ces artificielles clartés. Loin de paraître en souffrir, ils les recherchaient, s'y baignaient au passage. Papillons de la cave ou phalènes des toits, ils allaient à la flamme, aux grands flambeaux des rues, à ces décevantes blancheurs d'orage dont leur âme restait éblouie sans en être illuminée...

Côtoyant le Barbès-Palace et laissant à leur gauche l'enfilade obscure de la rue de la Goutte-d'Or, les deux femmes voyaient se dresser à droite une masse imposante, surmontée aux angles d'un dôme auquel la nuit, qui solennise tout, permettait de prendre à ses frais des airs de petit Panthéon. D'une élévation administrative et de dimensions pour ainsi dire publiques, ce monument pouvait représenter un temple, une Bourse, une Chambre de commerce, un Crédit financier, un marché, et il y avait bien un peu de tout cela dans la réalité, puisque c'étaient les magasins Dufayel.

Les désignant à la jeune fille, Valérie Lesoir, pour dire quelque chose, lui demanda :

— Y êtes-vous allée?

— Cette semaine, répondit Irène. Mon deuil en vient.

Et comme si « le deuil », à cet appel, voulait manifester, le voile de crêpe se leva soudain pour battre ainsi qu'un drapeau...

Retentissant du tapage des trams à trolley et du métro qui, en cet endroit et sur une assez longue étendue, roule à l'air libre, le boulevard Rochechouart s'ouvrait devant les deux femmes. Elles le prirent.

Elles le prirent avec la décision de ceux qui ne savent où ils vont, qui ne vont nulle part, mais qui n'hésitent pas à s'engouffrer dans l'incertitude. Vous avez vu souvent des chiens galoper tout droit, comme des fous, dans les rues, traînant un bout de corde qui les étrangle à moitié, et bousculant tout ce qui leur fait obstacle... C'étaient des chiens perdus qui s'efforçaient de rejoindre..., de retrouver..., et qui se ruaient vers leur désir, même s'ils n'étaient pas dans la direction... Eh bien! la femme Lesoir et la jeune Olette donnaient également, quoique sous le dehors d'un calme parfait, l'impression d'être perdues et d'aller cependant *tout droit*. Chacune suivait l'autre, et personne ne conduisait. Elles avaient le sentiment réciproque de leur paisible désarroi et elles ne tenaient pas plus à l'approfondir qu'à le dissiper. Elles n'étaient même pas éloignées de s'y plaire, d'y trouver une espèce de charme inquiet et d'angoisse savoureuse. La femme met un peu de volupté dans tout. Suffisamment occupées pour l'instant par leur mutuelle présence et l'étrangeté de leur réunion, elles se contentaient de marcher, de faire du chemin, attendant sans fièvre je ne sais quoi d'imprévu qui ne pouvait manquer de les fixer, là où il le faudrait.

Penser? Ce serait pour plus tard, quand on serait arrivé.

Arrivé où? et à quelle heure? Peu importe. On verrait. Il n'y avait, en ces minutes rapides, transitoires, qu'à gagner l'endroit mystérieux et inconnu qui vous réclamait, vous happait de loin

et vers lequel on se dirigeait, les yeux bandés par l'ignorance. Justement, de grandes et larges voies, comme faites exprès, s'offraient, se présentaient, se prolongeaient, béantes, faciles, pareilles à des nasses merveilleuses, pleines de bruit et de lumière, attirantes à ce point qu'il semblait impossible de ne pas s'y jeter, qu'on en éprouvait le besoin... Évidemment, c'était par là, de ce côté, que se trouvait l'endroit où on devait aller. Tous ces feux distribués avec une abondance inouïe et providentielle à la façade des cinémas et des cafés-concerts, au front des cabarets, des « abbayes », des hôtels et des logements, n'étaient ainsi allumés que pour montrer la route et l'éclairer.

Elles allaient donc, du pas certain des personnes qui *rentrent*. Rien ne les troublait et ne les détournait, ni les ivrognes, ni les rôdeurs. Protégées par la dignité de leur attitude, elles passaient, simplement, à travers les menées impures. Des ombres hideuses d'hommes et de femmes que leur venue, aussitôt signalée, remuait de loin et qui s'élançaient à leur approche, à trois pas d'elles s'arrêtaient tout à coup, comme frappées d'une baguette magique, et se dissipaient. Elles faisaient renoncer le vice et le fendaient, sans qu'il les effleurât ; elles opéraient parmi la foule grossière et hardie cette division tranchante et salutaire que produit la proue quand elle coupe le flot pour créer le sillage. Celui-ci ne quitte pas la barque, il continue bien de l'accompagner un instant, mais il s'écarte d'elle, il se tient à distance, en s'éloignant de plus en plus, et, pendant qu'il la suit encore, il paraît

l'escorter. La modeste tenue de Valérie Lesoir, la décence de sa pauvreté, ses tristes regards, ses cheveux gris incapables de se déranger commandaient aussi le respect, et les crêpes qui enveloppaient la noble jeunesse d'Irène la défendaient de toute atteinte. Le grand deuil apporte avec lui la sauvegarde de la mort ; le voile noir qui recouvre une vierge ajoute à ses blancheurs. Ainsi ces femmes s'avançaient-elles dans une absolue sécurité, défendues par elles-mêmes et le rayonnement de l'innocence. Une grâce majestueuse ornait leur démarche. Les quatre rangées des arbres chétifs et défeuillés du boulevard devenaient à leur passage des arbres de jardin. Comme elles glissaient au milieu de tout, il semblait que tout glissât sur elles : les souffles, les pensées mauvaises, les honteux désirs, les cris, les chuchotements, la musique des orchestres, les sifflets, les hoquets, les paroles et les haleines. De fait, elles ne voyaient et n'entendaient rien ; elles agissaient dans une atmosphère de rêve. Savaient-elles seulement quel était le quartier où elles se trouvaient, le nom des boulevards qu'elles avaient déjà suivis, des places qu'elles avaient traversées, des rues qu'à toute minute à leur droite et à leur gauche elles laissaient après elles? Avaient-elles le temps et l'idée de coordonner un itinéraire et de s'y conformer, d'observer les innombrables lieux de joie dont l'aspect suffisait à les rembrunir, de noter les « délices », les perchoirs, les skating et les Trianon? Étaient-elles en état d'esprit de s'intéresser à la comédie, au spectacle, aux mille petits drames du trottoir

et de la chaussée, du seuil et de l'impasse, de la ruelle aux profondeurs d'encre, et de la terrasse énigmatique du bar? Il s'agissait bien, en vérité, pour elles, d'apprendre que cette boutique basse et rouge comme une guillotine était le cabaret de Bruant et que, non loin, les deux restaurants contigus, dont les devantures brillaient si fort, se nommaient *la Chope du Nègre* et *le Lapin argenté...* Non, tout cela défilait devant leurs yeux sévères sans y entrer, sans semer en elles le moindre grain de souvenirs. Au bout d'une seconde, elles avaient aisément oublié les grands immeubles ternes, privés de fenêtres, où les ateliers des peintres et des sculpteurs superposent du haut en bas leurs baies dépolies, les maisons carthaginoises à cabochons bleus, la rotonde vieillotte du cirque Médrano, le bassin d'eau pourrie et à moitié gelée de la place Pigalle qui, à certaines aubes couleur de Mercredi des Cendres, vous donne l'envie du suicide tout habillé, et les officines à chansons, les marchands de vins esthètes, les boîtes du rire et des sanglots, les bonbonnières de terreur, les guignols du crime, les ailes disloquées du Moulin-Rouge qui s'effrite, et toutes les Pagodes, tous les Trous d'Art et de Visions... qui n'étaient point le paradis de leur simple rêve, l'oasis de leur espérance...

Après les débauches lumineuses de cette longue et bruyante foire, l'avenue Rachel, caverne étroite d'ombre, avenue de glace et de silence, avait un moment ralenti leurs pas. Les magasins des fleuristes funéraires et des tailleurs de marbre, absolument éteints, montraient, derrière le froid rideau

des vitres, leurs modèles de croix si lourdes à porter et leurs pots de fleurs fatidiques. Au fond, se devinait l'entrée de la Cité des Morts, plongée, descendue dans une écrasante et formidable paix. Ils étaient là ! si près et si loin des faux vivants ! A deux pas des autres hôtels « au jour et à la nuit », tout à côté des trottoirs et des alcôves... Plus de lumière ici. La solitude et la noblesse des ténèbres. Ils étaient là je ne sais combien de milliers ayant fini leur fête, et l'endroit où ils se trouvaient sûrement tous était si calme et si désert qu'il semblait inhabité ! Eux seuls appréciaient maintenant l'aberration du bruit, la mansuétude du silence. Les deux femmes regardaient dans leur direction, retenues par des pensées qui leur étaient communes. Ce n'était pourtant pas là qu'elles allaient?... mais ce coin, cette « échappée » leur était douce, leur procurait à elles aussi, en passant, un champ de repos... Toutes les deux, sans que l'une ait eu le temps d'imiter l'autre, firent avec pudeur un petit signe de croix. Et elles repartirent, continuant toujours de se rendre malgré elles vers le but incoupçonné. N'est-ce pas d'ailleurs la règle, la loi? Même quand on croit savoir où l'on va, y va-t-on vraiment? Connaissons-nous bien tous les détours dont sont faites nos lignes droites, toutes les brisures subies et nécessitées par nos résolutions? De quelque rectitude que l'on se flatte, la vie, c'est dévier, sans cesse, en s'efforçant de réduire au minimum la déviation originelle. Dans toutes nos volontés, dans tous nos desseins, dans tous nos trajets,

nous ressemblons au nageur qui, de bonne foi, s'imagine traverser directement le fleuve sans s'apercevoir de la distance à laquelle, par rapport à son point de départ, il atteint la rive opposée. Nous n'oublions que *le courant*, dont nous sommes le jouet éternel, qui le plus souvent nous entraîne ailleurs, nous fait obstacle au lieu de nous aider et nous repousse encore, même quand nous le remontons. Mais qu'importe l'écart, pourvu que l'on aborde?

Cette ingrate et flottante métaphysique, dans tout ce qu'elle avait de vague et d'impénétrable, d'obscur et de déconcertant, d'étrange et d'illimité, la statue de Fourier, à l'angle du boulevard, la rappelait en la rapetissant. Mais, parmi ceux-là même qui de longue date connaissaient ce vieil homme en bronze, assis sur un roc, la canne entre les jambes, combien savaient qu'il était l'image du « prétendu » « Révélateur des lois de l'harmonie universelle »? On le prenait généralement, en ne se trompant qu'à moitié, pour un philanthrope, un rêveur, un poète, une espèce de Béranger mathématicien dont il avait un peu la redingote, le faux-col bourgeois et la tête inclinée, à la calvitie populaire. Moins que personne, ces deux pauvres femmes, promenées et conduites en même temps par le destin, pouvaient se faire une idée de l'extravagant sociologue et de sa bizarre cosmogonie. Elles passèrent près de lui sans ressentir la moindre « attraction ».

L'immense cage vitrée du Gaumont-Palace arrondissait dans le ciel brumeux la coupole

de ses blancheurs, et place Clichy, du haut de son bastion de pierre, Moncey, fougueux, frénétique, dressé sur la pointe des bottes, continuait, comme en 1814, à défendre la barrière en hurlant aux soldats. On n'avait pas besoin de distinguer ses traits pour en garantir l'héroïque fureur. Le geste de son poing fermé sur la poignée du sabre exprimait dans l'obscurité que sa bouche était grande ouverte.

Irène et Valérie venaient de s'engager depuis quelques minutes sur le trottoir de droite du boulevard des Batignolles quand, tout à coup, la jeune fille s'arrêta.

— Qu'avez-vous? lui dit sa compagne. Êtes-vous fatiguée?

— Non, mais, — et Irène sourit comme pour se moquer d'elle-même, — voilà qu'à présent j'ai faim.

— J'en étais sûre. Pourquoi n'avez-vous pas pris cette soupe, là-bas? Elle était bonne.

— Je ne pouvais pas. Et vous aussi, vous n'avez pas pu.

— J'aurais très bien pu la prendre, mais je ne voulais pas que vous fussiez seule à la refuser.

— Alors, c'est pour moi que vous vous êtes privée?

— Je n'ai jamais grand appétit et je mange à toute heure.

— Mangeriez-vous, à présent ?

— Si vous me tenez compagnie.

— Vous avez donc de l'argent?

— Un peu.

— Moi aussi.

— Mais, pourquoi alliez-vous à l'Hospitalité, fit la femme Lesoir, puisque vous aviez de l'argent?

— Je n'en avais pas assez pour obtenir dans un hôtel une chambre convenable. Et vous?

— Moi, c'était aussi la raison. Et puis... il y en avait une autre.

— Laquelle?

— J'étais allée là-bas parce qu'il le fallait, que je ne pouvais pas m'en dispenser. Je devais y faire une commission, très importante.

— Ah?

— Oui.

— Mais alors, cette commission? Vous ne l'avez pas faite?

— Je crois que si.

— Je ne comprends pas.

— Vous n'avez pas besoin de comprendre. Allons dîner. Là, tenez, dans ce petit restaurant, devant lequel nous sommes, — elle jeta les yeux à l'intérieur, — il n'y a pas de monde, nous serons tranquilles. Combien avez-vous?

— Un franc.

— Moi, quatorze sous. Venez!

Et poussant la jeune fille, Valérie entra avec elle à la *Sortie des Bains*. C'était le nom du restaurant, ainsi appelé à cause de sa proximité avec les bains Tivoli, situés de l'autre côté de la rue des Batignolles.

V

LA « SORTIE DES BAINS »

Les Bains Tivoli (Russo-Turcs) ont leur principale façade légèrement en retrait, sur le boulevard. C'est une construction moyenne, enfantine, étroite et toute en profondeur, plus large à une extrémité qu'à l'autre et qui se trouve, par une analogie secrète et cocasse, avoir un peu la forme d'une baignoire retournée. A hauteur de la corniche, de chaque côté de son toit, et sans doute pour évoquer en même temps avec un clair bonheur le Kremlin et Sainte-Sophie, s'élèvent deux grosses boules dorées, terminées en pointe, et l'horloge, qui marche et sonne, encastrée au centre du fronton, donne aussi au bâtiment l'air drôle d'une espèce de pendule de quartier dont les pilastres à boules seraient les montants. Deux étages bien symétriques de petites fenêtres à rideaux de percale blanche sur tringle indiquent le nombre et la destination des cabines. La terrasse qui s'étend au rez-de-chaussée, rue des Batignolles, supporte en toute saison une bordure d'iris ébréchés et rouillés.

La *Sortie des Bains*, vis-à-vis, n'a rien d'un endroit à la mode. Ce n'est qu'un bouchon pour ouvriers, cochers et chauffeurs, mais la cuisine y passe pour loyale et copieuse.

Mme L'Honneur, veuve d'un repris de justice, est la patronne, la tête. Son frère Alexis, dit *Velours*, est le bras. Ancien boucher, avec des restes de pectoraux et de biceps, il aide, va au marché, ouvre et ferme les volets et bouscule les pochards et les déments qui « vont trop loin ». Les fourneaux sont tenus par un vieux cordon-bleu déchu, ravagé d'alcool, qui a gardé néanmoins le goût et le secret des traditions, et que son vice croissant a fait, depuis des années de bouteille, rouler, descendre de place en place, puis échouer là. Une fille de la campagne en savates, vêtue de torchons et qu'on ne voit jamais, lave la vaisselle par derrière, dans un placard. Deux garçons, par devant, sont affectés au service : le père Fesse, — dit, par décence, Mathieu, — chauve avec d'épais favoris, serrés comme des nids d'oiseaux, et podagre, toujours épuisé dans des espadrilles dont les cordons le suivent ; et Isidore Panteau, brun, vif, solide, à la fois gentil, souple et mauvais coucheur, mais dont les vingt-sept ans pleins de sève suffisent à tout.

L'entrée des femmes dans le café aux trois quarts vide passa complètement inaperçue. Il était neuf heures vingt. Parties de la rue Doudeauville vers huit heures et demie, elles avaient mis à venir environ cinquante minutes. Du premier coup d'œil, Valérie découvrit au fond une bonne place, dans un coin, et elles s'y installèrent, de chaque côté de la petite table de marbre. Assis et lisant un journal, Mathieu ne bougea pas. Velours était absent. Courte, ronde, autour de la

quarantaine et gagnée déjà par l'obésité des comptoirs, Mme L'Honneur qui, à travers les chaises, trébuchait sur des pieds sans os, appela d'une voix oppressée : « Zidore ! » On entendit un : « Voilà ! » grogné, presque injurieux, et poussant une porte mobile qui pendant un moment battait dans tous les sens après qu'on l'avait livrée à elle-même, Panteau surgit, la bouche pleine et l'œil dur. Il commençait à peine de dîner à la cuisine. On le dérangeait.

Présentant avec brusquerie la raquette de bois gluante où était glissé le menu à l'encre violette, il réclamait déjà d'un ton rogue : « Potage? Un poisson? Et puis? » quand Valérie, l'interrompant, lui dit avec douceur :

— Attendez que je voie les prix?

— Vous les verrez après, bougonna Panteau.

— Mais non, répondit Valérie, je veux les voir avant, parce que... (et elle lui fit signe de s'approcher avec un petit air amical de confidence) il faut que je vous dise une chose, monsieur, c'est que nous n'avons qu'un franc...

— Hein? Quoi? s'écria le garçon.

Mme L'Honneur avait entendu. Méprisante, elle lança de loin :

— Un franc ! Et vous espérez dîner? Avec ça? A une pareille heure? Et ici? Prenez-vous donc la *Sortie des Bains* pour une soupe populaire? On connaît pourtant la maison ! Elle est de premier ordre !

— Je le sais, madame, dit Valérie. C'est pour ça que nous y venons. Et même, d'assez loin !

ajouta-t-elle avec une nuance de malice en se tournant vers Irène.

Celle-ci, devant l'inexplicable et soudain aveu de sa compagne, avait rougi de honte. Avait-on idée de dévoiler et d'étaler ainsi soi-même sa misère ! Quelle maladresse ! Est-ce qu'on racontait ces choses-là ? Et le pire, observait-elle, c'est que cette Valérie les disait sur un ton très calme, en souriant, sans même avoir l'air de se douter du tort qu'elle se faisait. Qu'était-ce donc, pensait alors la jeune fille, que cette singulière personne qui semblait s'être prise de sympathie pour elle et qui s'attachait à ses pas ? Elle devait avoir l'esprit troublé par le chagrin, les privations... Évidemment, c'était cela. La pauvreté détraque. Il fallait lui pardonner.

Isidore cependant, depuis que la femme Lesoir lui avait si ingénument exposé sa situation, n'était plus le même. Il paraissait très intrigué. Jamais il n'avait rencontré jusqu'ici une cliente aussi franche. Le manque de respect humain dont elle faisait preuve et surtout la confiance dont il croyait sentir le naïf témoignage, l'étonnaient, le touchaient. Elle l'avait appelé : monsieur. Il était flatté. Son visage aux traits réguliers et qui n'avait rien de commun était déjà moins dur. « A la bonne heure ! songeait-il, cette femme n'était pas du monde riche ! Et pauvre, elle s'en vantait ! On pouvait la respecter. »

Il détestait les riches.

Et puis, en face de l'estimable dame, il y avait la jeune fille.

Isidore avait vu Irène et il la regardait.

Et tout en la regardant, il se disait qu'il n'en connaissait pas de pareille.

Non seulement il la trouvait jolie, sans se rendre compte qu'elle était belle, — car la beauté ne fait pas à tout le monde la faveur de se livrer du premier coup, — mais, en plus, *elle lui plaisait.*

Plaire. Miracle stupéfiant. Phénomène exquis. Délice suave et lacté !... Cette petite, tout à coup, plaisait à ce jeune homme... Elle correspondait à son goût, à l'ensemble tumultueux et précis de ses désirs, qu'il ignorait lui-même une minute avant ; elle réalisait à ses yeux la femme, dans tout ce que peut contenir ce mot intime et si vaste, insaisissable et familier... Il lui semblait impossible, inadmissible qu'elle ne fût pas venue là ce soir, pour lui, malheureuse, pâle, blonde, ayant pleuré, mignonne, adorable, ayant faim (il l'espérait !) et en grand deuil ! Elle accourait, de loin ! à pied, vers lui, et il était chargé de la servir ! Et elle avait à peine de quoi payer son modeste repas ! Comme tout cela était clair, logique, éblouissant, certain, marqué de tous les signes bien connus de la fatalité !

Isidore aimait le roman.

Il y croyait. Il en mettait volontiers et aussi malgré lui, dans ses projets, ses ambitions, dans son travail et sa paresse.

Le roman... comprenait à ses yeux le rêve, la poésie, la musique, la littérature, le théâtre, le cinéma, les voyages, la science et toutes ses découvertes, l'histoire, la légende, et par-dessus tout

l'amour... Ainsi que la haine. Dans son esprit absolu et sauvage encore d'enfant d'ouvrier, tout ce qui trouble, bouleverse, émeut, ravit, soulève, empêche de dormir, fait battre le cœur, et sangloter, chanter, délirer, parler tout seul et chercher les étoiles, toutes les aspirations, les soifs, les ardeurs vagues, tout à tour terribles et douces, profondes, mystérieuses, et toutes les sensations et tous les sentiments qui dans tous les domaines sortaient de l'ordinaire et se disputaient en les saccageant l'esprit, le cœur et les sens de l'homme... c'était du roman.

Il avait décidé de leur appliquer une fois pour toutes ce vocable magique, et d'en baptiser, sans distinction, tout ce qui lui passait d'irrésistible et de fou par la tête.

En rie qui voudra. C'était son affaire.

Or, à force de s'être inventé des romans plus encore qu'il n'en avait lus, et après que si souvent il avait frémi à l'idée d'en « vivre » à son tour, de commencer tout au moins par en avoir un, et qui en valût la peine, voilà que celui-ci se présentait, sous la forme la plus inattendue, — donc la plus impérieuse et la plus évidente.

Le tourbillon de pensées nouvelles, dont ces lignes ne prétendent pas peindre le déchaînement et la promptitude, envahit le jeune homme en une seconde, et le secoua comme une trombe qui a la joie de rencontrer une forêt.

Ne vous moquez pas. L'humble condition des individus et la bassesse des classes n'empêchent pas la force et la grandeur des mouvements qui

les agitent. Loin d'en diminuer la violence, elles l'accroissent. Le flot, le raz de passion qui tout à coup, à la vue de cette fille du peuple, errante, émouvante, inconnue, lança hors de lui ce garçon de café n'est pas moins magnifique et moins considérable que le coup de foudre d'un prince.

Isidore était arrivé grognant comme un chien que l'on a l'imprudence de distraire pendant qu'il ronge un os ; il avait buté contre cette petite et reçu son charme... En un clin d'œil, en un battement de cœur, il était aimable, il aimait déjà ; il se sentait rafraîchi, attiré, mis au courant, et prévenu que des choses dont on n'avait pas idée allaient s'accomplir. La vie, heurtée, bifurquait, prenait soudain une direction extraordinaire. Elle rebondissait, en pleine nuit, dans une lueur d'aurore.

Courbé vers les deux femmes confondues d'un aussi rapide changement, avec quelle gentillesse Panteau s'emparait à l'instant de leur désir, et, le visage tout froncé d'ardeur, s'ingéniait à le satisfaire !

— Un franc ! admirait-il. C'est le Pérou. Il n'en faut pas tant. Guettez-moi ?

Danseur envolé sur ses escarpins parmi la poussière du sable jaune, il n'était déjà plus là. Chassée d'une main décisive, la porte du fond battait comme un métronome en folie. On entendait, derrière, un remue-ménage terrible, un bruit de vaisselle, des éclats de sourde dispute, la voix de madame : « Ah çà ? plaisantez-vous, Zidore ? Êtes-vous malade ? » et Zidore, en coup de vent, le

tablier serré du haut sur des reins andalous et claquant du bas ainsi qu'un linge sec qui flotte au soleil dans un jardin, réapparaissait à la suite d'un plateau chargé d'assiettes pleines jusqu'aux bords, et balancé à la pointe de son bras tendu. On eût dit que ce plateau se sauvait et que le jeune homme courait après pour le rattraper. Ce plateau enchanté (il devait avoir des ailes) descendit et se posa sur la table où les femmes furent obligées de reculer pour lui faire de la place, tandis qu'Isidore avec tranquillité, semblant récapituler une commande, annonçait au fur et à mesure : « Deux couverts. Ici on ne les paye pas. Une seule croûte au pot, mais il y en a pour deux : vingt-cinq centimes. Idem un ragoût de mouton pour deux : quarante. Un gruyère : quinze. Un verre de Barsac à dix, à boire dans le même. Et deux sous de pain. Font un franc. Rond comme une pomme. »

Les deux femmes n'en revenaient pas.

— Ça y est-il? interrogeait Panteau, amusé de leur étonnement.

— Ma foi oui, monsieur. Et très bien ! remercia Valérie.

— C'est trop, dit Irène.

— Eh bien ! si vous êtes contentes, déclara-t-il, vous savez l'adresse? Faudra revenir.

En les quittant, il alla s'asseoir en face d'elles, au bout de la pièce.

Madame avait regagné le comptoir où, toujours petite, quoique haussée sur le Bottin, elle ne trônait qu'imparfaitement, parmi les goulots des *amers*.

De loin, elle dit exprès tout haut à Isidore :

— Et vous? Quand mangerez-vous?

— J'ai fini, lui répondit-il menaçant, avec un regard qui la bâillonnait.

Puis, la tête penchée de côté, il s'abîma, — en ayant l'air d'observer Valérie, — dans la contemplation d'Irène.

Et il savourait ainsi de loin *son* dîner.

Car c'était son propre repas qu'il venait de leur servir.

La perfide question de Mme L'Honneur à Isidore avait-elle été entendue, et comprise, par les deux femmes? Nous en doutons. Rien ne l'indiquait sur leur physionomie. Elles mangeaient, en silence, avec régularité. Panteau jubilait. A chaque cuillerée qui coulait dans l'estomac de la jeune fille, il avait le cœur rempli. Sa joie le nourrissait.

Cependant, Valérie Lesoir et Irène Olette, rapprochées ainsi face à face, en pleine lumière, pour la première fois se voyaient de près et, cessant d'être timides, portaient l'une sur l'autre leur investigation. Elles s'étudiaient, découvraient ensemble et réciproquement leur âge, le dessin de leurs traits, la couleur de leurs yeux, la nature de leur sourire. Sans se parler encore autrement qu'à mots espacés et brefs, elles s'interrogeaient et se répondaient tout de même, à tâtons et de façon muette. Elles sentaient, chacune de son côté, que ce n'était pas le moment d'entrer dans de longues conversations et de faire plus étroite connaissance. Il fallait dîner vite, sortir, reprendre sa route et aboutir où on devait... On ne s'épancherait en toute liberté que là, portes closes.

Valérie dégageait une telle expression de calme et de certitude qu'elle semblait vraiment avoir *une idée.* Irène en était convaincue. Elles avaient faim, le mystère des circonstances les impatientait, leur repas fut vite achevé. Qu'auraient-elles pu se dire d'ailleurs, mal à l'aise en ce lieu public, sous les regards différemment curieux de la patronne et d'Isidore? Elles avaient hâte d'y échapper. Et puis, deux ouvriers étaient venus s'installer tout à côté d'elles. Reprenant, à peine posés, une grave histoire de famille, ils se scrutaient, visage contre visage, et la pensée serrée comme un écrou : « Quante ma belle-sœur, articulait le plus âgé, l'index en baïonnette contre un nez framboise, a vu qu'on ne voulait pas du partage, elle a dit : Ah ! c'est ça?... » L'autre, immobile et plus dur qu'une enclume, écoutait figé, ramassé, suspendu, comme s'il s'agissait d'un empire ; à quelques pas, toujours assis, Mathieu ronflait, écroulé sur la table, la joue enfoncée dans le crin de ses favoris qui lui tenaient lieu d'oreiller.

Les femmes ayant fini de dîner, Valérie fit signe à Isidore qui déjà se levait.

Il était horriblement pâle.

En effet, il s'apercevait tout à coup qu'il allait perdre Irène.

Il n'y avait pas songé une seconde depuis un quart d'heure qu'elle s'était révélée à lui. Il croyait de bonne foi, que survenue dans sa vie uniquement pour y rester, elle n'en sortirait plus, que c'était chose faite, établie, réglée... Et puis, pas du tout. Elle s'en allait, comme ça, emportant toutes les

félicités qu'elle garantissait. Était-ce possible? Était-ce permis? En avait-elle le droit? Autant, aux yeux du jeune homme, sa soudaine arrivée s'expliquait, se justifiait, naturelle et nécessaire, autant son brusque départ se manifestait révoltant, monstrueux. Il avait beau savoir que ce trésor ne lui appartenait pas, il éprouvait cependant avec une force inouïe qu'il allait lui être enlevé. Tant il est vrai que souvent nous sommes dans l'obligation de nous démunir de ce que nous n'avons pas et que nous pensons perdre un bien sans le posséder ! Ce sacrifice, — le plus grand, — Panteau s'y refusait. Il se considérait comme ayant sur la jeune fille des droits acquis par les désirs et les espoirs qu'elle avait suscités. C'était sa faute. Pourquoi était-elle venue? Elle ne s'en irait pas. Il ne pouvait pas, il ne voulait pas la laisser partir. Si elle partait, c'était pis que si elle mourait. Morte, il eût bien été forcé d'y renoncer. Mais vivante, et disparue quand même, cherchée en vain, toujours cachée, introuvable, à jamais... Oh ! cette pensée le ravageait, le rendait furieux sous le froid de l'angoisse et de la peur.

Mais qu'allait-il faire? Comment s'opposer au départ des femmes, savoir au moins qui elles étaient, où elles demeuraient? Sortir derrière elles et les suivre? Impossible ; et d'ailleurs elles s'en apercevraient.

Leur demander leur nom? Sous quel prétexte? A défaut d'autre raison, elles se méfieraient aussitôt et ne lui diraient pas.

Il ne voyait rien.

A peine formées et disloquées, ses idées le quittaient, l'abandonnaient dans un tumulte et un bouillonnement de panique.

Une quarantaine de secondes s'étaient écoulées au plus depuis qu'il regardait s'avancer la catastrophe et il la sentait désormais inévitable, immédiate.

Encore un petit instant et la belle aube blanche en voiles noirs allait s'éteindre...

L'avenir s'écroulait.

Or, Valérie Lesoir, à cette même minute, se rapprochait d'Irène et lui parlant tout bas à l'oreille, lui jetait avec une sorte de fièvre, ces mots singuliers : « Avant de sortir, appelez-moi tout haut : maman. J'y tiens. Vous m'entendez? » Et son regard fixe indiquait la gravité d'une pensée.

Le « garçon » était maintenant près d'elles. Valérie lui dit sur un ton dans lequel il y avait comme de la reconnaissance et du remerciement :

— « Alors, nous vous devons?... »

Il crut qu'il allait éclater ! Il s'entendit s'écrier *en dedans* : « Vous ne me devez rien ! C'est moi qui vous dois ! Restez ! Ne partez pas ! » Et cependant, sa bouche prononça : Un franc.

Irène qui se tenait prête à payer lui tendit vivement la première une pièce de vingt sous, sans plus, puisqu'elle n'avait pas autre chose. Mais ses beaux yeux lui donnaient le pourboire.

Il prit l'argent et le reçut, pour avoir le plaisir de sentir le bout des doigts de la jeune fille effleurer sa main. Il n'eut pourtant pas cette faveur.

Valérie se fâchait, fouillant aussitôt dans la

poche de sa robe et disant que c'était à elle de régler la dépense. Mais, comme la chose était faite, elle dut s'y résigner.

— « Soit, nous reprendrons nos comptes. »

Ce manège l'avait amenée près de la porte. Elle en tenait le bouton. En le tournant, elle dit, la voix claire, à Irène :

— « Viens-tu, fillette ? »

Et, celle-ci, subjuguée tout à coup par la demande qui lui avait été adressée, répondit sans même éprouver le besoin d'un effort :

— « Oui, maman. »

Isidore était fou. Il s'avançait pour barrer le seuil. Il n'osait regarder les femmes, tournant ses yeux dans la direction des places qu'elles occupaient à l'instant et qui étaient devenues vides... quand il aperçut de loin, au bas de la banquette, un objet noir, à terre.

Il fut ébloui, il eut la foudroyante perception que tout changeait, qu'il allait être renseigné, savoir ce qu'il voulait... Une joie de naufragé découvrant le rivage l'inonda, le refoula... et il laissa sortir Irène et Valérie... ne songeant plus qu'à hâter leur départ, fermant le porte derrière elles...

Aussitôt seul, il s'élança vers la table et sans que personne y fît attention, il ramassa, dans les plis de sa serviettte, comme si elle lui avait échappé, le bienheureux objet.

C'était un porte-monnaie. Celui de la femme, évidemment.

Il était tombé de sa poche quand elle avait voulu payer.

Mais voilà qu'un doute affreux surgit dans l'esprit du jeune homme. Si le porte-monnaie, — plus ou moins garni, peu importe, — allait ne contenir aucune indication? C'était très probable.

Il éprouva une telle angoisse à cette idée qu'il la chassa, remettant à plus tard pour s'en assurer. Il n'en avait pas la force en ce moment.

Il se précipita dehors. Peut-être étaient-elles encore en vue?

Mais non.

Il rentra donc, abattu, sombre et haletant.

VI

LA VILLETTE-ÉTOILE

Les deux femmes n'étaient cependant pas loin. A peine sur le boulevard, Valérie, chez laquelle une résolution paraissait de plus en plus s'indiquer, avait décidé : « Nous allons prendre le tramway. »

— Lequel?

— Villette-Étoile.

Justement, elles se trouvaient au point d'arrêt quand le tram y arriva..

Elles y montèrent.

C'était l'instant même où Panteau les cherchait.

Elles avaient pris la voiture des secondes. Tout à côté d'elles, « le receveur » achevait avec un voyageur de connaissance une conversation commencée :

— Alors, disait-il, comme j'avais donné ma signature, par bonté, par bêtise, on me réclame cent francs !

— Cent francs ?

— Oui, monsieur ! Et faudra que je paye ! J'ai consulté. Y a pas... J'ai signé... Croyez-vous que c'est malheureux ! Cent francs ! Dans ma position ! Je suis trop bon. Voilà. C'est le cœur qui me persécute !...

Et changeant de ton, tourné vers Valérie :

— « Passez vos places, s'il vous plaît... »

La femme Lesoir mit la main à sa poche, et après l'y avoir enfoncée :

— Ah ! mon Dieu, dit-elle, j'ai perdu mon porte-monnaie.

— Il a dû tomber dans le restaurant ! s'écria Irène. Descendons ?

— Non pas, fit le receveur que rien ne semblait surprendre. Vous êtes marquées. Vous vous expliquerez au bureau, à la prochaine.

Il revint à son interlocuteur demeuré debout, à l'entrée de la voiture, et philosophe, méprisant :

— La quatrième d'aujourd'hui qu'a perdu sa bourse ! Quand elles ne jurent pas qu'on vient de leur voler ! Elles promettent de revenir payer au bureau, on les laisse finir le trajet pour rien, on ne les revoit jamais... et c'est encore nous qui payons. Cent francs ! Deux sous ! C'est toujours nous !

A l'arrêt, Valérie fit sa déclaration au contrôleur à la fois sévère et détaché. Un monsieur âgé, qui avait suivi l'incident, offrit aux deux

femmes de payer leurs places. Mme Lesoir n'y consentit point :

— Inutile, monsieur. Vous êtes trop aimable. Je passerai demain et je déposerai ici les quatre sous au nom de l'employé.

— Pas besoin de mon nom, dit celui-ci, ironique et désabusé. Le numéro de la voiture suffit... Le 30.

Et il souriait, un peu amer, pour toutes ces paroles perdues.

Valérie répétait le numéro : « Le 30. »

— Je me rappellerai ! affirmait Irène émue, vibrante de dévouement.

Le tramway repartit. A l'Étoile, elles descendirent.

En posant le pied par terre, la femme Lesoir adressa un léger signe de tête au receveur en répétant : Le 30.

— Oui, oui, oui... oui..., grognassait l'autre, narquois, du haut de sa plate-forme.

— Un vilain homme, madame ! conclut Irène, en se rapprochant d'elle.

— Mais non, faisait Valérie. Il a signé et on l'a volé. Voilà !

Elles suivaient l'avenue Marceau.

— Puisque nous n'avons plus le sou, ma pauvre petite, il faut rentrer à pied.

Elle avait bien dit *rentrer*. Le mot frappa Irène. On rentrait.

— Allons ! dit-elle. Il fait beau.

Arrivées place de l'Alma, elles prirent le pont, puis l'avenue de la Tour-Maubourg. Elles mar-

chaient vite et du même pas résolu, comme si le voile d'incertitude et de doute tendu devant elles s'était levé. A l'École militaire, tournant à gauche, elles traversaient bientôt la place des Invalides, gagnaient, par l'avenue de Breteuil, la place Saint-François-Xavier, puis le boulevard des Invalides qu'elles quittaient, après un bon moment, pour enfiler, à leur gauche, la rue de Sèvres.

Là, elles ralentirent.

— Nous approchons, avertit Valérie.

Irène eut l'idée de lui demander où elles allaient, et puis elle s'abstint. A quoi bon? Elle le verrait bien.

Comme si elle devinait sa pensée, la femme lui demanda :

— Vous avez donc confiance en moi?

— Mon Dieu oui, dit la jeune fille.

— Vous ne me connaissez pas?

— Et vous? Savez-vous qui je suis?

— Ce n'est pas la même chose.

Il y eut un silence. Elles se sentaient détendues, arrivées bientôt sans encombres. La rue, honnête et province, avait un aspect rassurant. On ne les regardait pas. Tout dégageait de l'ordre et de la sécurité. Deux agents cyclistes, côte à côte, achevaient leur ronde, tout doucement, en donnant à peine de la pédale et comme s'ils roulaient dans la campagne.

— Il n'y a qu'une chose qui me tourmente, émit Irène.

— Quoi donc?

— Ce porte-monnaie.

— Bah ! Quatorze sous..., dit la femme. Il n'y a pas là de quoi pleurer.

— Mais c'est tout ce qui vous restait ?... Comment allez-vous faire ?

— Je n'en mourrai pas. On ne meurt jamais.

— Ah ! si c'était possible !

— Enfant ! Mais... nous sommes arrivées.

DEUXIÈME PARTIE

LES DESTINÉES EN MARCHE

I

LES PETITES CHAMBRES

Irène regarda.

Vingt mètres environ avant l'hôpital Laënnec et sur le trottoir opposé, elles étaient devant la porte massive d'un ancien hôtel à deux étages, de style Louis XVI, assez large, un peu de travers, et tassé par le temps.

Dans l'ensemble et le détail de ses lignes, de ses arêtes, de ses sculptures sobres et amorties, il avait ce « vécu » et cet « émoussé » des constructions cent fois repeintes.

Deux rangées de fenêtres sans persiennes, des appuis-balustrades de pierre au « premier », des petits carreaux, des vieux toits, c'est tout ce que permettait de remarquer, dans un rapide coup d'œil, l'éclairage restreint de la rue.

Il n'y avait aucune lumière apparente dans la maison.

Soulevant l'anneau de fer qui formait marteau

sur le principal battant de la porte, Valérie le fit retentir trois fois, et aussitôt la porte s'ouvrit.

Elles entrèrent.

La jeune fille distinguait, après un porche en voûte, une cour, pavée, assez spacieuse, bordée sur deux de ses côtés de bâtiments en retour et fermée en face par un mur d'environ trois mètres de haut, habillé de lierre et au milieu duquel s'encastrait une large porte de bois d'aspect rustique.

Au-dessus de ce mur et au delà se dressaient, parmi les terrains vagues de la nuit, des arbres aux branches dépouillées, dans la rigueur de leur tenue d'hiver.

Et rien ne bougeait nulle part.

Sous la voûte, Valérie, s'étant approchée d'un vasistas, dit tout contre :

— C'est moi, madame Précipice. Je ne suis pas seule.

Irène n'avait pu s'empêcher de rire.

Sa compagne s'en aperçut :

— Ce nom vous amuse?

— Il m'étonne.

— En effet, il y a de quoi. Mais qu'est-ce qui n'est pas étonnant?

— Et qui est-ce, Mme Précipice?

— La concierge, voyons ! dit Valérie, comme si cela allait de soi.

— Je m'en doutais, dit la jeune fille.

On traversa la cour.

Suivie d'Irène, la femme Lesoir, après avoir poussé une étroite porte, pareille à celle d'une cave, et allumé une lampe Pigeon qui se trouvait

rangée dans un coin, commença de monter un vénérable escalier de service, qui n'avait de largeur que pour une personne.

Antérieur au bâtiment du devant, il datait au moins du dix-septième siècle. Tout en bois et robustement charpenté, offrant le repos de petits paliers fréquents, et l'appui, — du côté opposé au mur, — d'une rampe large et bombée, polie à la longue par les paumes qui l'avaient frottée, il alignait de distance en distance des balustres à taille quadrangulaire, et ses marches se revêtaient d'un rosâtre et dur carrelage « du temps » assemblé dans les bandes de chêne qui formaient la contremarche. Il était magnifique, incommode et doux.

Quand on eut atteint le troisième étage qui était le dernier, on prit un sinueux corridor qui serpentait sous les solives du toit, comme un chemin de ronde.

A un endroit, la femme Lesoir fit marcher avec une grosse clef la serrure d'une porte solide, aux tons gris, au milieu de laquelle était tracé en noir depuis toujours, sans que l'on sût pourquoi, un cœur percé de deux énormes glaives. Et au bas du cœur, qui ne saignait pas, à sa pointe bien dessinée il y avait écrit au pinceau, en vieux caractères : *Tel est le mien.*

Cette porte donnait accès dans une chambre de moyenne grandeur.

Un lit et une armoire en noyer tout uni, un guéridon, une toilette, un fauteuil voltaire et deux chaises tapissées d'un lainage brun composaient tout l'ameublement.

— Voici votre chambre, dit Valérie... Et là sera la mienne, ajouta-t-elle aussitôt, en pénétrant, par une autre porte située au pied du lit, dans la pièce voisine.

Celle-ci, plus petite et plus simple encore, avait un lit de fer drapé d'un « dessus » en crochet, un bureau plat et une commode d'époque Empire, en merisier, une étagère à quatre rayons, chargée de livres brochés ou reliés, et trois chaises de paille.

Devant chaque lit une *descente*, aux laines décolorées, représentant, l'une un panier de fruits et l'autre un léopard.

Aux murs, tendus de ce papier à six sous, du genre qu'on appelle « gai », étaient pendues quelques estampes sous verre et qu'à cette heure on voyait mal. Des carreaux passés au rouge tenaient lieu de plancher.

La première chambre possédait une cheminée. La seconde n'en avait pas.

Du côté où elles donnaient sur le dehors, les deux pièces, très peu mansardées, recevaient l'air et le jour par une fenêtre et non par une tabatière.

Tout cela, sans la moindre valeur, d'une simplicité presque pauvre, était propre, sec et net.

Rien de louche ni d'équivoque.

On avait le sentiment d'être dans un bon lieu.

II

POURQUOI IRÈNE OLETTE, CE JOUR-LA, N'AVAIT PAS VOULU RENTRER CHEZ ELLE

— A présent, il faut dormir, dit Valérie.

— Je n'en ai pas envie.

— Couchez-vous toujours, le sommeil viendra. Le lit est fait. Des draps blancs. Vous n'avez qu'à vous y mettre.

En même temps, elle s'était baissée devant la cheminée pour y allumer un feu de bois, qui pétilla aussitôt.

— Quand vous serez au lit, ajouta-t-elle en se relevant, appelez-moi. Et elle passa dans la pièce voisine.

Irène, obéissante, commença de se dévêtir à la seule lumière des flammes du foyer qui éclairaient la chambre.

En une minute elle fut couchée.

Une espèce de langueur l'envahit alors. Elle contemplait sa robe et ses voiles de deuil, roides et droits sur la chaise, au bout de son lit. On eût dit, dans la pénombre, une personne, une religieuse assise, qui la veillait. Et ce n'était pas une imagination, car voici que cette masse noire, tout à coup, remua.

Irène eut peur. Mais elle sourit en reconnaissant sa compagne. C'était elle qui, discrète, atten-

tive, après avoir enlevé les vêtements de la chaise, s'était installée là, sans que la jeune fille, absorbée par tout ce qui lui arrivait d'étrange, l'eût remarquée.

— Êtes-vous bien? demanda Valérie.

— Très bien.

— Alors, je m'en vais. Bonne nuit !

— Non, restez, supplia Irène en se redressant. Je veux vous parler.

— Je ne vous demande rien. Qu'avez-vous à me dire?

— Qui je suis, et pourquoi vous m'avez rencontrée... là-bas. Après, je dormirai mieux. Mais avant, rapportez la lampe.

— C'était exprès que je l'avais retirée, expliqua la femme Lesoir. Il y a des choses qui coûtent moins à dire dans l'obscurité.

— Moi, j'aime voir clair, partout.

Valérie alla donc à côté chercher la lampe et, l'ayant posée sur le guéridon, puis s'étant rassise :

— Eh bien ! parlez ! A cœur ouvert.

— Vous saurez toute mon histoire, dit résolument la jeune fille. Irène Olette est bien mon nom. J'ai vingt ans. Mon père et ma mère, très pauvres, tenaient avec beaucoup de peine un magasin de papeterie au Gros-Caillou. Je les ai perdus tous les deux quand j'étais petite, et je ne les ai pas connus. Je ne m'en souviens même pas. A quatre ans, j'ai été recueillie par ma tante Séraphine, tante Fine, la sœur de mon père, qui m'a élevée, et avec laquelle je suis restée depuis ·ze ans, — sa voix trembla, — jusqu'à tantôt.

— Ah ! c'est d'elle, fit Valérie émue, que vous portez le... ?

— Oui, fit avec force Irène, en se reprenant. Pendant ces seize ans, elle a été ma mère et j'ai été sa fille. Elle était douce, tranquille, sérieuse et gaie. Elle avait le visage le meilleur et le plus joli que j'aie jamais vu, un front toujours penché sur quelque chose ou sur quelqu'un, sur sa table ou sur son fourneau, sur sa lessive ou sur ses fers à repasser, sur son livre de messe ou sur son livre de comptes, sur l'oiseau de sa cage ou sur un pot de fleurs, sur un travail ou sur une misère, un devoir... une souffrance. Inclinée, du matin au soir, et courbée pour tout, pour coudre, lire, écrire, arroser, balayer, laver, faire le ménage et prier, et aussi pour recueillir et ramasser tout ce qui traînait, tombait ou avait besoin d'être relevé, elle était sans cesse descendue vers moi comme vers un poussin. Je vivais accrochée à son tablier. Tout en elle me frappait, m'attachait. Elle avait des joues... qui étaient comme des tartines de bonté, des mains, des vieilles bonnes sœurs de mains, abîmées, fatiguées, mais toujours propres et fières, qui me parlaient me racontaient leur besogne de tant d'années. Je leur trouvais un langage, une expression qui me remplissaient de joie, de tendresse et de respect. Leur forme spéciale et familière, leurs gestes habituels, leurs pauvres veines que l'âge avait gonflées et verdies me faisaient pleurer. Dès que je regardais ces joues et ces mains, j'avais envie de les caresser et de les embrasser cent fois. C'était comme du dessert, un gâteau pour mon

cœur. Quand elle tournait vers moi ses yeux, même sans rien dire, ils me riaient, me nommaient : « C'est toi, ma petite fille ! » Je me sentais attirée et prise par eux ainsi que par des bras, et je me jetais sur sa poitrine, je m'enfouissais dans les laines de son petit châle. Je la mangeais. Je l'aimais, je l'adorais. Elle était plus que ma maman, puisque ce n'était pas ma mère. Je lui disais tout. Elle me croyait. Jamais je ne lui ai menti. Jamais elle ne m'a grondée. Jamais elle ne s'est mise au lit avant moi, et toujours j'ai couché dans sa chambre. On y dormait si bien ! Pendant deux maladies graves que j'ai eues et qui lui ont coûté plus de cinq cents francs, — *chaque!* — elle m'a soignée, à en mourir elle-même... Les docteurs l'ont dit. Et elle m'a sauvée. A table, les meilleurs morceaux, le pain tendre, le blanc de poulet, le vin sucré, la crème... Je n'avais qu'à choisir, à vouloir, à prendre. Elle me gâtait. Rien n'était trop beau pour moi. J'avais des habits de princesse, des chapeaux de Champs-Élysées. Mes souliers ne suffisaient pas, à Noël, aux cadeaux du petit Jésus. Elle y ajoutait les siens dans la cheminée, et au premier de l'an je déballais des joujoux ficelés qui surpassaient ceux de Justine Arbalet, la fille du pâtissier. Toutes les bergeries, les chapelles, les ménages que j'ai reçus ! Les poupées qu'elle me donnait avaient l'air de me comprendre, même quand elles n'avaient plus de tête, et de savoir qui j'étais. Elle me chantait des chansons de ses grands-parents, quelques-unes en patois des vieux pays, et assise près de sa chaufferette sur un

tabouret, j'essayais de les dire à mon tour. Elle affirmait que j'avais de l'oreille et que si je voulais... Mon Dieu, que de souvenirs ! Avec cela instruite, ayant du bon sens, du jugement. C'est elle qui m'a appris à lire, à travailler, à penser, à broder, à me tenir droite, — de toutes les façons, — à jouer et à croire au bien. Vous ne pouvez vous imaginer sa gentillesse, ses vertus et comme elle était chérissable ! Si vous me voyez aujourd'hui bien portante, honnête et en situation de gagner ma vie, c'est à elle et à mon oncle aussi d'ailleurs que je le dois.

— Elle était donc mariée?

— Sans doute, — comme tout le monde, Mme Pardi. Elle avait épousé un jeune homme sérieux, de quarante ans passés, Michel Pardi, qui l'aimait.

— Avaient-ils des enfants?

— Non, ils en désiraient. C'est peut-être pour cette raison qu'ils m'avaient prise si facilement. Mais dès que je fus là, ils cessèrent d'y tenir : « Tu nous as ôté l'envie, me disait ma tante. D'ailleurs, nous n'aurions pas fait mieux. »

— Qu'est-ce que c'était que ce Pardi?

— Un grand artiste. Un relieur. Il avait inventé, pour recouvrir les livres, des papiers qu'il coloriait lui-même, qu'il éclaboussait selon sa fantaisie, et qui lui valaient de la renommée. C'était des merveilles. Il y en avait des rouge et or qui vous forçaient à cligner des yeux comme quand le soleil se couche au Japon, et des bleu et argent comme un clair de lune en bateau, et des orangés, des

verts, des noirs, avec des dessins de dentelle qui ressemblaient à des voilettes... je ne peux pas vous dire. Il trouvait ça tout seul. Il avait de longs cheveux, l'air inspiré, un front d'écrivain, la moustache grise, et une blouse toujours tachée de ces belles couleurs qu'il faisait bouillir.

Alors, il m'avait enseigné son métier, qui me plut tout de suite. A quinze ans, je savais *grecquer*, faire le cousage, *raffiner* le carton et *endosser*, travailler le veau, le maroquin, la basane et le papier.

Et puis, il mourut, à la fin de 1911.

Comme il s'était toute sa vie déclaré philosophe et libre-penseur, il avait défendu qu'après sa mort on le fît aller à l'église. Il avait bien voulu s'y marier, mais à la condition, comme il disait, que ça ferait le compte pour deux et qu'il n'aurait pas besoin d'y retourner quand il serait sans mouvement. On lui obéit, quoique nous en eussions beaucoup de peine, ma tante et moi, elle surtout, qui était très pieuse, parce que moi, sans avoir d'idées opposées, je vous avoue que je ne suis pas très dévote. Ça ne m'ennuyait pas d'aller à la messe avec ma tante, mais la religion m'attriste et me fait peur. Aussi, tout en aimant bien le bon Dieu et en le craignant, j'y pense le moins possible. Si j'y pensais de trop, ça me détournerait de lui, et il le sait bien.

Je me rappelle qu'au convoi funèbre du pauvre homme il y avait là beaucoup de ses prétendus amis que nous ne connaissions pas, que nous n'avions jamais vus et qui portaient à leur boutonnière une fleur rouge empaillée qui ne sentait rien.

Parmi eux, à côté de nous deux ma tante et moi, qui composions toute la famille, se tenait notre premier ouvrier, Nicolas Féline.

Il se disait Russe et fils de l'ancien domestique d'un prince attaché ici autrefois à l'Ambassade. Venu en France avec son maître, il y était resté, racontait-il, après le rappel de ce dernier dans son pays. Il avait trente-cinq ans.

Le bruit courait qu'il était nihiliste et surveillé par la police.

Nous ne le croyions pas puisque mon oncle en répondait et lui accordait toute sa confiance.

Entré dans la maison depuis huit mois comme premier ouvrier, il s'y était rapidement rendu indispensable par son intelligence et ses capacités. D'une adresse manuelle étonnante, il faisait l'ouvrage de trois personnes. Mon oncle qui l'estimait pour la beauté de son travail, le considérait en plus, par une espèce de faiblesse politique, comme une « victime » de la société. Il nous parlait, à propos de lui, de l'âme russe et de Tolstoï. Se sentant malade et près de sa fin, il l'avait recommandé à ma tante, la priant, si elle devenait veuve, de le garder et de lui confier la direction professionnelle de la maison.

Elle le lui avait promis.

Ce fut son malheur et le mien.

Quoiqu'on fît des affaires, mon oncle, chose inouïe, ne laissait pas un sou.

Ma tante en fut atterrée. D'un entier désintéressement, jamais elle ne s'était préoccupée de savoir ce que gagnait son mari. Au fur et à mesure,

il lui donnait ce dont elle avait besoin pour le ménage. On vivait dans une aisance modeste, mais régulière. Cela suffisait à la chère femme. Peu curieuse de sa nature et le contraire de la méfiance, elle était satisfaite ainsi. Sans doute, elle avait bien remarqué que Pardi était très secret et ne disait jamais un mot de son commerce, mais elle s'en remettait à lui pour tout. Comment eût-elle pu s'imaginer qu'il ne songeait pas à son avenir à elle d'abord, et ensuite à celui de leur Irène, de moi qu'ils aimaient si tendrement? Où avait donc passé l'argent, gagné avec tant de peine? Impossible de l'établir. On eut beau chercher, on n'en découvrit pas la moindre trace. Aucune comptabilité. Les livres demeurèrent introuvables. La stupeur et la douleur de ma tante étaient sans remède. Elle ne parvenait pas à s'expliquer une telle conduite de la part de l'homme honnête, affectueux et absolument sûr, auquel pendant vingt et un ans elle n'avait rien eu à reprocher !

Du jour au lendemain, tout changea. La vie devint sérieuse et même menaçante. Beaucoup de clients nous quittèrent, sans qu'il en arrivât de nouveaux. Les fameux papiers de féerie, imités et vulgarisés, plaisaient moins, comme si leur inventeur, en disparaissant, avait emporté avec lui le secret de leur éclat. Ceux qu'il avait laissés faisaient l'effet de n'être plus que le reflet des anciens. Nous dûmes renvoyer une ouvrière sur deux que nous avions, et ma tante se mit au métier, pour remplacer celle qui s'en allait. Féline vivait avec nous, partageait nos repas et logeait à la maison.

Il avait obtenu de prendre la chambre de mon oncle où ma tante, brisée de chagrin, n'avait plus le courage de mettre le pied depuis la mort de son mari. Elle et moi nous occupions une pièce voisine sur la cour, tandis que celle de mon oncle, qui était la plus belle, donnait sur la rue.

— Quelle rue? Vous ne me l'avez pas dit, demanda Valérie.

— Rue des Fossés-Saint-Jacques. C'est là que nous demeurions, au coin de la place de l'Estrapade. Vous connaissez?

— Oui. Près du Panthéon.

— Au-dessus du magasin, nous avions à l'entresol un logement de quatre pièces, basses de plafond, mais très claires. Je ne sais pas pourquoi je vais chercher tous ces détails.

— Dites-moi tout, pria la femme Lesoir. Je n'en perds pas un mot.

Irène reprit :

— Ce Féline avait bouleversé notre existence. Du seul fait qu'il était chez nous, aussitôt nous cessions d'y être. Il avait la situation d'un chef de famille... qui ne serait pas de la famille, qui ne tenait à nous par aucun lien. Un étranger, de toutes les façons. Un étranger qui n'était même pas Français.

— Comment se comportait-il avec vous? Mal?

— Très bien. Poli et respectueux, il ne commettait pas une faute de tenue ni de langage. Il avait de bonnes manières et mangeait comme un monsieur, sans faire une tache. Du gros linge, mais toujours blanc. Il ne fumait pas, ne buvait pas, et

tous les soirs on l'entendait regagner sa chambre à dix heures. Jamais il ne recevait de lettres, ni de visites. Les journaux lui étaient indifférents, il n'en lisait aucun.

— De quoi parliez-vous avec lui?

— De rien. Il ne parlait pas. Très rarement et très brièvement, il laissait tomber quelques mots, d'une voix basse et un peu sifflante. Tout cela, n'est-ce pas, — quand on le raconte, — n'a rien de désagréable et donne plutôt l'idée de quelqu'un de comme il faut qui inspire la sympathie? Eh bien! pourtant, cet homme était effrayant!

— En quoi? Au physique alors?

— Au physique, oui. Et au moral. Aux deux. Au moral d'abord, il dégageait le mystère, la fourberie, le mensonge. La simplicité affectée de sa vie vous avertissait aussitôt qu'elle devait être compliquée. Il avait trop d'assurance pour qu'elle fût vraie et parût naturelle. A force d'être calme, il laissait voir qu'il n'était pas tranquille. Ses qualités montraient je ne sais quoi de faux comme si elles n'étaient là que pour recouvrir des vices. Malgré soi, on était entraîné à l'observer, à l'épier, à le soupçonner, à le croire capable de tout et à l'accuser... sans l'ombre d'une preuve! Et c'était là ce qu'il y avait de grave, c'est que tout prévenait contre lui, la prudence de ses manières, sa correction, son effacement, jusqu'à son silence qui ne ressemblait pas au mien ou à celui de ma tante, ni de qui que ce fût, mais qui avait la profondeur épaisse et le noir d'un puits. Quand Féline parlait, on n'était pas rassuré... Dès qu'il se taisait,

on avait peur... Parce que l'on ne pouvait s'empêcher de penser : « A quoi pense-t-il? » et que cette question vous ouvrait alors de tels horizons que l'on préférait s'en détourner...

Cette défiance de Féline et l'antipathie que j'en avais ne m'étaient pas exclusivement personnelles. Nous les subissions avec une force égale, ma tante et moi, mais *séparément*, et sans que jamais nous ayons pu nous résoudre à nous la communiquer. Si je devine ce qui se passait en elle par ce que j'éprouvais de mon côté, *nous n'osions pas*, chacune pour des raisons différentes, parler de lui. La crainte de trop en dire et de trop nous éclairer sur les dangers que nous redoutions nous conseillait de garder nos idées. Que de fois, l'une et l'autre, dans un élan, nous eûmes la tentation de nous livrer, de céder au désir d'épanchement qui soudain nous étouffait ! Nous nous approchions, nos bouches s'entr'ouvraient en même temps... Et puis nous parlions d'autre chose. Mais nous nous étions comprises. Nous lisions dans nos yeux, mutuellement, l'unique et terrible sujet qui toujours, à la dernière minute, nous faisait reculer. Oui, toutes les deux, j'en suis sûre, nous avons eu pour cet homme suspect et que notre instinct nous disait méprisable, la même répugnance d'abord, puis la même haine... la même répulsion profonde, invincible.

Cette répulsion, le physique de Féline, à défaut du moral qui la complétait, eût suffi tout seul à l'imposer.

— Il était laid?

— Non, mais hideux. C'était comme pour son moral. Chacun de ses traits, pris à part, n'offrait rien que d'ordinaire et de régulier, mais leur ensemble et la façon affreuse dont ils étaient distribués composaient un aspect ignoble.

Figurez-vous qu'il avait la tête la plus étroite que l'on puisse imaginer et en même temps d'une profondeur incroyable. Où était logée sa cervelle? On le cherchait. Son chapeau de paille avait la longueur et les bords rapprochés d'un cabas. De face, il ne présentait qu'une tranche de front, pas plus large qu'un dos de gros in-octavo, un grand nez qui le continuait, de mêmes dimensions à sa hauteur qu'à sa base, une bouche rabattue de chaque côté et comme pliée en deux et un menton sans barbe, qui descendait, ainsi qu'un talon nu. Cela lui taillait un visage tout en chanfrein. On eût dit un méchant cheval changé en mauvais homme. Et il avait l'air aussi d'un de ces êtres que déformaient autrefois les bohémiens, d'un ancien enfant volé dont on aurait, quand il était tendre encore, pressé tous les jours le crâne entre deux planches pour en faire plus tard un monstre dans les foires.

Ce dehors et les réflexions qu'il amenait auraient dû, pensez-vous, attirer sur lui la pitié. Au contraire. Elle était chassée par l'horreur.

Mais ce qu'il avait de plus bizarre et de plus pénible, c'était ses yeux.

Plaqués sur chaque paroi de son visage si mince, ils glissaient tout de suite et fuyaient vers les oreilles, de sorte qu'on les apercevait à peine quand

on était devant lui. Pour les saisir *en entier*, il fallait regarder Féline de *profil*. Alors seulement, selon qu'on se mettait à droite ou à gauche du phénomène, on voyait dans la tempe et au-dessus d'une large joue plate, un des yeux, rien qu'un, largement ouvert, bordé de cils roux et dont la prunelle en acier vous fixait *de face*. Il rappelait ainsi le dessin de ces dieux d'Égypte qui sont peints dans les musées, sur les sarcophages. D'un blond fauve, il était tondu, de très près, la peau collée et tirée comme les forçats. Son visage, qui n'était par devant qu'une espèce de bloc indécis et sans relief, un morceau de chair, offrait brusquement de profil une découpure et un tranchant qui vous pénétraient. Avec la courbe de son nez, la pointe aiguë de son menton, la virole de son cou, il faisait penser à un couteau bien emmanché, au cran d'arrêt.

Pour le reste, plutôt grand, il avait le dos étroit aussi, un peu voûté, la poitrine creuse et des épaules qui coulaient. Il marchait le corps baissé, et la tête très en avant, comme les reptiles.

C'était, je vous dis, une épouvante, un cauchemar.

Or, cet homme-là, il m'aimait.

J'emploie ce mot parce qu'il n'y en a pas d'autre pour exprimer qu'il avait jeté sur moi son désir, sa volonté.

Du premier jour, je m'en étais aperçue. A quoi? A rien, et à tout, à mon trouble, à ma terreur, et à sa réserve à lui, à son détachement, à son air de glace et d'attente, de patience infernale. Il n'avait pas besoin de se déclarer pour que je l'en-

tende, allez ! Je l'écoutais penser, se dévorer, rager, comme il m'entendait sûrement le repousser, lui cracher mon dégoût, car il n'ignorait pas que je l'avais percé. Je le regardais me surveiller en ayant l'air de ne pas plus faire attention à moi que si je n'existais pas. Il était comme ces chats postés pendant des semaines devant une cage, — à laquelle ils tournent le dos. Il ne riait jamais, et je le voyais, moi, rire en dedans, me garantir en dedans : « Tu ne m'échapperas pas ! » Voulait-il le mariage? Non ! Non ! Ce n'était pas dans son silence et dans ses yeux. L'eût-il voulu d'ailleurs que je n'y aurais jamais consenti. J'aurais préféré mourir. Il guettait donc une occasion. Laquelle? Et pourquoi? C'était bien clair !

Mon oncle ne voyait rien ; il ne pouvait rien voir. Ma tante ne fut éclairée que par la suite, après la mort de son mari. Je le compris un matin à son visage défait, ravagé, à l'angoisse qui trahissait sa découverte, à la façon dont, en m'embrassant au réveil, elle me tint, plus fort et plus longtemps encore que d'habitude, serrée contre elle, comme si on s'apprêtait à m'en arracher. La vigilance maternelle qu'elle exerça depuis avec un redoublement farouche fut pour moi la meilleure preuve qu'elle *savait*. Elle ne me quittait pas d'une semelle. Toujours elle était là, comme un mur, entre Féline et moi, mais trouvant le moyen de me faire sentir que cette garde n'avait rien qui dût m'offenser, qu'elle n'était pratiquée que contre *l'autre*, et que ce n'était pas mon honnêteté que l'on mettait en doute.

L'autre, installé chez nous, ne bronchait pas. Il allait, venait, travaillait, avec la même froideur muette et cet air absent, perdu, si lointain... que mon oncle appelait « son air de Sibérie ».

Ma tante dépérissait à vue d'œil.

L'obsession de ce danger permanent qui me menaçait, ce secret qui n'en était plus un pour aucun de nous trois, mais qu'il fallait néanmoins garder parce que si l'on avait le malheur de le lâcher, il pouvait en résulter des catastrophes, tout cela l'usait et la minait.

Vous vous dites peut-être que rien n'était plus simple, et que, sous un prétexte quelconque, il n'y avait qu'à se débarrasser poliment de ce garçon?

Oui, à distance, et quand il n'est pas question de soi, tout est facile, tout s'arrange.

Mais on voit bien que vous ne connaissez pas Féline !

Il suffisait d'abord de connaître Féline pour avoir la certitude qu'il n'était ainsi entré dans la maison, où il avait conquis la première place, qu'avec la résolution formelle d'y rester, coûte que coûte, et que jamais il n'accepterait d'en sortir, même si on essayait de le renvoyer en y mettant des formes. N'oubliez pas non plus que nous avions besoin de lui. Que serions-nous devenues, s'il nous avait quittées? Les ouvriers de sa valeur sont rares. Ce n'est pas ma tante, moi et Juliette, la vieille plieuse, qui aurions pu nous en tirer toutes seules. Que lui reprocher, d'ailleurs, en fait et de façon précise? Quel grief avouable lui formuler? Il rendait compte exactement tous les samedis des

dépenses, des gains. Au fond, ma tante ne tenait pas plus que moi, j'en suis certaine, à l'irriter en provoquant son départ et à s'en faire ainsi un ennemi mortel. N'eût-ce pas été attirer sur nous des périls plus grands? N'aurait-on pas jasé, supposé de vilaines choses? Tous les voisins ne sont pas des amis. Évidemment sa présence nous affolait, nous ravageait. Tant qu'il était là, du moins, nous pouvions l'observer, le *voir venir*... Nous espérions déjouer ses ruses. Nous connaissions ses habitudes, sa tanière.

Mais s'il partait? S'il disparaissait?... *Où serait-il?* La belle avance qu'il ne fût plus là, s'il était tout de même là, autrement, ailleurs et caché! Nous perdions sur lui tout contrôle. Invisible, insaisissable, *libre*, il s'évadait, il se moquait de nos précautions! Nous ne lui échappions pas quand même, et il nous échappait. Il devenait cent fois plus gênant et plus dangereux.

Et puis, en dehors de toutes ces raisons, la principale, c'est qu'aux yeux de ma tante, il était *sacré*, par la promesse qu'elle avait faite à son mari de le prendre avec nous, après sa mort, et *de le garder*.

On l'exécrait, mais on le gardait.

A quel prix, par exemple! On ne peut s'en douter. Jamais on ne le saura.

Ma tante craignait tout à toute heure. Elle ne sortait pas; ou, si elle y était obligée, elle m'emmenait. Elle avait cessé d'être gaie. Plus de chansons, de belles histoires comme autrefois. Plus d'appétit, plus de sommeil.

Dans notre chambre, où on avait fait mettre des

verrous, elle restait cependant toute la nuit sans fermer l'œil. Si elle se laissait aller par instants à s'assoupir, elle se levait bien vite, et venait jusqu'à moi dans les ténèbres. Là, elle me tâtait, — et c'était encore une caresse, — ne se doutant pas que, pour la tranquilliser, je faisais semblant de dormir.

Je ne peux pas vous raconter les deux ans de cette existence.

Nous étions à bout.

Féline avait à présent une façon de nous observer, de nous voir souffrir, résister et par moments fléchir... qui était atroce et si évidente, si limpide..., qu'il eût fallu n'être pas des femmes pour s'y tromper. Ses yeux, ses horribles yeux s'enhardissaient... Sa tête étroite s'avançait. Je voudrais m'arrêter... Mais non... Quelle heure est-il? Où en étais-je?

Agitée et aussi comme égarée par son récit, Irène semblait parler pour elle seule, oublier la femme Lesoir, toujours assise à ses côtés.

Elle poursuivit :

— Voilà. J'arrive au but.

J'avais l'habitude de réveiller ma tante en l'embrassant, mais de façon à ne pas la surprendre. Le baiser que je mettais sur son bon visage, à la petite place que je choisissais, était si léger, si peu appuyé qu'elle le sentait juste assez pour deviner à travers son sommeil que c'était moi. Aussitôt elle souriait, les yeux toujours fermés. Et puis, tout d'un coup, elle devenait triste. Alors, je comprenais qu'elle était vraiment réveillée. Dès qu'il faisait clair en elle, le nuage accourait.

L'autre matin, mercredi dernier, il y a trois jours, j'arrive à son lit, je me penche. Elle souriait déjà, sans m'attendre. Je l'embrasse... et je pousse un cri. Elle avait la joue froide, et dure comme une vitre. Je me jette sur son cœur... je crois qu'il bat... je l'entends ! Mais non, c'était le mien, qui me résonnait dans la tête. J'appelle, j'ouvre la porte, communiquant par un corridor avec la chambre de Féline... Il était là, tout près, calme, habillé... Moi, à peine vêtue. Il dit :

— Qu'y a-t-il ?

— Voyez ?

Il va vers elle, sans hâte, se courbe un instant... Il me semblait qu'il l'achevait !... et tourné vers moi : « Oui, c'est fini. Pauvre dame ! » Il demeurait immobile, les yeux baissés, fixés sur mes pieds nus.

D'un geste, je le renvoie.

Il sort, à reculons.

A mes cris on était accouru. Des gens d'à côté, du quartier. Et puis un médecin : « Anévrisme, embolie... » Ces mots étaient répétés sans cesse. On eût dit qu'ils plaisaient. « Belle mort ! sans souffrance ! » affirmaient des voix. Et des mains impatientes fermaient les volets, tiraient les rideaux, allumaient les bougies... Comme s'il y avait besoin de *faire la nuit*... pour les morts, qui déjà sont dedans !

Et j'étais seule, plus seule que le pauvre corps environné de monde.

On m'emmena.

Quand je rentrai dans la chambre, ma tante

n'était plus la même. Tout était changé. Une autre chambre. Un lit autrement fait, qui ne se ressemblait plus... Une autre personne roidie, sévère, préoccupée, avec d'autres traits, un autre maintien, une autre expression... Son sourire était parti là-haut, pour la précéder.

Et tout en elle avait l'air de me dire : « Prends garde, petite, *à présent nous pouvons parler*... Prends garde ! Tant que je suis encore là, dans ce lit, pas de danger. Même après, quand je serai dans le cercueil ici, et même en bas à la porte, et même à l'église, pendant la messe, et même pendant le trajet, et même aux bords de la fosse... tu n'as rien à craindre, rien ; jusque-là je te protège. Mais après? Pauvre enfant ! Après, le pourrai-je encore? Prends garde ! »

Et je l'écoutais... Je répondais : « Oui ! N'aie pas peur. Je fais attention... »

Tant qu'elle était là, en effet, je me sentais en sûreté. Pour après... je n'y voulais pas penser. En avais-je d'ailleurs le temps? Il fallut s'occuper des choses de la mort... Tout cela fut arrangé en dehors de moi, je ne sais pas par qui, ni comment... la concierge... une dame du troisième que je connaissais à peine, avec qui j'allai chez Dufayel prendre un deuil, un grand « un pour mère ». C'est Féline, paraît-il, qui s'était chargé des pompes.

La journée passa très vite, comme un rêve affreux, mais dont le calme m'étonnait, et je déclarai le soir aux personnes qui cherchaient à m'en dissuader que je voulais veiller ma tante. Féline

qui avait dîné dehors, survenant à ce moment, dit que c'était à lui de le faire et que rien ne l'en empêcherait.

— Eh bien, nous le ferons tous deux, répliquai-je !

— Vous n'en aurez pas la force.

— Je l'aurai.

Une humble voix montait derrière nous :

— Moi qui voulais aussi, mademoiselle !

C'était Juliette la vieille plieuse. Je dis :

— Certainement, vous aussi, Juliette. Elle vous aimait bien.

En même temps, j'observai par en dessous Féline, espérant surprendre chez lui un signe d'opposition ou de contrariété. Mais rien ne parut.

Était-ce elle, la morte, qui m'envoyait ce secours? Pourquoi pas? Et cependant, je m'en voulais de l'empressement peut-être trop visible avec lequel j'avais tout de suite accepté l'offre de la plieuse. *L'autre* n'allait-il pas en conclure que j'étais moins rassurée que je ne le paraissais? Plus grande était la peur qu'il m'inspirait, plus je devais la lui cacher.

Jamais je n'oublierai cette nuit.

A dix heures nous étions réunis tous les trois, et, vingt minutes après, Juliette dormait, dans le fauteuil que je l'avais forcée à prendre. Mais qu'importait qu'elle dormît ou non? Il ne pouvait rien se passer puisque ma tante était là. Je savais très bien que, contrairement à ce qui semblait, ce n'était pas moi qui veillais la morte, mais la morte qui me veillait. Mais ce que je n'avais pas

prévu, dans tous les détails, c'est ce tête-à-tête de plusieurs heures avec l'homme... cet homme !... dans cette petite chambre si solennelle au tic-tac de la pendule devenu si effrayant, comme la respiration d'un énorme insecte, à la lueur des deux bougies neuves, longues, longues, qui tantôt éclairaient trop et tantôt pas assez... entre ces deux pauvres femmes presque du même âge, l'une couchée, l'autre assise, exténuées toutes les deux, et endormies, d'un sommeil différent, qui faisait parfois remuer l'une et l'agitait, mais qui jamais, jamais, ne faisait bouger l'autre, celle que j'aurais tant voulu cependant voir ressusciter !

J'étais près du lit, tout contre, aux pieds, comme vous êtes, Juliette en face, au coin du trou noir de la cheminée où il n'y avait pas de feu... et Féline loin, à droite, assis devant la fenêtre sur une chaise haute qui craquait. Le vent poussait de temps en temps, comme avec une main, les rideaux tirés derrière lui.

Je m'étais juré de ne pas le regarder une seule fois ; et d'ailleurs l'aurais-je essayé qu'à la distance où il avait fait exprès de se retirer dans la pénombre, mes yeux n'auraient pu rencontrer les siens. Mais comme, moi, je me trouvais en pleine lumière des deux bougies allumées sur la table de nuit, aucun de mes mouvements ne lui échappait. J'étais donc obligée de me surveiller.

Pour combattre le sommeil, j'avais pris le paroissien de ma tante et je lisais, ou du moins je tâchais de lire, car, malgré moi, mon esprit guettait Féline et ne le quittait pas. J'avais beau me tenir

ma promesse et ne pas le regarder, je le voyais pourtant, avec les yeux de la pensée, je le percevais ; il se réfléchissait et se reportait devant moi, sans que j'aie besoin de tourner la tête vers lui. On eût dit qu'une glace me renvoyait son image.

Que faisait-il?

Rien.

Les bras croisés, les genoux joints, il était assis bien droit, comme sur le siège d'une voiture.

Et il ne bougeait pas plus que les hommes de cire du musée Grévin.

Vous ne pouvez vous imaginer à quel point il trouvait le moyen d'être immobile ! Cela me révélait une fois de plus la force de son empire sur lui-même. Il se ralentissait le cœur comme il voulait. On ne l'entendait pas respirer. Sa chaise qui craquait, semblait plus vivante que lui.

Il resta bien ainsi une heure, et j'en étais obsédée. J'aurais donné je ne sais quoi pour qu'il fît un geste, qu'il écartât la pointe du pied, qu'il toussât... Mais non. Il paraissait inaccessible à la fatigue et à l'ennui. Une pierre où il y aurait des trous, c'était son visage. Une borne, c'était son corps. Sa bouche avait l'air d'une serrure.

Il ne bâillait même pas, et ses yeux dilatés, devenus tout ronds et d'un jaune de soufre, avaient pris la fixité de ceux des oiseaux de nuit que rien ne fait cligner. Vous auriez dit qu'il était perché !

A quoi, ou plutôt à qui pensait-il, sinon à moi?

Pour oublier, je contemplais la pauvre tante et je maudissais ce misérable qui me prenait à elle,

qui me gâtait les derniers moments que j'avais encore à la posséder, qui m'empoisonnait ma tristesse, mes souvenirs, tout... car je n'arrivais pas à le supprimer... J'étais entre deux visages, l'un pur, l'autre affreux, l'un chéri, l'autre détesté, l'un protecteur, l'autre menaçant, l'un qui s'écriait: « Prends garde ! » l'autre qui répondait : « Trop tard ! » Lequel serait le plus fort?

Celui qui resterait?

Lequel resterait?

Celui de Féline.

Il fallait donc le fuir. A tout prix. Ma résolution fut prise aussitôt.

Je partirais.

Comment? Pour aller où? Je ne savais pas.

Mais ce dont j'étais sûre, c'est que dès l'instant où ma tante serait sortie de la maison, je n'y rentrerais pas.

Je me sentais forte et soulagée ; et déjà je cherchais. Mon cerveau travaillait... Le temps ne pesait plus.

Comme s'il se doutait du changement survenu dans mes réflexions et qu'il en eût reçu la secousse, Féline avait tressailli, et courbé maintenant, la tête dans le creux de ses mains, il semblait méditer, chercher également, tandis qu'à travers ses doigts, il m'observait plus à son aise. Je devinais qu'il ne me lâchait pas. Aussi, j'allais... je me dépêchais... je volais...

Et tout à coup, je ne pus m'empêcher de pousser un grand soupir.

J'avais trouvé.

A la même seconde, Féline se levait. Je crus qu'il allait me parler, me raconter tout ce que je venais d'imaginer... Je me trompais. Il fit un pas, deux, trois... traversant la chambre dans sa plus grande étendue, puis, rebroussant chemin, il se mit à marcher régulièrement, de long en large, les mains dans les poches, la tête tendue en avant. Si je ne l'avais pas vu, je ne m'en serais pas doutée, car il savait poser le pied par terre sans faire aucun bruit, et, bien qu'il tînt ses yeux fermés, il allait tout droit comme vont les aveugles qui ont appris, sans rien heurter. Seulement, à chacun de ses passages, les flammes des bougies à demi usées se baissaient comme si elles avaient peur, et l'air froid qu'il déplaçait me soufflait au visage. Il me semblait que c'était son haleine.

Combien de kilomètres marcha-t-il ainsi?

Pour ne pas m'endormir, je m'étais mise à compter ses pas. J'en avais déjà compté onze cents. La pendule s'était arrêtée. Je comptais : onze cent cinquante... cinquante et un. Juliette ne bougeait pas, ramenant seulement les doigts comme si elle venait de *plier*. Cinquante-neuf. L'homme allait, venait, retournait, revenait... Soixante-deux... trois... Et puis il me parut qu'il s'enfonçait, qu'il s'éloignait, qu'il était parti ! Quel bonheur !

On était tranquille. Tout s'apaisait, se noyait. Sans m'en apercevoir. je glissais dans le sommeil.

Je dus dormir au moins une heure.

Quand je rouvris les yeux, touchée par ce pressentiment qui nous avertit d'une présence, proche

et inaccoutumée, je vis en effet, tout près, à hauteur du mien, un visage... celui de Féline, à genoux devant moi.

Je fus tellement saisie, que je ne criai pas.

Et puis, à quoi bon crier? *Elle* était là. Rien à craindre.

Étais-je même saisie? Non. Quelque chose, fatalement, devait arriver cette nuit... Cela arrivait, voilà tout. Par bonheur, je m'éveillais à temps, ou plutôt *elle* m'éveillait.

Je dis à Féline :

— Que faites-vous là?

— Je suis à genoux, me dit-il sans paraître troublé.

— Ce n'est pas devant moi, lui répliquai-je, que vous deviez vous y mettre, mais devant elle!

Et je lui montrai la morte.

— Devant les deux, déclara-t-il. Et je l'ai fait. J'avais commencé par elle; je finissais par vous. Elle, c'était pour une prière...

— Et moi?

— Pour un serment.

Il s'arrêta. Il s'attendait à ce que je me précipite à lui demander : « Quelle prière? » et surtout : « Quel serment? » Je vis qu'il était déçu. Je me serais plutôt coupé la langue!

Il s'était relevé. Mais il reprit : « Ma prière n'avait que trois mots. »

Je dis :

— C'est peu.

— Cela suffit. C'était: *Donnez-la moi.* Et le serment n'était pas plus long.

Malgré moi, je laissai échapper, comme si je voulais me moquer :

— Trois mots aussi?

— Oui : *Je l'aurai.*

Il y eut un silence qui avait la profondeur d'un trou et dans lequel je m'entendais tomber.

Féline était arrivé à ce qu'il voulait. Il avait parlé.

Que devais-je faire? Me révolter? M'indigner?... Était-ce le lieu, le moment? Je m'efforçai de paraître n'avoir pas compris.

Mais comme il fallait rompre tout de suite ce silence étouffant qui me donnait l'air d'accepter, de consentir, je lui dis en hochant la tête :

— Reste à savoir si cela sera.

— J'en suis sûr, affirma-t-il.

— Vraiment !

— Oui ! C'est une croyance de mon pays, de la province de Tavastehus : *La prière et le serment que tu fais dans la chambre d'un mort à sa première veillée, sont exaucés par Christ.* Ainsi j'espère. Mais je ne demeurerai plus ici. Puisque c'est vous la maîtresse à présent, me garderez-vous à l'atelier?

Je dis :

— Sans doute.

— L'enterrement est pour demain jeudi. Quand reprendra-t-on le travail?

— Tout de suite après. Vendredi matin.

— Bien. Merci. Je m'en vais.

En achevant ces mots, il s'était rapproché, et il ne s'en allait pas.

Il me regardait de tout près, penché sur moi, comme tout à l'heure quand il était à genoux. Mes yeux ne quittaient pas un des siens, le droit, large ouvert et qui m'aspirait, me buvait. Et puis, peu à peu, cet œil devint gris, se troubla, et dans un de ses coins, une larme, lentement, comme si on avait pressé à l'intérieur une glande pour la faire sortir, apparut, coula sur sa joue à pic et s'en détacha. On aurait dit une de ces grosses gouttes d'eau qui glissent sur les rochers.

Elle s'écrasa sur ma main et elle était froide comme un grêlon.

Je m'étais levée. Féline sortit.

La vieille Juliette à ce moment se réveilla en sursaut, honteuse d'avoir tant dormi. « C'est que je rêvais d'elle, expliquait la pauvre bonne femme. Alors, je n'étais pas pressée. Je me trouvais bien. »

Moi, je pensais à ce qui venait d'arriver, et j'étais plus décidée que jamais à fuir. Cette larme surtout m'enrageait. Ne dites pas que je manque de pitié et que j'aurais dû être émue. Que signifie et que prouve une larme? Rien. Le cœur peut être sec pendant que les yeux sont mouillés. Féline était capable de pleurer à volonté. Pourquoi une bête, un serpent, ne pleurerait-il pas, comme un crapaud bave? L'œil de Féline avait bavé.

La journée se passa sans incidents. Il y eut la mise en bière. La seconde nuit, je ne vins qu'une heure dans la chambre. L'ouvrier n'y parut pas. Ce fut Juliette qui voulut encore veiller, « pour se punir », et moi, j'étais si lasse que j'acceptai

de coucher au cinquième dans la mansarde de la plieuse, où je m'enfermai à clef.

Et puis, ce fut l'enterrement. Aujourd'hui. Oui, aujourd'hui, ce matin, à Saint-Étienne-du-Mont. La belle église ! Nous n'étions guère nombreux.

— Il était là ? demanda la femme Lesoir.

— Bien entendu. Et aussi les mêmes hommes que j'avais remarqués au convoi de mon oncle, et encore avec leur fleur rouge. Féline les connaissait presque tous. Qui les avait invités ? Lui, sans doute. Mais ils n'assistèrent pas à la messe. Pendant la cérémonie ils se tinrent dehors, sur le trottoir du Panthéon, devant « l'homme en bronze » de M. Rodin.

Ils nous reprirent à la sortie et l'on s'achemina vers le cimetière de Montparnasse. Tête nue et sa casquette à la main, Féline, qui faisait de plus grands pas, marchait à côté de moi à présent, derrière le corbillard.

Il ne m'avait pas abordée depuis l'avant-veille. Comme nous approchions, il m'adressa la parole, à mi-voix :

— Je ne vais que rarement au café, dit-il, mais je crois qu'il serait honnête et poli, pour remercier ces messieurs du Travail qui se sont dérangés, que je les prie d'entrer un instant, quand ce sera fini, au *Bon Souvenir*, là, au coin de la rue ?

J'approuvai d'un signe.

Il parut satisfait ; puis, hésitant : « Viendrez-vous ? »

Je flageolais d'émotion.

Je dis : « Certainement. Mais comme je ne veux pas boire...

— Vous ne boirez pas ! s'écria-t-il, heureux de ma réponse, vous ne boirez pas ! Que vous assistiez seulement.

— Voilà donc comment nous ferons, dis-je. Quand on sera sur le point de quitter la tombe, vous partirez devant en emmenant tout le monde. Je resterai un peu, seule, avec elle... vous comprenez ?

— Oui.

— ...et dans les dix minutes, je vous rejoindrai.

— C'est cela.

Nous étions devant la grille du boulevard Edgar-Quinet.

On entra.

Quand j'avais pris, dans la fameuse nuit, la résolution de fuir, et sans retard, je m'étais tout de suite rendu compte que l'enterrement m'offrirait les meilleures chances... et l'instant où l'on sortirait du cimetière m'avait paru le plus favorable. Mais cependant, que de difficultés ! Or, Féline, tout à coup me tirait d'affaire, me donnait le moyen. C'était lui qui me sauvait, inspiré, dirigé par la morte ! Quelle chose !

Le trajet me parut interminable pour atteindre la sépulture. Et dès que l'on y fut, j'aurais voulu pourtant retarder le moment que je désirais... Je trouvais alors qu'on allait trop vite. Ah ! que j'avais peur ! Et que je souffrais de ne pas pouvoir être sage, tout entière à mon chagrin !... Je ne pouvais pas prier, je ne pouvais pas pleurer... je

ne pouvais qu'être distraite, impatiente et « colère » en dedans... et ne penser qu'à la minute où je dirais : « Personne ! Courons ! »

Nous étions arrêtés maintenant devant la fosse, comme si elle nous barrait le chemin. Le cercueil y fut descendu. Les hommes qui ôtent leur chapeau. Un peu de vent qui se lève. Chaque fois que j'ai été à un enterrement, j'ai remarqué qu'à ce moment-là, il y avait toujours un peu de vent qui vous rabattait les cheveux... et qui vous passait son linge sur la figure. Ensuite les prières, l'eau bénite, des femmes qui m'embrassent. Juliette qui sanglote. On me salue.

Féline est le dernier.

N'osant me toucher la main, il me serre le bras doucement.

Je murmure : « A tout à l'heure. »

Il s'en va.

Le prêtre est parti. Plus même de fossoyeurs.

Je suis seule. Est-ce possible?

Je reviens à la tombe, qui fait un grand trou, comme si on allait planter un arbre, et je m'agenouille, au bord. « Adieu, tante Fine ! Adieu ! Adieu ! Merci ! » Je ne savais plus que faire... Je voulais partir et rester, me sauver sans perdre une minute... et j'étais déchirée de m'en aller, d'abandonner ainsi tout ce que j'aimais...

Il me semblait bien que l'*on* s'alarmait, qu'*on* me suppliait : « Pars, ma fillette ! Mais va donc ! Es-tu lambine ! Tu devrais déjà être loin ! Tout va manquer. Pars vite, mon petit ! Tu reviendras ! un autre jour, plus tard. Tu es toujours sûre de me trouver. »

Et en même temps, une voix différente, plus forte, mais sur le même ton, me dit à l'oreille :

— Il ne faut pas rester là, mon enfant : nous avons à combler.

C'était un vieux terrassier, un ouvrier du cimetière survenu depuis un instant avec un camarade. Ils avaient de grandes pelles.

Alors, je me levai et je partis.

Je m'étais orientée en venant, afin de ne pas m'égarer. Un cimetière, c'est comme un bois, on s'y perd. J'avais retenu les chemins, noté les carrefours. En coupant à travers les tombes, je gagnai une des principales artères, et là, tournant du côté opposé à celui par où nous étions entrés, je m'élançai dans cette direction... Je tâchais de prendre le plus court afin d'être plus tôt dehors... Parfois, au lieu de suivre la route et les trottoirs, je m'engageais à travers champs, dans les carrés des sépultures, mais j'étais obligée de faire des zig-zags à cause des monuments et des chapelles. Ma robe et mon voile s'accrochaient aux branches, à toutes les branches, celles des arbres, celles des croix ; aussi, je regagnai bientôt une des voies pour les piétons, et comme il ne me suffisait plus de hâter le pas, je me mis à courir, pas très vite d'abord, puis en augmentant, et à toutes jambes. Malgré moi, ça me rappelait les récréations, quand on joue. J'allais tant que je pouvais, à faire croire que j'étais poursuivie, bien qu'il n'y eût pas une âme... je veux dire de vivante... et que le chemin fût partout désert.

Et tout à coup, j'entendis quelqu'un qui déboulait derrière moi, comme pour me rattraper... Je n'osais pas me retourner. Si c'était Féline? Au bruit des souliers, je devinais le gros pas d'un homme.

Il finit par me rejoindre. C'était un gardien à cheveux blancs, avec la médaille militaire et une canne. Il était essoufflé.

Il me dit :

— Voulez-vous bien !... Est-ce qu'on court dans un cimetière ! C'est malhonnête d'abord... Puis, avec reproche : Et ça fait peur à voir !

J'apercevais une grille, à vingt pas :

— C'est une sortie?

— Oui.

— Où cela?

— Rue Froidevaux.

Une minute après, j'étais dans les passants, dans les rues, dans le bruit, la vie. Il y avait des gens qui ne parlaient plus tout bas, et des chevaux, des chiens, des claquements de fouet... des enfants qui se battaient... Je filais comme une flèche. Avenue du Maine. Rue de la Gaieté. La gare Montparnasse... la rue de Rennes... Place Saint-Germain-des-Prés... l'église... J'y entre... Il était deux heures dix.

— Vous deviez avoir faim?

— Non. J'avais déjeuné avant l'enterrement. Je m'assis dans une chapelle du fond, où il faisait sombre, et j'y restai, jusqu'à cinq heures...

— Le temps dut vous paraître long ?

— Très court. *Je parlais à tante Fine.*

— Où comptiez-vous passer la nuit? Vous ne le saviez pas?

— Si.

— Comment cela?

— Depuis la veille je m'en inquiétais. Sans doute, j'aurais pu coucher à la maison et demander à Juliette de me tenir compagnie, ou partager sa chambre au cinquième, ou trouver une autre combinaison qui m'assurât momentanément une entière sécurité. Mais je voulais disparaître, au moins pour quelques jours, et que l'on perdît ma trace, que nul ne sût où j'étais. Il valait donc mieux que je ne me confiasse à personne.

Je cherchais et je ne trouvais rien.

Ce matin, je descendis un instant au magasin, pour me rendre compte que tout était en ordre. En voyant la place vide de la chère tante, la table où elle travaillait, son tabouret de bois, la chaufferette froide, les objets dont elle se servait d'habitude... le cœur me fondit et j'éclatai en sanglots.

Elle avait commencé d'assembler les feuillets d'une brochure dont la couverture bleue s'étalait, sous la règle en fer posée dessus. Mes yeux s'y fixèrent machinalement et le titre me jaillit à la figure : *Œuvre de l'Hospitalité de nuit. Maison Demolin*, 33, *rue Doudeauville*, *XVIII*e *arrondissement*, *Montmartre*.

Elle pensait à tout.

Je pris l'adresse. J'irais là.

Me sentant reposée, vers les cinq heures, je sortis de Saint-Germain-des-Prés. Il faisait sec. J'avais un franc vingt-cinq.

— Pas plus? Pourquoi? Vous ne deviez pas manquer complètement d'argent?

— Je crois bien! Je possédais, — je les ai toujours, — quatre cents francs, à moi, amassés par ma tante et qui formaient ma petite bourse.

— Eh bien?

— Mais, dès que je m'étais vue seule, à la merci de Féline, j'avais remis à Juliette le portefeuille qui contenait cette somme ainsi que les clefs de notre secrétaire en la priant de me les garder jusqu'à nouvel ordre, et je n'avais conservé sur moi que cette menue monnaie. Quand je m'en aperçus, il était trop tard, nous étions déjà en route pour l'enterrement; et d'ailleurs, je n'aurais pas osé réclamer tout de suite ce dépôt à Juliette, de crainte qu'elle ne devinât mon projet.

Le reste était facile. Je pris le métro, qui me mit au Château-Rouge, et je trouvai rapidement la rue Doudeauville. Je voulais reconnaître la maison avant. La nuit était déjà venue. Je savais qu'il fallait faire la queue; mais quand j'arrivai, il n'y avait personne. Je demandai à un vieil homme qui avait l'air de rentrer chez lui s'il pouvait me dire à quelle heure ça ouvrait :

— A six heures et demie, me répondit-il.

Ça me paraissait tôt. Je lui dis :

— Vous êtes sûr?

— Absolument, me dit-il. *J'y vais.*

Alors, comme j'avais encore plus d'une demi-heure à attendre, pour ne pas me refroidir, j'ai marché dans le quartier, vers la rue Ordener et les gares de marchandises. On ne rencontrait

presque personne. Une femme m'a abordée pour me demander un sou et je lui en ai donné deux.

Enfin, je suis revenue. J'ai vu les deux files. Celle des hommes. Et puis l'autre, la mienne. J'ai été m'y mettre, à côté de vous.

Irène s'était tue.

— Oui, dit Valérie en lui prenant les mains. Et maintenant, vous sentez-vous tranquille?

La jeune fille le lui prouva sans répondre.

Elle dormait.

Elle était anéantie.

Valérie Lesoir passa doucement dans la pièce voisine en laissant la porte tout contre, et peu après, elle éteignit sa lampe, comme la demie de minuit sonnait à Laënnec.

Mais *elle* ne dormait pas.

III

PARENTHÈSE

Peut-être, en suivant le récit que vient de faire Irène, certains lecteurs plus pénétrants se sont-ils étonnés de la maturité d'idées de cette jeune fille de vingt ans, de la bonne tenue de son langage, du choix de ses expressions, de la couleur et de la distinction de ses pensées ; et il se pourrait qu'ils se fussent demandé si toutes ces façons étaient capables de s'accorder avec son humble origine, sa jeunesse, son instruction rudimentaire, une

éducation forcément incomplète et le milieu très modeste où elle avait végété.

En effet.

Mais, si digne de remarque et d'attention que soit le cas d'Irène Olette, il n'offre cependant pas la valeur et l'embarras de la rareté. Il est au contraire très fréquent.

Il suffit de pratiquer, autrement qu'à la légère, l'homme du peuple et le paysan, la femme et aussi l'enfant des classes travailleuses, pour être frappé quelquefois, — plus souvent qu'on ne s'y attend, — de la justesse de leur esprit, de la correction, de l'élégance, de la saveur de leur parole. C'est dans les moyennes et hautes régions que l'on a tendance et plaisir à s'exprimer mal, et que la pensée volontiers se débraille. Cela s'explique et peut s'excuser. On est plus loin qu'en bas de l'origine et de la source. La sève s'affaiblit, tourne ou se perd en atteignant les extrémités, tandis qu'elle arrive au ras du sol et au tronc sans avoir le temps de se mélanger ni de se gâter, et avec le coup de fouet des racines.

Un ouvrier peut aujourd'hui penser plus directement et parler mieux que certains hommes du monde : et il ne s'en fait pas faute. Qui de nous n'a eu la surprise, au cours d'un voyage, en un coin de France, de rencontrer un cocher de carriole, un meneur de brebis, une « demoiselle » de métayer, qui s'exprimaient sans effort dans le français le mieux nourri, le plus digne et le plus achevé?

De même à la ville, dans la province des faubourgs, au fond de plus d'une honnête boutique

et surtout dans les calmes logements où s'abrite avec pudeur la pauvreté, vivent par centaines, ignorés, méconnus, — souvent jalousés et détestés du vulgaire qui les entoure, — des hommes et des femmes chez lesquels tout dépasse la condition dans laquelle ils sont rangés. Leur jugement, leur conversation, leur ton, leurs manières sont d'un degré très supérieur à la réalité qui les asservit.

Irène Olette faisait partie de cette caste innocente et sacrifiée.

De bonne heure elle avait été une enfant sérieuse au-dessus de son âge, et « parlant comme une grande personne ». Aisément et du premier coup, elle savait concevoir sa pensée et la formuler. Son intelligence était ardente, légère et vive, éprise avant tout de clarté. Rappelez-vous ce qu'elle disait, il y a un instant, à Valérie qui avait emporté la lampe : « J'aime voir clair. » D'instinct, elle observait et décrivait, en artiste qui s'ignore ; et son langage correspondait toujours à la force et à la nature du sentiment qui l'animait. Tout cela sans une ombre de volonté, ni la moindre recherche, mais naïvement, à son insu, comme par réflexe.

Elle avait une sauvage ignorance de ses dons et c'eût été une injustice que de lui en attribuer le mérite. Elle les avait reçus.

Ce n'était pas elle qui choisissait par orgueil, ou par coquetterie, les pensées plus délicates ou plus belles, les images saisissantes, les expressions heureuses, mais celles-ci qui la choisissaient, comme le grain qui vole va de lui-même adopter son

terrain. Sa parole offrait naturellement du pittoresque et de la grâce, du charme et de l'originalité : mais son désir n'y était pour rien. Le mot lui venait comme un geste.

Elle avait de plus vécu dans l'atmosphère intellectuelle et littéraire des livres. Elle avait beaucoup lu, trop tôt sans doute et trop vite, et au hasard « de la reliure » ; mais, d'avoir ainsi respiré, pendant des années, l'odeur de la pensée mûrie, de la phrase faite et du mot en fleur, il lui était resté dans l'esprit une sorte d'embaumement qui se répandait à travers son langage.

Enfin, ayant perdu ses parents toute jeune, elle y avait gagné cette précocité générale qui est l'héritage des orphelins.

Se sentir seul, ou presque, à l'entrée de la vie, quand on n'en est pas terrassé, cela vous *élève*.

C'est en donnant à ce mot non seulement son sens d'éducation, mais son sens de hauteur et d'*élévation*, qu'il convient de l'appliquer à Irène Olette.

Sa propre nature sensible, ses malheurs, son milieu, la délicate et tendre bonté de son oncle et de sa tante, sa jeune solitude... tout cela l'avait *élevée*.

Elle était donc, telle quelle, en même temps que d'une vérité parfaite, d'une vraisemblance inévitable.

IV

ISIDORE PANTEAU, GARÇON LIMONADIER

En octobre 1887, Macaire Panteau, ancien plombier, puis ouvrier du fer, avait rencontré à quarante ans, un soir aux Halles, dans un bar de la rue Pirouette, un pauvre petit brin de femme, plumeuse à la volaille. Quelques mois après, elle mettait au monde un assez bel enfant, pour lequel Macaire avait choisi le nom d'Isidore, parce que, disait-il, c'était un grand beau mot, tout en longueur, et « qui faisait ».

Un peu plus tard, le père, orgueilleux de son œuvre, avait reconnu ce fils, pour « l'avenir du prolétariat » ; mais il n'avait pas voulu épouser la mère, étant ennemi juré de toutes les chaînes, ainsi qu'il convient à un homme « capable » et entêté de vivre libre.

Cette femme douce, craintive et toujours malade, n'était d'ailleurs pas de force à le retenir.

Égoïste et bouclé dans des idées d'une violence étroite, politique de trottoir et de cabaret, le front planté d'une tignasse en limaille, Macaire offrait l'aspect d'un Absalon d'émeute. Sa liaison avec cette compagne de hasard avait été de courte durée ; et la malheureuse s'était laissé quitter comme elle s'était laissé prendre ; en silence. Aucun soupir, ni de joie d'abord, ni de tristesse après.

L'ouvrier, bien qu'il eût reconnu son fils, n'avait rien voulu faire de plus. Il se considérait comme quitte envers lui, et la mère avait dû s'en charger toute seule. Éprouvant pour le petit une tendresse sans limites, elle avait accepté cette tâche avec béatitude. Macaire ne s'occupait plus d'elle, mais il venait, de temps à autre, regarder l'enfant qu'elle élevait comme elle pouvait, difficilement, et mal, parce qu'il fallait *plumer*.

Isidore avait ainsi traîné, jusqu'à dix ans, dans les ruelles fétides du quartier, parmi les détritus et les épluchures des « pavillons », accoutumé de bonne heure à la forte atmosphère et aux rudes tableaux de ce lieu surabondant et toujours souillé, qui sentait à la fois la campagne, la mer et la pourriture, la paille et la vase, où l'odeur de la viande et du sang se mêlait à celle des fleurs et des légumes, le seul endroit du monde où l'on pouvait ramasser tous les jours du lilas et des roses parmi des débris de cervelle.

Il s'y plaisait et grandissait comme une plante enchantée du fumier.

A onze ans, il avait perdu sa mère, et en la regrettant à peine, sans se douter une minute de tout ce qu'il lui devait. Elle lui avait donné son lait, ses soins, ses pleurs, ses espoirs navrants, ses religieuses caresses, tout ce qui lui restait d'un épuisement perpétuel, d'une carrière de souffrance et d'inutilité ; Macaire ne lui avait rien donné que la vie et le nom d'Isidore, deux cadeaux à bon marché qui ne l'engageaient guère ; et c'était lui seul que l'enfant aimait, et qu'il admirait. Ce

que sa mère avait fait pour lui, il le trouvait tout naturel, à peine suffisant : il ne lui venait même pas à l'esprit de s'en apercevoir, et à ce père sans mérite il était reconnaissant ! De quoi donc ? De l'exclusif et vaniteux intérêt que ce dernier lui avait témoigné, fût-ce au détriment de sa mère. Oui, la pensée que son père ne se dérangeait que pour lui le flattait, le gâtait, le bourrait d'une satisfaction monstrueuse et lui imposait le prestige de cet homme noir, suant et crépu, qui l'enlevait dans ses bras tatoués en déclarant : « Il a mes os, il a mon vin dans les veines. C'est un Panteau. *Il fera.* »

De sa mère il ne voulait rien savoir et il ignorait tout. Il n'en connaissait que le nom, un nom frappant d'ailleurs et impossible à oublier.

Elle s'appelait Rose Mourir.

Celle-ci disparue, le père prit Isidore avec lui, c'est-à-dire qu'il lui assurait le logement, — sans la nourriture. L'enfant devait gagner sa vie, mais à son idée, comme il lui plaisait, puisqu'il était le fils d'un homme libre.

Il apprenait donc la liberté, n'ayant de goût pour aucun métier, et les essayant tous. Il traversa plus de vingt maisons. A peine entré dans une, il la quittait, ou il en était renvoyé. De onze à dix-sept ans, pendant quelques semaines ou quelques mois, il fut tour à tour serrurier, peintre, ébéniste, électricien, tapissier, mécano, passant des besognes d'atelier aux travaux de plein air, du sédentaire au mouvementé ; il bouda sur des établis, à l'étroit, coude à coude, porta la cotte

bleue, lourde de taches, ou montra dans les foires des barrières le mauvais visage du fainéant ; il eut la cigarette en crayon sur l'oreille et le mégot dans le coin de la bouche, le cou nu, et la touffe, la grappe de cheveux qui signifie déjà la révolte et vient bander l'œil en s'évadant de la casquette ; et il courut Paris à bécane rouillée, en lâchant les mains dans le jour, et le soir avec une « vénitienne » orange, allumée entre les dents ; il livra des paquets, cria et porta des journaux.

De tous ces nombreux essais, rapides et divers, il garda un acquis « d'à peu près », un ensemble de pratique superficielle. Intelligent et paresseux, rebelle à toute espèce d'application et d'effort suivi, il n'allait au bout ni au fond de rien, mais comprenait vite. Il était débrouillard sans être résolu.

Il ne voyait le père qu'à la nuit, dans les demi-ténèbres, quand celui-ci rentrait, les yeux et l'esprit injectés de colère. Le vieil ouvrier reprenait alors chaque jour la série des âpres recommandations, tout un pâteux enseignement de fureur et d'envie. Pour s'être livré à des voies de fait sur un contremaître, Macaire, ayant été congédié de l'usine où il travaillait, avait voué au patron, absolument étranger à cette mesure, une féroce haine. C'était à Grenelle, des établissements fameux, immenses, qui occupaient des milliers d'ouvriers. Le directeur d'une aussi vaste et puissante maison avait bien autre chose à faire que de s'occuper des infimes questions de police intérieure. Macaire le savait. Mais précisément, il tenait d'au-

tant plus à rendre ce lointain potentat responsable de l'injustice, — ignorée de lui, — et qui se commettait en son nom. Le contre maître rageur qui l'avait dénoncé, il l'excusait. N'avait-il pas été cogné, d'ailleurs? — et puis c'était un ancien ouvrier, un homme hier encore pareil à lui, un de ses semblables monté en grade... tandis que le patron c'était le patron, l'abominable et riche monsieur qui ne faisait rien ou presque rien et qui pompait la sueur et le sang du peuple. « Il n'y a pas trente-six patrons, disait-il à Isidore, les uns mauvais et d'autres moins. Tous sont le même. Tous les patrons, pour nous, c'est le patron. Et pareillement toutes les usines, pour nous, c'est l'usine; c'est la même. On en change et ça ne change rien. Garde-moi donc le nom de ce Jupiter à cause de qui j'ai été chassé. Je n'aime pas de le prononcer parce que ça me fait mal. Mais je te l'ai dit et tu le connais. Si des fois je n'étais plus là le jour de la *prochaine*, tâche d'y régler son compte, de la part de ton père. Tu penseras?

— Tu peux dormir, c'est noté là, avait répondu Isidore, l'index en revolver, appuyé sur la tempe.

Effectivement, peu de temps après, Macaire était mort, et avant la *prochaine*, comme il en avait l'intuition désolée.

Il arriva alors en cette circonstance un accident physique singulier au jeune homme. Tandis qu'il regardait le père immobile et, de si noir qu'il était toujours, devenu blanc comme un maçon, il sentit quelque chose d'âcre et d'irritant qui lui piquait les yeux et qui marchait sur sa figure comme

une mouche. Il y porta la main : « Tiens, dit-il, je pleure. »

C'était la première fois. Il avait dix-huit ans.

Quinze jours après, un camarade le conduisit au journal *la Grève*, où il fut admis comme *typo*.

Là seulement, il prit conscience de ses droits et de sa grande souveraineté de citoyen. Sa pensée se développa. Il commença de voir clair dans l'indécision de ses antipathies. Les graines desséchées qui étaient dans les fentes et les coutures des vieilles poches du père et que celui-ci avait données à mâcher à son fils se mirent à germer. La chaude odeur des ateliers de « composition » fut pour Isidore l'air parfumé du Midi. Tout le rouge étalé devint son azur. Il se nourrissait quotidiennement, comme d'une manne, de la prose surie des sectaires; il mangeait avec appétit chaque matin ce gros pain des revendications, qu'il avait fait cuire lui-même et trituré, dont l'encre était le ferment et le papier la pâte.

A vingt ans, la conscription le prit et il fut envoyé dans l'Yonne, à Auxerre où il fit, au ...e de ligne ses deux années de service. Entré antimilitariste au régiment, il en était sorti antipatriote, — avec un livret vierge de punitions et les galons de sergent. La discipline l'exaspérait, mais forcé de la subir, il l'avait strictement observée. C'était comme l'uniforme que l'on endosse pour un temps et que l'on quittera. Bien brossé, le front haut, la voix nette et brève, le regard froid et hardi ou bien voilé, fuyant, et rangé sous une adroite paupière, Isidore plastronnant au drapeau qu'il

trouvait risible, avait fait bonne contenance avec mauvais cœur. La fourberie lui avait offert ses commodités et il en jouissait avec délices. Il se donnait le spectacle des grands sentiments bourgeois mis en honneur et qu'il feignait de partager. Tous les traits du visage au cran du respect, le petit doigt sur la couture, il se payait en dedans la tête des chefs, aussi bien des malins que des débonnaires. Dans l'irréprochable et coupante énergie de son salut à leur adresse, il attribuait secrètement au geste de sa main levée la valeur d'une menace ; il arrachait en esprit les croix qu'il contemplait avec déférence à l'étalage des poitrines. Le tambour et le clairon avaient à son oreille des accents certains de guerre civile, et quand la musique jouait *la Marseillaise*, il entendait *l'Internationale.* Aussi, quoiqu'il s'ennuyât à crever, s'amusait-il énormément.

A la fin de ses deux années de service, il était complet, armé pour tous les désordres. Mais il éprouvait cependant que sa libération ne le rendait pas libre. Toutes les libertés politiques qui lui avaient été promises et même déjà données, n'étaient pas pour lui la vraie liberté, la seule, c'est-à-dire, *l'individuelle;* il dépendait toujours de quelque chose et surtout de quelqu'un. Ce qu'il appelait liberté, c'était le droit de faire tout ce qu'il voulait, en espérant, avec une incroyable candeur, qu'il y arriverait peut-être un jour, sans se dire que le voisin pouvait aussi, au nom de cette même liberté, vouloir tout le contraire de ce qu'il voulait lui, et qu'alors la volonté d'autrui s'op-

poserait à la sienne pour la retarder, l'amoindrir ou la supprimer... Mais il n'allait pas si avant. Cela, c'étaient des tas d'histoires. C'était *réfléchir*. Or il s'en abstenait. « Dès que l'on réfléchit, déclarait-il, on s'arrête et on ne fait rien. Réfléchir? A quoi bon? Il faut vouloir. C'est plus sûr et plus court. »

Il voulait donc. Beaucoup de choses.

Il voulait l'égalité des hommes; à condition qu'ils fussent tous riches, car si les hommes devaient tous être pauvres, il ne la voulait plus. Le partage des biens, — on le lui avait prouvé au café, — assurerait cette large aisance universelle. Était-ce pour tout de suite? Non. Vivrait-il assez pour voir cette transformation radicale et en profiter? Non plus. Il percevait qu'il serait indubitablement mort avant, retiré du partage *qui se ferait sans lui!...* Cette certitude le vidait, le couchait sur un grabat d'ennui chronique et de malaise.

Il était envahi d'une haine douce et tenace, générale et vague, et comme émoussée, comme brisée aussitôt par les surhumaines difficultés de l'assouvir : haine lâche et rampante de tout, dans tous les sens, dans toutes les directions de classes, de milieux; haine des gouvernements, des pouvoirs, des lois, des ordres et des défenses, des règles, des mœurs, des usages, des coutumes; haine de toutes les forces, militaires, financières, industrielles, commerciales, excepté de la force dont il faisait partie, la force populaire; haine (en dehors des syndicats) de toutes les organisa-

tions, associations et groupements, des sociétés et de la société ; haine des temps passés, et du temps présent, et, par anxiété et ignorance, aussi de l'impénétrable avenir ; haine de tout ce qui semblait solide, offrir des prétentions et des garanties de stabilité, de durée, de longue survivance ; haine des supériorités, des grandes situations, des grands hommes, des grandes idées, des hiérarchies, de l'architecture sociale, et de tout édifice quel qu'il fût, du palais, de l'église, du musée, du château, du tribunal, de la banque, du grand magasin, de la manufacture et de l'hospice ; haine de tous les chefs, de tous les maîtres ou se disant tels, de tous ceux qui commandent, et de tous ceux qui obéissent puisqu'ils perpétuent et consolident ainsi l'habitude de commander ; et par-dessus tout, haine de la richesse, ou plutôt des riches, haine de l'argent *qu'on n'a pas;* haine des belles maisons où l'on voudrait demeurer, des beaux habits que l'on voudrait porter, des belles femmes que l'on voudrait posséder, des belles voitures où l'on voudrait rouler, haine qui est une soif, la pire des amours, fureur qui est une envie, exécration qui cache la convoitise en même temps qu'elle l'avoue, révolte et indignation qui craquent d'hypocrisie, anathème de la bouche et du poing, mais bénédiction du cœur... Et cette haine n'avait pas seulement pour objet les multimillionnaires, les très riches, les simples riches, les cossus, les aisés, le petit rentier si abjectement heureux, mais tout ce qui possède, tout ce qui *a*, et plus que le voisin, c'est-à-dire : *plus que moi.* A plus forte raison celui-là qui n'a

rien, comme Isidore, croit-il toujours, même contre les apparences, que le voisin possède quelque chose.

La haine de Panteau *pour* l'argent n'était donc pas la haine *de* l'argent, mais la haine commune et courante de ceux qui le détenaient, et à sa privation.

Panteau devenu riche, n'eût plus détesté les riches, ou du moins plus les mêmes.

Il n'avait pas d'autre désir, ni d'autre rêve que la fortune : « Si j'étais riche ! » Ces mots lui vibraient toujours au cerveau ; ils étaient les moustiques de ses insomnies.

De l'idée d'envie à l'idée de prise il n'y a que la longueur du bras : et comme l'on sait que l'argent, plus que tout le reste, ne se lâche qu'à la dernière extrémité et souvent avec la vie, force est bien, quand on veut le prendre tout de bon, de prendre aussi la vie de celui qui le tient et d'arracher le tout ensemble puisqu'ils sont inséparables. Le riche est le sac fermé de l'argent. L'argent est dans lui. Pour l'avoir, il faut ouvrir le sac. De là chez l'impatient de richesse une tendance d'homicide assez naturelle, et Panteau n'y échappait pas. La destruction du possesseur lui semblait, si elle était possible impunément, la meilleure et la plus prompte façon de posséder.

Il se bornait sur ce point à la théorie. La pratique l'eût obligé à trop réfléchir. Et puis, il était jeune, il avait le temps.

Ainsi ferré sur la liberté et l'égalité qui seules le tracassaient, il avait omis la fraternité, sentiment mou, bénisseur et fade.

On se ferait, après cela, une fausse idée de Pan-

teau, si on s'en rapportait uniquement à ces indications pour le juger.

Il était, comme plus ou moins nous sommes tous, un inexplicable Janus. Il réunissait en lui deux jumeaux, opposés et mystérieux : l'un sournois et jaloux et l'autre inoffensif, doué de gentillesse, le premier d'une dureté systématique et le second facilement sensible. Tout en lui n'était pas mauvais, mais ce qu'il y avait de bon était trop court, ne suffisait pas à pallier le mauvais. Il n'avait pas, — heureusement, — trouvé jusqu'ici la force de mettre ses actes en accord avec ses principes. Il allait donc, tour à tour, de la droite à la gauche de sa double nature, tantôt ouvert et tantôt crispé selon qu'il passait de l' « homme » au « citoyen ». Les braises de son père n'étaient pas toutes seules restées sur la pierre de son cœur, il y avait aussi, pour les recouvrir, les douces cendres de la mère. Et cependant les honnêtes instincts qui demeuraient encore en lui ne pouvaient pas l'améliorer ; ils lui étaient plutôt nuisibles. On eût dit qu'il ne les éprouvait que pour y résister, s'empresser de les rabattre ou leur céder avec regret. Il avait le remords de ses bons sentiments. Et il se faisait aussi une espèce de jeu de se livrer tout entier, par abandons successifs, aux deux courants qui le traversaient en sens contraire ; il y trouvait une distrayante occasion de se masquer, de se déguiser, aux yeux d'autrui, comme aux siens.

Le contraste de ses impulsions le secouait, le ravissait. D'une part, il avait pour le crime

et tout ce qui s'y agrippe un goût sauvage et fidèle. Versé en esprit dans la science et l'art de tuer, curieux du meurtre et de ses modes les plus originaux, il adorait l'assassinat et bien entendu s'insurgeait contre la peine de mort. La lecture du feuilleton policier et l'assiduité au cinéma entretenaient chez lui cette passion des sanglantes aventures. Bonnot l'emballait comme un mousquetaire.

D'autre part, sauf sur le point tout spécial de la vengeance paternelle dont il avait accepté l'héritage, il se reconnaissait incapable de pousser jusqu'à la réalisation de ses doctrines, ce qui l'engageait d'autant plus à y persévérer.

Orgueilleux sans même en avoir le droit, il se sentait humilié de travailler, moins par fainéantise que par raison, mais parce que la différence intolérable des situations le souffletait. Et cependant, il consentait quelquefois à fournir un énergique effort.

Il ne croyait pas en Dieu, ni en aucune divinité, mais il imaginait volontiers, dans ses rares instants « d'élévation », une espèce d'Etre suprême de la rue, de caractère ouvrier qui, empoignant un jour la cause et les droits du peuple décidément préféré, en assurerait le triomphe par la violence.

N'ayant pas le sens de la patrie, il en repoussait avec obstination l'idée : « Mon pays tient-il à moi, Panteau? se disait-il en se mirant dans la glace de sa toilette. Non, il s'en moque pas mal ! Alors, pourquoi tiendrai-je à mon pays, qui m'ignore autant que la nature et me traite souvent plus

mal qu'un étranger? » Malgré cela, il aimait Paris, où il était né, et il ne concevait pas que l'on pût vivre ailleurs.

Il était pour le progrès, parce qu'il y trouvait l'incessante occasion de supprimer tout ce qui existait sous prétexte de faire mieux, mais il se démentait aussitôt à son insu en ne voulant pas accorder au progrès d'être la loi du monde et le bénéfice de tous, et en le confondant avec la simple et étroite extension de sa jouissance personnelle.

Il ne savait pas s'il était brave, mais il savait qu'il n'avait pas peur.

Il se prétendait socialiste pour avoir l'opinion reçue de sa classe, comme il en avait le costume; mais il eût été au fond assez embarrassé de dire au juste en quoi cela consistait. Le mot lui suffisait et répondait à tout.

Plutôt mauvais que méchant, il n'était pas brûlé du même feu noirâtre et dur qui avait dévoré son père. La haine, nous l'avons dit, ne soufflait en lui que molle et légère, à l'état de brise. Sans le soulever, ni le tordre, elle le caressait, le berçait, se jouait dans ses cheveux. C'était presque une poésie. Elle faisait partie de ce « roman » touffu, qui lui semblait devoir être, entre toutes, son existence privilégiée.

Et si, écartant le Panteau de l'anarchisme, on regardait *l'autre*, celui qui en était par intervalles l'excuse et le rachat, on découvrait un Panteau des dimanches, éveillé, gai, faraud, museur, siffleur, gobeur, attendri aux chansons des oiseaux

et des femmes dans les bois, aux siestes sur la terre et aux repas sur l'herbe, aux baisers sous un bec de gaz, par un printemps de banlieue, aux choses que l'on se murmure en traînant lentement les pieds le long d'une palissade, contre laquelle tous les dix pas on défaille à deux, et qui cède... Cet Isidore-là, c'était le bocager des faubourgs, le sentimental de cirque et de baraque, le câlin de balançoire, le songe-creux de belle étoile, celui qui disait : « Je suis brun, mais j'ai la voix blonde. »

D'où lui venaient ces échappées, ces lueurs de clairière, ces étranges sorties, ces pensées inattendues qui n'étaient plus les siennes? Des entrailles de quel atavisme, obscur et lointain, surgissaient-elles comme pour l'étonner et vouloir le reconquérir? Pourquoi cette fenêtre aux carreaux cassés qui tout à coup, à de certains moments, s'ouvrait en lui sur *autre chose*, sur des jardins de repos, des plages de rêve, des forêts de bonheur, sur des montagnes d'exaltations, des routes bordées d'espérances, des horizons bleus de promesses? Il ne pouvait pas le savoir et ne le cherchait même pas. Il buissonnait complaisamment, dans le pêle-mêle de sa nature ; il vagabondait dans sa broussaille, parmi les orties et les ronces de son champ et les fleurs qu'y avait semées çà et là, comme une aumône, lé vent qui souffle du passé. Il était pareil à ces ruisseaux encombrés d'immondices qui tout à coup, au milieu d'une rue infecte et sans que l'on puisse s'expliquer pourquoi, coulent limpides, sur un

pavé clair et gratté comme celui d'une cuisine en Hollande. Ce cristal ne s'étend pas. Quelques mètres à peine et la boue reprend. Mais, dans l'intervalle, on y boirait.

Tels s'entrelaçaient les deux Panteau dont aucun n'était *le vrai;* ils l'étaient tous les deux, ensemble et chacun leur tour.

Est-il possible? direz-vous. Tant de profondeur et de mystère ! Tant de trouble et d'espace ! Des torrents de mots pour définir une goutte. Tout cela dans le creux d'un garçon de café !

Eh oui ! Ce drôle en tablier qui fait de l'équilibre avec des plateaux, qui dit : « Voilà ! » quand on l'appelle, c'est une immensité. Le plus humble, le plus petit de nous est le coffret d'un univers. On n'y pense jamais.

Excédé de discipline à la fin de son service militaire, il était bien résolu à s'écarter désormais de toute besogne pénible et assujettissante. Ayant passé en revue les différents métiers susceptibles de l'attirer, il choisit celui de garçon limonadier comme le plus agréable. C'était un travail propre, flatteur et qui sauvegardait les dehors de l'indépendance. On pouvait l'exercer par-dessous la jambe, en lisant son journal. Cela ne demandait que de la prestesse, du coup d'œil et du jarret, trois choses que possédait Isidore.

Après plusieurs essais dans divers cafés de Montmartre, il avait trouvé chez Mme L'Honneur, à la *Sortie des Bains*, la place qui lui convenait. Il ressentait pour la première fois l'illusion d'être son maître, apportant au trot des plats et des

bocks sans croire une minute servir. Et il précisait, avec orgueil : « Je ne vais pas chercher le client, je l'attends. C'est lui qui se dérange et qui vient me prier. » Il avait alors vingt-huit ans. Disparu, évanoui, le livide ouvrier, le *mécano* verdâtre d'autrefois ! Isidore offrait aujourd'hui le favorable visage d'un jeune homme alerte et vigoureux. De taille moyenne, la peau fraîche, les dents blanches, il avait des prunelles vertes, battues d'or, la moustache et les cheveux brun-foncé, les lèvres rouges comme celles d'une femme, le menton joli et bien attaché, les sourcils fins et durs sur un front de pierre assez beau. Cette transformation de toute sa personne s'était opérée au régiment. Il semblait qu'en endossant l'habit militaire, il eût jeté pour toujours, ainsi qu'une vieille et sale défroque, son physique usé et fané d'adolescent et qu'il eût gardé quelque chose de l'uniforme quand ensuite il avait dû le quitter. Un fusil que vous avez tenu pendant deux ans, vous reste dans les mains, même après qu'on l'a rendu, et raffermit les moindres de vos gestes. Le torse de l'ancien soldat garde partout sa cambrure et son redressement. Isidore, en se contemplant, ne retrouvait plus rien du blême « typo » de *La Grève*, aux doigts tachés d'encre, et il félicitait dans son miroir l'être d'irrésistible séduction qu'il ne se lassait pas d'admirer. Un sourire cruel, pensif et chargé de dédain, lui retroussait alors la lèvre à gauche, et pour mieux isoler en soi les tableaux de l'avenir, il fermait doucement les yeux.

Il en était là, à ce point de sa vie toujours un

peu inquiète et agitée de mille désirs, mais tranquille et monotone, quand Irène Olette était venue, en un instant, s'abattre sur sa destinée et la bouleverser, lui donner la triple et soudaine commotion d'un choc, d'une découverte et d'une clarté. Elle n'avait eu qu'à paraître pour que tout disparût. Ses grands voiles de deuil ouverts tout autour d'elle et brusquement lancés lui avaient pris le cœur en se repliant comme un filet garni de plomb, comme un épervier noir, et à petits coups ils le ramenaient, le tiraient à elle. Il était pêché !

Quand il eut, — on s'en souvient, — ramassé le porte-monnaie qu'avait laissé tomber par mégarde, avant de sortir, la femme Lesoir, Isidore fut si effrayé à la pensée de n'y trouver aucun indice précis qu'il n'osa pas l'ouvrir immédiatement et qu'il remit cette épreuve à plus tard quand il serait chez lui, tout seul.

Le temps, jusqu'à minuit, fit comme exprès de traîner, de s'accrocher. Il y eut deux fois plus de clients qu'à l'ordinaire, et des bavards qui n'en finissaient pas de parler et de boire, de boire et de parler, et des amoureux qui ne disaient rien en se regardant, ayant totalement perdu la notion de la durée, et des musiciens de nuit très fatigués, très lents, des joueurs de vieilles guitares et de violon verdelet qui plaisaient, qui attendrissaient le consommateur prêt à s'en aller et le retenaient. « Encore *une* air, mon vieux ! »... et des cordes qui cassaient ! Bon !... alors il fallait en remettre d'autres, et puis, quand la corde était remise, on

offrait aux joueurs de se rafraîchir... et ils acceptaient, toujours... et ils posaient leurs instruments dans un endroit avec précaution, et ils s'asseyaient, et ils ne savaient pas quoi commander, ils étaient longs, et on riait... et puis, comme la pluie tombait, cela n'engageait pas non plus à se hâter et à sortir de cet agréable endroit où il faisait chaud. Mme L'Honneur, d'habitude soucieuse des règlements de police, n'avait pas du tout, elle aussi, l'air pressé ; on eût dit que par une de ces connivences de taquinerie aussi fréquentes qu'inexplicables, tout le monde s'était concerté pour retarder ce jour-là la fermeture du café, à la rage intérieure de Panteau.

Enfin, il put s'évader. Il demeurait, 167, rue de Rome, à quelques minutes de marche. En courant sous son parapluie il y fut tout de suite et monta d'un trait les sept étages en haut desquels il occupait une chambrette, à balcon taillé dans le toit.

A peine entré, il alluma sa lampe à pétrole et retira de sa poche le porte-monnaie. C'était un objet triste et noir, plat, long, blanchâtre d'usure par endroits, et entouré d'un élastique un peu distendu, ainsi que les livres de messe des dévotes. Isidore le soupesait, le cœur secoué comme une tirelire qu'on agite. Allait-il y trouver le renseignement dont il était avide ? S'il n'y avait rien, la jeune fille était perdue pour lui ! Il s'en rendait compte, et il hésitait à ouvrir le porte-monnaie.

Et brusquement, il l'ouvrit.

Voici ce qu'il y avait dans les quatre compartiments à soufflets.



Dans le premier, une médaille d'argent noirci de Notre-Dame-des-Victoires, et un bouton de gant.

Dans le second, une épingle et un vieux timbre suisse oblitéré.

Dans le troisième, un sou anglais percé, et deux *bons* de fourneau.

Dans le quatrième, quatorze sous, ainsi répartis, une pièce de cinquante centimes et quatre petits sous.

Et c'était tout. L'avenir s'effondrait.

On voyait bien une cinquième poche, toute mince et à fermoir, pour l'*or*. Mais, à quoi bon se faire des illusions? Par acquit de conscience, Isidore y regarda pourtant et il reçut une chaleur au visage.

Un bout de carton était encastré là. Panteau l'arracha. C'était, pliée en deux, une carte de visite, une carte de deuil, fripée et maculée, qui devait se trouver enfoncée dans ce gousset depuis très longtemps,

Elle portait mal imprimé un nom. Un nom!

Madame LESOIR

Lesoir! Quel bonheur! Le joli nom! C'était le sien! Celui de la créature délicieuse. Elle s'appelait Lesoir! Sans doute, puisque cette femme était sa mère. « Viens-tu, fillette? — Oui, maman! » Il avait encore dans l'oreille ces mots prononcés par elles, au moment de sortir du restaurant.

Maintenant qu'il savait son nom, elle ne pouvait plus lui échapper. Lesoir! C'était ravissant. Tout allait à merveille.

Il s'avisa seulement alors qu'il n'y avait pas d'adresse. Il étouffa un cri.

Mais ayant retourné la carte, il crut apercevoir, sur l'envers, quelques mots au crayon, à moitié effacés. Il se pencha plus près de la lampe, et, bien qu'elles eussent à la longue été frottées dans le porte-monnaie, il put lire ces lignes : *S'il m'arrive quelque chose sur la voi public, prévenir ocitô une de ses deu personne suivantes : M. Brocatel,* 83 *bis, rue de Sèvres, ou M. l'abbé Chamaille, rue Coëtlogon, n°* 8.

Un baume de douceur instantanément lui coula dans les veines, Avec cette double référence, il était sûr de rejoindre la fugitive. Lesoir, Brocatel, Chamaille... ces noms étaient en lui, pour l'éternité ; il les aimait, il ne les oublierait jamais ; il imaginait déjà dessus les personnes, comme si c'étaient de vieilles connaissances.

Il se jeta au lit avec passion

« Dès demain matin, se promit-il, j'irai voir un de ces *cocos*. Lequel ? Le bourgeois ? ou le curé ? Grave. Laissons passer la nuit. Au réveil, on se décidera. »

Il éteignit sa lampe pour mieux s'enfoncer dans les méandres de son aventure. On entendait dehors les trains de la gare Saint-Lazare siffler dans les ténèbres, comme des malfaiteurs.

TROISIÈME PARTIE

CHANGER DE QUARTIER
C'EST PARFOIS CHANGER D'EXISTENCE

I

L'HOTEL POMMELÉ

Dans les dernières années du règne de Louis XIV, Révérende Mère Tiberge, quatrième supérieure générale de l'Institut des Sœurs du Saint-Enfant-Jésus, déplorant l'insuffisance de plus en plus pénible des étroits bâtiments qu'occupait à Paris, rue Saint-Maur, depuis 1678, l'ordre, — fondé par le vénérable P. Barré, Minime de grand zèle, et confié à son directorat, — s'enhardissait à s'agrandir, et le 1er septembre de l'année 1700, elle faisait l'acquisition d'une importante maison voisine consistant, ainsi qu'il est décrit aux archives de la Communauté, « *en un corps de logis sur la rue de Sève, appliqué à entre-solles et un estage de chambres, grenier au-dessus, deux corps de logis en aisle appliqués chascun à un rez-de-chaussée servant d'écurie et de remise, grande cour, petite cour, pour servir à chascun desdits corps de logis, caves en dessous, jardin, appartenances et*

dépendances, contenant le tout environ sept cents toises de superficie. »

L'hôtel et ses dépendances ne tardèrent pas à être loués à un riche Anglais, le comte de Clare. Après lui, vint un M. de Nocé. Vendu à la Révolution comme bien national, l'hôtel fut racheté en 1855 à la famille Pommelé par l'Institut du Saint-Enfant-Jésus. Mais depuis 1904, tout en continuant de garder son vieux nom, il était passé entre les mains de M. Brocatel, l'industriel bien connu, qui en habitait le premier étage.

Or, c'était là, dans cet hôtel Pommelé, 83 *bis*, rue de Sèvres, que la femme Lesoir avait amené Irène Olette pour passer la nuit.

Bien que les corps de logis aient subi, au cours des siècles écoulés, de nombreuses modifications et que, pour ne citer que les principales, les rez-de-chaussée aient été transformés en appartements, la plupart des anciennes dispositions sont encore reconnaissables.

C'est ainsi que la sortie sur la rue de Sèvres par la cour de l'hôtel, qu'avait value autrefois au couvent l'annexion de 1700, existe toujours et se fait par la porte charretière que nous avons précédemment signalée au milieu du mur mitoyen ; et les arbres qui dépassent ce mur sont ceux des anciens jardins Pommelé appartenant aujourd'hui aux sœurs de Saint-Maur, qui n'ont point cessé de demeurer là ; et la rue Saint-Maur, à peu près pareille à ce qu'elle était du temps de Mère Tiberge, n'a fait que devenir la rue de l'Abbé-Grégoire, — baptême inutile et profane.

Composé d'un bâtiment en façade sur la rue de Sèvres et de deux bâtiments en aile sur la cour, l'hôtel se présente de la façon suivante.

Le bâtiment sur rue comprend : un rez-de-chaussée monumental formé à l'intérieur de deux petits étages, et un grand premier étage. La façade a environ vingt mètres de largeur et compte huit travées. Une travée formant avant-corps, et décrochée seulement de quelques centimètres, contient la porte cochère à arc surbaissé et peinte en vert. A droite de celle-ci se trouvent trois travées et à gauche quatre, toutes normales au nu des maisons voisines.

La façade est couverte d'un enduit imitant des bossages au rez-de-chaussée, et lisse au premier étage. Un soubassement uni court tout du long.

En commençant par la gauche, les deux premières travées de la façade sont percées de deux petites baies en forme de soupiraux surmontées de deux fenêtres normales avec persiennes. Les deux travées suivantes sont « aveugles », percées seulement de deux petites baies rectangulaires à l'étage le plus bas et d'un *oculus* ovale contre le tuyau de descente qui longe la travée en saillie de la porte cochère.

Après ladite porte, et par conséquent à sa droite, la première travée comprend une baie rectangulaire en largeur surmontée d'un autre *oculus* ovale qui éclaire la loge du concierge. Les deux dernières travées à droite ont, à l'étage le plus haut, deux fenêtres normales comme celles du côté gauche décrites précédemment, mais celles-ci, sans per-

siennes, et défendues par de fortes grilles à cinq barreaux et à deux traverses.

Un large bandeau sépare le rez-de-chaussée du premier étage.

Celui-ci offre huit grandes fenêtres dont trois « aveugles » au milieu, encadrées toutes d'un chambranle très simple bordé d'un contre-chambranle et couronnées par un entablement dont la frise s'orne d'une tablette flanquée de deux rosaces.

Dans la baie de la travée d'avant-corps, le chambranle est à crossettes et la tablette est remplacée par une guirlande d'excellent style. En saillie sur le nu du mur sont des balustrades-appuis à cinq balustres, et la corniche est à denticules.

Au-dessus, le versant du *comble* donnant sur la rue est couvert en ardoises. La toiture, au milieu de laquelle s'élèvent deux corps de cheminée en maçonnerie, un grand et un petit, est percée d'une lucarne à droite de la façade ; enfin le pignon de l'aile droite sur cour apparaît derrière la façade.

Cela, c'est l'aspect de l'hôtel vu du trottoir d'en face, rue de Sèvres.

Si maintenant, franchissant la porte cochère, nous entrons dans la cour, nous verrons que le bâtiment principal se traduit par cinq travées ; et à deux de ces travées correspond, au rez-de-chaussée, le passage de la porte cochère, en arc surbaissé, qui va s'élargissant de la rue à la cour. Les cinq fenêtres du corps principal sont également garnies d'appuis-balustrades.

Le versant sur cour, couvert d'anciennes tuiles plates grand moule, est percé d'une lucarne.

Nous avons dit que l'hôtel comprenait par derrière deux ailes de dimensions inégales.

En arrivant de la rue, l'aile droite, composée d'un rez-de-chaussée et de deux étages, a douze travées. Un large perron au droit de deux grandes portes-fenêtres donne accès à l'escalier de pierre monumental garni d'une rampe de fer de style Louis XV.

L'aile gauche a cinq travées seulement et ne se compose, comme le bâtiment sur la rue, que d'un rez-de-chaussée et d'un étage. Les étages des ailes sont de plain-pied avec ceux du bâtiment principal. Les fenêtres des ailes ont des balcons en fer forgé d'un dessin très simple, et la cour est à petits pavés entre lesquels l'herbe pousse.

Tel était l'hôtel Pommelé, à l'époque où se passait l'histoire que nous avons à raconter. Si la description en a paru au lecteur un peu longue et trop minutieusement technique, il voudra bien nous le pardonner. Nous avons pensé qu'elle ne lui serait pas inutile pour la suite de notre récit. Connaissant désormais les lieux dans le détail, peut-être pourra-t-il ainsi mieux se représenter les faits et gestes de ceux qui les habitaient.

M. et Mme Précipice, concierges dudit hôtel et insensibles à son histoire, n'étaient pas prodigues de renseignements sur ceux qui l'occupaient. Discrets et méfiants, loin de justifier les reproches de bavardage attachés à la corporation, ils parlaient le moins possible et leur bouche restait aussi prudemment close que leur porte. Ils consentaient à la rigueur, — et encore quand la figure des gens

leur revenait, — à se départir un instant de leur mutisme et à fournir quelques indications, mais sans se plaire au détail et sur un ton qui montrait leur idée bien arrêtée de n'en pas dire davantage.

— « La maison est antique, récitaient-ils, l'un ou l'autre, et c'est *une ancienne* hôtel. Deux étages avec jolie vue sur les jardins. C'est grand sans être grand, mais ça n'est pas petit non plus, et pourtant nous n'avons pas beaucoup de locataires. Cinq en tout, — qu'il s'agisse d'une seule personne ou d'une famille, peu importe. — Au rez-de-chaussée, c'est M. Pootius. Au premier, sur la rue et sur la cour, c'est M. Brocatel, le propriétaire. Dans le fond sur la cour, à l'aile droite, c'est, au premier, les demoiselles Dandin et, au deuxième, les Paradour. Au-dessus, dans les débarras, c'est la veuve Lesoir, avec les domestiques de M. Brocatel, les bonnes des Paradour et des demoiselles Dandin et la Belle Julie qui a soin des escaliers. Un coin, c'est tout. Maintenant, qu'est-ce que fabriquent toutes ces personnes-là? Qui sont-elles? Travailleurs? Rentiers? Ne le demandez pas. Nous le savons, vous pensez bien! et mieux qu'eux! Mais ça ne regarde pas autrui et ce n'est pas à nous de le trahir. Tout ce que nous pouvons vous jurer, c'est que c'est du bon monde et qu'on n'entend jamais de bruit. Voilà huit ans que nous avons la loge, eh bien! nous ne changerions pas pour aller place de l'Opéra. »

Nous nous garderons, après cela, d'insister auprès de M. et Mme Précipice, d'autant que nous avons le moyen de savoir en dehors d'eux ce qui

nous est utile pour la suite de ce récit ; et puisqu'ils ont prononcé, avec la nuance de considération spéciale qu'il mérite à leurs yeux, le nom de Brocatel, le propriétaire, habitant le premier étage, apprenons d'abord qui c'était.

II

M. BROCATEL

Maigre et sec, le nez busqué, la joue ferme et creusée comme par un sculpteur, la bouche expressive, les cheveux poivre et sel, bien mélangés, avec une moustache à la Guise, et une courte barbe « en chat fâché » qu'on eût dite repoussée par le plateau d'une invisible fraise, M. Brocatel avait l'air d'un homme de guerre du seizième siècle. Ses yeux d'un noir d'estampe, cernés de violet, allumés d'un feu sombre, très vite adouci, et surtout le bistre du teint, jaune et bilieux, y ajoutaient un cachet très accentué d'énergie espagnole ; et pourtant, fils unique et dorloté de paisibles bourgeois du Marais, il n'avait jamais cessé de mener la vie de bureau la plus régulière. Mais dès son enfance il s'était appliqué au travail et, pour mieux dire, jeté dessus avec cette intelligence opiniâtre et en même temps cette forte sagesse qui se lisaient entre les lignes de son hardi visage et jusque dans l'énergie disciplinée de ses traits. Il y avait en lui de l'homme d'action et de l'homme d'étude, de

l'inventeur et du désabusé, du mathématicien et du philosophe. Cette physionomie dégageait l'audace et la résignation. L'enthousiasme et le détachement y alternaient pour s'y faire tour à tour mieux valoir. Mais en dépit des bouffées de flamme extérieure, le foyer paraissait de glace ; peut-être ce fond conservait-il malgré tout, sous sa rigide couche, des vertus d'embrasement? Qui sait si la plus terrible froideur n'est pas autre chose que de la confiance, de l'espérance et de l'amour, *frappés*, emprisonnés, saisis et gelés, pour un long hiver? Combien de volcans humains, entre les plus beaux, sont recouverts de neige !

Enfin, par-dessus cette froideur lointaine, l'expression qui dominait chez M. Brocatel, c'était la tristesse.

Non une tristesse abattue ou même accoudée, ni rêveuse, ni fiévreuse, mais grave, sévère, profonde, digne et haute, empreinte de religion ; une tristesse, non seulement subie, mais acceptée, comme si elle était *méritée.*

On sentait qu'elle ne résultait pas d'une cause naturelle ou indéterminée, d'un penchant, d'un goût, ni des conditions particulières d'un physique troublé, mais qu'elle était supérieurement logique et morale.

Elle resplendissait, ainsi qu'un de ces secrets débordants dont on peut bien garder l'esprit et la lettre, mais dont on est impuissant à dissimuler l'existence.

M. Brocatel, malgré lui, portait à toute heure et partout, rayonnante sur son front et sur toute sa

personne, — comme d'autres portent la joie, — cette tristesse invincible.

Cela ne l'empêchait pas d'aller, de venir, de faire ses affaires qui étaient considérables, de fournir un labeur prodigieux, de s'intéresser à tout, de lire, d'écrire une moyenne de vingt-cinq lettres par jour, et de parler, abondamment ou brièvement, selon qu'il le fallait, de traiter les questions de technique les plus serrées et aussi d'être affable, indulgent, simple, attentif aux petites choses après avoir embrassé les grandes... Mais dans tout cela il restait triste, résolument. Sa tristesse, incapable de l'abandonner une minute, comme si elle eût été sa *gardienne*, l'accompagnait et se mêlait à tous ses actes. Elle était tour à tour ramassée et dispersée, active ou ralentie, loquace ou muette, et gaie aussi à l'occasion. Quand M. Brocatel riait, et il ne s'en faisait pas faute, il « riait triste ».

Et son rire restait toujours le dernier, parce qu'il coupait net et arrêtait les autres.

Né en 1859, à Paris, marié en 1885 et veuf cinq ans après, il n'avait eu qu'un fils Jean. Ce fils, ombrageux et de caractère indomptable, lui avait donné dès l'enfance et pendant toute sa jeunesse les plus grandes difficultés. Violent de façons, de langages et d'idées, il s'annonçait comme un magnifique aventurier. Nature d'orgueil et de révolte, il n'acceptait aucun joug, aucune contrainte, aucune règle, aucune observation. On ne pouvait pas le retenir et encore moins le diriger. Il brisait tout, se jetant sur l'obstacle et sur l'homme avec

la même colère. Tous les moyens employés pour le réduire avaient échoué.

Un incompréhensible démon le possédait.

Les défauts de son père, exaspérés et comme aigris en lui, s'y épanouissaient avec la force et l'ampleur mauvaise d'un reproche. Mais, tandis que chez ce père irritable et dominateur ils tournaient néanmoins en qualités, chez ce fils malfaisant et enragé ils ne composaient que des vices.

A vingt ans, ce garçon, taillé en cow-boy, qui, malgré son intelligence, n'avait jamais voulu se livrer à aucune étude, et qui ne montrait une inlassable fougue que pour la vie physique et ses excès, présentait une figure étrangement dangereuse.

Il était *hostile*, en tout. Voilà le seul mot propre à le caractériser. Ce qu'il disait, ce qu'il faisait, ce qu'il pensait venait d'un ennemi. Il n'aimait pas et on ne pouvait pas l'aimer. Les liens instinctifs du sang, de la parenté, même la plus directe et la plus étroite, irrésistible autant que nécessaire, n'avaient jamais pu s'établir entre ce père et ce fils étrangers, verrouillés l'un pour l'autre. Toujours ils avaient vécu divisés, dans une lutte acharnée et continuelle dont la prolongation et l'inutilité n'avaient fait que les durcir de plus en plus. Pas une fois ne s'était produite entre eux une de ces détentes soudaines et même involontaires pendant lesquelles le cœur se laisse entrevoir, approcher. Épouvanté et ulcéré par l'insuccès de toutes ses tentatives de patience et de douceur, le père s'était raidi dans la rigueur d'un autori-

tarisme où il voyait sa suprême ressource en même temps que le plus impérieux et le dernier de ses devoirs. Il se persuadait, à tort ou à raison, que seule la force obstinée arriverait un jour à bout, tout d'un coup, de cet être sauvage en perpétuel état d'insurrection ; et, de son côté, le fils, que le rouge feu de la jeunesse rendait au fur et à mesure plus bouillant et plus enivré, se trempait dans sa résistance. Ce père qui entendait le soumettre, il avait résolu, lui, de le dompter. Il ne le détestait pas, tout comme il percevait bien que son père n'avait contre lui aucun parti pris mauvais. Leurs sentiments affectifs, qui n'avaient pas eu le temps ni l'occasion de naître et de se former, étaient en dehors, comme un ordre de choses mis à part et réservé pour un avenir, encore lointain, peut-être chimérique. Il n'y avait que deux amours-propres, deux volontés, et deux orgueils, férocement aux prises.

Cette lutte avait créé entre eux un antagonisme inévitable à propos de tout, une âpre divergence d'opinions et de jugements en matière politique, sociale, religieuse, et chacun par une bravade fatale, accentuait et poussait jusqu'à la passion ses idées. Ferme catholique, le père avait vu se dresser en face de lui un négateur sacrilège ; ardent patriote, il s'indignait, — pour mieux cacher sa douleur, — de l'indifférence et du mépris avec lesquels parlait du drapeau ce Français qui portait son nom.

Ajoutez à cela que M. Brocatel était riche et que la parfaite connaissance de sa fortune don-

nait à son fils unique un encouragement et une solidité redoutables.

Cette situation infernale et sans issue avait atteint son paroxysme en 1906.

Oppressés l'un en face de l'autre et respirant mal dès qu'ils se regardaient, M. Brocatel et son fils ne se parlaient plus que des yeux, et c'était à qui alors ne baisserait pas les siens.

Duel tragique, impie.

Or, un soir, un beau soir d'été, jaillit l'étincelle et tomba la foudre amassée, suspendue depuis si longtemps.

Au cours d'une brusque scène, attaquée tout à coup pour être décisive, terrible et presque froide à force de fureur exténuée, le père avait commis l'acte irréparable.

Il avait souffleté son fils, un homme de vingt ans !

Celui-ci, sous l'insulte, avait poussé un cri, oh ! tout petit ! à peine un cri d'enfant, qui avait plus gêné et glacé le père que si c'eût été un rugissement ; et tournant le dos, les bras levés au ciel à poings fermés, s'abattant ainsi sur la porte de la chambre et la forçant à plat avec sa poitrine et son front, il s'était enfui...

Sans dire un mot.

Et on ne l'avait jamais revu.

Il y avait de cela sept ans passés.

Voilà pourquoi M. Brocatel était triste et ne riait pas de bon cœur.

Pendant ces sept ans, aucun signe, aucun indice n'était venu l'éclairer.

Il savait que son fils avait quitté la maison dans la minute, sans le moindre bagage, sans canne, sans chapeau, nu-tête, n'ayant que le vêtement qu'il portait et un portefeuille, garni de trois mille francs qui lui appartenaient. Et c'était tout.

Les plus savantes recherches de la police, aussi bien à l'étranger qu'en France, étaient restées infructueuses.

Toutes les hypothèses, l'une après l'autre, avaient ravagé, des milliers de fois, la pensée toujours en travail du sombre père.

L'idée du suicide, examinée un instant, était tellement invraisemblable que l'on ne pouvait s'y arrêter.

Si le jeune homme fût resté à Paris, même en se cachant, on n'eût pas tardé, malgré ses précautions, à retrouver sa trace.

Puisqu'il semblait avoir voulu disparaître, il était permis de supposer que les pays étrangers avaient seuls pu l'attirer, lui garantir d'abord l'incognito et la sécurité qu'il cherchait, et lui ouvrir ensuite l'étourdissante perspective des aventures.

A ce mot d'aventure, M. Brocatel était envahi d'un trouble déchirant. Il songeait à l'abîme, au ruisseau, à la boue ou au sang dans lesquels risquait de glisser et de tomber l'enfant furibond, livré maintenant à lui-même. Il s'accusait d'être un criminel. Par ce soufflet donné à son fils il l'avait en effet repoussé, rejeté hors du foyer et du pays, loin de lui et de tout ce qui pouvait encore le rattacher à l'honneur ; il en avait fait un orphelin, un exilé, un solitaire, un errant, une âme vaga-

bonde ; et non seulement il l'avait *perdu* en ce sens qu'il s'en était privé pour toujours, mais il l'avait tué en tant que fils. En le frappant il lui avait porté le coup mortel, et il gardait ce cri de rien, faible et douloureux, pareil à une plainte, qu'avait poussé sous l'affront le jeune homme hagard, et qui était comme le dernier soupir du petit enfant au moment de rentrer dans la nuit.

Depuis qu'il ne voyait plus Jean, il le revoyait toujours ; et il se disait : « *Lui seul me reverra*, quand on lui annoncera mon décès, qu'il attend ! Mais ce jour-là, où ses yeux me retrouveront, les miens seront clos et ne le recevront pas. Qui sait même s'il aura le temps de venir pour s'assurer de mon cadavre? Il est probable que non. Il sera loin, dans quelque bout du monde. Il lira la dépêche du notaire et s'écriera : « Enfin ! » Mais c'est ma faute, ma très grande faute ! »

Et le poing sur la poitrine, M. Brocatel, ne se bornant plus à s'accuser, se jugeait et se condamnait.

Le remords ne lui suffisait pas ; il voulait l'expiation.

Il avait résolu de la pratiquer de deux manières :

En refrénant et en exterminant d'abord chez lui cette colère qui avait fait tout le mal ; et ensuite en se consacrant au bien, à la charité.

Désormais il serait doux, dans ses désirs, dans ses jugements, dans son langage, dans ses actes.

Seule, la bonté sanctifierait en son cœur le repentir.

Quant à l'absolution, il ne la pouvait obtenir

que de deux personnes : de Dieu et de son fils, et de son fils avant Dieu.

Il fallait que son fils commençât. Alors Dieu suivrait.

Peut-être.

Il s'était tenu parole. S'il avait extérieurement conservé dans ses traits et dans son allure sa vivacité habituelle, rien du vieil homme irritable et autoritaire n'était demeuré en lui. On ne remarquait plus sa violence passionnée que pour admirer combien il avait su la rendre soumise ; et les traces lointaines qu'en gardait son visage, avaient cessé d'en être les signes pour n'en plus être que les cicatrices.

Mais il convient d'établir sa position.

Supérieurement organisé pour les sciences et en particulier pour la mécanique à l'étude de laquelle il avait sacrifié tous les plaisirs de sa jeunesse et consacré le labeur de sa maturité, il s'était associé en 1896 avec Paul Tapard, le fameux métallurgiste.

Apôtre énergique et metteur en œuvre passionné de l'automobilisme à peine encore à sa naissance, Brocatel avait proposé à Tapard, qui tout de suite l'avait accepté d'enthousiasme, la création d'un « type de voiture à vapeur marchant sur des routes ». Il n'était rien moins en somme qu'un des premiers et nouveaux Papins du moteur à explosion, ayant eu le génie d'en prévoir le développement vertigineux et le foudroyant succès.

L'association rapportait à Brocatel plus d'honneur que de profit, le laissant au point de vue pécu-

niaire dans une situation franchement subalterne. Mais c'était lui qui l'avait voulu ainsi.

Désintéressé par principe et repoussant tous les esclavages surtout celui de l'argent, en possession déjà d'ailleurs d'une centaine de mille livres de rente, héritage paternel, il n'avait demandé dans l'affaire qu'une part de 5 pour 100. Le gros du bénéfice restait à Tapard.

Cette incroyable et inutile modération, bientôt connue de Jean Brocatel, n'avait pas peu contribué à envenimer le désaccord aigu du père et du fils en fournissant à celui-ci un de ses plus amers griefs. Mais Brocatel s'était toujours déclaré satisfait de sa décision, et même, Tapard lui ayant dans la suite fait des conditions plus avantageuses, il les avait refusées, estimant que, grâce au rendement colossal de l'entreprise, il était encore trop récompensé par le bénéfice annuel qu'il en recueillait.

Loin de s'étaler, cet homme modeste ne semblait soucieux que du soin de se faire oublier. Menant l'existence la plus simple et la plus régulière, il ne recevait pas et ne sortait pas. Il n'avait que deux domestiques, — deux femmes, — et un chauffeur, l'indispensable auto constituant le seul luxe auquel il fût obligé. Devenu en 1906, à la mort de Tapard, unique directeur sans que sa situation personnelle en reçût pour cela de nouveaux avantages, il avait laissé bénévolement dans la publicité, sur les panneaux-réclames, les affiches, les prospectus, le nom du créateur de la maison dominer et écraser le sien. On ne voyait partout que Tapard et il fallait se donner de la peine pour trouver çà

et là dans un coin, à côté, un humble Brocatel en petits caractères. « C'est exprès, déclarait-il. Tapard tout seul éclate et résonne. Tapard tape. Il est magnifique. On n'a pas le droit de toucher à ça. Brocatel alourdit, et retire au lieu d'ajouter. Tout le monde connaît Tapard et personne ne connaît Brocatel. Il n'y a qu'une maison : la maison Tapard. »

Il disait vrai.

En dehors des techniciens et des intéressés de l'industrie, la foule l'ignorait. Beaucoup de gens eussent été fort étonnés d'apprendre que Tapard était enterré depuis des années, à tel point la sonorité de ce nom le rendait vivant. C'était lui, Brocatel, qui avait l'air d'être le mort ; et il arrivait assez souvent à quelques bons étourdis, rencontrant le directeur pour la première fois, de le prendre bravement pour Tapard.

Du drame survenu entre le père et le fils, nul n'était au courant, à l'exception des proches, très rares, auxquels il n'avait pas pu échapper. Et, pour le reste, qu'aurait eu à commenter et à répandre la malice des voisins? Dans son quartier même, on savait peu de chose sur lui, sinon qu'il habitait le premier étage de l'hôtel Pommelé dont il était le propriétaire, et où il ne faisait que prendre en hâte ses repas et coucher.

Levé en effet tous les matins à 6 heures, il travaillait jusqu'à 8 devant la fenêtre de sa chambre. De 8 à 9, il accordait quelques rendez-vous, exclusivement relatifs aux œuvres dont il s'occupait et à ses charités privées. Vers 9 heures et demie, il

se rendait rue Scribe au siège de la Société où il restait jusqu'à près de midi, heure à laquelle il rentrait déjeuner chez lui. Ensuite, il abattait des courses jusqu'à trois heures et retournait pour la signature à son bureau de la rue Scribe dont il ne sortait que pour revenir dîner rue de Sèvres. Après dîner, il lisait. A 10 heures, il éteignait sa lampe.

Il avait deux directeurs, un commercial à Paris et un technique à l'usine de Courbevoie, où, trois fois par semaine, il allait lui-même passer la journée.

A l'hôtel Pommelé il s'était fait un touchant plaisir de recruter de préférence son personnel parmi des malheureux que leur irrémédiable détresse, l'état précaire de leur santé ou toute autre cause grave rendait dignes d'une pitié choisie.

M. et Mme Précipice, outre les bons certificats fournis par eux, ne devaient leur place qu'à l'impossibilité absolue dans laquelle ils se trouvaient d'être acceptés partout ailleurs comme concierges. Mme Précipice, lourde et asthmatique, n'aurait pu, sans risquer sa vie, monter l'escalier le plus doux. Se remuer, se baisser, frotter, la mettait à deux doigts de l'étouffement. Balayer? il n'y fallait pas songer. Mais du moins pouvait-elle, à la condition de n'en pas faire usage, tenir le balai. C'était le principal. Elle ne le quittait pas. En revanche, elle était maîtresse à l'exercice du cordon et de poigne si vigoureuse qu'il lui arrivait de le casser, généralement la nuit, quand la fureur d'être réveillée en plein sommeil décuplait la force de son bras.

Du moins, M. Précipice, pensez-vous, sans doute

solide gaillard, l'aidait-il en travaillant pour deux? Hélas non! car le pauvre homme tombait du haut mal.

Il s'en était confessé à M. Brocatel, avec un accablement naïf, et cette franchise lui avait aussitôt valu d'être préféré à un borgne qui, marié à une boiteuse, avait de grandes chances.

Il était, de son métier, frotteur. On l'employait donc à droite, à gauche, dans un petit rayon, pour pouvoir le rapporter facilement en cas « d'attaque », et comme il frottait tout doucement, ah! dame! tout doucement, sans cogner les meubles, ni rien casser, il plaisait.

Il faisait le parloir des Dames de Saint-Maur. C'étaient elles qui l'avaient indiqué à M. Brocatel.

Et puisque nous nous sommes expliqués tout de suite, pour n'avoir pas à y revenir, sur le ménage Précipice, n'oublions pas de mentionner les deux bêtes qui leur tenaient lieu d'enfants : une poule et un chat, d'un âge invraisemblable, aussi vieux l'un que l'autre, et qui vivaient dans un rapprochement de tendresse extraordinaire. Plouf et Bobine, — c'étaient leurs noms, — passaient leurs journées côte à côte sur le paillasson de la loge dans laquelle on n'entrait qu'en les enjambant. Plouf était jaune comme une poule quand elle est jaune, et Bobine noire et blanche comme un chat quand il est moucheté. Plouf avait des moustaches de crin bleu, et Bobine une barbe en drap rouge. Plouf était gras comme un édredon et Bobine n'avait que la plume et les os. Ils s'en-

tendaient à merveille ; on ne les rencontrait jamais séparément. Bobine becquetait Plouf et Plouf léchait Bobine, sans que l'on pût deviner qui des deux éprouvait à cette caresse la plus grande volupté.

Quand le soleil chauffait, à midi, et que Plouf étalait à terre avec béatitude le paquet de ses fourrures, Bobine lui grimpait sur le dos, s'y accrochait, s'y accroupissait, s'y enfonçait, et lâchant de chaque côté ses ailes pendantes qui s'ouvraient comme des éventails, elle le couvait. Ensemble ils rentraient alors leurs paupières et dormaient. La puissante et tranquille respiration de Plouf soulevait Bobine qui, à chaque seconde, montait, descendait, remontait...

Tout le quartier les connaissait bien.

C'était aussi une disgrâce de la nature qui avait providentiellement amené « Belle-Julie » au service de M. Brocatel.

Une tache de vin, noirâtre par endroits comme de la lie, et à d'autres d'un violet, — tour à tour admirable et hideux, — de scabieuse et de betterave, lui couvrait toute la face, ne lui laissant autour des yeux et de l'ovale de la figure que deux cercles et un ruban de peau restée blanche, de sorte qu'elle ressemblait à un étrange et grotesque personnage de la comédie italienne masqué d'un sombre velours amarante.

Loin de souffrir de cette ironique appellation de Belle-Julie qui lui avait été donnée dès sa jeunesse, elle y tenait et en riait, ayant acquis la preuve d'atténuer par là le sentiment de répulsion

qu'à première vue elle inspirait. On s'habituait d'ailleurs très rapidement à la couleur de son visage, au point d'être beaucoup plus choqué par celle de ses mains dont la blancheur devenait anormale. Vieille fille, bien entendu. Bretonne courageuse et robuste encore à cinquante ans, elle entretenait la cour et les escaliers et occupait sous les combles une chambre à côté de celles où nous avons vu entrer Valérie Lesoir accompagnée d'Irène Olette. Comme cette Valérie lui avait en maintes circonstances témoigné de la bonté, Belle-Julie s'était prise d'attachement pour elle et l'appelait madame. Elle lui faisait son lit, sa chambre et sa cuisine.

La femme Lesoir habitait en effet, depuis plusieurs années déjà, les deux petites pièces de l'hôtel Pommelé que nous avons décrites et qui lui avaient été concédées gratis par M. Brocatel.

Les Précipice, bien situés pour être au courant des choses, savaient pertinemment l'histoire de Valérie qui pouvait se résumer en peu de mots.

Fille de petite bourgeoisie tombée et ruinée sans jamais avoir été riche, veuve, — sans enfants, d'un méchant petit employé qui l'avait rendue malheureuse et laissée dans la misère, il lui était du moins, sur le tard, arrivé cette chance de gagner la sympathie de l'abbé Chamaille, et celui-ci l'avait recommandée à M. Brocatel, son ami.

Tout de suite, elle s'était attiré l'estime et la confiance du propriétaire. Non content de la loger pour rien, il l'aidait.

Ayant éprouvé sa discrétion, son tact et son

intelligence, il l'employait au ministère de ses bonnes œuvres. S'agissait-il d'une enquête prudente, d'une visite à un malade, à un nécessiteux, de la remise d'un secours, il en chargeait Valérie qui s'acquittait toujours à la perfection de ces tâches délicates. Elles-même y prenait goût et ne se gênait pas, quand elle avait connaissance de quelque grande détresse, pour la signaler à son bienfaiteur.

Ainsi, jouissait-elle, pour des raisons circonstanciées et à un degré très supérieur, de la même protection compatissante et sûre accordée par M. Brocatel aux Précipice, à Belle-Julie, et à d'autres encore dont on ne se doutait pas.

III

PANTEAU SE DÉCIDE

Ce matin-là, vers les huit heures, M. Brocatel achevait à peine sa correspondance quand la femme de chambre vint l'aviser de près, à l'oreille, qu'un jeune homme désirait lui parler. « Il était dans le vestibule. »

— Son nom?

— Il dit que Monsieur ne le connaît pas, mais que c'est de la part de quelqu'un que Monsieur connaît.

— Ah! Et comment est-il?

La domestique, une femme mûre, aux pieds

silencieux et avec un regard instruit par les armoires, eut un geste et une moue qui signifiaient : « Ni bien, ni mal, et laissa tomber : « Comme ça. »

— Faites-le entrer, accorda M. Brocatel.

Et se penchant sur la table à laquelle il était resté assis, il continua, sans se presser, d'écrire sur une enveloppe une adresse assez longue.

Pendant ce temps, le nouveau venu était introduit et attendait, debout, derrière lui.

C'était Panteau.

Chassé du lit, dès l'aube, après une nuit agitée, il avait bien eu un instant d'embarras sérieux.

« Lequel des deux « grognons » tâcherait-il d'apprivoiser? Le Chamaille? Ou le Brocatel? »

En un clin d'œil il s'était décidé : « Pas le curé ! Il me roulera. Allons chez le civil ! »

Et donc, plein d'astuce et d'espoir, rasé de frais, peigné à l'eau, son « tyrolien » vert tenu à deux mains, il était là, soulevant déjà en esprit « le bourgeois » pour voir ce qu'il pesait.

Le « bourgeois » pensait à son fils.

On ne pouvait lui annoncer un jeune homme, quelqu'un « qui ne voulait pas se nommer », sans qu'il se défendît à l'instant d'un petit tressaillement intérieur. Il se disait : « Si c'était *lui* qui allait entrer? Qui sait? »

Il était persuadé que la chose arriverait de cette façon-là. On introduirait un jour un inconnu, et ce serait son fils, immobile, tout pâle.

M. Brocatel se retourna et vit que « ce n'était pas encore pour cette fois. »

— Vous avez à me parler? dit-il au nouveau

venu. Je vous écoute ; et il lui indiqua une chaise.

A l'aspect de ce visage sévère, impressionnant d'énergie et de finesse, Isidore fut dérouté.

Mais s'asseyant, il alla tout de suite droit au but :

— Excusez-moi de vous déranger, monsieur, vous connaissez une dame Lesoir ?

M. Brocatel fit un signe de tête affirmatif.

— J'aurais besoin d'avoir son adresse et je viens vous la demander.

— Pourquoi ?

— C'est pour lui remettre quelque chose.

— Rien de plus facile. Vous avez toute confiance en moi ?

— Oh ! monsieur ! s'écria Panteau en riant.

— Eh bien, laissez-moi l'objet et votre commission sera faite.

— Sans doute, approuva le jeune homme, mais j'aurais bien aimé la faire moi-même. Ça ne fâche pas monsieur ?

— Pas le moins du monde, mon ami. De quoi s'agit-il ? d'un paquet ? d'une lettre ?...

— Non, monsieur. D'un porte-monnaie.

M. Brocatel prit un air d'excuse :

— Ah ! diable. Un porte-monnaie ! C'est sérieux. C'est tout différent. Et avec de l'argent dedans, peut-être ?

— Oui, monsieur.

— Beaucoup ?

— Ça dépend. Quatorze sous.

— Et à qui est-il ce porte-monnaie ?

— A cette dame.

— Et comment est-il entre vos mains ?

— Parce qu'elle l'a perdu et que je l'ai trouvé. Oui. Elle est venue dîner hier boulevard de Clichy, à la *Sortie des Bains* où je suis garçon. C'est moi qui l'ai servie. Après son départ, j'ai trouvé à terre son porte-monnaie qu'elle avait laissé tomber. Je l'ai ouvert, j'ai vu son nom dedans, alors je le lui rapporte.

M. Brocatel avait écouté cette histoire avec une grande expression de sympathie.

— C'est très bien, prononça-t-il, et je vous fais compliment de votre honnêteté.

— N'y a pas de quoi, bougonna Panteau. Pour si peu de chose !

— Ne dites pas cela. Il n'y a pas de petites sommes. Se déranger de son travail, perdre sa matinée « pour si peu de chose » comme vous prétendez... est justement la preuve d'une probité admirable ! Quand on vient d'un bout de Paris à l'autre, à huit heures du matin, pour rapporter quatorze sous, c'est qu'on rapporterait quatorze mille francs... Vous n'obéissez qu'à la voix du devoir. Ne protestez pas. Quel autre sentiment vous pousserait? Le contenu de ce porte-monnaie, aussi bien que le modeste repas de celle à qui il appartient ont dû vous fixer d'ailleurs, et ce n'est donc pas l'espoir d'une grosse récompense qui vous dicte votre conduite, mais bien la plus pure délicatesse. Comment vous appelez-vous?

— Isidore Panteau, garçon limonadier.

— Eh bien, monsieur, ce que vous faites est très beau.

Isidore était de plus en plus troublé. L'entretien l'agaçait. Il reprit :

— Alors, monsieur comprend que ça m'aurait fait plaisir et amusé de remettre moi-même l'objet à cette dame. Ça m'est bien égal, parbleu ! Mais je l'aurais préféré. Aussi je suis sûr que monsieur ne m'en veut plus de lui demander l'adresse...

M. Brocatel se récria :

— Je ne vous en ai pas voulu une seconde... Mais qu'est-ce qui a bien pu vous donner l'idée de venir ici pour obtenir de moi ce renseignement ?

— Parce que c'est dans le porte-monnaie, monsieur.

— Comment cela ?

— Mais oui.

Panteau vivement le sortit de sa poche, l'ouvrit, et retirant la carte pliée qu'il tendit :

— Voyez ? C'est elle qui m'envoie ici, qui donne votre nom, votre domicile, avec ceux de monsieur l'abbé... je ne me rappelle plus...

— Chamaille, détacha M. Brocatel qui lisait la carte.

— Ça vous explique.

— En effet, en effet. Maintenant, j'y suis.

Il avait replié la carte dans la pochette et posant sur la table le porte-monnaie, il soupira, comme quand on se parle à soi-même :

— Je suis bien contrarié...

— De quoi donc, monsieur ?

M. Brocatel écarta les bras. :

— De ne pouvoir vous donner l'adresse.

— Monsieur ne l'a pas ? demanda Isidore d'un

ton sous lequel se devinait l'impertinence de celui qui attend et même espère un mensonge.

— Mais si! Je l'ai, rectifia l'autre. Seulement. Écoutez-moi. Il faut se mettre à la place des gens, n'est-ce pas? et respecter leur désir. Plus humble est leur condition, plus leur volonté devient sacrée. Voilà une digne femme, qui, pour des raisons aussi navrantes que faciles à deviner, ne tient pas à ce que l'on connaisse la triste maison, la chambre lointaine et misérable où elle abrite sa pauvreté. Respectons cette pudeur. En prévision d'un accident grave ou mortel sur la voie publique, elle recommande expressément que M. l'abbé Chamaille, ou moi, soyons seuls avertis. Oui, en songeant à une éventualité pareille, elle ne livre même pas son adresse, montrant bien ainsi à la fois sa propre volonté de la taire et sa défense à d'autres de la révéler! Puis-je trahir cette malheureuse? Je vous fais juge.

— Eh bien, alors? Quoi, monsieur? dit Panteau bloqué.

— Eh bien, alors, le mieux est de me laisser ce porte-monnaie que je remettrai à Mme Lesoir, de votre part. Elle sera très touchée.

Panteau ne disait rien

— ...A moins, poursuivit M. Brocatel, que vous ne le déposiez vous-même au bureau du commissaire de police de votre quartier. A votre choix. Et soyez sûr également que si, au lieu de venir chez moi, vous étiez allé chez M. l'abbé Chamaille, il vous eût tenu le même langage. Que décidez-vous?

— Remettez-le à cette dame.

— Vous pouvez y compter. Au revoir, mon ami.

Il lui tendait la main. Panteau la prit, mollement.

— Ah? Et si l'on veut vous remercier, où demeurez-vous? demanda tout à coup M. Brocatel.

— 167, rue de Rome.

Et ayant salué, Isidore sortit.

Resté seul, M. Brocatel inscrivit sur un carnet l'adresse de Panteau, serra dans un tiroir de son bureau le porte-monnaie et se remit au travail.

IV

LE SOLEIL DONNE

Quand Irène s'éveilla, elle n'éprouva aucune surprise. Elle avait une mémoire puissante et prompte qui la rétablit instantanément dans sa situation nouvelle. La nuit ne la rouillait pas.

Mais elle subit, en ouvrant les yeux, une impression d'une profondeur étrange.

Il lui sembla qu'elle naissait, qu'elle venait au monde, et qu'elle en avait conscience dans une béatitude parfaite. Son passé, qu'elle se rappelait très bien, était reculé, vaporeux comme un mirage détaché d'elle. Il s'en allait de son côté, il la quittait ; il avait terminé ; il rentrait se perdre en arrière tandis qu'elle continuait en avant ou plutôt repartait, prenait vie sous une autre forme, et dans des

conditions différentes, pleines d'un charme ineffable. Elle ne s'inquiétait de rien, elle ne se demandait pas où elle était, ni chez qui, ni ce qu'il adviendrait d'elle demain. Est-ce que l'être qui naît, s'il avait déjà les ressources de sa pensée, se poserait de pareilles questions? Il commencerait par jouir du sentiment prodigieux de son existence, par se goûter, se savourer, toute l'éclosion de l'avenir étant contenue pour lui dans la fleur de la minute...

C'est ce que faisait Irène Olette. Elle se respirait.

Sa chambre, toute petite, avait les dimensions de l'infini. La porte sans verrou donnait confiance, les murs gais renvoyaient de l'espoir, et la fenêtre, derrière le rideau de toile tendu, était un étourdissement de lumière.

Se levant aussitôt, passant un jupon et mettant pieds nus ses souliers, la jeune fille écouta à côté, chez Valérie Lesoir.

Elle n'entendit rien.

La porte étant restée tout contre, elle la poussa. Il n'y avait personne et le lit était fait.

Rentrant alors, elle alla à la fenêtre tira le morceau d'étoffe qui la garnissait et regarda par les petits carreaux.

Ce qu'elle vit l'enchanta.

En face d'elle, s'étendait un vaste jardin, planté de beaux arbres.

Par devant, une pelouse centrale assez grande, et plusieurs autres petites coupées par des allées sinueuses, bordées d'iris, formaient un agréable tapis de verdure et de cailloutė.

Au fond, en arrière des arbres, sur une largeur à peu près unie, de plus de cent mètres, s'élevaient des bâtiments, d'ancienne et tranquille ordonnance, avec de hautes et limpides croïsées, le long desquelles, à l'intérieur de chacune, pendaient les rigides plis d'un seul rideau de toile blanche immaculée, sans embrasse. Et, du milieu des arbres qui la pressaient sur ses flancs, s'avançait, ainsi qu'un vaisseau, une chapelle en pierre dont le chevet dépassait, dans la partie découverte du jardin.

On en voyait distinctement les pans coupés et les trois verrières ogivales.

Tout cet ensemble composait le couvent des religieuses du Saint-Enfant-Jésus, dites : les Dames de Saint-Maur.

Il formait un véritable domaine, impénétrable au siècle et clos de tous les côtés par de vieilles maisons, avec l'enclave de son grand jardin, dont il était impossible, des rues qui, bien au delà l'entouraient, de soupçonner l'existence.

Sur la gauche le terrain était limité par le mur percé de la porte charretière, qui le séparait de la cour de l'hôtel Pommelé ; mais comme ce mur n'atteignait même pas la hauteur de l'entresol, il ne pouvait empêcher ceux qui habitaient l'hôtel de jouir du voisinage de la Communauté, aussi bien par les fenêtres de la façade intérieure que par celles des deux ailes, avec cette différence notable pourtant que l'aile gauche s'arrêtait au mur de la cour, tandis que la droite entrait sur une bonne longueur dans la propriété des Dames. Le rez-

de-chaussée de ce corps de logis était condamné, mais au-dessus on avait, à tous les étages, une vue beaucoup plus jolie et plus rapprochée sur les jardins.

Quand elle eut bien fini de tout examiner, Irène songea à s'habiller. Elle ne fut pas peu étonnée alors de voir un pot d'eau chaude sur la toilette, en même temps qu'elle constatait la disparition de sa robe, posée tout à l'heure encore sur la chaise, au bout du lit. Il était évident que l'on avait profité de l'instant où elle était absorbée par la contemplation du paysage pour entrer dans la chambre, y apporter de l'eau chaude et venir y chercher ses vêtements, sans doute afin de les brosser. Ayant eu l'idée de regarder ses souliers, elle remarqua qu'ils avaient été nettoyés. Il fallait tout de même que ces différents soins eussent été pris avec bien des précautions pour qu'elle ne s'en fût pas aperçue.

En attendant, elle se lava, se peigna, et elle était sur le point d'achever son petit ménage quand on frappa à la porte.

Après qu'elle eut dit d'entrer, la porte fut ouverte à demi pour laisser passer une main qui lui tendait sa robe. Mais comme, en prenant celle-ci, la jeune fille tirait la porte pour l'ouvrir tout à fait, la personne qui tenait la robe la lâcha précipitamment et s'enfuit.

Irène la voyait, de dos, courir dans le corridor.

Elle l'appela :

— Madame ! Madame ! Pourquoi vous sauvez-vous ?...

La personne interpellée s'arrêta et tout à coup saisit à deux mains son tablier dont elle se recouvrit la tête. Alors seulement, s'étant retournée, elle revint, fit quelques pas, ainsi encapuchonnée comme un pénitent, et Irène, qui n'y comprenait rien, l'entendit lui dire à distance, à travers la toile bleue :

— C'est pour ne pas vous effrayer, mademoiselle, tant je suis vilaine ! Pour me voir faut l'habitude.

— Qui êtes-vous ?

— Belle-Julie.

Et elle éclata de rire, car elle était toujours de bonne humeur. Elle ajouta :

— C'est Mme Lesoir qui m'a dit de m'occuper de vous.

— Je m'en doutais, répondit Irène. Où est-elle ?

— Pas loin. Prenez patience.

— Oui, mais baissez votre tablier, priait Irène, intriguée et courageuse.

— Non, mademoiselle, répétait la voix. Madame me l'a défendu. Vous avez bien le temps d'en être malade. Au revoir.

Et elle repartit sans se découvrir.

Une fois habillée, Irène, qui ne pouvait tenir en place, sortit de sa chambre, et, quoique résolue à ne pas s'éloigner, se mit, petit à petit, à explorer les alentours.

Rien n'excite plus à la curiosité que les méandres d'un corridor de vieille demeure où l'on se trouve seule. Celui-ci conduisait, d'un côté, à l'étroit

escalier par lequel la jeune fille était montée la veille au soir avec Valérie, et de l'autre il aboutissait au dernier palier du « grand escalier » de pierre, à rampe de fer. Puis, reprenant après ce palier, il desservait, toujours sous les combles, les autres chambres donnant en retour sur la rue de Sèvres.

On plongeait de là, directement, par des lucarnes à hauteur d'appui, dans la cour de l'hôtel.

Or, ayant poussé sa promenade jusqu'à cet endroit désert, Irène aperçut en bas un jeune homme qui observait avec attention autour de lui en levant la tête comme s'il attendait un signe ou guettait quelqu'un. Avant qu'il eût regardé dans sa direction, et comme il s'apprêtait à le faire, elle eut le temps de reconnaître en lui le garçon de café de la *Sortie des Bains*.

C'était effectivement Panteau qui descendait de chez M. Brocatel et qui, en traversant la cour, ne pouvait s'empêcher de jeter sur les trois façades de la maison un coup d'œil circulaire dans le vague espoir d'y découvrir quelque chose d'intéressant.

Irène, dans un mouvement irraisonné, se recula pour ne pas être vue, et quand elle se remit ensuite à la lucarne, le jeune homme était parti.

Elle se dit alors tout d'un coup, que la femme Lesoir l'attendait peut-être déjà dans sa chambre, étonnée de ne pas l'y trouver, et qu'il était préférable, pour des raisons confuses mais cependant excellentes, que celle-ci ne connût rien de son indiscrète excursion dans les corridors.

Rebroussant chemin, elle rentra donc vite. Valérie n'était pas là.

S'étant assise au pied de son lit, Irène commença seulement d'être frappée par la croissante bizarrerie de sa situation.

Tout ce qui lui était arrivé depuis la veille se classait, se coordonnait, semblait prendre une physionomie et une direction. Cela cessait d'être du hasard et de l'incohérence pour devenir une espèce d'arrangement, le début d'on ne savait quelle surprenante histoire. Elle ne se sentait nullement dépaysée dans ce vieil hôtel calme et hospitalier; et cette chambrette, où elle n'avait vécu que quelques heures, était déjà comme agrémentée des impressions que ses murs lui préparaient. L'avenir tout nouveau et pourtant ignoré dont Irène avait l'intuition secrète, lui procurait à l'avance le charme et la douceur d'un passé qu'on évoque. Ah! que la rue des Fossés-Saint-Jacques, et Féline, et la chère tante elle-même étaient donc loin! Comment une nuit, une seule, pouvait-elle emporter dans son sac de ténèbres un si grand nombre d'années, de peines, de joies, d'émotions et de visages?

C'est à quoi songeait la jeune fille envahie par cette apaisante langueur qui succède aux crises du corps ou de l'âme et qui suit fréquemment la disparition d'un être chéri, comme si le défunt, à peine y était-il entré, avait hâte de nous envoyer un peu de son repos.

Elle rêvait, depuis un assez long temps, percevant les bruits familiers qui successivement se révélaient, cris enroués et éloignés des marchandes

des quatre-saisons, le battage d'un tapis, l'aboiement d'un chien, des sonneries de cloches... quand la femme Lesoir vint enfin la rejoindre.

Elle était vêtue comme la veille, avec la même simplicité ; mais bien qu'elle gardât son expression tranquille et modeste, elle fit l'effet à Irène d'être une autre personne, moins humble, plus assurée. La nuit l'avait changée, elle aussi.

Elle prit la parole la première :

— Avez-vous bien dormi ?

— Très bien, madame.

— Vous ne vous êtes pas ennuyée en m'attendant ?

— Oh ! non !

Cette exclamation fut si franche que Valérie laissa voir le plaisir qu'elle en éprouvait.

— J'ai été longue, avoua-t-elle, mais il le fallait. A présent causons. Vous m'avez raconté hier au soir tout de votre vie et vous ne savez rien de moi. A mon tour de vous apprendre qui je suis et où vous êtes.

Elle lui dit en peu de mots, ainsi qu'en est déjà averti le lecteur, son nom, son passé, son veuvage et sa triste situation jusqu'au jour où elle avait eu le bonheur de rencontrer M. Brocatel. Et après l'avoir renseignée, dans la mesure où il convenait, sur cet homme vertueux et lui avoir expliqué comment il voulait bien l'employer dans le secret de ses recherches charitables, elle lui fit connaître la vraie raison de sa présence, la veille, à l'établissement de la rue Doudeauville.

C'était lui, qui, de temps en temps, la chargeait

d'aller dans les asiles de nuit et de s'y mêler au groupe des pauvresses, comme si elle-même était une sans-gîte, et qui la priait, une fois qu'elle était là, dans le tas, d'observer, d'écouter, de questionner, de voir enfin si une belle misère ou quelque infortune rare, originale, lui paraissait digne d'un intérêt particulier, tout au moins immédiat. En ce cas, elle devait en prendre note et la lui signaler. Il appelait cela l'*envoyer à la chasse.*

— Vous souvenez-vous, dit Valérie, qu'hier au soir, comme nous rentrions de l'Hospitalité, vous m'avez demandé ce qui m'y avait amenée et que je vous ai répondu que j'avais à y faire une commission ?

— Certainement, déclara Irène.

— Mais alors, m'avez-vous dit, vous n'avez pas pu la faire ? Et je vous ai répondu que si. Comprenez-vous maintenant ? M. Brocatel m'avait recommandé : « Tâchez de trouver *quelque chose.* Je vous avais trouvée. Donc ma commission était faite. Restait à en informer celui qui me l'avait donnée. Ce matin, de bonne heure, pendant que vous dormiez encore, je suis descendue chez M. Brocatel et je lui ai tout raconté. Votre histoire l'a tellement saisi qu'il veut bien vous venir en aide.

— Ce monsieur est trop bon et je l'en remercie, s'écria Irène, mais je ne veux pas d'aumône.

— Il ne s'agit pas d'aumône puisque vous n'êtes pas dans le besoin. La première chose, en effet, a-t-il dit, c'est de savoir ce que laisse votre tante et de vous mettre en possession de cet héritage. L'atelier de reliure, tout le matériel, les papiers,

les cartonnages... tout cela est votre propriété. Vous l'oubliez donc? Dès aujourd'hui, quand il en aura parlé avec vous, M. Brocatel fera, de ce côté, le nécessaire, et vous n'aurez à vous occuper de rien. Eh! bien, quoi? Vous voilà toute pâle?

— C'est que je pense à Féline! Féline, qui me cherche déjà, qui doit être dans un état de fureur! Pour ces questions de règlements, je vais être obligée de le revoir, de lui parler? Il va retrouver ma trace. Jamais! Jamais! J'aime mieux tout perdre! D'ailleurs, je ne tiens pas à l'argent!

— Vous ne savez pas ce que vous dites, murmurait avec un soupir étouffé la femme Lesoir.

— Non, je n'y tiens pas! répétait Irène en secouant sa petite tête blonde ébouriffée d'or. J'aime le travail, je gagnerai toujours juste assez pour vivre. C'est tout ce qu'il me faut.

Valérie lui prit les mains.

— Calmez-vous! M. Brocatel a songé à cela. Il songe à tout. Les choses seront faites par l'entremise de son avoué, des gens de loi, sans que vous ayez à voir ce Féline, sans que le lieu de votre retraite soit connu de lui, — ni de personne autre, si vous le voulez.

— Je crois bien que je le veux! Seulement, où serai-je assez en sûreté pour qu'on ne puisse pas venir me tourmenter et me prendre, si on me découvre?

— Mais ici, dit Valérie.

— Ici? s'écria Irène en joignant les mains. Ici, dans cette petite chambre si loin? sur les jardins? et à côté de vous? C'est vrai? Vous voulez bien?

— Pas moi, ma petite, M. Brocatel. C'est lui le maître, et c'est à lui qu'appartient la maison.

— Oui, mais je sens que c'est tout de même à vous que je dois tant de bienveillance, à la façon dont vous avez su parler de moi. Où serais-je sans vous? Quand je me suis arrêtée rue Doudeauville, et que j'ai pris la file à la suite de ces malheureuses, j'étais bien abattue, je pleurais, je n'avais pas conscience de mon état. Je ne savais plus ce que je faisais, où j'allais. J'échouais là, sur le trottoir, comme une pauvre chose balayée. Et à la minute, en vous voyant à côté de moi, j'ai été apaisée. C'est singulier. Je ne vous connaissais pas et je vous ai pour ainsi dire reconnue. Vous aviez l'air de m'attendre.

— C'est bien la vérité, confirma Mme Lesoir. Je vous attendais sans vous connaître ; et moi aussi, quand je vous ai vue, je me suis dit : « Voilà quelqu'un pour moi. » Avant d'avoir échangé un mot, nous nous entendions. Je me suis rapprochée de vous, de plus près, non seulement avec le corps...

— Mais aussi du regard, de toute la pensée, je l'ai bien remarqué. Votre présence et votre attitude m'encourageaient. Vos yeux étaient tristes comme les miens, et pourtant, tout au fond, j'y voyais un sourire. Ces femmes qui nous entouraient avec une curiosité si méfiante nous resserraient davantage encore l'une contre l'autre. Nous étions — en face d'elles — toutes les deux ensemble ; nous formions deux camps. Après cette première coïncidence des papiers d'identité qui nous manquaient et malgré laquelle nous avons

tout de même été acceptées, combien j'ai admiré la gentillesse que vous avez eue de toujours dire comme moi, pour les chaussures, pour la douche, pour la soupe, jusqu'à la fin, quand j'ai déclaré que je voulais partir et que vous l'avez voulu aussi, pour ne pas me laisser m'en aller seule ! Alors, si je n'avais rien dit... qu'auriez-vous fait?

— Je serais restée.

— Vous ne seriez pas rentrée ici, dans votre bon lit?

— Mais non.

— Pourquoi?

— Pour ne pas vous perdre.

— Et quand vous m'auriez perdue? Quand vous me perdriez demain? Le beau mal! Quelle peine en auriez-vous? C'est trop tôt pour m'aimer.

— Ça n'est jamais trop tard pour l'essayer. Sans doute je ne peux pas encore avoir d'affection pour vous, mais vous m'êtes sympathique et dès hier j'étais résolue, — vous ayant rencontrée, — à ne pas vous abandonner. Si vous aviez couché rue Doudeauville, j'y aurais couché également.

— Je ne pouvais pas.

— Ce n'est pas si mal que vous croyez, fit Valérie d'un air appréciateur.

— J'en suis bien sûre, repartit Irène, mais ce n'était pas la crainte d'être mal. Je ne suis pas princesse.

— Qu'était-ce donc?

— L'horreur et le dégoût que me causaient ces femmes, après leurs ignobles propos! Monter dans ce dortoir, me déshabiller, me coucher devant

elles, à côté d'elles, subir leurs histoires de lit, les entendre rire, chuchoter, cracher, faire leur sabbat dans l'ombre, à la veilleuse... Non ! non ! et d'abord je n'aurais pas pu m'endormir. Il m'aurait semblé à chaque instant, sentir quelqu'une d'entre elles, celle qui louchait, ou celle à la main fourchue, ou l'autre avec l'affreux trou de son oreille raclée, se pencher sur moi, me souffler sur le front, toucher mes pieds...

— Vous auriez dormi tout de même. A votre âge on dort partout.

— Mais quel réveil ! au petit jour gris, en retrouvant dans les traversins défoncés, parmi les draps fripés, noirs de tabac, ces visages effrayants aux cheveux sales, ces bras demi-nus hors des manches.. Tandis qu'ici, quel soulagement, quelle douceur, quand j'ai rouvert les yeux !... J'entendais des oiseaux et le soleil était partout.

Valérie approuva :

— C'est vrai. Le soleil donne.

— Ah ! je ne regrette pas de vous avoir suivie ! déclarait Irène, toute vibrante.

— Mais pourtant, d'où vous venait, accentua la femme Lesoir, en la fixant de son clair regard, cette confiance si grande? Les petites marques d'intérêt que j'avais pu vous témoigner n'étaient tout de même pas suffisantes pour que, sans rien savoir de moi, vous vous laissiez ainsi conduire la nuit, là où il me plaisait de vous mener ! Même aujourd'hui, vous ne jugez pas que c'était bien irréfléchi, et d'une imprudence extraordinaire?

— Non ; et je vais vous dire ce qui m'a surtout

mise avec vous en entière sécurité. C'est quand vous m'avez hier, dans le restaurant, priée de vous appeler tout haut...

Elle s'arrêta, ayant à présent quelque pudeur à prononcer, en plein jour, le mot sacré.

Valérie le dit : maman.

— Oui, répondit Irène. Cette demande si inattendue et si bizarre, à moi adressée, et d'un ton tout naturel, par quelqu'un qui ne me connaissait que depuis une heure, me causa une émotion dont vous ne pouvez pas vous douter. Je me figurai, sans même chercher à comprendre à propos de quoi vous venait cette idée, que c'était du moins ma tante, ma chère tante gardienne qui tout à coup vous l'inspirait, pour me faire ainsi connaître qu'elle était toujours là d'abord, qu'elle me continuait sa vigilance et son appui, et ensuite pour vous désigner et vous recommander à ma confiance, d'une manière indiscutable. Il m'a semblé qu'avec un pareil mot, elle et vous, la morte et la vivante, vous ne pouviez pas me tromper. Et je vous ai accompagnée aveuglément. J'étais bien tranquille.

— L'êtes-vous toujours?

— Pas plus. Mais, maintenant, permettez-moi d'être indiscrète? Pourquoi m'avez-vous fait hier cette demande?

La femme Lesoir sourit en secouant la tête :

— Oh ! c'est tout simple, parce que je ne voulais pas, que, même en nous voyant ensemble, on vous prît pour une jeune fille *seule*, parce que je ne voulais pas qu'à cause de votre grand deuil, on

vous supposât orpheline, sans appui naturel et sans protection, et que je trouvais plus convenable qu'à cette heure, sur ce boulevard, dans ce café, et à votre âge, vous eussiez l'air d'être avec votre mère. Voilà.

Irène, attendrie à ces mots, eut un mouvement spontané vers sa compagne, comme pour la remercier en l'embrassant, mais il lui sembla, aussitôt, — fut-ce à tort? — que cet élan produisait chez Valérie un effet contraire et que celle-ci au même instant se reprenait, se refermait. Nuance imperceptible, sensation plutôt que sentiment. La jeune fille l'éprouva néanmoins avec assez de clairvoyance pour ne pas insister, et un peu déçue, — cela n'allait pas jusqu'à la peine, — elle se retint.

La femme Lesoir disait sur un autre ton comme quand on veut changer de conversation :

— Je vous préviens qu'aujourd'hui nous déjeunons chez M. Brocatel.

Irène s'étonna :

— Comment? Moi?

— Oui, c'est un homme si bon! De temps en temps, il me fait l'honneur de m'inviter : eh bien! malgré la différence de nos conditions, jamais je n'ai souffert, près de lui, de la moindre gêne. Il sait tout de suite vous mettre à l'aise.

Valérie s'était levée.

— En attendant, puisque vous n'avez rien à faire d'ici là, je vais vous présenter à Mlles Dandin. Ce sont des vieilles filles, les deux sœurs, qui habitent au second. D'excellentes personnes.

— Des rentières? demanda Irène.

— Point du tout, ma petite. Des travailleuses. A part le propriétaire, d'ailleurs, il n'y a pas de rentiers dans la maison. Tous les locataires sont, plus ou moins, des besogneux, qui ont grand mal et grand mérite à joindre les deux bouts. Ces demoiselles Dandin réparent les vieilles tapisseries. Leur appartement a ses fenêtres sur la cour, et elles emploient une dizaine d'ouvrières installées à côté, dans deux salles qui ont vue sur le jardin. Venez, cela va vous amuser.

V

LES DEMOISELLES DANDIN

Le passé qui meurt ne disparaît pas complètement.

En dehors de son histoire, de ses souvenirs, de ses vestiges de pierre, des marques profondes qu'il imprime sur le sol comme les lettres de son nom, comme sa signature à la fin du livre, il laisse après lui des contemporains de ses époques, pour monter la garde, des types de son humanité, de ses classes, de ses métiers, qui le représentent parmi nous, le prolongent et l'expliquent, espèces de commissionnaires de ses mœurs, de délégués de son esprit, héritiers de ses qualités et de ses défauts, images de son charme et de son caractère.

Ces vivants, ou plutôt ces survivants, sont-ils des oubliés, des réservés en vertu d'un pacte

mystérieux conclu entre le passé et la mort pour que celle-ci n'y touche pas et les maintienne durant une période plus ou moins étendue dans la stabilité de leur force et la plénitude de leur saveur? Ou bien ne sont-ils reproduits, à dessein, que par moments et à de certains intervalles, afin que le présent n'en perde pas tout à fait la mémoire, le sentiment?

Peu importe. Ils existent.

A moins d'une grâce qui ne leur est presque jamais accordée, ils ne soupçonnent pas leur originalité, leur rôle, leur mission; ils ne « posent » pas, ils croient qu'ils sont « comme tout le monde » et c'est ce qui fait le naturel de leur pittoresque puissant.

Et plus rares qu'eux sont, il faut bien le dire, ceux qui savent les reconnaître.

Combien les croisent, les fréquentent, sans se douter qu'ils se frottent à des « revenants » !

Mais quelle pensive joie éprouve, en revanche, l'amoureux du passé à discerner autour de lui ces inconscients modèles, à les regarder et à les étudier! car ils n'ont pas été simplement ressuscités pour le plaisir et la distraction mais surtout pour notre enseignement.

Ils sont chargés de nous servir de termes humains de comparaison, dans le bien comme dans le mal, avec les vivants d'aujourd'hui.

Sans pulluler, ils sont cependant en plus grande quantité qu'on ne se l'imagine, et tous les milieux, tous les états, toutes les fonctions fournissent, pour tous les temps écoulés, leurs personnages

respectifs, en haut et en bas, à tous les degrés de l'échelle sociale, à la ville et aux champs, à la boutique et au salon, dans la maison et dans la rue.

Il suffit d'être en aimantation avec autrefois, de posséder le don de clairvoyance antérieure, pour retrouver du premier coup, jusque sous les habits modernes qui se dénaturent à leur contact, un lansquenet, une ribaude, un clerc, un chanoine, un sergent du moyen âge, un ligueur et un mignon, des femmes de la Renaissance et du siècle de Louis XIV, des Clouet et des Largillière, un membre du Parlement, une précieuse et un raffiné de Louis XIII ; un rémouleur, un apothicaire et un spadassin ; une bergère et un perruquier Louis XV ; une marquise, un procureur, un cocher de carrosse ; un garde-française et un jacobin, une tricoteuse et un grognard ; un demi-solde, un page de Charles X et un bourgeois Louis-Philippe, et tous effarants de vie personnelle, criants de vérité, *purs*, *frais* de façons, d'accent, de geste, de tics, de pensées, étant de l'endroit même, de la profession, de la circonstance et n'ayant pas bougé, datant du règne, de l'année.

Mlles Dandin, coiffées de ce beau nom classique, tout droit échappées du dix-huitième siècle, étaient de ces légataires directes du passé.

Filles d'un négociant en vins du Gâtinais, ruiné par de mauvaises affaires et restées bientôt seules avec leur mère quand celle-ci devint veuve, elles avaient vécu la première moitié de leur vie à Orléans où elles occupaient une vieille maison dans

laquelle étaient nés leurs parents et grands-parents. Cette maison se trouvait au milieu de la rue Pourpointelle, qui commence rue des Chats-Ferrés et finit rue Chasse-Coquin.

Mme Dandin, une brodeuse aux doigts de fée, apprit à ses enfants tous les ouvrages à l'aiguille, et rapidement elles arrivèrent à l'égaler. Dès leur jeunesse, on savait dans tout le département, et même jusqu'à Étampes, qu'elles travaillaient « comme des anges ».

De ce talent elles s'étaient fait un gagne-pain.

Forcées de vendre, après la mort de leur mère, la maison familiale, pour achever de payer les dettes de monsieur leur père, elles avaient dit adieu à Orléans, et Paris les avait prises. A la suite de plusieurs essais à l'Ile-Saint-Louis, sur la montagne Sainte-Geneviève, au Marais, toujours dans des vieux quartiers, elles s'étaient fixées depuis 1904, c'est-à-dire depuis dix ans, à l'hôtel Pommelé, où M. Brocatel avait été heureux de leur louer, à un prix infime et avec un bail illimité, un des appartements du second.

Orphelines d'assez bonne heure, elles n'avaient jamais voulu se quitter. Un sang calme et régulier coulait dans leurs veines. L'homme les effarouchait ; elles se trouvaient parfaitement heureuses l'une près de l'autre. A quoi bon dès lors se marier?

Elles ne s'y seraient décidées que dans un cas spécial dont elles posaient fermement les conditions : celui de deux frères, honnêtes, possédant presque toutes les qualités et aussi unis qu'elles, et qui auraient demandé leur main à toutes deux,

de façon que le double mariage se fît en même temps, le même jour, et sous cette obligation que non seulement chaque promis plût à sa fiancée, mais qu'il fût aussi agréé par sa future belle-sœur, car ces mariages n'étaient possibles que si les deux maris acceptaient que l'on vécût tous les quatre ensemble.

Ces frères-là, — on ne savait pourquoi, — ne s'étant jamais rencontrés, elles avaient coiffé Sainte-Catherine et étaient restées vieilles filles.

L'aînée s'appelait Marguerite et la cadette Marie.

Mais, par une règle du vieux temps où, pendant plus de deux siècles, tous les noms de baptême dans la petite et moyenne bourgeoisie, aussi bien pour les filles que pour les garçons, se transformaient en leurs diminutifs populaires, Marguerite était, dès le jour de sa naissance, devenue Gogote et Marie, Manon. Leurs grand'mères, leurs aïeules s'étaient appelées ainsi. Elles continuaient.

Un moment, le commerce des soieries et des vieilles étoffes les tenta, mais elles durent bientôt y renoncer parce que les prix, en s'élevant, leur rendaient de plus en plus difficile l'achat de ces tissus.

Depuis leur entrée à l'hôtel Pommelé, elles s'étaient exclusivement consacrées à la réparation des tapisseries, de tout genre et de toute grandeur.

Gogote, à l'époque où se passe cette histoire, avait soixante-deux ans et Manon cinquante-sept.

Gogote, enfant, avait réchappé d'une petite vérole dont quelques traces lui étaient restées, juste assez pour ne pas l'enlaidir et donner au

contraire du relief à sa physionomie. L'œil noir, la lèvre rouge avec un gros nez à tabac, des sourcils drus, de fortes pommettes et des traits masculins, elle avait des cheveux gris, — toujours pleins de bouts de laine de toutes les couleurs, — relevés et envolés en boucles éparses autour d'un front bombé. Elle portait, pour travailler, de larges lunettes rondes en fer, et des dés de fer également, à l'index et au pouce, ainsi qu'un archer gaulois. Vêtue, en toute saison, de lourdes jupes de serge ou de futaine à plis nombreux et serrés, elle nouait par-dessus, à ses hanches trapues de ménagère, un tablier de cuisine à trois poches, tel qu'on les coupait depuis deux cents ans, dans sa famille, d'un beau bleu lavé de montagne ou de forêt. La guimpe, bien tendue sur les pelotes de la poitrine, se hérissait d'épingles et d'aiguilles, et au bout d'un cordon noir des ciseaux lui pendaient au côté.

Prompte aux décisions, le verbe haut, ne craignant pas, quand il le fallait, la dispute avec les fournisseurs et les marchands, Gogote était « l'homme » de ce ménage dont Manon était la femme.

Celle-ci se présentait tout l'opposé de sa sœur. Blonde, pâle et frêle, douce et soignée, elle avait des cheveux sages, un nez fin, des yeux de pervenche. Tandis que l'aînée se montrait toujours tête nue, la cadette s'entourait le visage d'une fanchon de soie prune attachée sous le menton. Ses tabliers, à elle, étaient à dessins et à fleurs. Ses poignets nus et son cou dégagé se paraient inva-

riablement, en guise de collier et de bracelets, de rubans de velours. De jolies chaussures ou des mules à talons faisaient ressortir l'élégance de son pied, à côté de ceux de Gogote remplissant comme un boisseau de noix de forts souliers à cordons.

Gogote était presbyte et Manon myope. On eût dit deux canevas différemment recouverts. Gogote avait été faite au gros point et Manon au petit. La première avait l'air d'un Perronneau et la seconde d'un Latour. Et cependant nul ne pouvait s'y tromper, c'étaient bien les deux sœurs.

Elles s'adoraient. Jamais ne s'élevait entre elles le moindre nuage. Leur affection s'exprimait avec une politesse enfantine et délicieuse. Elles s'appelaient : « Mon petit chat, mon chérubin, ma caille. » Ou bien des solennités : « Madame, Mademoiselle, comtesse, baronne, » en se disant toujours vous.

Ou encore, avec des inflexions et des inclinaisons dévotes : « Ma mère, ma sœur, ma fille, monsieur l'abbé... » Pour rire, s'amuser, même en gardant le sérieux.

Leur travail de « réparations » était quelque chose d'admirable. Il fallait l'avoir vu pour le croire.

On leur apportait des loques, des guenilles, des trous, et elles vous rendaient un paysage, une scène, un tableau. Elles bouchaient le vide, reconstituaient la façade ou la figure, retrouvaient la perspective et le plan, les étendues de terre et les bandes de ciel.

Ces tapisseries, reléguées souvent et oubliées pendant des éternités dans les granges, les gre-

niers, ou cachées dans les caves, qui avaient souffert de l'incendie, de l'inondation, tantôt rongées de soleil et tantôt pourries de salpêtre, ayant recouvert du fumier, des tas de bois, des meules, des châssis de serre, et reçu la pluie, et bu la neige, recueilli les feuilles d'automne, les fientes des bêtes... ces demoiselles les exhumaient réduites aujourd'hui à l'état de grappes, de torchons et de serpillières, et les recomposaient, les ranimaient de leurs cendres.

Laborieuses, candides et gaies avec du jugement, des opinions nettes, c'étaient les créatures mises exprès au monde pour vivre en cet endroit de Paris, dans cette vieille demeure, et y exercer ce métier qui les rattachait davantage au passé dont elles descendaient, issues en droite ligne, duquel il semblait à chaque instant, comme d'un tapis secoué, les voir tomber. Elles en faisaient partie malgré elles, inconsciemment ; elles en étaient les possédées, et non les maniaques ; elles l'avaient moins dans l'esprit et la volonté que dans le sang.

Ces tentures qu'elles raccommodaient, et au milieu desquelles se déroulait pour elles l'existence, étaient leur toile de fond distinctive et appropriée, leur horizon normal. Ne devaient-elles pas à ces grandes pages sombres sans tristesse, à ces vigoureuses histoires bleues et jaunes le plus clair et le plus solide de leurs pensées, le principal sujet de leurs entretiens ? Ces *verdures*, c'était leur campagne. C'est ainsi, d'après leur arrangement, leur lumière et leur coloris qu'elles comprenaient et voyaient les arbres, les fleuves, les rochers, les oiseaux.

Les jardins du couvent n'offraient pas une sensible différence avec les plantations de l'aiguille et les beaux décors de la laine. Ces quinconces, ces plates-bandes, ces buis monastiques, ces toits rugueux, ces cours centenaires, cette chapelle, les Sœurs en costume, les outils de jardinage, les scènes de liturgie champêtre que ramenaient les fêtes du printemps et de l'été, dans le suave évangile du matin, aux vêpres brûlantes de l'après-midi, à la bénédiction du soir sous les lampes bleuâtres... tout cela calme, et « vieux tons », c'était encore une tapisserie.

Sortant très peu, ne s'absentant pas, ne prenant jamais de vacances, telles vivaient, comme autrefois en leur province, aux bords du fleuve Loire, ces demoiselles Dandin, chez lesquelles Valérie amena Irène Olette.

La jeune fille passa là deux heures délicieuses, et quand il lui fallut descendre pour aller déjeuner chez le propriétaire, les vieilles personnes, penchées sur la rampe du grand escalier, lui disaient avec des mains agitées dans le vide : « Au revoir, mignonne ! A bientôt, mon chou ! »

VI

LA PLUS GRANDE DISCRÉTION

En se mettant à table, Irène était grise encore de l'accueil que lui avaient fait Gogote et Manon, et les ouvrières.

Le déjeuner, — qu'elle redoutait, — ne fut pas triste. A peine d'abord eut-elle vu M. Brocatel qu'il lui plut. Tout le monde, dans cette maison de conte de fées, lui plaisait.

Elle répondit avec un entier abandon aux nombreuses questions qui lui furent posées, et c'est avec l'attention la plus émue qu'elle écouta ensuite l'homme aux yeux noirs et à la belle figure quand, après le dessert, une fois que la domestique se fut retirée, il lui parla.

Il s'exprimait par petites phrases, qu'il soulignait d'un geste court, et la bienveillance de son accent n'en excluait pas la fermeté.

— Tout ce qui m'a été raconté sur vous, mademoiselle, m'a beaucoup intéressé. Je vais, — comme on vous l'a dit, — m'occuper du règlement de vos affaires. Vous avez un métier, il faut l'exercer. Vous devez au plus tôt reprendre votre commerce, rouvrir la maison de reliure. Si c'est un peu lourd pour vous au début, on vous aidera. Pour assurer votre tranquillité, vous quitterez le logement de la rue des Fossés-Saint-Jacques, et nous tâcherons d'installer ici, ou tout près d'ici, votre nouveau magasin. Cette organisation peut prendre quelques semaines. Comme d'ici là, vous vous ennuieriez de rester oisive et qu'il faut travailler, que c'est le devoir de tous, même de ceux qui pourraient s'en dispenser, vous verrez ce qui vous convient davantage, ou de faire de la couture, ou d'aller chez les demoiselles Dandin, à moins que vous ne préfériez les écritures, la comptabilité.

Irène s'apprêtait à lui dire tout de suite ce qu'elle choisissait, il ne lui en laissa pas le temps.

— Ne vous hâtez pas ! Réfléchissez. Vous vous arrangerez après, là-dessus, avec Valérie. C'est à elle que je délègue mes pouvoirs. Je vous demande de l'écouter, et, — ne vous effrayez pas du mot, — de lui obéir. Sans doute, il n'entre pas dans mon idée de vous tenir prisonnière, ni même de vous surveiller. Vous restez libre, vous pouvez sortir, mais vous n'êtes pas une enfant, vous savez déjà ce que c'est que la vie et ses dangers, la rue et ses pièges, le désordre et ses tentations? Pensez-y toujours.

« Vous comprenez bien aussi, puisque pour le moment et jusqu'à nouvel ordre vous êtes seule au monde, qu'il ne saurait y avoir d'un côté, protection, s'il n'y avait, de l'autre, docilité. Votre intelligence et votre cœur nous rendront, à tous les trois, j'en suis sûr, cet échange de sentiments agréable et facile.

« Enfin, vous voudrez bien ne rien dire, à personne, de ce que je fais pour vous, ni la façon dont vous m'avez connu, aussi bien moi que Valérie, ni donner votre adresse à moins que ce ne soit à des gens d'une parfaite honorabilité, ni attirer l'attention d'aucune manière sur la maison et ceux qui l'habitent. C'est d'ailleurs votre intérêt. Ainsi, la plus grande discrétion.

— Je vous la promets, monsieur.

— J'en prends acte, mon enfant.

Valérie, pendant ce discours, s'était écartée un peu, et tournant le dos, regardait de l'argenterie rangée dans une vitrine

VII

OU PANTEAU CONTINUE A JOUER DE MALHEUR

Panteau avait quitté M. Brocatel dans un véritable état de colère.

« J'ai eu affaire, pensait-il, à un damné bourgeois. Quel jour qu'on les tue? J'aurais dû aller heurter l'autre espèce, le coquin d'église. Du drôle en pantalon non seulement je n'ai rien décroché, mais c'est lui qui m'a tiré les vers du nez. Mes noms, profession, où je demeure, il sait tout de moi, cet indiscret ! et moi, je m'en retourne à pied, sans bagages, ignorant la seule chose que je voulais, qui me démange au cœur, l'adresse de la bonne femme et de son aurore de fille. C'est du guignon ! »

Quand on n'a pas la conscience tranquille, ou que l'on porte en soi un gros secret que l'on tient à cacher, — qu'il s'agisse d'une nouvelle ou d'un sentiment, — tout vous est sujet de méfiance. A chaque minute, on s'imagine que votre secret est découvert, qu'il vous échappe, se lit dans vos yeux, se trahit dans votre maintien, dans les plus insignifiantes de vos paroles, et que votre silence lui-même le crie.

Isidore, amoureux fou depuis la veille, n'était pas éloigné par instants de croire que M. Brocatel avait perçu tout de suite le vrai motif qui le guidait et cette idée lui causait une vive inquiétude.

Il se voyait, du premier coup, *brûlé*.

Il avait beau se prouver, à la réflexion, l'inanité de ses craintes, il n'en restait pas moins soucieux.

Il avait déjà été blessé que la concierge, — une énorme dinde, — l'eût fait monter par l'escalier de service. Quand il le redescendit, son humiliation s'accrut de l'échec qu'il venait de subir.

En traversant la cour de l'hôtel il coucha en joue les fenêtres, tout autour de lui, dans une sorte d'avidité instinctive.

C'est à ce moment qu'Irène le reconnut.

Mais lui, ne la vit pas.

Cependant son attitude avait paru suspecte à Mme Précipice qui, debout près de sa loge et crispée au manche de son immobile balai, l'observait sans complaisance.

— Qu'est-ce que vous regardez en l'air? lui demanda-t-elle.

— La lune.

— En ce cas, c'est d'en face dehors qu'on la voit le mieux ! avertit tout d'un trait cette femme avisée.

Isidore allait renvoyer « quelque chose », mais ses yeux étant tombés sur le groupe extravagant de Plouf et de Bobine superposés, il ne put s'empêcher de rire en lançant :

— « Ben ! vrai ! En v'là des postures ! »

Pour suffoquer Mme Précipice, il n'en fallait pas tant qu'un pareil langage. Mais quand elle vit le cynique inconnu, qui s'était rapproché « de ses enfants », se baisser et allonger la main vers la douce Bobine, elle poussa un cri :

— N'y touchez pas !

En vain Panteau protestait :

— C'est pas pour y faire du mal !

— Pourquoi donc en ce cas?

— Pour la caresser.

— On ne caresse pas les poules !

— Avec ça, la mère ! On s'en prive !

Perdant toute retenue, le jeune homme avait alors donné à sa libre gaieté un cours si furieux que Mme Précipice en était restée, ainsi qu'elle le dit plus tard : « comme une pagode ».

Enfin, « ce malhonnête » ayant franchi le seuil, la concierge avec indignation referma sur lui, à deux mains et à dix doigts, la porte cochère.

VIII

OU PANTEAU SE RATTRAPE

Bien qu'il n'éprouvât pas le besoin de retourner à l'avenir chez M. Brocatel, et tout en étant à mille lieues de supposer que l'hôtel abritât son adorée et celle qu'il croyait être sa mère, Panteau ne ressentit pas moins une nouvelle contrariété de l'incident survenu entre lui et la femme à la poule.

Il n'avait décidément pas de chance.

Après avoir été tout à l'heure joué par le propriétaire, il trouvait le moyen, — ce qui était beaucoup plus grave, — de se faire mal voir de la concierge.

Il avait gagné, rue de Sèvres, le trottoir d'en face, et de là, il regardait, non pas la lune, mais cette porte qu'on venait de lui fermer au nez.

Pourquoi restait-il là?

Qu'attendait-il?

Rien.

Il rageait.

C'est un état pénible et douloureux, mais qui a son charme amer. Comme s'il avait des dents, l'esprit grince, la pensée va plus vite, et le cœur bat plus fort. Tout s'accélère en vous. Les sens sont aiguisés, les nerfs sont tendus. La volonté combative est bandée ainsi que la corde d'un arc. On est sous pression de ruse et de désirs méchants. On guette, on combine, on manigance, on se tortille, on se ramasse, on se retient pour mieux bondir et pour mieux éclater. On vit double, dans le ronflement interne et la trépidation d'une machine actionnée par l'astuce et la fureur.

Panteau était en train de goûter ces âcres délices quand il vit la porte de l'hôtel s'ouvrir, juste assez pour livrer passage à quelqu'un qui se coula dehors, de côté, presque timidement, comme pour tenir moins de place et ne pas fatiguer le battant.

C'était un homme tâtant la soixantaine, coiffé d'un grand chapeau à la Rembrandt.

Un manteau pluvial de drap noir, attaché haut par une agrafe à double coquille d'argent, drapait ses étroites épaules et tombait jusqu'à ses jarrets. Cette rotonde, à plis nombreux, lui cachait entièrement les bras.

De taille moyenne et plutôt petit, les cheveux

bien peignés, mais longs, comme le veut le port du feutre à larges bords, et enroulant exactement l'oreille ainsi que la queue d'un chat quand il s'en entoure les pattes, le nez candide et rond, la joue pleine et un peu frottée de couperose, il avait tout à fait l'aspect, — avec, en plus, sa moustache civique et son menton débonnaire, — d'un bourgmestre de théâtre.

Il marchait « ratatin », les genoux pliés, traînant le pied à plat.

Panteau n'eut besoin que d'un coup d'œil pour connaître que cette créature excellente habitait la maison.

A quoi vit-il cela, direz-vous? Mais à son air, qui ne pouvait pas tromper.

On prend à son propre insu pour sortir de chez soi, surtout dès le matin, et quand c'est la première fois de la journée, un air tout particulier d'épanouissement ; on a une façon vaniteuse d'ouvrir et de braquer la narine, de humer la rue, d'inspecter, d'entrer à nouveau dans la circulation publique et dans le bain de la vie, incapable de ne pas frapper le témoin le plus distrait.

Il était évident, certain, que ce bonhomme demeurait à l'hôtel Pommelé.

Il avait tourné à droite et descendait la rue de Sèvres.

Panteau le suivit.

Le vieillard ne semblait pas pressé. Du regard et de la langue, sans s'arrêter, il caressa et lécha, de loin, une rangée de « puits d'amour » disposés déjà dans l'étalage du pâtissier Gerboise, et arrivé,

après les rues Sainte-Placide et Dupin, à un marchand d'oiseaux situé vis-à-vis le square du Bon Marché, il entra dans la boutique.

Isidore, resté sur le trottoir, prit part aussitôt aux récits de voyage d'un perroquet qui, se balançant sur la grand'vergue de sa cage, racontait : « J'arrrrrive du Brrrésil ! Lâ mérrr était grrrôsse ! Quel mal de cœur, mon chérri ! Ah ! qu'on a ri ! Qu'on a vomi, Biribi ! Ah ! ah ! ah ! ah ! »

Cependant, le bourgmestre achetait des graines qui lui étaient versées d'abord dans le creux de la main.

Il ressortit au bout d'un instant et continuant sa promenade par la Croix-Rouge et la rue de Rennes, il gagna rue Bonaparte, un peu avant la rue Jacob, le grand magasin d'articles de peinture qui porte pour enseigne : *A la Palette d'or*.

Comme plusieurs tableaux étaient exposés à l'étalage, Panteau prit son temps pour les admirer.

Le bonhomme était connu dans la maison ; il recueillit des sourires qu'il rendit avec un geste familier. On lui offrit une chaise. Il choisit alors une douzaine de couleurs en tubes, deux pinceaux de martre noire et une brosse queue-de-morue en sanglier de Lorraine. La demoiselle vendeuse lui fit du tout un agréable petit paquet, noué d'une jolie ficelle, comme pour une dame. Il avait l'air de porter un cadeau à un enfant.

Ayant pris congé de la caissière, il se retrouva dehors.

Il faisait un temps merveilleux. C'était une de ces matinées incroyables et étincelantes, où,

entre deux menaces bleues et noires de giboulées, s'inscrivent déjà dans le ciel des promesses printanières.

L'homme à la rotonde allait maintenant vers le quai, toujours suivi, et d'assez près, par le fidèle Isidore.

Comme il arrivait au coin de la rue Visconti, une auto des postes dévala en trombe derrière lui, rabotant le trottoir qui, à cet endroit, est tout juste large pour une personne ; il n'eut que le temps de se jeter contre le mur, mais dans la brusquerie du mouvement, le paquet sortit de sa ficelle et les tubes de couleurs se répandirent à terre.

Il se penchait, consterné, quand une voix joyeuse dit :

— « Vous pliez pas ! Je vais vous ravoir vos cartouches ! »

C'était Panteau qui, déjà baissé, ramassait vivement les pinceaux, la brosse, le cobalt, le jaune-de-Naples, le brun Van-Dyck... Tout se retrouva. Il n'y eut de perdu que le vert-de-vessie sur lequel un garçon boucher avait mis le pied en sifflant et qui répandait ses entrailles comme un gros insecte éventré.

L[illegible]llard se confondait en excuses :

[illegible]ment, monsieur...

[illegible]emerciez pas ! C'est un plaisir...

[illegible]s vous, reprenait le bonhomme, en remet-[illegible] fournitures dans sa poche, je ne sais pas [illegible]ent j'aurais fait, car si les yeux, le cœur et [illegible]igts sont toujours bons, les jambes, dame... [illegible] jambes, ça n'est plus ça !

— La jambe est pas tout dans le monde! affirmait Panteau. Et puis pour vous, c'est moins de conséquence. On ne peint pas avec! Monsieur est peintre?

— Vous l'avez deviné? demanda le boniface, avivé par une joie candide qui lui empourprait le visage.

— Sans doute!

— A quoi?

— Au chapeau. Et puis aux machins à l'huile qui viennent de se garer.

Alors, le bonhomme souleva lentement son feutre et dit avec respect :

— C'est la vérité, monsieur, je suis peintre.

On comprenait qu'en se découvrant il saluait l'*Art* beaucoup plus que Panteau.

Il demanda, le sourcil interrogateur :

— Aimeriez-vous la peinture?

— Si je l'aime! s'écria Isidore, qui se sentait sur un bon terrain. Au point que plus d'une fois, monsieur, j'ai pleuré de ne pas l'avoir embrassée. A présent, c'est trop tard. Et puis, j'ai une profession.

— Laquelle?

— Garçon limonadier, dit Panteau avec dédain. Y a loin d'avec Rubens!

— Pas si loin que vous le croyez, mon ami, répliqua le bonhomme. Nous n'êtes pas sans avoir entendu parler de Brauwer?... Adrien

— ...Un peu, fit en détournant le re teau que ce nom frappait pour la pre

— Eh bien! Brauwer fut valet de t

ça ne l'empêcha pas d'égaler Van Ostade. Il faisait le clair-obscur comme un dieu. Il mourut, hélas ! dans la misère, à l'hôpital d'Anvers. Il avait trente-deux ans... Et on l'enterra au cimetière des Pestiférés...

— C'est malheureux ! prononça Isidore.

Le vieillard, tristement, hochait la tête. Mais il chassa tout à coup ce pénible souvenir, et, tapotant de sa main droite, aux doigts allongés comme s'il tenait le pinceau, la poitrine d'Isidore :

— Puisque vous goûtez la peinture, jeune homme, je vous invite à me venir voir...

— Ma foi, monsieur, ça n'est pas de refus !

— Le mercredi ou le vendredi.

— Le matin?

— L'après-midi. Jusqu'à quatre heures.

— Ça ne m'est pas commode. Mais je m'arrangerai. L'adresse?

Panteau l'attendait, la disait déjà à part lui : « 83 *bis*, rue de Sèvres. Parbleu ! »

— Là, dit le vieillard, en indiquant, de son petit bras tendu, la rive droite et les quais.

— Bah ! fit Panteau, surpris. Où donc c'est-il?

— Au Louvre. Cabinet 7. Devant l'Hobbema.

— Au Louvre... Hein?... Devant l'O... quoi?

— Vous ne connaissez pas?... Il ne connaît pas Hobbema ! gémit le bourgmestre... Allons, je vais vous l'écrire.

Tirant un portefeuille de chagrin, à patte, il y prit une carte de visite, large et basse, au verso de laquelle il traça au crayon quelques lignes.

Puis, la lui remettant :

— Voici, monsieur, avec mon nom. Je vous remercie.

Il s'inclina, la main au feutre :

— Votre serviteur !

— C'est moi qui le suis, monsieur, assurait le jeune homme. Comptez que vous me verrez. Isidore Panteau. Pour vous ramasser ce qui tombe. Chaque fois que vous aurez besoin.

Le bonhomme s'en allait, de son même petit pas de parquet.

Isidore, demeuré seul, lut la carte qui était ainsi faite et conçue :

CIVILIS, GUILLAUME POOTIUS,

MEMBRE D'HONNEUR

DE L'ACADÉMIE NÉERLANDAISE,

Peintre,

Restaure tous les Maîtres.

Par derrière étaient ces mots qu'il venait d'écrire :

On le trouve le mercredi et le vendredi, au Louvre, cabinet 7, *devant* le Moulin à eau *d'Hobbema, qu'il copie depuis vingt-sept ans.*

— Voilà une poire en or, et joufflue ! songeait Panteau. Ma langue me dit : Vas-y, vas-y ! Ce vieux fruitier doit connaître le Brocatel, et probablement la femme Lesoir. Je saurai par lui l'adresse.

Il reprit, tout gaiement, le chemin du boulevard des Batignolles, car il fallait qu'il fût à dix heures à *la Sortie des Bains.*

IX

MONSIEUR GUILLAUME

Quelques années auparavant, en 1906, il était arrivé un grand malheur aux dames de Saint-Maur.

Sœur Sainte-Opportune avait crevé l'œil au Père de Brisacier. L'œil droit.

Voici comment cela s'était passé.

La pauvre fille, montée sur un escabeau dans le parloir, époussetait pieusement un matin le portrait du Révérend Père, lorsque l'escabeau avait glissé. En voulant se retenir, elle s'était appuyée malgré elle contre la toile et elle avait eu la douleur de voir et d'entendre son index, avec un craquement de péché, s'enfoncer tout entier dans le tableau, comme dans un pot de confitures.

Quand elle s'était décidée à le retirer de la tête du vénérable religieux, celui-ci était borgne.

A la place de la prunelle, il y avait un trou, rond comme celui d'une balle, d'une grosse balle, car sœur Opportune avait le doigt fort.

C'était pénible à voir.

Datant de l'époque et faite par un artiste inconnu, l'œuvre, honnête sans plus, ne pouvait évidemment pas « se donner » à M. Rigaud. Mais c'était M. de Brisacier ! Pensez donc ! Ancien aumônier de la reine Marie-Thérèse, confesseur de

Mme de Maintenon et des demoiselles de Saint-Cyr, ayant pris à quatre-vingt-neuf ans la charge de régir l'Institut des Écoles charitables de l'Enfant-Jésus ! Une gloire de la maison ! Cette belle physionomie, représentée précisément au sommet de son auguste vieillesse, ne devait pas rester défigurée.

Mais à qui s'adresser pour réparer le désastre?

Il était dangereux de confier ce soin au premier venu. Il fallait que ce fût quelqu'un d'expert et de déférent, qui sût et comprît ce qu'il avait dans les mains.

L'opération demandait à être entreprise avec les plus grandes chances de certitude, et à être réussie, faute de quoi l'on s'exposait à ce que l'ancien gouverneur ne regardât plus à l'avenir ses filles que de travers.

Une fois fini, on était bien obligé, bon ou mauvais, de prendre l'ouvrage tel quel.

C'était l'œil forcé. Grave affaire !

Or, ce même jour, quand, une heure après, la Mère Supérieure avait raconté l'accident à l'abbé Chamaille, aumônier de la Communauté : « C'est un peu fort ! s'était écrié celui-ci. Justement l'on m'a parlé hier, aux Missions, d'un véritable artiste, un Hollandais, digne homme, peu fortuné, qui accomplit très bien ce genre de petites choses. »

Comme il était apparu aussitôt que le doigt de la Providence se montrait manifestement pour remédier tout de suite au mal qu'avait causé celui de notre sœur Opportune, le Hollandais fut mandé dès le lendemain.

C'était Guillaume Pootius.

On ne l'eut pas plus tôt vu avec son chapeau d'histoire, ses cheveux d'évêque, sa pèlerine sans frivolité, qu'il inspira une confiance aveugle. On répondit du succès.

Et de fait, il avait rendu « son œil » à M. de Brisacier avec un bonheur inouï, à ce point que les personnes qui ne le savaient pas, se sentaient embarrassées pour dire lequel, du droit ou du gauche, était le *faux*.

Peu de jours après, M. Brocatel, apprenant de l'abbé que le Hollandais cherchait un logement avec un atelier, avait été heureux de lui proposer, aux conditions les plus engageantes, le rez-de-chaussée de l'hôtel Pommelé qui se trouvait libre, et le peintre avait accepté, pleurant de joie.

Tout le monde ainsi était content : les bonnes Sœurs d'abord, pénétrées de gratitude, — car M. Pootius, malgré leurs prières, n'avait jamais voulu leur faire payer la restauration du tableau : — ensuite le propriétaire qui, poursuivant ses résolutions de charité dissimulée, s'assurait du même coup un locataire honorable et silencieux : et le bonhomme enfin, qui pour cinq cents francs par an, — le prix ailleurs d'une piètre mansarde, — avait un appartement de trois chambres, clair, avec le bon éclairage au nord. Les deux fenêtres de la pièce qui seule pouvait servir d'atelier, donnaient en effet sur la rue de Sèvres, munies comme nous l'avons vu, de forts barreaux, ce qui ravissait le vieillard, extrêmement peureux.

Fils d'un grainetier-fleuriste, il était né à Amster-

dam qu'il prononçait Amstredam, ainsi qu'il est écrit dans les vieux bouquins en veau.

Dès qu'il lui avait été possible, à l'âge de trente ans, il était venu à Paris qui l'attirait et qu'il n'avait depuis jamais quitté. Benoîtement passionné de peinture et s'y étant adonné tout jeune, en son pays, à l'école des maîtres d'abord et aussi d'un professeur de paysage qui l'avait pris en affection, M. Pootius s'était appliqué à l'art émouvant et redoutable de restaurer les tableaux. Cet art, il le pratiquait comme un sacerdoce, avec une piété pleine de noblesse.

Hobbema était son dieu.

Le *Moulin à eau*, une des rares œuvres de ce génie que possède le Louvre, avait tellement enchanté le Hollandais quand il le connut, qu'il avait voulu le reproduire. Ayant vendu, peu de temps après l'avoir achevée, cette première copie, il en avait entrepris une seconde, qui trouva également amateur. Une troisième eut le même sort avantageux, Cela lui demandait trois à quatre mois. Il travaillait lentement et pour ainsi dire en religion.

Il avait fini par s'attacher à ce tableau, à s'y vouer, à s'en faire le spécialiste et l'apologiste, le guide, l'interprète amoureux, le traducteur attitré, le surveillant farouche.

Il s'imaginait avoir sur lui des droits spéciaux et en être un peu le propriétaire.

On ne pouvait, quand il était devant, s'en approcher qu'avec sa permission.

Il le défendait, le barrait. Il en avait pénétré à la longue toutes les beautés, les charmes les plus

secrets. Il en connaissait toutes les « valeurs », toutes les prouesses de reflets et de nuances, tous les passages merveilleux et fins. Il le savait par cœur, il aurait pu le réciter. Il l'avait copié vingt-trois fois. Il disait : « Je le peindrais les yeux fermés ! »

C'était un bonhomme extraordinaire. Par-dessus tout, un personnage de tableau.

Il offrait lui-même l'aspect frappant d'un promeneur d'Hobbema, d'un corporatif de Franz Hals, d'un liseur, d'un fumeur, d'un buveur, d'un bourgeois de Terburg ou de Pietr de Hooch. Il avait le visage bien construit, bien peint, bien modelé, l'œil petit, brillant, rond et vif, toujours piqué, mouillé d'une goutte de lumière, et ses habits faisaient des plis déterminés et significatifs comme ceux des portraits célèbres. Rien que par sa silhouette, son attitude, son geste, il situait instantanément des chefs-d'œuvre fameux, il reconstruisait des scènes, plantait des décors. Dans n'importe quelle chambre, il évoquait tout de suite les intérieurs de la vieille Hollande ; on se le représentait levant son verre à la santé d'une dame qui pointille une dentelle ou joue de la guitare. Posté au coin d'un trottoir devant quelque gros cheval blanc d'omnibus, il avait l'air d'avoir donné rendez-vous à Cuyp ou d'attendre Wouwermans. Dans le moindre bout de campagne, vide et sans caractère, il faisait, par sa seule présence, entendre une chute d'eau, mugir un bœuf, nasiller une cornemuse, voir et tourner un moulin... qui n'y étaient pas. L'esprit mystérieux de la peinture

semblait l'habiter et l'accompagner partout, présider à tous les actes de sa vie. Autour de lui, les objets, aussi bien sur les meubles qu'à terre, se plaçaient naturellement dans une symétrie ou dans un désordre toujours heureux. Qu'il fût canne, gant, manteau, livre ouvert ou fermé, pelle ou pincette, carton à dessins, vase de fleurs, panier de fruits, jamais l'accessoire ne se trompait chez cet harmonieux ami de la « composition ». Très simple, se nourrissant d'une soupe, d'un pot de bière et de poisson fumé, le sobre vieillard, sans s'en douter, trouvait encore le moyen de grouper sur sa table les classiques natures mortes.

Il menait l'existence la plus sage et la plus douce. En dehors de ses séances au Louvre, il ne bougeait presque pas de son atelier. Là il rentoilait, vernissait, réparait des tableaux de tout genre et de toute grandeur pour le compte de certains antiquaires de la rive droite.

S'il sortait, c'était pour une courte promenade, ou pour aller au marché aux fleurs et aux oiseaux.

Sauf exception, il prenait ses repas chez lui avec l'aide de Mme Précipice dans les bonnes grâces de laquelle il avait su se caser et qui faisait son ménage, au rez-de-chaussée seulement, car il couchait au dernier étage, sous les toits, dans une chambre qui était à quelques portes de celles occupées par la femme Lesoir et tout récemment par Irène Olette. Il avait adopté cette résolution une semaine après son entrée à l'hôtel Pommelé.

Le bonhomme, en effet, nous le rappelons, était très peureux. En bas, il se trouvait trop près de la

rue et les barreaux de fer des fenêtres, « suffisants à la rigueur dans le jour », disait-il, cessaient à ses yeux de l'être la nuit. De plus, bien que lesdites fenêtres fussent assez élevées au-dessus du trottoir pour empêcher qu'on ne le vît du dehors, il arrivait cependant que les gens haut placés, tels que les cochers sur leur siège, pouvaient en passant l'apercevoir, et cela le troublait. Ajoutez que de mauvais plaisants se donnaient, à des heures indues, la grossière joie de cogner aux vitres et de racler les grilles de fer avec un morceau de bois. Plusieurs fois même, en pleines ténèbres, le vieillard épouvanté s'était entendu appeler par son nom. C'est ce qui l'avait décidé à coucher au troisième.

Là, dans sa chambre du haut, bien fermée à clef, munie de deux bons verrous, il se sentait parfaitement tranquille. Nul n'y pénétrait, sauf Belle-Julie à laquelle avaient été confiés le balayage et l'entretien, puisque Mme Précipice était incapable de monter sur une chaufferette sans suffoquer.

On savait que le Hollandais aimait les serins et qu'il en avait, dans cette chambre, quatre couples en cage. Presque toute la journée on les entendait chanter ; ils rajeunissaient la maison.

En avril et mai, le vieillard soignait dans son atelier des tulipes et des jacinthes. Il racontait comment on les traite, comment on les arrose, on les met au soleil, ou on les range à l'ombre ; comme on y touche et même *comme il faut leur parler*, et elles fleurissaient mieux que d'autres entre ses mains merveilleuses.

Oté de la peinture, des oiseaux et des plantes, M. Pootius ne différait pas d'un habitant de la lune. Il ne lisait jamais un journal et n'était au courant de rien. On ne pouvait pas lui faire retenir qui était président de la République.

Tel était Civilis Guillaume Pootius.

Le premier de ses petits noms, expliquait-il, lui avait été choisi en commémoration du Civilis qui, l'an XII avant Jésus-Christ, tenta d'arracher la Batavie au joug romain. Le second signifiait un hommage de reconnaissance envers les nombreux et illustres Guillaume qui, au canal des âges, tinrent le pouvoir en Hollande. Quant au troisième, à son nom de famille, c'était celui qu'il tenait du bon Dieu.

A l'hôtel Pommelé, tout le monde l'aimait. Bien qu'il fît sourire, il gagnait l'estime.

On l'appelait familièrement M. Guillaume.

Deux à trois fois l'an, M. Brocatel l'invitait à dîner.

Il fréquentait, avec discrétion, chez les dames de Saint-Maur, allant de temps à autre voir où en était l'œil de M. de Brisacier, qui, par les brouillards, devenait *embu*.

Les demoiselles Dandin le consultaient sur des Empyrées et des Olympes de tapisserie, dont les personnages leur demeuraient étrangers, et il en déchiffrait sur-le-champ pour elles la splendeur mythologique.

La délicieuse famille des Paradour, que nous n'avons fait que signaler, mais dont nous pénétrerons peut-être un jour l'intimité, le recevait

aussi dans son appartement du deuxième étage.

La femme Lesoir, si modeste pourtant et si peu liante, voisinait avec lui, çà et là.

Bien élevé, poli, complaisant à toute heure, il s'offrait pour de menus services, de petites courses dans le quartier, pour rapporter un journal, jeter une lettre à la poste, prêter un parapluie ou un bougeoir.

Enfin, il était le seul pour lequel les deux bêtes de la loge (c'est Plouf et Bobine que nous voulons dire) consentissent à se remuer.

Dès qu'il sortait, Plouf se frottait à sa jambe.

Quant à Bobine, elle se lançait, à coups de bec, sur ses souliers, et l'on n'avait pas encore pu deviner si c'était de l'amour ou de la haine, tellement, jusque chez les animaux, ces deux sentiments contraires n'ont parfois qu'une même façon de s'exprimer.

X

LE CHOIX D'UN NOM

C'était le soir de cette même journée.

Valérie et Irène achevaient de dîner l'une en face de l'autre dans la première des deux chambres, celle qu'occupait la jeune fille depuis la veille.

Une lampe à abat-jour de porcelaine blanche, posée au milieu de la petite table ronde, les éclairait de sa douce lumière, et Belle-Julie desservait avec un entrain d'auberge. Elle s'était enfin

montrée à visage découvert à Irène et celle-ci n'en avait éprouvé aucune frayeur ni répulsion. Tout dépend des yeux. Ceux de Belle-Julie, bons et gais, étincelants de franchise et de vivacité, faisaient passer la figure. Ils étaient comme des brillants sur du velours rouge. En voyant scintiller ces deux pierres on ne regardait pas l'écrin.

Quand la Bretonne eut fini son ménage et se fut retirée, Valérie prit gravement la parole.

— Nous allons donc vivre ensemble, dit-elle. En attendant que vos affaires de succession soient arrangées et que vous puissiez vous remettre à vos reliures, vous travaillerez dès demain, selon votre désir, chez ces demoiselles Dandin et vous prendrez vos repas avec moi. J'ai bien peur de n'être pas la compagne rêvée pour une jeune fille. Je ne suis pas gaie. Ma santé ne vaut rien et me rend maussade. J'ai eu de grands malheurs. Je parle peu. Je reste des heures entières sans dire un mot. Il faudra me pardonner, ne pas faire attention à mes rêveries, à mes découragements, à mes tristesses. Il m'arrivera de m'absenter, car M. Brocatel m'envoie de temps à autre en voyage. Enfin, vous serez gentille de ne pas vous étonner de mes façons, non plus que de mon caractère. Je vous paraîtrai souvent froide, égoïste, indifférente, insensible... Ce n'est pas ma faute. J'ai trop souffert. Ainsi, je ne remplacerai sûrement pas otre tante et cela vaut mieux, car il vous déplairait que je vous la fasse oublier ; mais si imparfaite que je sois, je crois que vous pouvez tout de même retirer çà et là de ma présence à vos côtés quelques

petites satisfactions, comme moi je suis bien sûre d'en avoir par vous de plus grandes. Nous sommes deux pauvres femmes, sans la moindre attache, qui allons essayer d'unir, s'il se peut, nos solitudes. Mais c'est moi, je vous le dis, qui fais le meilleur marché.

Elle avait prononcé ce discours tranquillement, d'une voix égale, et les mains à plat sur la table, des mains tenues sans coquetterie, mais propres, longues, fines, des mains de femme à bandeaux blancs, et qui sortaient, au bout des poignets nus, de manches trop courtes.

La jeune fille que ces paroles, précisément à cause de leur intonation mystérieuse et un peu solennelle, avaient remuée, fut sur le point d'y répondre par un élan de tendresse, mais elle se rappela l'espèce de gêne avec laquelle Valérie avait accueilli le matin même un pareil mouvement de son cœur et elle se roidit aussitôt.

Avec une grâce qui restait sérieuse, elle dit :

— Oui, vous verrez : tout ira bien. Vous ne vous repentirez pas d'avoir été bonne.

Il y eut un silence plein de mille choses qui restaient flottantes, suspendues.

Et puis la jeune fille formula :

— Vous, c'est tout simple, vous m'appellerez Irène, mais moi, comment vais-je vous appeler? Madame? Je le devrais. Pourtant cela me glace.

— Non. Pas madame.

— Alors... Madame Valérie?

— C'est trop long. Appelez-moi Valérie.

— C'est trop court. Et puis je n'oserais pas.

Elle cherchait, embarrassée :

Comme il y a peu de noms à se donner ! dit-elle, aucun n'est libre ; ils sont tous pris.

— Eh bien ! appelez-moi marraine, dit la femme Lesoir. Est-ce entendu ?

— Oui, marraine.

Irène Olette observait Valérie, sa robe sombre où ne tranchait aucun liséré de linge, l'alliance d'or usée de sa main gauche, la broche de jais qui attachait le haut de son corsage montant.

— Etes-vous donc, vous aussi, en deuil ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit Valérie, quoique ce soit depuis longtemps. Mais le temps n'y fait rien. Même si je n'avais pas de raison d'être ainsi vêtue, je porterais du noir. C'est la seule couleur de la vie. On devrait toujours, à partir d'un certain âge, être en deuil à l'avance, par précaution.

« Et à ce propos, ma petite, ajouta-t-elle, il faudra non pas quitter le vôtre, mais en changer. Il est trop voyant, il attire. Ces grands voiles-là, si abondants et tombant jusqu'à terre, ne conviennent à la jeunesse que s'ils sont blancs. Quand je vous ai aperçue, tout à coup, rue Doudeauville, enfouie dans ce nuage de crêpes, savez-vous de quoi vous m'avez fait l'effet ?

— Non.

— D'une première communiante, en noir ! Il ne vous manquait qu'un cierge noir, un livre noir, un chapelet noir et des gants noirs. J'en suis restée toute saisie. Vous m'ôterez donc ces voiles qui vous emprisonnent. Vous avez besoin de lumière.

— A demain.

Elles se sourirent.

— Savez-vous où je suis allée tantôt? se rappela soudain la femme Lesoir. Porter les vingt centimes au bureau du tramway, place de l'Étoile, pour qu'on les remette au receveur de la voiture 30. Et je les avais bien serrés dans un morceau de papier, sous une enveloppe, cachetée à la cire, s'il vous plaît!

XI

RIEN NE VAUT LA PENSÉE SUR LAQUELLE ON S'ENDORT...

Une heure après, Irène couchée, ayant éteint sa lampe, songeait. Elle revoyait dans son esprit le garçon de la *Sortie des Bains*, debout au milieu de la cour de l'hôtel et levant les yeux avec anxiété vers les fenêtres.

Cette présence l'intriguait, la troublait, et lui causait un vague plaisir, sans qu'elle sût pourquoi.

Que pouvait bien être venu faire dans la maison le jeune homme? De chez qui sortait-il?

Comme la direction de sa marche indiquait qu'il était descendu par le petit escalier, il n'avait pas pu rendre visite au peintre hollandais qui occupait le rez-de-chaussée où l'on entrait sous la voûte.

Il ne paraissait pas vraisemblable qu'il fût allé chez les demoiselles Dandin, puisqu'elles habitaient sur la cour un appartement auquel on n'accédait que par le grand escalier.

Chez les Paradour? C'était bien tôt pour se présenter dans un milieu où il y avait une femme et des jeunes filles.

L'heure matinale s'accordait au contraire avec les habitudes de M. Brocatel qui donnait quelquefois, — elle l'avait appris, — ses rendez-vous dès la pointe du jour. Tout la persuadait d'ailleurs secrètement qu'Isidore ne pouvait être allé que chez le propriétaire, et que cette visite se rattachait à la rencontre qu'elle et Valérie avaient faite avec lui la veille au soir *A la Sortie des Bains.*

Mais la raison de cette visite?

Elle la cherchait en vain.

Supposer qu'il était déjà en rapports avec M. Brocatel et qu'il n'y avait aucune relation de cause à effet entre les événements qui l'avaient conduite en cette maison et la démarche du jeune homme lui paraissait inadmissible.

Alors elle ne comprenait pas.

L'idée du porte-monnaie de Valérie, peut-être trouvé et rapporté par lui, avait bien un instant effleuré sa pensée. Mais elle ne s'y était pas arrêtée. Ignorant en effet qu'il contenait les recommandations de s'adresser à M. Brocatel ou à l'abbé Chamaille, comment aurait-elle pu s'imaginer qu'Isidore eût été mis au courant de l'adresse? Et puis, si c'était cela, M. Brocatel et Valérie n'eussent pas manqué d'en parler devant elle dans la journée. Cet incident du porte-monnaie perdu avait trop d'importance aux yeux de la pauvre femme Lesoir pour qu'elle n'eût pas aussitôt pensé à informer de son heureuse issue sa compagne. Or,

elle n'en avait rien dit. Ce n'était pas tout. Irène avait eu la certitude que le jeune homme, en leur faisant des prix fictifs, leur avait servi son propre repas. Elle se rappelait la question perfide de la patronne au garçon : « Eh bien? et vous? quand dînerez-vous? »

Mille détails en plus se retraçaient dans son esprit ému avec une force et une netteté singulières, des regards d'Isidore longuement attachés sur elle, son attitude admirative, l'empressement même de son immobilité. Elle avait beaucoup lu, la plupart des livres qu'elle reliait, elle connaissait la marche courante, rapide et merveilleuse de l'amour dans les romans... C'est ainsi, dès le coup de foudre, que les choses commencent, par des marques d'intérêt et des procédés délicats ; et puis des courses, des stations, des recherches guidées par un infaillible instinct, des yeux à la fois pleins de faiblesse et de volonté levés vers des fenêtres... Aucun doute ne pouvait subsister. Le jeune homme était bien venu pour elle, pour elle seule ; et du moment qu'il savait qu'elle demeurait à l'hôtel Pommelé, *il reviendrait.*

Le sommeil la prit peu à peu dans l'engourdissement de cet espoir.

XII

LES QUATORZE SOUS DE VALÉRIE

A peine Irène Olette commençait-elle à s'endormir que la femme Lesoir, ouvrant sans bruit la

porte de sa chambre qui donnait directement sur le corridor, sortait avec précaution.

A cette heure, dix heures et demie, tout était éteint dans la grave maison baignée de silence ; aussi Valérie s'éclairait-elle de sa lampe Pigeon dont elle masquait à moitié, de la main gauche, la flamme pourtant bien petite. En passant devant la chambre de la jeune fille, elle marcha sur la pointe du pied, et c'est seulement quand elle en fut assez éloignée qu'elle prit son pas ordinaire. La crainte de réveiller Irène suffisait sans doute à justifier cette attitude, mais cependant il ne semblait pas que ce fût là l'unique raison de son allure circonspecte et plutôt hâtive. On ne pouvait pas dire qu'elle se cachait. Rien n'indiquait vraiment sur son visage et dans ses façons l'inquiétude d'être vue, encore moins la peur d'être surprise... et cependant on sentait un secret désir de passer autant que possible inaperçue en ce moment et en cet endroit. Elle ne courait pas, elle n'allait même pas plus vite qu'à l'ordinaire... mais elle glissait, sans s'attarder, sans perdre une seconde, sans peser sur le sol. Elle atteignit ainsi le grand escalier qu'elle descendit en frôlant le mur, par le côté où les marches de pierre sont les plus larges. Arrivée au premier étage, devant l'entrée de l'appartement qu'habitait le propriétaire, elle s'arrêta. Un tambour de cuir marron, à deux battants épais, doublait la porte de bois, et entre les deux, il y avait une embrasure assez profonde.

La femme Lesoir disparut derrière le tambour qui se rabattit mollement sur elle comme si elle

entrait à l'église. On ne la voyait plus, mais on aurait pu l'entendre ouvrir, sans tâtonner, comme quelqu'un qui a l'habitude de la serrure, la seconde porte fermée à clef et au verrou de sûreté. Et puis cette porte aussi lui livra passage, la raie de lumière s'éteignit dans la fente du tambour et le silence absorba de nouveau, du haut en bas, l'escalier ténébreux.

M. Brocatel écrivait dans sa chambre, au milieu de papiers étalés sur sa table.

Au bruit d'un pas léger qui se rapprochait il demanda, sans même bouger :

— C'est vous?

— Oui, fit Valérie, terminez.

Et elle s'assit, dans un fauteuil.

— J'ai fini, déclara-t-il en se retournant. Nous pouvons causer à notre aise. Ah! çà, vous avez donc perdu votre porte-monnaie?

— Comment le savez-vous?

— On l'a retrouvé.

— Qui cela?

— Le garçon du restaurant où vous l'avez laissé tomber en dînant, hier au soir ; il l'a ramassé après votre départ et il s'est présenté chez moi, ce matin, pour vous le remettre. Ah! il aurait bien voulu avoir votre adresse...

Valérie eut un geste de crainte.

— Rassurez-vous, continua M. Brocatel, je ne la lui ai pas donnée. Je lui ai dit que je vous rendrais l'objet moi-même. Il a paru le croire mais il n'avait pas l'air content. Vous rappelez-vous ce que vous aviez en poche?

— Quatorze sous.

— Ils y sont. C'est un honnête homme.

Tout en prononçant ces mots, M. Brocatel avait ouvert le porte-monnaie, et retirant du gousset à l'or où il n'y avait jamais d'or, le papier qu'il déplia :

— Expliquez-moi maintenant ce que signifient ces lignes, et l'étrange façon dont elles sont écrites : *S'il m'arrive quelque chause sur la voi public...* (son doigt montrait, au fur et à mesure, les mots estropiés). Vous savez pourtant l'orthographe?

Valérie haussa doucement les épaules :

— Ces lignes ne sont pas de ma main. C'est de Belle-Julie.

— A la bonne heure! Je m'étais demandé un instant...

Il n'achevait pas.

— Et quoi donc? interrogea-t-elle en le fixant de ses yeux pâles.

— Si ce n'était pas là de votre part une fantaisie, comment dirais-je?... volontaire?

— Mais non! mais non! protesta Valérie avec vivacité. Vous connaissez le dévouement de Belle-Julie pour moi? Elle a la hantise des accidents de la rue et du transport à la Morgue. C'est elle qui, l'an dernier, s'avisa d'écrire en cachette ce papier et de le glisser dans mon porte-monnaie. Le jour où je l'y découvris par hasard, assez longtemps après, je fus d'abord outrée à l'idée que s'il m'était arrivé malheur, on eût pu croire, en me ramassant, que cette orthographe de cuisinière était la mienne!... Et puis, comme j'avais

fait venir la pauvre fille pour lui demander des explications, je ne me sentis pas au dernier moment le courage de l'humilier ; je ne lui dis donc rien et je laissai le papier tel quel, en songeant que, tout pesé, c'était même bien mieux ainsi ! Mais, pour en revenir à ce garçon de café, je veux le remercier.

— Je le ferai de votre part.

— Ce ne sera pas la même chose. Son nom? Son adresse?

— Je vous les donnerai.

Valérie était soucieuse.

— Vous ne trouvez pas bizarre, observa-t-elle, la hâte de ce jeune homme à me rapporter une somme aussi infime?

— Mais non. Précisément il aura pensé, vous voyant en pareille misère, que ces quelques sous vous faisaient défaut.

— Oui, opina la femme Lesoir, d'une voix assez rude, à moins qu'il ne soit venu pour Irène Olette?

— Oh ! s'écria M. Brocatel, en feignant de s'étonner, qu'allez-vous supposer là?

— Rien que de vraisemblable. J'ai cru m'apercevoir hier, pendant qu'il nous servait, que cette jeune fille avait produit sur lui une forte impression.

— Vous vous êtes trompée. Il n'y a d'ailleurs que les femmes telles que vous, honnêtes et rangées, pour s'ingénier à trouver en tout du romanesque et de l'aventure.

— Bien entendu ! riposta Valérie sur un ton presque agressif, comme si nous ne savions pas qu'il n'arrive jamais rien d'extraordinaire et de

merveilleux ! Et que dites-vous de cette petite ?

— Elle m'a paru charmante, affirma M. Brocatel et je ne lui vois jusqu'ici qu'un défaut, capital.

— Lequel ?

— Sa beauté.

— A ce point ? Cela ne m'a pas tellement frappée. Mais les hommes font attention à ce défaut-là beaucoup plus que nous.

— Non, ni plus ni moins, dit le propriétaire, mais d'une autre façon. Votre Irène est belle. C'est un grand malheur, et que nul ne peut empêcher. Nous tâcherons toutefois que, ni elle ni vous, n'en ayez trop d'ennuis.

— Ah ! je les pressens déjà ! lança tout à coup Valérie. Oui, depuis que j'ai rencontré hier cette enfant, voilà que j'ai peur de m'y attacher. C'est vous qui en êtes la cause !

— Moi ?

— Sans doute ! avec ces missions que vous me donnez ! Qu'ai-je été faire là ?

— N'ayez donc pas peur, je vous en prie, recommandait M. Brocatel, en y mettant un accent singulier. Quand donc, mon Dieu, cesserez-vous d'avoir toujours peur ?

— Quand je cesserai de vivre, dit la triste femme.

— Eh bien non ! Même pas ! Dans l'autre monde, après, vous aurez peur encore, je le parierais !

— L'habitude. C'est bien possible. Mais quelle peur plus terrible alors ! La vraie, la grande, la...

— En attendant, — et Brocatel l'interrompit sans forme et sans pitié, — il faut qu'une fois de plus, je vous fasse souffrir.

Valérie s'était levée, ayant sur le visage une expression d'immense ennui et de douleur.

— Oui, poursuivait l'autre, sans s'émouvoir, évidemment, c'est très pénible et je suis un méchant, mais malgré votre défense, et coûte que coûte, je dois pourtant vous informer...

— Ah !

Elle soupirait.

— ...Vous-dire-ce-qu'il-en-est !

— Ah !

— Il le faut. C'est mon devoir.

— Ah !

Elle eut, de ses bras ballants, un geste de résignation harassée qui signifiait : Allez !

— Eh bien ! — il martelait les mots, — au dernier balancement des comptes de la société Tapard et Cie qui a été arrêté tantôt...

Elle avait porté les mains à son cœur, pour en comprimer les battements.

— ...Votre fortune...

— Assez ! C'est bon ! Je sais. J'ai compris ! murmura-t-elle.

— Votre fortune se monte aujourd'hui à quatre vingt-dix-sept millions.

— Quatre-vingt...

— Dix-sept, oui.

— Hélas !

— ...qui font exactement : quatre millions huit cent cinquante mille francs de rente.

Elle avait baissé la tête. Ils se taisaient tous les deux. On n'entendait que le menu tic-tac de la pendule faisant tinter l'un après l'autre sur

le marbre de la cheminée les centimes du temps.

Alors, demanda Brocatel en rompant le silence, vous êtes toujours dans les mêmes idées?

— Toujours.

— Vous persistez à ne pas vouloir?...

— Inutile. Oui. Bonsoir.

— Bonsoir, chère amie.

Elle s'en allait.

Il la rappela :

— Valérie!

— Quoi?

— Vos quatorze sous, que vous oubliez?

— C'est vrai! Où ai-je la tête?

Revenant sur ses pas, elle prit le vieux porte-monnaie, et le tenant à la main, à plat, comme une servante qui va au marché, elle sortit.

QUATRIÈME PARTIE

UNE PAUVRE MILLIONNAIRE

I

LES BOIS-DÉON

L'humble Valérie Lesoir et Mme Tapard, veuve du richissime industriel connu du monde entier, ne faisaient qu'une seule et même femme.

Comment était-ce possible? Et pourquoi ce mystère?

Si l'on est curieux de le percer, il faut résolument entrer dans l'esprit et le cœur de l'étonnante personne et les visiter à fond. Pas d'autre moyen de démêler les motifs qui l'avaient amenée à adopter une ligne de conduite aussi étrange. C'est seulement après ce minutieux et sévère examen qu'il sera permis d'élucider la créature exceptionnelle et pourtant si humaine qui nous intrigue, de la comprendre, de la plaindre, de s'y intéresser passionnément et d'arriver à l'aimer.

Valérie-Louise-Estelle de Bois-Déon était née en 1859 à Lematin, Seine-Inférieure, de parents nobles et aux trois quarts ruinés depuis une géné-

ration. Lematin est un bourg de deux mille âmes, à huit lieues de Rouen, sur la ligne de Caudebec.

Les Bois-Déon possédaient là, au milieu d'un parc humide, étouffé et sans vue, une grande maison 1830, verte et carrée, suintant la tristesse, drapée d'un cachemire de lierre et de vigne-vierge et qu'on appelait le Château. Ils y vivaient toute l'année, dans un ancien mobilier d'acajou et de velours grenat, parmi des portraits, assis et fatigués, de la Restauration. Il y avait, pendu au mur du salon en atrium, un capitaine comte de Bois-Déon qui avait été blessé au visage à la prise du Trocadéro.

Son petit-fils négligeait ce titre de comte auquel, prétendait-il, le mauvais état de sa fortune l'empêchait de faire honneur ; mais bien qu'il ne le portât pas, il en était resté vaniteux et se montrait reconnaissant envers ceux qui, par flatterie, affectaient de le lui donner.

S'il regrettait la richesse, au point d'en souffrir sans relâche, ce n'était pas qu'il la voulût pour combler des envies de luxe et se procurer de grandes jouissances matérielles, car on l'avait toujours vu simple dans ses goûts et modéré dans ses désirs, mais parce qu'il lui semblait que la richesse était due avant tout à la noblesse, qu'elle lui était indispensable et que celle-ci en avait un besoin vital, en un mot qu'elle y avait droit.

Un gentilhomme pauvre était à ses yeux un spolié.

Il croyait sincèrement au retour de la monarchie qui ramènerait pour des siècles le bonheur en

France. Et quoiqu'il n'eût jamais cessé de souhaiter de toutes ses forces la richesse, Adalbert de Bois-Déon n'avait rien tenté pour la conquérir.

Esprit chimérique et de caractère indolent, s'étant toujours persuadé, quand il se bornait à l'attendre dans son lit « en bateau », qu'il courait après la fortune et qu'il la manquait à toute heure par une malchance obstinée, il s'était, de dépit final, replié et terré à Lematin, dans une solitude que sa complète oisiveté parvenait cependant à meubler et à remplir.

A toute heure il avait l'air de penser, de méditer, de préparer quelque chose, de chercher je ne sais quoi... qu'il ne trouvait jamais.

Se renfonçait-il dans le passé? Ou scrutait-il l'avenir?

Il sortait avec un fusil « chargé », et il oubliait ou dédaignait de tirer le gibier qui lui partait dans les jambes.

Il emportait tout un attirail de lignes et rentrait le filet vide, s'étant contenté de s'asseoir sous un saule et de respirer au bord de la rivière.

Il ouvrait franchement un livre, au hasard, et restait pendant des heures, le tenant à la même page, et la tête levée, comme s'il réfléchissait à ce qu'il n'avait pas lu.

Il s'empressait à son bureau, studieux, la plume à la main devant une page blanche où il ne traçait que quelques mots espacés et sans suite apparente.

Il s'installait, comme pour une longue sonate, au piano, les mains bien résolues, les deux pieds aux pédales, et puis, d'un index hésitant, il ne

délivrait que plusieurs notes en peine qui surprenaient le silence du vieux logis, et lui-même s'étonnait et s'amusait de produire ces sons plaintifs.

A table, on eût dit qu'il mangeait sans plaisir et par distraction.

Ainsi, cet homme honnête, inoffensif et bon, un peu philosophe, un peu misanthrope et falot, faisait-il semblant de tout : de penser, de lire, de travailler, de chasser, de pêcher, de manger, — de vivre.

II

DOUCE ENFANCE

Il n'avait qu'une passion, sa fille unique Valérie, et celle-ci lui rendait la même qualité de tendresse. Ils ne se quittaient pas.

Le père voulait toujours que l'enfant fût de moitié dans sa solitude et dans son désœuvrement réfléchi.

Elle avait donc, dès le plus jeune âge, pris en sa société l'accoutumance du rêve et de la concentration. Elle aussi parlait peu, gardant pour elle ses troubles candides, ses inquiétudes naïves, ses espoirs de papillon, ses craintes de fleur, toutes les découvertes de son intelligence et de ses yeux bleus.

A quinze ans, elle était capable de s'absorber comme un vieillard.

Elle aimait se taire et le savait.

Mince et longue, sérieuse et douce, avec des cheveux blonds chastement nattés et un front têtu et bombé de vierge cérébrale, elle inspirait le respect et la retenue que l'on éprouve en face de ceux chez qui l'âme est première et domine.

Il lui en revenait une dignité qui imposait.

III

DEUX ORDRES D'IDÉES

Sa mère, Mme de Bois-Déon, était une petite créature d'un noir de fourmi, maigre, brune, ardente, usée par l'excès du labeur, qui avait entrepris l'écrasante et impossible tâche de suffire toute seule à tout.

Il s'agissait, avec exactement neuf mille livres de rente composant leur unique avoir, de faire vivre monsieur, madame, mademoiselle, trois domestiques, une jument pie, un âne et deux chiens bassets, sans compter quelques pauvres.

L'intrépide femme, à force d'énergie et d'activité, réalisait ce dur problème.

Pendant qu'Adalbert, son époux, qu'elle admirait et tenait pour un homme éminent, rêvassait dans sa chambre où trônait une énorme mappemonde, à moins qu'il n'errât « à la Rousseau » à travers les branches de la campagne, avec Valérie dont il ne pouvait se passer, elle, Delphine-Aglaé-Léa, née Bougonville, s'occupait de « faire les choses ».

Tour à tour et presque à la fois, ordonnant et exécutant, rangeant, nettoyant, on la voyait aux appartements et au jardin, à la cuisine, à l'écurie, au bûcher, au poulailler, à la grange, à la cave, à la buanderie, au four et au lavoir, tantôt debout en haut d'une échelle ou à plat ventre sous une commode, ou trottant féroce, partout, la pommette allumée, une goutte de sueur collée aux tempes.

Avec son nez fureteur et pointu, ses prunelles de jais en tête d'épingle et sa bouche un peu en avant aux dents fines et serrées, elle ressemblait à un mulot rapide et rongeant la besogne.

Elle aussi, quoique pour d'autres motifs que son mari, se désolait de l'insuffisance de ses ressources. L'extrême difficulté qu'elle éprouvait, dans sa modeste situation pécuniaire, non seulement à subvenir aux frais de la lourde maison, mais à s'offrir en dehors le luxe d'un peu de bien autour d'elle, était le principal de ses griefs contre la destinée, car elle avait le cœur impulsif et généreux.

— Pourquoi *ne suis-je* pas riche? reprochait au roi du ciel et à la nature entière, M. de Bois-Déon, plein d'une stupeur attristée.

— Ah ! *si nous étions riches!* soupirait fréquemment Madame, dans un élan de bonté désespérée et de charitable regret.

La raison de leurs plaintes différait, mais l'expression en était la même. Ainsi Valérie, au sein de la mélancolique retraite où s'écoulaient ses jours, avait grandi, entendant sans cesse tomber des lèvres de ses parents, comme un chant naturel, cet invariable refrain.

D'une part, l'argent, qui faisait défaut, pour tout, pour l'honneur et la représentation, pour le bien-être et la sécurité ; d'autre part, la souffrance, la misère, la détresse du plus pauvre que soi, du malheureux d'en bas se dressant de tous côtés à l'assaut de cet argent qu'il convoitait et qu'il exigeait, presque toujours en vain, hélas ! car, sauf exceptions, ceux qui en avaient et qui auraient pu lui en donner ne le voulaient point, tandis que ceux qui l'auraient tant voulu et qui précisément en manquaient ne le pouvaient pas...

Tels étaient les deux ordres d'idées douloureux entre lesquels avait été comprimée Valérie et qui lui avaient fait endurer à toute heure leur insoluble alternative.

Elle devait en garder dans la suite une empreinte ineffaçable.

IV

PAUL TAPARD

Au début de 1879, les Bois-Déon virent arriver au château un jeune homme trapu qui leur était chaudement recommandé par un ami d'autrefois, perdu de vue et fixé en Lorraine française.

Il se présenta sans élégance, mais avec un aplomb et une hardiesse qui enfonçaient tout.

Net et clair dans ses propos, direct et prompt dans ses desseins, le regard préparant et achevant sous le binocle la pensée, le geste partant vite et

droit devant le discours et filant entre les phrases comme entre les obstacles évités ou renversés, il donnait du premier coup l'impression d'une force audacieuse et bien armée.

Et son physique aussi lui allait, comme un habit de voyage tout fait, sans grâce, mal coupé mais solide, et bon pour la pluie et la boue.

Simplement, en quelques mots décidés et avec un orgueil ingénu, il lança son histoire :

— Je m'appelle Paul Tapard. Joli nom, n'est-ce pas? Une particule l'abîmerait...

Fils unique d'un ouvrier métallurgiste de la grande usine Ardouin dans le bassin de Briey, il était, à treize ans, entré en apprentissage aux côtés de son père. Tout de suite, il s'était fait remarquer par son goût précoce et pénétrant pour les questions de machinisme du fer. Signalé au patron par le contremaître et admis à quinze ans à l'École professionnelle d'ingénieurs annexée à l'usine, il en était sorti à dix-sept, muni du brevet local, et avait été sur-le-champ employé aux fours de puddlage, aux appointements annuels de trois mille francs, qui s'élevèrent après à six, puis à huit, et avaient à l'heure actuelle, en 1879, atteint le chiffre « assez coquet » de quinze mille francs ! — « Et voilà, concluait-il, j'ai vingt-huit ans, santé et volonté à revendre, un splendide avenir dont je réponds ; j'en tiens le bout. Il ne me reste plus qu'à me marier. C'est le moment. En route ! »

Il était venu à Lematin, ajoutait-il, où il ne comptait rester que le moins de temps possible, pour des achats de terrains dans le pays.

« Il ne remercierait jamais assez M. et Mme de Bois-Déon de leur accueil et de leur précieux appui en cette circonstance. »

Il disait ces choses brutales avec un accent de sincérité et sur un ton de certitude qui impressionnaient.

Évidemment, tout le séparait de ces nobles, fiers et honteux, à l'esprit provincial et retardataire, effarouchés par la montée du démocratisme et ses aspirations grandissantes. Il semblait bien que sur aucun point, ils ne pussent arriver, eux et lui, à se comprendre et à se rapprocher, et cependant, grâce précisément à ces divergences qui les surprirent et les intéressèrent les uns aux autres, ils se plurent.

Fréquent miracle des contrastes.

Le jeune ambitieux jugea d'un coup d'œil aigu les qualités inappréciables de Valérie : raison, douceur, ordre, effacement, soumission, docile tendresse, le tranquille et avantageux honneur qu'elle ferait à son nom plébéien dans le monde. Une Bois-Déon ! Il fut flatté en même temps qu'empoigné par l'ensemble de l'affaire.

De l'argent? Il n'en demandait pas à ces braves gens d'aristocrates culbutés et engourdis. Le seul trésor qui leur restait lui suffisait : leur fille ; et ils demeureraient ses humbles obligés.

Le reste, la fortune et son train, les pas de géant, les bonds, la conquête, il s'en chargeait.

M. de Bois-Déon, de son côté, reçut le choc et le coup de foudre des millions futurs. Il y crut. Il en sentit le vent dans ses cheveux gris, au

souffle des fraîches paroles, si claires et si persuasives, du garçon providentiel. Il vit en lui l'envoyé, l'élu, le sauveur, le passant qui ne passe qu'une fois..., qui allait partir, et qui ne reviendrait jamais.

Il le retint.

— Du moins, pensa-t-il, si je m'*atapardis* par cette mésalliance, mon enfant bien-aimée sera riche, elle, et heureuse !

Mme de Bois-Déon, dont la santé rompue commençait à décliner et qui se tourmentait jusqu'aux os de l'avenir de sa fille, eut l'intime perception que Dieu l'écoutait enfin, et Valérie, prise dans cet engrenage de désirs, d'intérêts et de volontés réciproques dont elle était l'objet, le noyau, y mit elle-même toute la complaisance d'un cœur ému, déjà prêt à se partager.

Le mariage étant apparu à tous excellent et fatal, il fut aussitôt célébré dans les plus rapides délais.

Mais ni M. de Bois-Déon, ni sa femme épuisée ne devaient recueillir le fruit du sacrifice d'amour-propre auquel ils se figuraient avoir consenti, car ils s'éteignirent tous les deux dans l'année, à peu d'intervalle l'un de l'autre.

Et ce fut la première fois que le superficiel et léger rêveur ne fit pas semblant d'accomplir l'acte auquel il se livrait.

Il mourut *pour de bon*, sérieusement et jusqu'au bout, avec une si parfaite connaissance du présent et une si soudaine anxiété du lendemain que ses dernières paroles, en caressant la tête de sa fille, furent :

— « Pourvu que, mon Dieu !... Pourvu que... »

Mais comme il n'avait pu achever sa phrase *que de l'autre côté*, après qu'il eût rendu l'esprit, on n'avait jamais su, ici-bas, ce qu'il voulait dire.

V

RICHE A CRIER

La jeune femme, Mme Paul Tapard, ne possédait plus, dès lors, pour toute famille que son mari.

Celui-ci, impatient d'éveiller l'amour en elle autant que de lui prouver la force du sien, n'avait cessé de lui répéter quand il la courtisait, au temps de leurs brèves fiançailles :

— « Je vous ferai riche à crier ! Vous verrez ! »

Et elle, s'étant effrayée à ce mot, il en avait précisé bien vite le sens pour la rassurer.

— A crier de plaisir ! comprenez-vous, ma chérie ? d'ébahissement ? de joie ? Vous verrez ! Tu verras !

— Oui, mais c'est trop, lui disait-elle. Et puis, je sens que, malgré tout le merveilleux auquel vous pourriez atteindre, je ne crierais pas. Jamais !

— Que feriez-vous donc ?

— Je pleurerais.

— Oh ! Et quand même ? Eh bien ! oui, je l'admets. Vous pleureriez de plaisir, de joie ! Cela ne vaut-il pas mieux que de pleurer de pauvreté, de privations, de souffrances ?

Il s'était appliqué sans retard à tenir sa promesse et l'on eût dit d'ailleurs que les événements, com-

plices de ses ambitions, s'étaient enchaînés exprès et comme associés pour le pousser et le servir.

Valérie lui avait apporté une dot de vingt-cinq mille francs, lesquels, joints à ses économies personnelles qui montaient déjà à soixante mille francs, constituaient à l'époque du mariage une petite fortune de quatre-vingt-cinq mille francs. Huit mois après, le décès presque simultané des parents avait fait tomber d'une façon brusque et inattendue dans le portefeuille du jeune ménage les deux cent vingt mille francs de capital qui formaient tout le bien des Bois-Déon et dont les neuf mille livres de revenus assuraient l'existence. Et enfin, juste à ce moment, grâce à la rencontre fortuite qu'il avait faite d'un vieux professeur de chimie obscur et malheureux, Tapard, mis par lui au courant d'une invention qu'il jugea dès les premiers mots étourdissante et de perspectives magnifiques, se l'était appropriée dans les vingt-quatre heures sans plus de scrupules qu'un brochet qui happe du poisson blanc.

Ayant mis sa conscience en parfait repos moyennant une faible somme versée à l'inventeur qui, se trouvant trop largement rémunéré, lui baisait les mains, il acquit la belle trouvaille. Elle concernait une grosse difficulté pendante et depuis longtemps insoluble dans l'industrie du fer.

Une fois en possession du brevet, il avait fondé avec cette découverte une Société de un million de capital dont quatre cent mille francs d'actions d'apport.

Son plan, simple et profond, était d'une malhon-

nêteté classique et d'un succès garanti par mille exemples.

Pendant onze ans, il avait dissimulé avec soin les bénéfices, n'accordant que de rares et maigres dividendes aux actionnaires abusés. Puis, rachetant en sous-main toutes les actions, il était devenu en 1890, le seul maître.

A cette époque, l'affaire, qui semblait, d'après ses bilans fictifs, végéter, et qui ne distribuait péniblement que soixante mille francs par an de dividendes, avait en réalité, par les constructions faites, les marchandises accumulées, les options obtenues pour des terrains miniers, etc., acquis une valeur intrinsèque d'une vingtaine de millions, si bien que trois ans après, en 1893, le profit seul pouvait être chiffré à environ douze cent mille francs, et en 1895, l'inventaire secret *accusait* quinze cent mille francs de bénéfices.

C'est alors, en 1896, qu'était apparu M. Brocatel, un des premiers grands créateurs de l'industrie automobile.

Comme nous l'avons dit précédemment, il avait apporté à Tapard, aussitôt emballé par cette proposition, un type de « voiture à vapeur marchant sur des routes ».

Cette admirable idée, qui devait révolutionner la vieille locomotion et les mœurs dans tout l'univers, vint accroître de façon foudroyante et développer dans des proportions inouïes le chiffre d'affaires de la maison Tapard, qui prenait désormais le nom de Société Tapard et Brocatel.

Nous avons vu comment, par suite du désinté-

ressement très arrêté de ce dernier qui n'avait voulu se contenter que de cinq pour cent, la fortune presque intégrale était restée entre les mains de Tapard.

Leur inventaire en 1900 donnait comme bénéfice deux millions.

En 1903, trois millions.

Et en 1906 quatre millions.

Mais, fin novembre courant, Tapard, au comble de la puissance, disparaissait, liquidé en trois heures par un coup de sang.

VI

RICHE A PLEURER

Valérie entrait alors dans sa quarante-huitième année.

Depuis vingt-sept ans qu'elle était mariée, elle n'avait pas passé un jour, une heure, sans souffrir de l'odieuse et tyrannique richesse qui avait ruiné sa vie.

L'argent n'est aimable qu'à ceux qui l'aiment pour eux d'abord, et surtout *pour lui-même*. Malgré sa traîtrise, il n'a de charme et d'entières douceurs, dans ses moments de perfide abandon, que pour ceux qui en ont la faim et la soif, la gourmandise et la sensualité, qui tendent vers lui leurs bras, leurs yeux, leur bouche ouverte comme un sac et leur cœur béant, et qui, l'ayant ardemment et

longuement désiré, — une fois qu'ils le tiennent, — le caressent, le dorlotent, le baisent, l'adorent, l'aiment d'amour en se persuadant et en lui répétant qu'il est beau, qu'il est grand, puissant, qu'il est la raison suprême, la cause, le but et le moyen, le souverain bien, le tout, l'idéal, le vrai dieu.

Sans doute il finit toujours par les tromper et les frapper à mort en les quittant tout d'un coup. Du moins leur a-t-il, par instants, donné quelques illusions, de courtes et chaudes voluptés.

Mais ceux qui, — au lieu d'aller à lui ou même de le laisser venir, s'il lui plaît, sans opposer de résistance, — lui témoignent leur crainte ou leur mépris, et le repoussent, ceux-là deviennent aussitôt l'objet déterminé de sa colère et de sa haine. Il ne leur pardonne pas. Sa poursuite est plus rapide que leur fuite. Il les vise et il les atteint. Et une fois qu'il les a bien agrippés dans les mailles de son filet, il les étouffe et les broie. Comme pour mieux se venger, il les obsède de ses faveurs qu'il sait être détestées. Ces biens si précieux qu'il refuse à tant d'autres qui en dessèchent et après lesquels il les fait languir... à eux les misérables désintéressés, les pauvres d'esprit et les riches d'âme qui en font fi, il les leur apporte, sur des plateaux, il les leur prodigue, il leur en applique la torture et « la question », il les outrage et les viole, proportionnant à la force de leur répulsion et de leur dégoût celle de son assaut corrupteur. C'est une espèce d'attentat continuel dont les chastes disciples de la modestie et du renoncement sont les victimes, tour à tour résignées ou révoltées, impuissantes et flétries.

Et, comme il se fait l'ange de ceux qui l'aiment, l'argent se fait le démon de ceux qui ne l'aiment pas et sur lesquels il a exprès lancé son grappin. Au lieu de leur être une source de joies, il ne cherche qu'à leur être un objet de tourments. Il les trouble, il les aveugle, il les égare. Se dénaturant lui-même et se noircissant à plaisir, il leur dissimule tout le bien qu'il peut susciter et réaliser pour ne leur étaler que le mal dont plus souvent encore il est le coupable, impudent et impuni.

Ses dangers, ses hontes, ses tares, ses plaies, son irus, sa gangrène, sa méchanceté, son joug et son poids, ses blessures et ses ravages, et sa lassitude noire et son immense ennui... voilà seulement ce qu'il montre et qu'il impose aux récalcitrants qui ne l'acceptent pas ! Non content de les terrasser, il les affole.

Il faut être en ce cas bien fort pour être avec *lui* le plus fort. Il faut être un génie, ou une sainte.

Valérie n'était ni l'un ni l'autre.

Sous sa petite robe sombre et plate il n'y avait que le corps émacié d'une pauvre femme, contenant à grand'peine des idées flagellées, des espérances en loques, un cœur percé de coups, une âme magnifique et désemparée.

L'argent, dont jeune fille elle n'avait entendu, que d'une oreille étonnée et distraite, célébrer par ses parents l'importance et déplorer la privation, l'argent qui ne lui représentait rien quand elle en hasardait l'idée et le mot, qui ne suscitait en elle aucun désir, aucun frisson, était venu dès les pre-

miers jours de son mariage envahir et bouleverser sa vie.

Il s'était installé chez elle, autour d'elle et en elle sans lui demander la permission, sans la consulter pour quoi que ce fût, comme s'il avait reçu un billet le logement à son nom : *Femme Tapard*, et qu'il s'empressât aussitôt d'occuper les lieux.

Celle-ci, malgré les embellissements inutiles qu'il avait l'air de créer à son intention, dans sa demeure et dans son existence, comprenait bien qu'il n'en faisait qu'à son idée, qu'elle n'était que le prétexte de son despotisme et de sa fantaisie. Il avait beau avoir transformé sa maison en palais, et lui dire : « C'est à toi ! » Plaisanterie ! Lui seul, l'argent, possédait tout, commandait et avait les clefs.

On croyait qu'elle était la propriétaire ; elle n'était que *le local* de cet intrus, opulent et grossier.

En sa jeunesse, dans les bois de Lematin, elle a ait étudié la mythologie dont elle conservait des tournures de souvenirs et le goût du symbole. Ainsi l'argent lui faisait l'effet d'une espèce de monstre phosphorescent, moitié homme et moitié bête, un quadrupède stupide et redoutable, au-dessous du noble centaure, avec un corps de tigre, un ventre de Silène, une queue de paon, un front de taureau, de gros yeux d'escarboucle et des sabots de vache, en bronze doré, éclaboussés de fiente. Soufflant chaud, beuglant, reniflant, ruminant, bavant une écume de pierreries et faisant

la roue, il poussait, quand il le voulait, tous les cris de la bête et de l'homme.

Deux choses lui manquaient : les pleurs et la mémoire.

Insensible et invulnérable il donnait la mort sans avoir à la craindre. Rien ne pouvait l'entamer. Les coups glissaient sur lui comme sur un bouclier de métal et de glace.

Janus de la dépense et de l'achat, Protée multiple et agile, d'une effrayante souplesse de métamorphose, cet être réel et surnaturel, quittant sa forme fabuleuse, était en même temps partout à la fois, doué d'une ubiquité fantastique, invisible et toujours présent. Il habitait la ville et la campagne, la chaumière et le château, les corps et les âmes. Il remplissait le coffre, la bourse et l'esprit. Le monde était son domaine. Chaque humain était son tiroir et chaque conscience sa cachette.

Comme il absorbait et débordait tout, Mme Tapard l'avait vu avec épouvante prendre la place des individus et des choses, des êtres les plus chers, les plus proches d'elle. C'était l'argent lui-même qui était, sous leurs traits et leur nom, son mari, ses enfants, ses amis, ses serviteurs, la foule qui l'entourait.

Elle était la femme de l'argent ! Et elle en était aussi la mère ! Ceux en très petit nombre, auxquels l'unissaient des liens étroits, n'étaient que des incarnations de l'argent. Il occupait en eux, dans l'ordre des affections, la première ligne. Lui seul déterminait la température et l'étendue de leurs sentiments, réglait le point de vue. On

l'aimait ou on la détestait, elle, Valérie, non pour ses qualités ou ses défauts, mais pour son argent. Il se plaçait de lui-même à la base, à l'origine et à l'aboutissement de tout.

Son mari? Pouvait-elle affirmer qu'il lui appartenait?

Non. Quand il se trouvait là, en face ou à côté d'elle, le plus près, à table, et jusque dans son lit, il n'était pas à elle, il était à l'argent. Quand il avait l'air de la regarder, qu'il la regardait pour de bon, les yeux dans les yeux, c'était l'argent, qu'à travers elle, il considérait et couvait de tendresse.

L'argent était l'atmosphère. On le respirait, malgré soi : gaz hilarant ou attristant, lourde et méphitique vapeur, capiteuse brise, âcre parfum, souffle embaumé, ou, selon que le vent rabattait, senteur de cadavre et de fruits pourris. Il s'interposait entre elle et ses semblables, tantôt comme un rideau de topaze et de lune, brodé de mirages décevants, tantôt ainsi qu'un mur, épais et nébuleux, truqué de pièges et de gouffres.

Ses enfants? Ah ! ses enfants !

Elle en avait eu trois, nés de l'argent et pour l'argent auquel ils étaient destinés. Venus au monde, ils l'avaient sucé, comme un lait.

Aussitôt marqués du terrible signe, tous les trois, deux fils et une fille, après quelques printemps à peine vécus dans une fébrilité maladive, ils avaient trébuché pour mourir, coup sur coup, en pleine jeunesse, choisis et immolés par l'argent, leur créateur et leur meurtrier.

En 1899, l'aîné, ambitieux de détenir, avec un nouveau modèle d'auto qu'il essayait, le record de la vitesse, était allé s'écraser au tournant d'une route contre un orme séculaire à côté duquel se dressait, depuis, une croix commémorative. Il avait dix-neuf ans.

Au même âge, deux ans après, en 1902, sa fille, pendant un séjour qu'elle faisait seule, chez des amis, en Angleterre, lui avait été ravie par une crise de péritonite aiguë. Un petit chirurgien sans nom qui se trouvait là, — et auquel était d'ailleurs réservée par la suite une réputation considérable, — aurait peut-être pu la sauver. Il l'espérait et il s'était offert, mais on n'avait pas osé risquer cette imprudence, du moment qu'il s'agissait de la fille de Tapard, le millionnaire fameux, et l'on avait préféré s'en remettre à la capacité d'un grand spécialiste de vingt mille francs, lequel absent, et quoique prévenu en hâte, était arrivé trop tard.

Et l'année suivante, comme si la funèbre liste de ses deuils maternels devait inévitablement être close avant qu'aucun de ses trois enfants n'eût dépassé « la majorité » de sa jeunesse, son second et dernier fils avait péri, assassiné en chemin de fer dans des circonstances atroces.

Usé par des excès, et malade de la poitrine, il entrait, la veille au soir de Noël, dans la gare du P.-L.-M. pour prendre le rapide de Nice. Sa mère l'accompagnait. Son père, dont c'était le jour d'Opéra, n'avait pu venir. Un domestique en livrée portait son sac et ses couvertures. Le froid

étant très vif, le jeune homme, bien qu'enveloppé dans une pelisse de renard bleu, grelottait et toussait comme un vendeur de *lots non réclamés*, sur un trottoir des Halles. Un manœuvre, qui poussait un chariot de bagages, dit à un camarade, en le lui montrant au passage :

— « Tu vois, celui-là, avec sa toison de quarante mille? C'est le fils Tapard, le millionnaire. »

Or, à la même seconde, ces mots étaient entendus par un repris de justice noyé dans la foule, errant, farouche et désespéré, en quête de crime et de pain. Il avait décidé la mort de l'heureux envié. Il suffit à l'homme expérimenté d'un regard sur le pauvre enfant blême, et que faisait plier le fardeau des fourrures, pour s'assurer qu'il n'avait qu'à lui serrer entre deux doigts son cou de nouveau-né. Bondissant au guichet, il avait pris avec son dernier argent un billet de seconde classe pour un des arrêts à mi-chemin, et il était monté dans un compartiment vide, voisin du wagon où l'autre occupait tout seul un coupé-lit réservé. — « Magnifique affaire. Cette chiffe à étouffer d'un coup de pouce au « gogosi », tout doucement, comme sur un bouton de sonnette électrique, et à l'instant même une pelure de boyard, un chrono plein-la-main, des bagues, un beau sac de cuir, avec de l'or en boudin dans le fond, sous l'eau de Cologne... Le coup fait, sauter à un bon endroit en cours de route, au « ralenti ». L'enfance de l'art. »

Les choses ne s'étaient pourtant pas arrangées aussi bien que les avait combinées l'intéressé.

Quand après s'être glissé par le dehors, tandis

que le train roulait à toute vitesse, il avait, en cassant une des glaces du fond, sauté à pieds joints dans le coupé, il avait trouvé un petit gars qui ne dormait pas, mais qui, tout de suite debout et résolu, ne s'était pas laissé faire. Il avait fallu, — tant pis pour lui, c'était sa faute ! — sortir le couteau tout ouvert d'avance dans la poche et travailler comme on pouvait, dans des conditions déplorables, en se débattant, et sans lumière, car la lampe s'était éteinte. Malgré sa gentille résistance, le jeune homme avait été vivement saigné. Mais des cris, échappés dans la lutte, avaient été perçus, on avait tiré à côté la poignée du signal d'alarme et l'homme, ayant sauté trop tôt, pressé par le danger qui le menaçait, s'était cassé la jambe. On l'avait pris. Malheureusement, Robert Tapard, haché de trente-trois coups de couteau, avait cessé de vivre.

Indicible horreur de ce drame et des souvenirs à jamais burinés dans l'esprit de la pauvre mère ! Elle avait trouvé pourtant l'énergie d'aller aux assises, voulant déposer elle-même et considérer le monstre, voir comment il était fait. Mais son sang s'était figé dans ses veines quand elle avait reconnu, sur la tête de l'assassin, la casquette de voyage de son fils.

VII

FEMME LESOIR

Pour être à même de suivre avec quelque intérêt cette histoire, il faut étudier, dans l'ensemble et

jusque dans le détail, la saisissante personne dont nous essayons de tracer le portrait. Si on ne l'expliquait pas à fond, elle paraîtrait indéchiffrable, — et bien à tort, — car elle devenait, quand on pouvait pénétrer les dessous de sa vraie nature, très facile à comprendre.

C'était, comme on disait autrefois, une femme « particulière, », mais si violemment vivante et souffrante qu'au lieu de passer pour une exception, ainsi que tendaient à le faire supposer maintes bizarreries de son existence, elle rentrait malgré tout, de la façon la plus rigoureuse, dans le cadre ordinaire et dur du sort humain.

Les traits dominants de sa physionomie morale étaient l'imagination, la sensibilité et la méfiance. Imagination de feu. Sensibilité déchirante. Méfiance invincible. Et toutes les trois procédaient de sa bonté. C'était elle, sa bonté, dont la vertu toujours active avait, depuis la jeunesse, développé jusqu'à l'excès chez Valérie ces trois tendances naturelles, et qui continuait à les entretenir dans une angoisse régulière. Grandes douceurs, grandes douleurs. Tout vient du cœur.

Incapables de s'accorder entre elles, cette imagination, cette méfiance et cette sensibilité, tout en se heurtant se renforçaient, s'embrasaient l'une par l'autre pour créer un foyer perpétuel de fièvre et d'agitation. Ainsi douée déjà des plus puissantes facultés de souffrir, Mme Lesoir s'était condamnée en outre, par l'implacable attitude qu'elle avait prise vis-à-vis de sa fortune, à d'extraordinaires épreuves.

L'argent, nous l'avons vu, lui apparaissait comme le premier fléau du monde. Elle le haïssait ; et, sans qu'elle en eût conscience, cette haine, qui lui pesait, qu'elle aurait voulu parfois secouer, occupait cependant et remplissait sa vie. La plupart des hommes ont la passion *de* l'argent, elle, c'était *contre* l'argent qu'elle se montrait passionnée, avec une véhémence égale à la leur. Instruite et maîtresse de son sujet, elle n'ignorait rien des jugements les plus sévères que la religion, la philosophie, la morale et la littérature s'étaient fatiguées à porter en vain sur lui à travers les siècles. En cet ordre d'idées elle avait tout lu et tout retenu, remontant jusqu'à Sophocle quand il s'écrie dans *Antigone*, par la bouche de Créon : « Quelle plus funeste invention que l'argent ! Il renverse et dépeuple les villes, empoisonne les cœurs, il apprend aux hommes toutes les perfidies et toutes les iniquités ! »

Mais sa détestation ne se bornait pas, abstraite et théorique, à s'exercer contre l'argent en général ; Valérie Lesoir la ramassait et la dirigeait pratiquement contre le sien. C'est dans sa propre fortune qu'elle concentrait, pour mieux les maudire et de plus près, tous les biens dispersés sur la terre. Les cupides n'exècrent que l'or qu'ils n'ont pas, elle exécrait celui qu'elle avait. Pourquoi ?

Parce que d'abord elle le considérait comme mal acquis. Elle en savait la source impure. Renseignée, — trop tard, — elle avait bien cherché à restituer au crédule inventeur les millions dont son mari s'était fait un jeu de le frustrer par un

achat dérisoire, mais il était décédé depuis longtemps sans laisser aucun héritier. Ensuite, au dégoût de cet état de choses, subi tête basse, à la double répulsion que lui inspirait cet argent du déshonneur, se joignait pour la noble femme la souffrance de s'en voir non pas seulement gratifiée mais comblée, accablée... La douleur d'être riche et par les plus vils moyens, ne suffisait donc pas à sa confusion pour qu'il s'y ajoutât l'opprobre privilégié d'être trop riche ! Ces deux mots, dont le rapprochement délicieux n'offusquait pas les hommes, — était-on jamais trop riche ? — ils *juraient* pour elle et la scandalisaient. Quand tant d'autres n'avaient pas, ou pas assez, elle avait trop ! Quelle injustice ! Que cela était choquant, immoral, affreux ! Elle ne voulait pas l'argent et l'argent la voulait, exprès, par méchanceté diabolique.

Elle s'en plaignait à Dieu dans ses prières. Puisqu'il avait eu l'insondable dessein de lui infliger cette richesse inutile et qu'elle ne méritait pas, elle le suppliait de la lui retirer. Mais il la lui laissait. Elle ne savait qu'en faire.

Elle était, en tant que chrétienne, humiliée et chagrinée de n'avoir même pas à en consentir le sacrifice, du moment qu'elle n'y tenait pas ; et à de certaines heures, elle regrettait, à cause de cela, son manque absolu de désirs et de besoins. Elle aurait tant aimé se priver ! Or, toutes ses privations ne la privaient pas. C'était bien la peine ! Avec son beau désintéressement elle n'arrivait même pas, de ce côté, à faire une parcelle de son salut !

Ne pouvant donc échapper à cette horrible richesse, elle avait décidé de supprimer dans son existence tout ce qui était susceptible de la rappeler. Elle ne voulait ni de l'envie ni du respect qu'elle inspire. Les avantages de la fortune que le commun s'applique à mettre en relief, elle ne s'ingéniait qu'à les rabattre.

A ce point de vue, — rien qu'à celui-là, — elle était heureuse d'avoir de l'argent, beaucoup d'argent... pour ne pas le dépenser, ne pas en jouir, ne pas s'en vanter, pour le tenir dans l'ombre, ignoré, enfermé, caché, lointain, pour le rabaisser, le mépriser plus à son aise, ou bien lui faire la suprême injure de n'y pas songer, de l'oublier. De là elle en était venue à se persuader logiquement qu'il ne lui appartenait pas. Il portait par hasard son nom dans des banques, dans des grands-livres, mais elle n'en était que la dépositaire. Quelle autre explication eût-elle pu trouver à l'incompréhensible faveur que Dieu lui avait réservée? Ce n'était pas un don, mais un prêt. Le souverain Dispensateur ne lui avait accordé la fortune que parce qu'il savait qu'elle n'en userait pas pour elle.

Mais alors, pour qui donc devait-elle en user?

Pour ceux qui en avaient besoin et à qui cela était nécessaire, pour autrui.

Cette idée si simple de donner son argent puisqu'il lui était odieux, on suppose bien que Mme Lesoir, dans la spontanéité de son cœur, l'avait eue depuis le premier jour. A défaut de sa bonté, son imagination, qui lui peignait au vif à chaque mi-

nute les tableaux les plus impressionnants de la misère, aurait suffi à la rendre prodigue; mais voilà que comme elle s'élançait pour donner, aussitôt surgissait devant elle *la méfiance!* figure blême, atroce et contractée, dont le regard noir la paralysait, et qui tout bas la détournait, lui chuchotait : non, non... quand tout en elle criait : oui !

Outre que, d'une façon générale, la mise en train de l'acte charitable coûtait déjà un peu à Mme Lesoir parce que, ne se trouvant aucun mérite à l'accomplir, elle s'y sentait moins encline par une sorte de probité, — ou de vanité, — de la conscience, elle avait deux raisons d'être méfiante, deux raisons bien composées et dont la puissance lui semblait irrésistible.

La première, qui venait de l'orgueil : c'est qu'elle n'admettait pas d'être dupée.

La seconde, qui venait d'une âme méditative ayant au plus haut degré le souci, le scrupule du but; c'est qu'à faire le bien sans garantie, on faisait toujours du mal.

Ainsi, se laisser exploiter ne constituait pas seulement pour elle une atteinte pénible à son amour-propre, un échec à sa clairvoyance, il en résultait un encouragement au mensonge et par suite un gaspillage funeste. De l'argent donné à tort et à travers, c'était de l'argent perdu, pire que cela, volé ! Et volé deux fois : par celui qui le lui extorquait et par elle, qui, en le remettant à ceux qui n'en étaient pas dignes, le retirait à ceux qui l'auraient mérité. Enfin, distribué à faux, il jouait immédiatement son rôle néfaste, il devenait le plus

actif ouvrier de la corruption universelle. Argent : agent. Même émietté par sous, par centimes, il semait et payait le mal. Au lieu d'en être le prix, il en était le pourboire. Au lieu de le représenter et de le produire par grosses sommes, il en figurait la monnaie courante et qui passait par d'autant plus de mains que celles-ci étaient mauvaises.

Il convenait donc, pensait Mme Lesoir, de n'obliger autant que possible, *qu'à coup sûr*.

Et même quand on était *sûr*, il restait des doutes ! Mais au moins n'avait-on rien alors à se reprocher.

Cette vague et ombrageuse certitude, incomplète et fugace, l'obtenait-on souvent d'ailleurs?

Presque jamais.

Disons jamais.

Plongeant de temps à autre dans les ténèbres embarrassées de ses souvenirs, Valérie hésitait à s'avouer que pas une fois, pas une, au cours de sa longue carrière philanthropique, elle n'avait eu l'impression de la posséder ! Quand ce n'était pas sur le moment, toujours elle avait douté, après, à la réflexion. Toujours elle douterait. Et qui avait façonné ce doute abominable? Qui l'entretenait et l'enflammait?

L'argent !

Que par bonheur Mme Tapard eût perdu sa fortune, elle eût perdu le doute. Méfiante millionnaire aujourd'hui, vous l'eussiez vue, ruinée demain, confiante. Mais la ruine ne pouvait pas l'atteindre ; et comme sa richesse était incalculable, sa méfiance, à proportion, était, elle aussi, illimitée.

Ne croyez pas toutefois que ce sentiment, qui l'asservissait, l'empêchât de donner. Généreuse jusqu'à la munificence, elle dépensait royalement ses fantastiques revenus, mais ses libéralités s'effectuaient surtout au service d'œuvres de large envergure : asiles, maisons de retraite, hôpitaux. Elle subventionnait des soupes populaires, des crèches, des ouvroirs et s'intéressait d'une façon spéciale à l'Hospitalité de nuit. Quoique ayant contribué rue Doudeauville pour plus de la moitié des frais à l'adjonction de nouveaux bâtiments, elle n'avait accepté, dans sa modestie, de paraître y participer que pour la fondation d'un lit qui, le lecteur s'en souvient peut-être, portait son nom. C'était d'ailleurs par une exceptionnelle faiblesse qu'elle avait cédé sur ce point, car dans toutes ses charités elle observait l'anonymat, qui lui permettait de voir et de faire grand. Du moment qu'elle n'était pas soupçonnée de pratiquer le bien, elle cessait d'en avoir la gêne. Il y a des riches honteux. Et malgré sa répugnance à le faire, elle donnait aussi, et beaucoup en petits secours, en menues aumônes. Mais quel supplice ! Elle s'y astreignait cependant, pour ne pas s'accoutumer à être trop absente ou à demeurer trop distante de ses intentions, comme de ses actes. Une bonne œuvre, elle le savait, restait froide et inachevée si son auteur n'y mettait pas une sollicitude directe et corporelle. Cette sollicitude, elle prétendait du moins, — en raison de la méfiance qui réglait sa conduite, — ne l'exercer qu'envers les personnes qu'elle avait elle-même choisies, et toujours à *leur insu*. Pour

qu'une idée la tentât et qu'une détresse la retînt, il fallait qu'elle les eût trouvées toute seule. Elle voulait les découvrir, surtout si à son exemple elles se cachaient. Même loyal et zélé, l'intermédiaire était écarté d'avance. Il suffisait qu'une infortune lui fût révélée pour qu'elle s'en détournât. La recommandation l'éloignait, et la demande la mettait en fuite. Une insinuation légère, une allusion voilée qu'elle croyait sentir la rendaient hostile aussitôt. Elle n'acceptait aucun conseil, — encore moins aucun reproche. Mais alors, loin de la lui faciliter, toutes les précautions même dont elle s'entourait ne parvenaient qu'à lui compliquer la besogne. On avait beau ne se fier qu'à soi, et pousser à l'excès la réserve, est-ce qu'on savait jamais l'entière vérité? Pouvait-on se flatter d'être à l'abri de la ruse, des plans, de toutes les inventions et comédies que suscite et organise la cupidité? Non : et le plus triste, c'est que, pour déjouer ces intrigues, on était presque obligé de les pratiquer soi aussi, de biaiser, de mentir, d'opposer le calcul à l'astuce et de se défendre en vue du bien comme si l'on attaquait pour le mal. Vis-à-vis des honnêtes gens ces mesures étaient de rigueur, plus que pour la canaille, car leur candide crédulité les rend neuf fois sur dix aussi prompts à être trompés qu'à tromper de bonne foi. Enfin, toujours et partout, la méfiance s'imposait au riche et lui rongeait le cœur.

Aussi, quand, çà et là, il arrivait à Mme Lesoir de pouvoir exécuter un peu de bien dans les conditions si ardues où elle s'enfermait..., qu'elle y

mettait donc de ferveur, et qu'elle y goûtait de délices ! Oh ! le plaisir, juvénile et divin, de se glisser d'un pas furtif pour porter de l'argent en cachette, comme si on allait en dérober ! L'ivresse de la bienfaitrice qui circule et qui rôde avec des yeux de malfaiteur ! La suffocante joie de glisser subrepticement sous la porte d'un galetas, — à l'heure où l'on sait que celle qui s'y désole est sortie *pour un instant*, — une enveloppe qu'elle trouvera tout à l'heure à terre, en rentrant, et qui lui fera pousser un cri parce qu'elle contient un beau billet bleu, couleur du ciel, d'où il sera tombé ! Animée d'une soif de confiance où la jetait, pour se soulager, sa capacité de soupçon, elle était sans cesse aux aguets, tâchant de faire la trouvaille de vérité, de surprendre ce qu'elle appelait « la bonne misère ». Elle observait, écoutait, espérant attraper un fragment de conversation, des vœux naïfs, une plainte, un mot, moins encore, une attitude, un geste, une expression muette qui la serviraient et qui permettraient à sa baguette de fée d'accomplir, en passant et disparaissant, le prodige sauveur.

Que de fois, serrant une pièce d'or dans sa main, elle avait feint tout à coup de la ramasser sous les pas d'un mendiant stupéfait, en lui disant : « C'est vous qui aviez le pied dessus, elle vous revient ! » Apercevait-elle un pauvre, isolé et comme perclus dans sa misère, elle l'étudiait de loin, le suivait, s'en rapprochait, et souvent aussi, obsédée au même instant du doute inexorable, elle s'en détournait, — en se le reprochant. Le dimanche, après la messe, elle sortait de l'église

par une petite porte de derrière pour éviter les indigents postés à l'entrée principale. Mais là encore il y en avait toujours quelques-uns dont le regard singulier la rattrapait. Ne savaient-ils pas *qui* elle était? Chacun d'eux avait l'air de lui dire en la dévisageant : « Inutile de te déguiser, va! Je te connais! » Pouvait-elle raisonnablement, après cela, leur donner?

Les émotions, pleines et sans mélange, de la charité étaient donc bien rares pour elle; et même en les éprouvant, elle n'en profitait guère, car, loin de s'y accrocher et de chercher ensuite à les prolonger par le souvenir, elle les oubliait, plus vite encore que ses obligés.

Pour s'affranchir, autant du moins qu'il était dans ses moyens, du fardeau de sa fortune, Mme Lesoir avait donc pris le parti radical non seulement d'en écarter de sa pensée l'existence, mais de demeurer étrangère à son administration et à tout ce qui pouvait en advenir, pertes ou bénéfices. Le maniement et le rendement de ses millions étaient deux choses effrayantes dont elle ne consentait à s'entretenir avec personne, surtout avec elle-même. Capital, placements, revenus, elle voulait tout ignorer, toujours, jusqu'à son dernier soupir. Outre qu'elle n'entendait rien à ces questions, elle était déterminée, butée à ne pas les comprendre. Quand on entreprenait de les lui expliquer, elle coupait l'entretien. Intelligente sans doute et au delà du nécessaire, elle aurait très bien pu, comme on dit, *se mettre au courant;* mais elle ne le voulait pas. Par principe d'abord, et par pru-

dence aussi. Méfiante envers tous, elle songeait à se méfier également d'elle-même, redoutant, si elle se laissait instruire en ces matières, d'être séduite malgré elle, et d'y prendre goût. L'argent pratique tous les pièges. Et c'est pourquoi, entre elle et lui, elle avait creusé l'abîme.

Ses valeurs en portefeuille, sa propriété magnifique de Boulouris, convertie en sanatorium et que dirigeait avec succès le docteur Gaudias, un jeune médecin qu'elle y avait placé, l'ancien hôtel Tapard sis au quai Debilly et hermétiquement clos depuis la mort de son mari, et l'hôtel Pommelé où elle occupait une chambre de domestique dans les combles, et les nombreux immeubles qu'elle possédait dans Paris, et tout un quartier de Nice, et une forêt au Canada, et deux îles dans la Méditerranée, et la « raison sociale » enfin, la fameuse maison d'autos qui portait son nom réprouvé, son nom retentissant..., tout cela était censé appartenir à M. Brocatel. Aux yeux de tous, il en avait seul maintenant la propriété. Beaucoup, cependant, n'en croyaient rien et ne doutaient pas que, pour avoir en quelque sorte disparu extérieurement de sa fortune, la richissime veuve n'en fût pas moins restée la maîtresse.

Personne, en dehors de quelques intimes, d'une sûreté éprouvée, ne connaissait les arrangements combinés par Mme Tapard. Ces initiés, au nombre de trois, — pas plus, — étaient M. Brocatel, le docteur Gaudias et un abbé Chamaille dont nous parlerons bientôt. Ajoutons-y Belle-Julie, absolu-

ment sûre et attachée depuis son enfance au service particulier de Mme Tapard.

L'existence mystérieuse de Valérie n'était cependant pas un secret pour l'opinion publique. On savait qu'ayant rompu, depuis longtemps déjà, toutes relations sociales, et ayant prononcé des vœux de détachement, cette femme étrange vivait sous un faux nom, retirée quelque part, dans ce grand cloître qu'est Paris.

Où cela? Et sous quel nom? Voilà ce qu'on ignorait, et tous ceux qui avaient essayé de le découvrir s'y étaient lassés.

Les uns disaient que c'était une sainte, les autres une folle.

Dans les deux cas, une créature très dangereuse.

De quelque façon qu'on la jugeât, Mme Tapard, invisible, inconnue, anéantie, avait acquis la célébrité d'un personnage de roman.

En se dérobant à l'histoire, elle était entrée dans la légende.

CINQUIÈME PARTIE

LA NOUVELLE IRÈNE

I

IRÈNE « VOIT » UN MÉDECIN

Quelques jours après son installation à l'hôtel Pommelé, Irène Olette, qui se portait encore très bien la veille au soir, s'était réveillée avec la tête lourde et la gorge prise.

La trouvant en cet état et l'ayant d'ailleurs entendue tousser la nuit, Valérie l'empêcha de se lever comme elle s'y apprêtait, et, sur ses instances, la jeune fille, quoiqu'elle affirmât ne se sentir nullement malade, dut se résigner à rester au lit.

— Justement, s'écria tout à coup Mme Lesoir, M. Brocatel, que je quitte à la minute, attend ce matin le docteur Gaudias. Voilà une chance !

— En quoi? avait demandé naïvement Irène.

— En ceci qu'il me suffira d'apprendre à M. Brocatel que vous êtes souffrante pour qu'il prie le docteur de venir vous examiner.

— Comment? Vous l'oseriez? Je ne veux pas. Je vous en prie !

Mais, sans l'écouter, Mme Lesoir était déjà dehors et elle revenait au bout d'un instant, déclarant d'un ton tranquille :

— C'est fait. Le docteur était là. Il arrive de Nice. Ma foi, oui, j'ai osé. Il va venir.

— Tout de suite?

— Dès qu'il aura fini avec M. Brocatel.

— Alors, je me lève !

Valérie la retint :

— Non, il a recommandé au contraire que vous restiez couchée.

Irène n'était pas contente.

Comme beaucoup de gens du peuple et des petites classes, elle avait une prévention instinctive contre les médecins. Elle la tenait de sa vieille tante Fine qui ne pouvait pas les souffrir. Cette brusque visite à laquelle rien ne l'avait préparée lui causait un ennui qu'elle était incapable de dissimuler.

Mais Mme Lesoir n'avait pas l'air d'y prêter la moindre attention. Assise à présent à côté d'Irène, elle lui parlait du docteur avec une sympathie abondante et pressée.

— Il vous plaira. Il plaît à tout le monde. Par quoi? Par son charme, sa belle humeur, ses yeux pleins de franchise. Et gai ! Comme un jeune homme. Du reste, il n'a que trente-deux ans. Moi, qui suis plutôt mélancolique, j'éprouve en sa présence une joie irraisonnée. Il respire tellement la santé qu'on se porte déjà mieux, rien qu'à le voir. Il rit comme un enfant. Vous remarquerez ses dents. Un jour que j'étais là, il s'est mis à courir dans un jardin,

personne n'aurait pu le rattraper. Il dirige le sanatorium de Boulouris, créé par notre propriétaire.

— Monsieur Brocatel est donc bien riche? interrogea Irène, sans autre idée que de changer la conversation.

— Excessivement, répondait Valérie d'une voix détachée. Et ne renonçant pas à Gaudias, elle poursuivait : Comme son nom vous l'indique, il est du Midi, de Toulouse, d'une famille malheureusement éteinte. Il ne lui reste aucun parent. Il vit seul et très sagement. Mais il se mariera et il saura bien, avec ses dons et le bel avenir qu'il promet, trouver une femme digne de lui, même dans les milieux les plus difficiles. En attendant, il n'a pour tout foyer que celui de M. Brocatel, son grand protecteur. Aussi, vient-il fréquemment à Paris pour le voir, en dehors des raisons d'affaires qui nécessitent ici son passage.

— Mais pendant ce temps-là, qui est-ce qui soigne ses malades?

— Il a deux suppléants sous ses ordres.

— D'après cela, je comprends, disait Irène d'un ton grave, que cet établissement de Boulouris doit être une grande chose !

— Assez grande en effet.

— Vous y êtes allée?

— Plusieurs fois, avec M. Brocatel bien entendu, qui avait voulu m'emmener... pour aider... à la lingerie. Et il m'avait pris, figurez-vous, un billet de « première », comme pour lui ! C'est là que j'ai vu à l'œuvre le docteur.

Et elle repartait :

— Si intelligent ! si travailleur et si dévoué ! Actif et réfléchi. Et si habile, et si fort ! Il a tout !

Irène l'écoutait, un peu étonnée.

— Vous en parlez, dit-elle, avec un entrain qui l'honore, et comme si vous le connaissiez beaucoup et depuis longtemps.

— Depuis plusieurs années j'ai pu l'apprécier dans l'intimité de mon bienfaiteur, et il m'a lui-même été, maintes fois, secourable.

— Comment cela?

— Oh ! dans ma situation, je n'ai pas de honte à vous l'avouer. Il s'est vite aperçu que ma santé n'était pas fameuse, et alors il a tenu absolument à me soigner, — gratis. Voilà d'où lui vient ma reconnaissance.

A ce moment on entendit un pas décidé sur le carrelage du corridor.

— C'est lui, dit en se levant Mme Lesoir.

Le temps que d'une main familière il cognât à la porte et l'ouvrît carrément, sans attendre la réponse, Gaudias entrait ; il était déjà là, nu-tête, en veston, comme dans sa chambre.

Un bel homme, en effet.

Bien planté, robuste et de taille au-dessus de la moyenne, il avait la moustache, la barbe courte en pointe et les cheveux brun foncé, d'un brillant asiatique à reflets de prune au soleil et d'ardoise sous la pluie. avec des ondulations d'une puissance naturelle. Un sang tout neuf qu'on devinait plus capiteux et plus rouge qu'un vin lui désaltérait la peau. Ce superbe gaillard impressionnait par l'évidence du propre plaisir qu'il savourait à vivre.

Dans n'importe quel endroit clos il semblait respirer comme s'il était dehors et boire l'air à pleins poumons ; et on eût dit aussi qu'il était toujours prêt à je ne sais quel départ, quel élan immédiat, ou bien qu'il revenait à l'instant de quelque marche rapide, d'une course impétueuse qui l'avait développé, dont il ne se trouvait pas las, mais plutôt avivé, fleuri et rayonnant. En revanche, le front petit et sans espace était envahi par les buissons de la chevelure, et les pommettes, trop colorées, affirmaient, par leur saillante épaisseur, de grandes endances matérielles.

Mais ce qui vous attirait en lui jusqu'à provoquer admiration, c'étaient ses yeux et ses dents.

On ne voyait qu'eux, et à la fois ; ils se renvoyaient ıur beauté. Des yeux noirs dans de l'émail blanc omme en ont les Africains, des yeux lents et oublants, ombragés de cils d'antilope, des yeux oux et durs, à rudes et câlines caresses, et brûnts, dominateurs, où nageaient à la fois la proesse et le mensonge. Et, dans l'empire et sous surveillance de ces yeux, entre les lèvres charnues de pulpe sensuelle, une armature de jolies dents en taillées et serties, dents de nègre et de loup, qui luisaient du même incomparable éclat que celui des prunelles. Ils allaient si bien ensemble, ces yeux et ces dents, et leur double charme en se mélangeant, vous absorbait si fort qu'on finissait par les confondre et que les yeux avaient l'air de vous mordre et les dents de vous regarder.

Irène, sans avoir l'esprit à discerner les traits principaux de cette ardente physionomie, en avait

cependant ressenti le choc. Gaudias plaisait ou déplaisait, mais il frappait. Jamais il ne laissait indifférent. Comme la jeune fille avait éprouvé à sa vue une gêne indéfinie et qu'il lui fallait tout de suite se faire, non une idée, mais *un sentiment* sur l'homme avantageux qu'on lui amenait malgré elle, et dont la venue la brusquait, elle décida qu'il lui déplaisait. Et dès lors, étant fixée, elle lui fut résolument hostile.

Mme Lesoir, immobilisée, le considérait avec un visage où les soucis fondaient dans l'apaisement d'un sourire.

— Voilà donc la malade ! s'était écrié Gaudias tout brillant ; et à l'instant même assis et comme attablé au bord du lit, il s'emparait d'Irène ; il en prenait possession dans ce geste hardi et professionnel de la main qui va, pour chercher la fièvre, entourer le poignet qu'elle garde et maintient durant des secondes pleines de solennité.

Il semblait ne voir que la jeune fille et ne s'occupait pas plus de Valérie que si elle eût été à l'étage au-dessous. Celle-ci d'ailleurs, discrète, avait commencé à s'écarter, afin de laisser la place et l'entière liberté de ses moyens à l'homme de science. En dépit de sa nature si encline au soupçon, elle avait toujours eu en général pour le personnage qui exerce la médecine un respect quasi religieux. Elle faisait descendre jusqu'à lui la confiance sereine qu'elle plaçait dans le prêtre.

Cependant Gaudias examinait avec soin la « patiente », lui posant par intervalles de petites questions, brèves et précises. Elle y répondait

de même et sans bonne grâce. En parlant comme en se taisant, elle lui résistait, ayant la confuse perception d'une espèce de tentative de sa part, hésitante mais soudaine. Certes les manières du docteur étaient irréprochables et son auscultation n'offrait rien de suspect, et pourtant Irène éprouvait en la subissant une vague inquiétude.

Quoique parfaitement pure et sans aucune curiosité ni coquetterie d'imagination, elle ne pouvait pas posséder la candeur de l'ignorance. Elle avait lu et beaucoup entendu... Elle savait, sinon par expérience personnelle, — du moins par les révélations de son instinct et les secrets que trahissait, à chaque instant autour d'elle la vie, — ce que c'était que l'amour, ses attaques, ses pièges, sa violence et ses combats, et non seulement l'amour, mais son mensonge et sa contrefaçon, *le désir*, qui revêt sa forme et prend son langage. Elle était armée par les souvenirs de son enfance et prémunie par les avertissements d'une jeunesse livrée à elle-même. Ayant appris à se défier, elle se tenait toujours sur le qui-vive. Et par-dessus tout cela, elle avait le mépris répulsif de ces vaniteux, au physique de fatuité, qui portent toujours sur eux, à l'état naturel, un aspect de victoire. En même temps qu'il l'offusquait, Gaudias l'agaçait.

Sous cette impression fâcheuse, il lui sembla que le docteur mettait à son examen un peu trop de complaisance, et comme il se trouvait qu'elle avait deviné juste, elle fut aussitôt entraînée à s'exagérer ce qu'il en était.

Et de son côté, Gaudias, observateur si prompt

et si fin, s'apercevant qu'il était pénétré, fut amené de ce fait à moins dissimuler, puisqu'il paraissait que ce n'était plus la peine. Cette légère antipathie qui, selon lui, relevait surtout de la sensation et que la jeune fille marquait encore moins à son égard qu'à son contact, était-elle d'ailleurs réelle ou feinte? Avec ces êtres de profondeur et de ruse que sont les femmes et même les plus honnêtes, peut-on jamais savoir?

Une chose, aux yeux de Gaudias, était sûre, et la seule qui importât : Irène, qu'elle fût fâchée ou non, connaissait l'impression qu'elle avait produite sur lui. Il n'en demandait pas plus pour l'instant.

Tout en gardant donc vis-à-vis d'elle une correction parfaite, il devint cependant incapable, dès lors, de ne pas laisser rayonner ce contentement spécial qui échappe à tout homme préoccupé de plaire, quand il découvre que son intention, — fût-elle loin d'être encouragée, — est du moins comprise.

A partir de ce moment où le docteur *sut qu'Irène savait* l'intérêt que tout à coup elle excitait en lui et où, par un même effet, celle-ci fut forcée d'en faire chez Gaudias la constatation flagrante, leur attitude à tous les deux s'en ressentit.

Ils ne furent plus les mêmes.

Leur état d'esprit avait beau différer, il y avait entre eux déjà comme du secret et une sorte de complicité.

Mme Lesoir, redoublant de réserve, avait gagné la fenêtre et là, le dos obstinément tourné, elle res-

tait à regarder dans le jardin des bonnes Sœurs de Saint-Maur.

Ainsi, sa présence ne comptait pas.

Quand le docteur parlait à Irène, la jeune fille devinait clairement tout ce qui s'insinuait et se tramait sous les mots naturels.

Quand il se taisait, elle ne pouvait s'empêcher de saisir les sous-entendus de son silence.

Et quand, de la façon la plus délicate et pourtant si positive, il la touchait et la palpait, elle sentait très bien que cette main, si sage dans sa prudence, était loin cependant d'être indifférente et distraite.

Ils ne s'étaient jamais vus. Une rencontre de hasard ne les jetait face à face que depuis cinq minutes, et voilà que le grand mystère sensuel les mettait brusquement aux prises. Tout de suite ils entraient en lutte, et chacun, lui dans l'offensive, elle dans la défensive, avec la conscience entière de sa force et suivant la direction de son tempérament. Ils étaient aussi sûrs l'un que l'autre de ne pas se tromper, d'agir comme ils le devaient. Mais quoiqu'ils fussent animés par des sentiments ennemis, il y avait entre eux, à travers ce conflit naissant, une espèce d'accord à se livrer bataille. La situation était formelle, et tous les deux, ils semblaient l'accepter.

Pas plus que Gaudias ne prétendait y renoncer, Irène ne s'abaissait à la fuir. Vaillante et choquée, elle tenait tête. Aussi la scène avait-elle immédiatement revêtu pour eux une importance et même un attrait, considérables, parce que tout y prenait avec relief un sens puissant et caché.

Leurs regards avaient une signification qui dépassait leur apparente portée, et les voix subissaient les inflexions que leur communiquaient les détours de l'esprit. Les bouches accusaient tout autre chose que les mots fictifs qu'elles prononçaient. Ils se parlaient à langage couvert avec autant de netteté que s'ils s'expliquaient ouvertement. Sans que rien ne fût formulé, tout était dit.

Cette situation si délicate fut aggravée soudain par un fait insignifiant, mais qui se produisit de façon bien inopportune.

Belle-Julie étant venue avertir Mme Lesoir que M. l'abbé Chamaille était chez M. Brocatel et qu'il la priait de l'y rejoindre, celle-ci, en s'excusant simplement auprès de Gaudias d'un geste amical et rapide, était aussitôt sortie, suivie de la servante.

La porte refermée, Irène et Gaudias étaient seuls.

On ne manquera pas de trouver d'un incroyable aveuglement, pour ne pas dire plus, la conduite de Valérie en cette circonstance. Mais, répétons-le à son excuse, elle avait déjà l'opinion la plus haute des médecins et de leur caractère, et elle tenait en particulier celui-ci en une si grande et affectueuse estime qu'aucun doute à son égard ne pouvait l'effleurer.

Eût-elle eu l'idée de commettre une petite imprudence en quittant le médecin et sa cliente, aussi purs l'un que l'autre de tout soupçon, — et en un pareil moment sacré, pendant une consultation !... — qu'elle se fût accusée de cette pensée, odieuse autant que ridicule ; et cela même aurait

suffi pour qu'elle s'empressât de n'y pas donner suite.

A peine Mme Lesoir eut-elle disparu qu'Irène se sentit absolument à la merci du docteur.

Au point d'impressionnabilité physique et morale où elle était, elle eut l'intuition, sans rien redouter d'extrême, *qu'il allait se passer quelque chose*, que Gaudias allait profiter du moment de cette heureuse solitude, qu'il allait parler, qu'il parlait déjà... Et dans cette appréhension certaine, elle fixait sur lui, ramassée et farouche, son regard le plus dur, afin de l'arrêter... et il ne disait rien.

Elle attendait, et il continuait de la faire attendre.

Elle en fut tout de suite énervée, et presque déçue. Elle était furieuse qu'il lui retirât l'occasion de le prendre en faute et de lui signifier vertement ses reproches. Il semblait, en effet, résolu à demeurer muet. Mais, par un de ces miracles incessants de la vie, qui permettent à la nature humaine de s'exprimer en dehors de la parole et même du geste, et grâce au seul magnétisme des regards, Irène *entendit*, plus clairement encore que tout à l'heure, et comme si elles étaient énoncées à haute voix, les pensées de Gaudias. Ses yeux les révélaient, les articulaient, mieux que ne l'eussent fait peut-être ses belles dents impitoyables, si elles s'étaient desserrées.

— Ah ! çà, disaient-ils, ces yeux, — tandis qu'ils pratiquaient en même temps sur la jeune fille leur enquête médicale, — vous me supposez assez sot pour risquer la maladresse que vous guettiez?

Vous ne me connaissez pas ! Vous me connaîtrez. C'est même déjà fait. Nous sommes seuls? Eh bien, oui. Après? C'est délicieux. Et aucun danger. Pour vous du moins. Vous avez eu peur cependant. De quoi, millediou? D'apprendre tout à coup de moi l'ivresse où vous m'avez jeté? Mais non! Qu'ai-je besoin des mots, d'ailleurs? Ils me manqueraient. Et s'ils venaient, ils ne suffiraient pas. Je m'en passe. Sans eux vous savez tout ce qui m'agite, tout ce que j'entrevois, tout ce que j'espère et que je veux... Cette volonté, dès à présent, je l'exerce. Et grâce à mon silence habile, à mon savant respect, quoique vous soyez fâchée, vous n'avez rien à dire ! Que pourriez-vous dire? Aussi votre humeur passera. Bientôt, demain, vous sourirez. Souriez donc tout de suite, allez ! Et... laissez-vous faire !

Et les yeux répétaient même plus chaudement et plus près : « Laisse-*toi* faire... » car ils tutoient, comme les lèvres.

Mais en même temps Gaudias, bon traducteur aussi, Gaudias aux yeux noirs lisait à fond dans les yeux bleus d'Irène, et ceux-ci lui ripostaient :

— Oui, monsieur, c'est vrai, je sais vos pensées car je ne suis pas bête et je les suis avec tranquillité. Sans doute, je n'ai pas le droit de vous montrer jusqu'à quel point elles me blessent, puisque ce droit vous m'en privez par votre hypocrisie ; mais vous non plus vous n'êtes pas dupe de mon silence et vous connaissez les sentiments que votre attitude m'inspire. Je n'éprouve, comme vous le croyez, ni crainte, ni colère, mais de l'antipathie, —

qui ne passera pas. Je me porte admirablement, mais même si j'étais malade, renoncez, je vous prie, à me donner vos soins. Ce n'est pas avec vous que je pourrais guérir. S'il faut que je vous revoie ici, dans cette maison, je vous sourirai tout de même, mais pas comme vous le voulez. Adieu, et renoncez. Je ne suis pas de celles « qui se laissent faire ».

Comme le charmant visage de la jeune fille aux pudeurs empourprées appuyait avec éclat cette protestation secrète, Gaudias achevait justement son scrupuleux examen. Et il parut, en vérité, qu'il avait tout entendu, et qu'il faisait aussitôt la réponse, car, ayant posé sur Irène un dernier regard chargé de clore et de ramasser l'entretien, il murmura, brave homme, en haussant les épaules : « Enfant ! »

Et Mme Lesoir rentra.

— Etes-vous content de cette petite? demanda-t-elle au docteur.

— Enchanté, dit-il. Ce n'est rien et dès demain il n'y paraîtra plus.

Valérie ajoutait :

— J'ai été longtemps absente...

— Ma foi, confessait Gaudias, pardonnez-moi, nous ne nous en sommes pas aperçus. Nous n'avons pas cessé de bavarder. Nous sommes déjà très bons amis.

Et il tendait à Irène une large main brune insolemment ouverte.

Il fallut bien, devant Mme Lesoir, que la jeune fille y plaçât la sienne.

Et lui, la pressant et la secouant, familier, la félicitait :

— Bonne main ! Brave main ! Pas de fièvre !

Irène lui souriait.

Elle l'aurait tué.

II

... ET ELLE ENTREVOIT UN PRÊTRE...

Laissée seule, Irène s'était aussitôt levée et habillée. Il lui tardait de quitter sa chambre où persistait la présence de Gaudias. Mais en s'efforçant de chasser d'elle la pensée du docteur, elle ne faisait que l'y retenir.

Elle sentait bien que son départ, momentané, ne l'avait pas débarrassée de lui.

Elle se préparait à sortir quand sur le seuil elle se trouva en face de Mme Lesoir et d'un prêtre d'une soixantaine d'années qu'elle devina tout de suite être l'abbé Chamaille.

— Excusez-moi, mademoiselle, dit-il, je ne voulais pas vous déranger. C'est madame qui a insisté pour que je ne m'en aille pas sans vous voir, ne serait-ce qu'une minute. Après le bien qu'elle m'en avait appris, pouvais-je me dérober? Mais n'ayez pas peur. Je ne viens pas *faire mon métier*. Vous n'aurez pas aujourd'hui, après le médecin du corps, à subir avec moi celui de l'âme. Je suis monté pour être agréable à madame.

— A M. Brocatel d'abord, rectifia Valérie.

— Oui, aussi ; et puis pour vous dire que si, tout de même, vous pensiez avoir besoin d'un conseil, plus tard, d'un bon avis, en dehors de toute question religieuse, vous n'avez qu'à faire un signe, je vous les donnerai en ami, et sans absolution, — il se mit à rire, — ou avec, à votre choix ! Voilà. Où on me trouve? En face, chez ces Dames, tous les jours, jusqu'à midi.

Et par la fenêtre, il montrait avec obligeance le couvent, d'un air qui signifiait : « Vous voyez comme c'est simple? »

Il salua, remit sur sa tête son chapeau, râpé et agrandi à l'usage, qui lui entrait jusqu'aux yeux, et il se retira, brusquement cordial, laissant cette clarté que produit la vertu.

III

« CE N'EST RIEN »

L'abbé Chamaille différait tout à fait, dans l'intégralité de sa religion, du brave homme d'église incolore et banal qu'on aurait pu croire.

C'était mieux que ce qu'on appelle « un curé » : c'était « un prêtre ». Et un prêtre *d'aujourd'hui* qui ne se défendait même pas du reproche d'en être un *de demain.*

Bon, perspicace et généreux, tolérant puisque prévoyant, il avait le cœur et l'esprit également ouverts à toutes les aspirations d'autrui comme à toutes ses négations.

Moins il absolvait la faute et plus elle était énorme, plus il s'efforçait de la comprendre.

Les erreurs l'apitoyaient et les détresses de tout genre excitaient son zèle.

Brave, il cherchait l'adversaire et courait au feu qu'il traversait sans se brûler. Il aimait l'ennemi afin de pouvoir mieux le vaincre.

L'incrédulité le tentait ; et, loin de le rebuter, les méchants exerçaient sur lui une irrésistible attraction. Il leur voulait d'autant plus de bien.

Les consciences égarées, les âmes perdues formaient pour lui la clientèle de choix, celle des impénitents rêvés. Ceux-là surtout, les grands pécheurs, les classés, les réputés étaient sa convoitise et son péché à lui, — car il éprouvait à s'y livrer une telle jouissance qu'il s'en accusait parfois tout bas. — Mais il y retombait néanmoins sans cesse avec la même allégresse. Il sentait tellement que là était sa vocation, sa tâche nécessaire !

Même quand il se laissait entraîner trop loin dans cette voie, au point d'en éprouver de gros ennuis, il demeurait inaccessible aux regrets et au repentir, et sans se plaindre il acceptait les dommages qui en résultaient comme une juste épreuve, comme une compensation, trop légère encore, pour les faveurs que Dieu lui ménageait dans ce périlleux et passionnant apostolat.

C'est ainsi qu'ayant entrepris, environ dix ans auparavant, d'amener à des sentiments moins haineux envers le catholicisme, le député Merladeau, le terrible extrémiste dont il dirigeait la femme très pieuse, et pratiquante en secret, il

s'était vu, par suite de dénonciations et de vilaines manœuvres de presse, publiquement accusé des plus basses intrigues. Des lettres de lui, — le lecteur s'en souvient peut-être, — écrites à ce sujet à Mme Merladeau et qu'on avait volées à cette dernière, avaient été publiées. Pour éviter que l'incident ne tournât au scandale, l'abbé Chamaille avait dû, sur les affectueuses suggestions de ses supérieurs, donner sa démission de premier vicaire à Saint-Eustache, et, après un voyage de plusieurs mois pendant lesquels tout s'était oublié avec cette facilité qu'ont à s'évanouir à Paris les innombrables émotions qui partout à la fois naissent et meurent, il avait été rappelé pour occuper la place d'aumônier chez les Dames de Saint-Maur. Il s'y trouvait parfaitement heureux, mais loin de se rouiller dans ce poste de tout repos, son ardeur, jamais ralentie, n'avait fait que croître et s'impatienter davantage. Médecin, rebouteur et chirurgien aussi des âmes, il avait, mieux que le goût, la frénésie des grandes *opérations* morales.

Il connaissait Valérie depuis 1902. C'était elle qui, à la fin de cette année où elle avait perdu successivement sa fille et son plus jeune et dernier fils assassiné, était venue le trouver, sous le coup de ces deuils, et lui avait demandé de la soutenir.

Il l'avait accueillie avec cette gratitude émouvante et active qui opérait aussitôt. Elle s'était alors, au point de vue de sa conduite intérieure, absolument remise entre ses mains, et comme il entretenait déjà d'étroites relations avec M. Brocatel, ce pauvre père dont il soignait aussi l'in-

guérissable chagrin, cela avait créé entre eux trois une intimité de confiance et d'affection exceptionnelles.

Quand Valérie, devenue veuve en 1906, avait pris le parti de fuir la vie mondaine, — à laquelle cependant elle accordait si peu, — et de se cacher désormais sous ce faux nom de Mme Lesoir, c'est à l'abbé, en premier, dans sa petite chambre blanche et froide du couvent, qu'elle en avait fait l'irrévocable confidence.

Auprès de lui seulement elle obtenait la quiétude qui lui manquait toujours, et qui la désertait, dès qu'elle avait quitté le prêtre.

Cette quiétude, l'excellent et charmant homme l'imposait à tous par sa gaîté.

Il était gai : sans défaillance et sans excès.

Sa gaîté se distinguait par on ne savait quoi de savoureux, de sympathique et de profond, qui la rendait prenante et originale.

Elle ne faisait pas de bruit, mais de la lumière. Il y avait en elle, une puissance divine. Elle appartenait à l'abbé. Il semblait qu'il en fût l'inventeur et qu'il en possédât le secret. Et il l'exerçait avec une telle perfection d'affabilité et une telle fraîcheur d'esprit, de candide malice, que, même s'il avait consenti à donner sa recette, on eût été découragé à l'avance de savoir l'appliquer comme lui.

Toujours égale et pourtant vive, sa gaîté ne fatiguait jamais, tout comme elle n'avait jamais l'air non plus de se lasser.

Elle n'éclatait pas, elle moussait et pétillait,

pour ainsi dire, avec une effervescence délicate ; elle observait sans effort toutes les nuances du tact et de la mesure ; elle ne blessait ni ne choquait personne, en aucune occasion. L'abbé pouvait se la permettre à coup sûr dans n'importe quelles circonstances ; elle était incapable de détoner.

Rien ne la gênait, ni ne l'arrêtait. La tristesse, oui, la tristesse aussitôt la rendait naturelle et la justifiait ! C'est là surtout — le croirait-on ? — qu'elle paraissait à sa vraie place et faisait merveille. Loin d'être machinale et intempestive, elle avait les dessous de la réflexion. Vous eussiez dit un agréable vœu contracté un matin de Pâques par ce croyant limpide, un doux devoir qui ne lui coûtait pas. Puisque sa gaîté était déjà le penchant de sa jolie nature, il avait trouvé juste et bon qu'elle en devînt le relief.

On n'avait jamais vu l'abbé pleurer ; et cependant il se trahissait plus sensible que ceux qui sont gonflés de larmes.

C'est le sourire qui témoignait chez lui les impressions et les émois, tous les sentiments. Il était à la fois, ce sourire, une politesse, une intelligence, une détente et une énergie ; et aussi une pitié, une consolation ; et aussi une sagesse, une obéissance, une philosophie.

Et il était d'autre part, avec la même vivacité, un blâme, un reproche, une résistance, un refus, une menace ; il attestait et il protestait. Selon la minute et l'ordre de la circonstance, il allait jusqu'à signifier le mépris, la révolte et l'indignation

dont il paraissait alors, à la lèvre ferme et fière, comme l'étrange fleur remontante...

On s'explique donc la force de séduction et la persuasive autorité de ce sourire doué d'un aussi riche ensemble d'expressions, chrétien et stoïcien, évangélique et caustique, intransigeant et bien disposé, passant en une seconde de la mélancolie à l'enjouement et du calme à la bataille.

Mais le sourire de la bouche est incomplet et manqué si celui des yeux ne l'accompagne et n'y ajoute sa flamme. Les yeux de l'abbé Chamaille souriaient aussi et à leur manière, encore plus vive et plus aiguë. Ils allaient, dans leur liberté, infiniment plus loin. Sous la chenille d'un sourcil touffu, c'étaient des yeux étincelants et noirs, toujours allumés et braqués, perçants et volontaires, dont la clairvoyance gaie vous traversait de part en part, comme une épée, — qui ne ferait pas souffrir. Leur indépendance était telle qu'elle proclamait celle de l'esprit qui, tout en se taisant, éclatait en eux. Criants de vérité, ils bravaient le mensonge et gênaient la ruse par leur franchise insoutenable. Il y avait, dans leurs sombres fourneaux, de l'acier et du charbon. Ils plantaient sur vous des dards, et leur braise parfois vous brûlait, vous forçait à reculer. Ils posaient de hardies questions dont ils lançaient les premiers à l'instant la vaillante réponse. Ils avaient d'indiscrets fixements qui débridaient la plaie de vos secrets. On se sentait devant eux le cœur tout nu et l'âme dévisagée.

A d'autres moments, ils s'armaient d'audace et

de verve mordante, et leurs prunelles de la couleur du café, du tabac et du jais, étincelaient d'assurance et se chargeaient de provocation. Savants et discuteurs, causeurs acharnés, prompts à l'attaque, à la riposte, au sous-entendu, à l'allusion, ils devenaient alors pareils à ceux qu'on admire encore aux portraits des abbés et des philosophes d'autrefois, tout galvanisés d'un feu spirituel et d'une chaleur d'encyclopédie. On y retrouvait des regards de pastel du dix-huitième siècle, et il n'était pas d'ailleurs jusqu'à la figure si fine et si bien coupée de l'abbé où ne parussent fréquemment, — dans le jeu des traits et les rapides croquis de la physionomie, — des expressions de Voltaire et de Diderot, d'un prince de Ligne ou d'un Beaumarchais. Son menton sec semblait fait pour décocher la pointe ; ses dents étaient petites et serrées pour les mots à l'emporte-pièce, et ses cheveux, auxquels le fusain des yeux, en accentuant leur blancheur, donnait un air poudré, lui volaient un peu en arrière et au-dessus des oreilles comme ceux d'une perruque à la Galiani.

Et puis, instantanément, ce sourire et ces yeux de bataille, éteignant leur fougue et renonçant au défi, s'emplissaient de tendresse et de compassion, sans perdre pourtant une parcelle de leur ordinaire gaîté. Elle restait, mais en se transformant.

Une parenthèse. Quand on regardait avec attention l'abbé Chamaille, Brocatel et Gaudias, on était frappé de voir que ces trois hommes, quoique n'ayant, par leur nature et leur profession, rien de commun entre eux, s'appareillaient pourtant *grâce*

à leurs yeux, de même couleur et de beauté rivale.

Sans compter le propriétaire, presque tous les habitants du vieil hôtel Pommelé offraient d'ailleurs curieusement ce signe distinctif.

Depuis ceux de Mme Lesoir, bruns, troublés et profonds jusqu'à ceux de Belle-Julie, la disgraciée, qui reluisaient comme deux grains de petit raisin noir dans son masque barbouillé de lie, tous les yeux qui vivaient et brillaient dans cette demeure étaient remarquables. La famille Paradour, dont nous parlerons bientôt, en possédait pour sa part avec le colonel, sa femme et ses trois filles, cinq paires magnifiques. Tous les ciels de la Hollande emplissaient et faisaient rêver ceux du bon Pootius. Ces demoiselles Dandin montraient dans les leurs les plus franches colorations du passé. Le chat Plouf enfin, avec l'or de ses deux veilleuses, et même la poule Bobine, avec sa prunelle en cocarde, étaient à la hauteur.

Mais revenons à l'abbé.

Il avait une phrase favorite qui composait le titre original de son personnage et qu'il eût fallu, pour l'achever, écrire en légende au bas de son nom.

Il disait : *Ce n'est rien.*

Ne croyez pas à un tic de langage, à une de ces locutions adoptées par hasard et n'ayant aucune raison d'emploi. Non. La phrase de l'abbé Chamaille était choisie et voulue. Elle prétendait, — chaque fois qu'il y avait recours, — fournir l'explication par excellence, et conclure, catégorique.

La prêtre l'appliquait à tout.

Du matin au soir, les gens se jetaient chez lui, pauvres et riches, et l'assaillaient. Il savait, du premier coup, discerner leurs tourments.

— Allons? Quoi? Qu'y a-t-il? disait déjà le beau sourire. Et chacun se lançait aussitôt à clamer sa peine, ou à la raconter :

— Mon meilleur ami m'a trahi.

— *Ce n'est rien.*

— Je suis ruiné !

— *Ce n'est rien.*

— Mon mari ne m'aime plus.

— Ma femme m'a trompé.

— *Ce n'est rien.*

— Je ne mange plus, je ne dors plus.

— On m'opère jeudi prochain.

— *Ce n'est rien.*

— Je vais devenir aveugle !

— J'entends des bruits affreux !

— Je sais que je suis condamné !

— C'est la tuberculose.

— C'est la paralysie.

— C'est un cancer ! Ah ! mon père ! mon père !

— *Ce n'est rien.*

— Je souffre mort et passion.

— J'ai peur de tout, de la vie !

— Je suis effrayé de vieillir !

— J'ai l'épouvante de la mort !

— J'ai la folie du doute !

— Je voudrais pleurer, croire, prier ! Je ne le peux pas !

— *Ce n'est rien! Ce n'est rien!*

Et quand quelqu'un s'écriait qu'il avait perdu son enfant, ou son père ou sa femme, tout ce qu'il aimait, alors l'abbé ne disait pas les trois mots étonnants, mais son regard les prononçait ; et en même temps, — sans lever le bras bien haut et en inclinant la tête, — il montrait du doigt le ciel, ce qui signifiait : « On se retrouvera. »

Les trois mots tombaient toujours, sans variante ni même la moindre nuance dans l'inflexion de la voix, selon la gravité des cas. Ils tombaient, murmurés vite, en passant, mais soulignés par les yeux au fond desquels scintillait le diamant de la foi.

En effet, loin de trahir un scepticisme dont ils auraient pu former la devise courante, ils exprimaient une sollicitude. Loin de se désintéresser, ils participaient. Au lieu d'opposer une fin de non-recevoir, ils offraient un accueil. Au lieu d'être une marque d'indifférence, ils prouvaient l'attachement.

Dès lors, *ce n'est rien* ne voulait pas dire : *De quoi venez-vous me parler? Je ne le prends pas au sérieux! Petite chose! Où avez-vous la tête? Laissez donc cela! Que voulez-vous que ça me fasse?*

Mais *ce n'est rien* disait clairement : *Je sais ce que c'est. Ne vous désolez pas! Qu'est-ce qui dure? Ainsi, calmez-vous. Confiance! Attendez demain. Ça passera. Je vous le promets! Vous le voyez bien, d'ailleurs, puisque je souris? Sans cela sourirais-je? Et puis, je vous connais, vous serez les plus forts. Je vous le garantis. Plus forts que le mal et que la douleur, plus forts que la vie et la mort! Tout n'est*

rien. Il n'y a que Dieu. Tenez bon! Jusqu'au bout! Plus qu'un instant! Nous arrivons!

Ce chaud langage, on l'entendait, quoique muet, et tous, après l'avoir compris, s'en retournaient rassérénés.

C'était leur tour à présent de sourire.

Vous pouvez désormais vous figurer le rôle considérable que jouait l'abbé dans l'existence de Mme Lesoir.

Lui, Brocatel et Gaudias constituaient la parenté morale de la veuve, sa seule et dernière famille. Ils connaissaient tout d'elle et possédaient son cher secret. Ils étaient ses amis, ses conseillers et ses soutiens, les trois forces de sa faiblesse. L'ingénieur administrait sa fortune, le prêtre administrait sa conscience, et le médecin sa santé. Chacun d'eux lui apportait une aide, rare, unique et différente, et ces trois aides se tenaient, se commandaient. Et chacun d'eux aussi lui procurait une qualité spéciale de douceurs intellectuelles et d'affection qui répondait aux besoins de son esprit et aux privations de son cœur.

Brocatel, c'était le grave et pâle ami de toutes les obscurités et de tous les périls sociaux, dur et sûr comme le fer, l'invincible défenseur, l'homme de loi, le juste et le sage.

Chamaille, c'était le guide et l'appui, la lampe toujours allumée, la source intarissable de bonté, d'apaisement et d'espoir, la certitude suprême et rayonnante, l'intermédiaire divin.

Et Gaudias, c'était le spectacle et la sensation joyeuse de la vie, de la santé, de l'ardente jeu-

nesse, la pleine séduction du rire et de la voix, des regards et des mots, l'ivresse de jouir débordant avec une telle sève et un tel éclat qu'elle revêtait, dans un naïf mensonge, tous les aspects de la franchise, d'un immense dévouement, d'une gratitude infinie. Quoi qu'il fît, il dégageait, — malgré lui mais non à son insu, — une espèce d'exubérance amoureuse où se prenaient les plus méfiants et qui, sauf de rares exceptions comme dans le cas d'Irène Olette, lui conquérait une fois pour toutes une sympathie désarmée.

Séparément et réunis, ces trois hommes étaient devenus indispensables à Mme Lesbir. Elle ne pouvait vivre que par eux, et de la vie si compliquée qu'elle avait organisée. Aussi les aimait-elle tous les trois, autant et sans préférence. Mais elle rendait à chacun d'eux le sentiment particulier qu'elle était heureuse d'en recevoir.

Elle aimait Brocatel comme un frère aîné, l'abbé Chamaille comme un père, et Gaudias comme un fils.

IV

GAUDIAS

Et maintenant, qu'est-ce que c'était que Gaudias?

Un méridional, muni des défauts de l'homme du Midi et seulement de quelques-unes de ses qualités.

Jouisseur ardent et impatient. Noceur et bû-

cheur. Aussi capable de brûler ses nuits au travail qu'au plaisir, mais ne sacrifiant au premier qu'en appétit du second. Passionné d'argent. Voulant être riche, avec frénésie. Ne convoitant que le luxe et les joies de vanité qu'il ajoute à celles des sens. Aimant les femmes, — d'un amour tout matériel, — comme on aime la bonne chère et le vin, la table et le lit, sans y fourrer le sentiment, mais pratiquant néanmoins à merveille l'art instinctif de donner à la grossièreté de son désir la plasticité sentimentale. Sous les dehors d'une émotion toujours prête et ne sachant pas se défendre, aucune sensibilité. Des yeux trop aisément humides s'accordent très bien, en effet, avec un cœur dur. Presque tous les rochers pleurent.

Gaudias avait çà et là des premiers mouvements, des élans, mais d'une minute et tout physiques. Chez lui, rien ne suivait le corps.

Pas de fonds, en quoi que ce fût. Uniquement de la surface. D'une intelligence courte, mais aiguë, il faisait en tout le suffisant, et rien de plus, mais ayant de la mémoire et prompt à s'assimiler, il étourdissait par ses moyens.

Pas méchant et loin d'être bon, il n'eût pas souhaité de mal à son prochain, sans cependant s'interdire au besoin de lui en faire. Il n'aurait, bien entendu, jamais attenté à la vie de son semblable, mais il l'eût ruiné froidement.

Sous son égoïsme plantureux, et qui restait sournois, il dégageait de la cordialité.

Il était vivant.

Dès qu'il paraissait, rouge et brun, sonore et

coloré, il répandait du geste et du bruit, du rire et de l'éclat. Il meublait. Il animait.

Quand il n'était plus là, la chambre devenait vide, les voix ne produisaient plus que du silence, et l'on se sentait un peu triste.

Organisé pour plaire et séduire, il mentait à visage *ouvert*, avec de beaux grands yeux qui regardaient en face. On eût juré, quand il tendait la main, qu'il avait le cœur dessus. Tout cela dans un tel épanouissement de santé qu'on était forcé d'être dupe. Son assurance paraissait de la franchise et il passait pour affectueux en n'étant que familier.

Il eût réussi dans la politique ; il y avait pensé, mais il avait préféré la médecine qui mêle davantage aux aventures de la vie, à son intimité, à ses innombrables secrets, pleins de surprises et de profits.

Reçu docteur à Paris où il avait fait auparavant ses études médicales, il s'était lié de bonne heure, au début de sa jeunesse, avec les fils Tapard, vers lesquels l'avaient dirigé ses ambitions de fortune. Camarade gratuit de leurs plaisirs et ayant reçu d'eux des confidences utiles qu'il avait su provoquer, il se trouvait, après leur mort, admirablement situé pour exercer son pouvoir ensorceleur sur la mère en détresse.

Il était, — quoique leur aîné, — à peu près de l'âge des disparus ; il les rappelait à la malheureuse femme, il lui en parlait avec leur ton, leurs expressions ; il savait sur eux quantité de ces petites choses futiles et charmantes qu'elle ignorait, qu'elle

découvrait et dont le récit tout à la fois la navrait et la consolait. Elle se laissa donc — si craintive et souffrant de l'être, — glisser avec soulagement dans la sécurité de cette jeune affection, pleine de déférence, et que garantissait la chère mémoire de ses enfants. Il lui semblait que c'était *eux* qui lui avaient légué « leur meilleur ami, » pour qu'en la soignant, si chancelante, il servît constamment de trait d'union entre eux et elle. C'était à cause *d'eux* qu'elle avait résolu de le choisir pour médecin. M. Brocatel et l'abbé Chamaille auxquels, tout attendrie, elle l'avait chaudement présenté, s'étaient empressés de l'accueillir avec la plus aveugle confiance.

« Hé quoi? s'écriera-t-on. Deux esprits si fins, si perspicaces ! Deux observateurs si avertis ! » Oui, sans doute, c'est incroyable. Mais c'est le propre des plus grands savants d'avoir les plus grandes distractions.

Et puis vous oubliez que le docteur possédait le don fatal de sympathie. Il la *jetait*, comme un charme.

Il fit en outre la brusque conquête de l'ingénieur par la révélation de qualités administratives de premier ordre qu'il sut lui dévoiler, — d'abord comme par hasard, — et lui étaler ensuite, au cours d'entretiens sérieux et fréquemment renouvelés.

Mme Lesoir n'avait pu s'empêcher de le mettre avec bonheur au courant de sa vie mystérieuse, lui en expliquant dans le détail tout le mécanisme, les innocentes ruses, les infinies précautions ! Maintenant, avec lui et ses deux autres amis, elle se sen-

tait presque tranquille. Elle pensait : « Je suis bien gardée, et de tous les côtés. » Aussi quand le sanatorium de Boulouris fut, sous le couvert de M. Brocatel, fondé par Mme Lesoir, se trouvèrent-ils tous les deux d'accord pour en confier la direction à Gaudias, qui l'accepta, non sans y avoir au préalable opposé la plus habile résistance. Il fallut lui forcer la main pour vaincre ses scrupules. Il occupait depuis cinq ans ce poste avantageux. Un pavillon réservé et isolé, à cent mètres de l'édifice, dans un jardin de paradis descendant jusqu'à la mer, une liberté absolue, l'assujettissement de pure forme à un contrôle de père de famille, et un traitement annuel de vingt mille francs, telles étaient les charges imposées à l'héroïsme du docteur, enfant gâté du destin.

Avec une grande virtuosité de ruse, il se montrait d'ailleurs le premier à reconnaître bien haut la béatitude de son sort. Sur ce sujet, il ne tarissait pas. Loin de paraître, selon la tendance méridionale, estimer que ces faveurs n'étaient pas tellement au-dessus de son mérite qu'il eût à en rougir, il affectait, à tout propos, de s'en montrer confus. Beau joueur, il arborait la reconnaissance. Il avait, ainsi que l'abbé, une locution favorite. Il ne disait pas comme lui : « *Ce n'est rien.* » Il disait : « *C'est trop!* »

A tout bonheur, à tout cadeau, à toute surprise agréable dont il était, de la part de Valérie ou de ses deux vieux amis l'objet incessant, il ne savait, avec un gros soupir de joie, un visage débordant de gratitude, que répondre : « *C'est trop!* » S'agis-

sait-il de ce qu'on faisait pour lui, cette protestation était aux yeux de Mme Lesoir une preuve évidente de simplicité et de désintéressement ; et s'agissait-il de ce que l'on faisait pour les autres le : *C'est trop!* de Gaudias, qui eût pu trahir une dureté vilaine envers le prochain, ne faisait que signifier ordre, prudence, économie, qui sont les vertus de l'administrateur modèle.

Quoiqu'il fût médecin consciencieux et qu'il « exerçât, » même à Boulouris, c'était tout spécialement à la direction qu'il avait été nommé. Le service médical, nous l'avons dit, était fourni de façon régulière et à tour de rôle par deux internes de première classe ; et c'est ce qui permettait au directeur de venir fréquemment à Paris solliciter les instructions de M. Brocatel et combler les désirs touchants de Mme Lesoir.

Tel était le bel animal humain, gracieux et fort, lustré comme un jaguar, qui portait les petits noms de David, Évariste, Amour.

C'est le dernier de ces trois noms de baptême que le docteur avait choisi pour orner de façon habituelle son nom de famille, mais, n'osant pas l'avouer par écrit, il signait A. Gaudias. Il ne consentait à ce qu'on lui donnât verbalement ce vocable assez périlleux que dans l'intimité, toute particulière, où alors il était en effet le seul qui s'imposait.

V

UN GENRE DE BEAUTÉ

Si inflammable que fût Gaudias, il ne prenait pas feu au premier tison venu. Il ne s'embrasait qu'à bon escient et en connaissance de cause. Mais le moyen de résister à Irène Olette !

Elle était une de ces créatures ravissantes et terribles dont on ne saurait affirmer si, — pour certains hommes réservés au bonheur ou voués au malheur, — la rencontre est une chance ou une catastrophe.

Les deux à la fois.

En tout cas, c'était un événement.

Pourquoi? Parce qu'Irène était belle. Elle avait la beauté, le don fatal de rayonner, de ne pouvoir passer inaperçue et de dérouter la plupart de ceux qui se trouvaient sur son chemin.

Selon le temps, la circonstance, et le mystère qui préside au choc des destinées, il n'était pas possible, à quelques hommes marqués d'avance, d'apercevoir Irène sans être forcés de la voir aussitôt tout entière, et de la voir ainsi sans être frappés, et d'être frappés sans être atteints profondément, et d'être atteints sans être blessés, et d'être blessés sans aimer et remercier celle qui avait fait la blessure.

Cette blessure que causait Irène avait ceci de particulier et était d'autant plus grande qu'au lieu

de faire souffrir elle procurait un bien-être indicible. C'était pourtant une blessure et une sérieuse, mais on ne s'en doutait pas. Plus elle était grave, plus elle était suave.

Le genre d'amour qu'éveillait Irène n'inquiétait pas et n'effrayait pas comme il arrive si souvent ; il semblait de tout repos et de toute félicité. Jamais rien de douloureux ne pouvait venir de cette exquise enfant. Elle promettait la douce et complète joie, le tendre plaisir, l'attachement sûr et parfait, sans trouble et sans amertume. Elle était la rose inconnue, la rose sans épines.

A quoi tenait cette certitude, ou cette illusion?

Au caractère de sa beauté.

C'était bien une beauté de jeune fille, une beauté virginale et pure, mais poussée à ses dernières limites et commençant à les franchir avec un tel éclat qu'elle exposait déjà la beauté de la femme, à moitié obtenue.

Ses yeux étaient, en même temps, ou tour à tour, deux fleurs et deux oiseaux. On eût dit d'abord deux bluets trempant dans l'eau fraîche. D'un bleu tantôt pâle et tantôt profond, ils avaient de la fleur des champs le divin coloris, la céleste innocence, presque le parfum d'Éden retrouvé. C'étaient deux bluets odorants et deux bluets *pensants*, car ils paraissaient exprimer avec candeur tout ce qu'ils inspiraient. Et puis, s'animant tout à coup, ils prenaient une autre vie, agile et ailée. Vifs et brillants, ils avaient l'air de gazouiller, de jeter mille petits cris lumineux et ils s'ébattaient sous la paupière aux longs cils, pareils à des oiseaux en cage.

Dessinée et peinte comme par Greuze et modelée avec la perfection d'un fruit, la bouche d'Irène semblait une incarnation purpurine du baiser. Quand elle s'entr'ouvrait, elle montrait des dents faites pour être l'éclair de la parole et les facettes du rire ; et on se demandait si l'éclat du rire venait d'elles, de leur émail, ou si c'était lui, le rire d'avril, qui leur donnait cette nacre éblouissante. Ses joues étaient deux boutons épanouis au bout de la tige adorable de son corps.

Elle avait, — comme Vénus et Marie-Magdeleine, comme l'or et les blés, — la gloire d'être blonde. Ses cheveux, bien ramassés, présentaient un arrangement naturel et des « retombées, » des façons de couler, de descendre, de côtoyer sa tempe, de peser sur sa nuque et d'épouser son col, qui achevaient avec harmonie la grâce élégante de son visage. Ils étaient, contre sa peau fine et dorée, comme des flots satisfaits de baigner mollement une grève enchanteresse. On s'imaginait, — sans qu'on y touchât, — les sentir au creux de ses mains, ou glisser en écheveaux sous la caresse de ses doigts ; ils rendaient bien, eux aussi, le goût, la tournure d'esprit de celle qui savait, en dehors de toute prétention, les disposer si favorablement.

La jeune fille procurait à son insu, beaucoup d'autres impressions délectables. Puisqu'elle était un printemps, perpétuel et victorieux, elle le prodiguait dans les idées et dans les cœurs. Elle *printanisait* tout ce qui l'entourait.

On croyait, en la regardant, être nu-tête et respirer dans un jardin.

Ceux qui avaient à la fois l'âge et la liberté de l'amour brûlaient soudain pour elle des feux qu'elle était ignorante d'allumer; et ceux qui n'avaient plus l'âge des passions ou qui se les étaient interdites, pouvaient néanmoins se permettre de l'aimer irréprochablement, comme on aime les fleurs, la nature, l'aurore, le ciel et la lumière. Elle ramenait aux lèvres des malheureux le sourire perdu. Elle ensoleillait.

Enfin, sa beauté ne la faisait pas seulement belle. Loin de l'emprisonner, elle la libérait. Loin de la limiter, elle lui permettait, par un rare surcroît de bienveillance et de richesse, d'être en même temps jolie et gentille. Avec l'admiration, elle gagnait la sympathie.

Ainsi, elle avait tout pour captiver, charmer et retenir. Il était donc fatal que venus des points les plus opposés du sol et de la société, et quoique doués de natures violemment différentes, un Féline, un Panteau et un Gaudias n'eussent pu rencontrer Irène Olette sans être aussitôt *déviés*, et emportés dans son sillage.

VI

COMME IRÈNE A CONFIANCE, ON A CONFIANCE EN ELLE

Depuis ce brusque et providentiel changement survenu dans son existence, Irène, dès la première semaine et presque chaque jour, n'avait eu que

des raisons d'être heureuse. Elle avait vu se dissiper, l'une après l'autre, toutes ses craintes. En même temps que s'évanouissaient celles du passé, celles de l'avenir qui en découlaient, s'effaçaient avec la même rapidité.

M. Brocatel, après une enquête sérieuse, avait acquis la certitude de la disparition de Féline. Sa trace était absolument perdue; et il n'y avait pas lieu d'en concevoir le moindre trouble, car la police affirmait qu'il avait dû quitter Paris et probablement la France. En tout cas, rien ne s'était produit qui pût faire supposer que l'ouvrier russe, n'ayant pas renoncé à Irène, persistât is-à-vis d'elle dans ses anciens desseins. Elle commençait donc à se rassurer. Elle se souvenait d'ailleurs l'avoir entendu si souvent parler avec exaltation de son pays, de sa chère Finlande! « Pourquoi, se disait-elle, n'y serait-il pas retourné, poussé par la tristesse autant que par le dépit? Certainement, c'est ce qu'il avait fait. Cet amour-là guérissait l'autre. »

Par les soins du propriétaire, les affaires d'intérêt d'Irène avaient été aussi débrouillées sans retard. Elle héritait de la tante Fine une somme de huit mille francs placés maintenant à son nom et il était convenu qu'elle reprendrait, le plus tôt possible, son ancien métier. Seulement, il avait paru plus sage qu'elle se rapprochât de l'hôtel Pommelé où elle devait habiter désormais. On allait donc chercher, dans le quartier même, un autre magasin, ce qui pouvait, avec les travaux d'installation pour l'atelier de reliure, demander environ un mois.

— « D'ici là, congé ! » avait déclaré M. Brocatel.

Ce dernier, qui n'était pas très partisan de l'oisiveté, avait bien émis le vœu qu'au moins la jeune fille, en attendant, s'occupât, sans fatigue, aux ouvrages de tapisseries des demoiselles Dandin, mais Gaudias ayant fait observer « que les poussières qui s'échappaient de ces vieilles laines n'étaient pas excellentes à respirer pour de jeunes poumons qui n'en avaient pas l'habitude », on s'était rendu à la justesse de cette raison.

— Voici bientôt les beaux jours, avait ajouté le docteur. Qu'elle sorte et prenne l'air, le plus qu'elle pourra !

— Si on l'envoyait à la campagne? avait proposé M. Brocatel, contre quoi s'était tout de suite élevé vivement Gaudias.

— Mais non. Elle s'y ennuierait. A une plante de Paris, c'est l'atmosphère et le terrain de Paris qui conviennent le mieux !

Et comme Mme Lesoir, incapable de se séparer quarante-huit heures de Brocatel et de l'abbé, n'était pas davantage disposée à se priver, si peu que ce fût, de la jeune fille, au moment même où elle était en train de s'y attacher, on n'avait plus parlé de la campagne.

Une autre question soulevée par Valérie et agitée à huis clos entre elle, le propriétaire, le docteur et l'abbé, avait été celle de décider s'il fallait « laisser Irène sortir seule. »

Mme Lesoir était *contre* et Gaudias tout à fait *pour*. Brocatel, perplexe, ne savait pas.

Ce fut l'abbé qui, résolument pour l'affirmative, y rallia Brocatel et sa craintive amie. Il n'eut pas de peine à démontrer que la jeune fille étant toujours sortie seule, il serait ridicule à présent de l'en empêcher à son âge, qu'on n'en avait pas le droit, et que d'ailleurs, l'eût-on, ce droit, Valérie était hors d'état, pratiquement, de l'exercer.

— Puisqu'elle a confiance en nous, déclara-t-il, ayons confiance en elle. Et il conclut : « Je crois m'y connaître, eh bien ! je tiens que cette enfant se ferait tuer plutôt que de se laisser tomber ! »

— J'en suis sûr aussi, dit Gaudias.

VII

AU MUSÉE DU LOUVRE

Grande joie pour Irène. M. Pootius, tout à l'heure, allait la conduire au musée du Louvre.

Ayant entendu Mme Lesoir et M. Brocatel chercher comment, les après-midi, on pourrait bien distraire la jeune fille, il s'était offert pour l'emmener de temps en temps quand il allait *travailler*. La proposition du vieil artiste avait été tout de suite accueillie. A qui de plus respectable et de plus sûr aurait-on pu confier Irène?

Elle était donc, ce jour-là, qui était un mercredi, sortie de l'hôtel Pommelé, toute légère, aux côtés de M. Guillaume. Il avait comme de coutume son feutre « Ronde de nuit », sa rotonde agrafée par

deux coquilles d'argent et son gros parapluie violet « semaine sainte », cadeau de la révérende mère supérieure des dames de Saint-Maur.

Irène n'avait plus ses longs voiles.

Elle portait à présent, sur le conseil de Valérie, un petit costume noir qui, tout en étant « deuil », lui rendait la liberté de ses mouvements et n'attirait pas l'attention comme les aunes de crêpe au milieu desquelles éclataient à vingt pas et flambaient ses cheveux d'or.

En la voyant davantage on la remarquait moins.

Tandis qu'après le déjeuner, vers les deux heures, ils descendaient la rue du Bac, elle et Pootius, celui-ci, déjà fiévreux, lui parlait à petites phrases, courtes comme ses enjambées :

— Le Louvre ! Ah ! mon enfant ! Vous doutez-vous? C'est à en trembler d'amour !

— Connais ! piquait-elle. J'y suis allée, mais il y a longtemps !

— Vous ne le connaissez pas ! Qui le connaît d'ailleurs? Dieu seul. Mais ici-bas, personne ! Et Hobbema?

— Qu'est-ce que c'est?

A cette question, il s'était affligé :

— Une encore ! — je le craignais, — qui a pu vivre jusqu'ici sans soupçonner ce peintre incomparable ! Qu'est-ce qu'on leur enseigne? Eh ! bien, moi, je vous l'apprendrai.

Et sûr de lui, de son texte, il commençait aussitôt :

— Ce qui m'émeut d'abord en ce génie, c'est

le mystère qui l'enveloppe. Où naquit-il? Où a-t-il vécu? Quelle est l'époque de sa mort? Après l'avoir ignoré, des siècles durant, on croit aujourd'hui le savoir; mais était-il blond? ou brun? triste ou gai? riche ou pauvre? Et son visage? Ses yeux? Comment était-il fait? Ténèbres! Le tombeau. Pas un portrait. Pas un dessin de famille. A la bonne heure! Voilà un grand homme! Il ne livre que son œuvre et rien de sa personne

Irène, amusée, l'écoutait.

On était ainsi vite arrivés. On avait traversé le majestueux Carrousel, franchi des porches monumentaux, monté des escaliers de pierre tout droits comme dans les tragédies, et si profonds qu'ils avaient l'air de se rétrécir par en haut, et l'on était entré, en poussant des portes à tambour qui préparent au respect, dans le temple de l'art et des chefs-d'œuvre éternels.

Palette au pouce, — une palette aussi grande qu'un des boucliers de *l'Enlèvement des Sabines*, — et bien installé maintenant sur le plateau d'un tabouret escarpé, à la place qu'il occupait depuis tant d'années, M. Pootius, pour la cinquantième fois peut-être, copiait *le Moulin à eau*. Il avait exprès disposé sa toile sur son chevalet, de telle sorte que lui seul avait la vue de l'original. Aucun des visiteurs ne pouvait en approcher. De quelque côté qu'on l'essayât, on était forcé d'y renoncer. Rien que son feutre, dont il restait coiffé, bouchait déjà trois tableanx de la cimaise, et l'appui-main s'allongeait tout à coup dans ses doigts pour menacer les yeux imprudents qui s'avançaient trop

près. Il n'en avait pas moins toujours dans son dos un petit public retenu par son aspect, ses façons et son langage aussi, car, sans interrompre son travail, il parlait tout haut, pour lui et pour la galerie. Tel le charmeur d'oiseaux des jardins qui parle surtout pour ces autres moineaux apprivoisés que sont les passants.

Ce qui faisait la bizarre saveur des monologues de Pootius, c'est qu'ils se composaient d'un tas de phrases décousues se succédant sans ordre ni le moindre rapport entre elles et proférées sur le même ton. Au fur et à mesure que son esprit lui fournissait une pensée nouvelle, il y répondait aussitôt, quittant la précédente, et passait à une autre.

Par exemple, on l'entendait dire à la file des choses de ce genre : « Il habitait certainement la province de Groningue. — Le jour est parfait. — Des lunettes? Le malheur, c'est qu'on s'y habitue. — Il faudrait que ce fût payant. — Marié? Pas si bête!... — Ai-je besoin d'un atelier, puisque j'ai celui-ci? — C'est un lyrique du soleil! — On devrait fermer à six heures. — Je suis fier qu'on me l'ait confiée! — Quelle « Madeleine au désert » ça ferait! — Oh! ces tableaux dans mon pays... voilés d'un rideau vert, qu'un gardien tire lentement!... — Écartez-vous! messieurs et dames! »

Aussi, pour les étrangers qui ne pouvaient pas discerner entre ces propos incohérents ceux qui s'appliquaient à Hobbema, à Pootius lui-même et à sa vue commençant à baisser, au règlement du Musée, à Irène Olette... à la température, etc...,

le bonhomme, avec son chapeau pointu et sa rotonde enveloppant le tabouret comme la chape d'un chantre, faisait l'effet d'un fou carabiné.

En le désignant à son voisin, plus d'un, ce jour-là, comme tous ceux qui le remarquaient et l'écoutaient pour la première fois, se touchait le front de l'index ; et un soldat s'éloignait, expliquant à sa bonne amie « que *c'était* ça qu'on appelait des *ventriloques.* »

Au bout de dix minutes de *Moulin à eau*, Irène avait déclaré gentiment à Pootius :

— Je vais me promener un peu.

— Pas dehors?

— Mais non. Dans la maison.

— Pas trop loin tout de même. Elle est si grande, la maison ! Vous vous y perdriez ! C'est ainsi qu'Hubert-Robert a failli dans les cata...

— N'ayez pas peur, monsieur Guillaume.

Elle était déjà en route à travers les pays fabuleux et féeriques de la peinture...

Emportée d'une aube à un couchant, s'engouffrant dans une forêt, suivant un sentier, rêvant sur un lac et se roulant sur tous les verts et nageant dans tous les bleus, visitant tous les pays, contemplant tous les ciels... poursuivant tous les papillons de la couleur et des reflets, penchée sur un panier de fruits, respirant un bouquet de roses, prise par l'Enfant Jésus et détournée par Apollon, passant de Vénus qu'on admire au Crucifié qu'on adore, elle allait, dilatée, frémissante, au hasard de ses yeux éblouis par les images qui l'enchantaient.

Elle avait fait cent pas environ, quand elle

se trouva tout à coup en face de quelqu'un qui, écartant les bras, s'écriait :

— C'est vous ! c'est vous !

Surprise, elle s'était arrêtée.

Elle avait devant elle, un jeune homme, de vingt-cinq à trente ans, vêtu d'un complet pain d'épice et cravaté d'une « régate » azur.

Tenant à la main son chapeau, un tyrolien vert orné d'une petite plume de paon, il contemplait éperdument la jeune fille, et celle-ci de son côté le regardait, le scrutait. Où avait-elle vu ces yeux hardis et pesants, cette courte moustache appliquée sur une lèvre forte et rouge, et ces cheveux luisants en lourde calotte? Elle avait parlé à ce visage. En l'observant, elle en retrouvait la voix. Mais où et quand était-ce?

Et soudain elle se rappela : Le garçon du café... où elle et Mme Lesoir étaient entrées, boulevard des Batignolles, le jour de leur fameuse rencontre !

Au même instant d'ailleurs, il se nommait :

— Mon petit nom : Isidore, et mon grand, Panteau. Et les deux pour vous servir, comme à la *Sortie des Bains*. Y êtes-vous?

— J'y suis, dit-elle. Au premier moment...

Il rit :

— Ah ! dame ! c'est le tablier qui nous classe, et puis l'escarpin, la tête nue... et puis le local ! Moi-même, une fois que je suis dehors en ville, avec mon Tyrol et des bottines, je ne me reconnais plus dans la glace. Je me fais l'effet d'un consommateur... Ainsi, ça n'a rien d'étonnant que tout de suite, vous ne m'ayez pas sauté au cou. Mais moi,

je vous aurais remise d'ici Bordeaux à travers vos machins noirs.

Elle dit mélancolique :

— Je ne les ai plus.

— Ça ne fait rien, répliqua-t-il. Avec ou sans, je vous aurais reconnue, parce que je vous avais tout le temps dans mon idée...

Et en prononçant ces mots, il balançait sa main de son front à sa poitrine, sans oser cependant montrer encore la place du cœur, car il pensait qu'il ne faut pas aller trop vite.

Il avait l'air si content qu'Irène ne put s'empêcher d'y être sensible.

— Et comment êtes-vous là? lui demandait-il. Pour la peinture? Vous gobez?

— Mais oui.

— Et vous êtes seule?

— Avec un monsieur.

Les sourcils de Panteau se rejoignirent sur son front carré, en même temps que pointaient ses oreilles.

— Un monsieur? Et quelle espèce de...?

— Un artiste, un homme qui depuis des années copie...

Panteau s'exclama :

— Je le possède! Un type en mie de pain! Un mousquetaire du Bon Dieu... qu'a un chapeau comme dans les pièces de théâtre et un manteau à sous-pieds?

Irène était gagnée par la gaieté.

— Oui.

— Avec un nom d'Oremus?

— Pootius.

— C'est ça ! C'est lui !

— Et comment le connaissez-vous?

— Un petit service que je lui ai rendu (et il lui dit lequel). Il m'avait donné sa carte, et je pourrais même dire sa pancarte, en m'invitant à le venir voir ici jouer du blaireau le mercredi ou le vendredi. Aujourd'hui, je prends donc congé, j'envoie promener les serviettes, je me rue dans cet Élysée de palais, qui n'en finit pas... et qu'est-ce que je trouve dans le tas des chefs-d'œuvre et qui les bouscule tous? Vous !

Irène écartait le compliment.

— Ainsi vous n'avez pas encore vu M. Pootius?

— J'arrive.

— Allons le voir.

— Plus tard. Pendant que je vous tiens, je vous garde. Ah ! je croyais vraiment vous avoir perdue ! Et j'en étais chagrin ! Et j'en étais malade ! Et puis vous voilà ! toute fraîche et jolie ! comme une miniature !

Il soupirait gros. Irène tournait la tête.

— Si vous saviez? poursuivait-il. Voulez-vous savoir?

— Aucune envie, fit la petite. Je regarde les tableaux.

Alors, lui, rageur :

— Ils m'assomment, vos tableaux, vous entendez? Et ça n'est pas pour eux que j'ai couru en venant.

— Pour qui donc?

— Pour vous !

— Mais non. Comment pouviez-vous deviner que je serais ici?

— Je ne m'y attendais pas, bien sûr! Mais je comptais travailler le père Pootius pour tâcher d'apprendre de lui qui vous êtes et où vous demeuriez.

— Qu'est-ce qui vous faisait supposer qu'il pouvait vous le dire?

— Parce que je l'ai vu sortir d'une maison où habite un personnage, ami de votre maman.

— De ma mère?

— Oui.

— Et qui donc?

— M. Brocatel. Vous le connaissez?

— Peut-être?

— Moi aussi.

— Et comment le connaissez-vous?

— Je voulais. J'avais besoin. Alors, j'ai été chez lui le saluer.

— Il y a longtemps?

— Je crois bien : trois semaines! Le lendemain du jour où vous êtes venue dîner... Quand vous êtes entrée au café, j'ai senti que vous me preniez pour la vie... Aussi quand vous avez été partie, j'avais le cœur éteint. Je me disais : « C'est fini! Je ne la reverrai plus jamais! » Heureusement, il m'est arrivé une de ces chances!... comme il n'en arrive qu'aux amoureux et dans les contes...

— Laquelle? interrogeaient les yeux d'Irène muette.

Alors il lui dit l'histoire du porte-monnaie trouvé, le papier qu'il contenait et ce qu'il y avait

d'écrit dessus, et comment, — entre les deux noms indiqués de l'abbé Chamaille et de Brocatel, ayant choisi ce dernier, — il s'était présenté chez lui dès le lendemain matin.

— C'était vous qui regardiez en l'air dans la cour? ne put s'empêcher de s'écrier Irène.

— Eh! oui! Vous demeurez donc là? Je l'aurais parié! Ainsi vous m'avez vu? En effet, je braquais partout, je vous cherchais. « Si elle était derrière une de ces fenêtres? »

— Et j'y étais, en haut, aux mansardes.

— Et vous ne vous êtes pas penchée?... Oh! vous êtes en pierre.

— A peine ai-je eu le temps de vous entrevoir, même pas de vous deviner... vous aviez disparu...

— Je ne voulais pas me faire remarquer, ni vous compromettre... Surtout que vous avez une portière...

Il fit la grimace.

— Mme Précipice, dit en riant Irène.

— Bah! C'est son nom? Eh bien! qu'elle y tombe! Ah! la mignonne!

— Mais, continuait Irène intriguée, qu'est-ce que vous avez bien pu dire à M. Brocatel? Il vous a reçu?

— S'il m'a reçu! Et pas sur le palier, dans son bureau de cuir, oui, comme une visite. Seulement, quand je lui ai demandé l'adresse de votre mère, afin que j'aille lui reporter son porte-monnaie, il me l'a refusée. Comprenez-vous ça?... J'ai dû lui laisser le bibelot pour qu'il le remette lui-même. Vous pensez si je colérais? C'était votre adresse

que je voulais, moi. Rien que ça! Parce que le porte-monnaie....

Elle prit un air doucement grondeur :

— Alors, vous ne l'auriez pas rapporté, si maman avait été seule au café?

Il hocha la tête en signe de doute. Et puis, avec fermeté :

— Si, tout de même, parce que ça n'était pas du bien de riche... et que ça appartenait à des gens de mon monde, à des travailleurs, à des pauvres... Ceux-là, je les aime. Mieux que de les aimer, je les estime. Mais les riches! Ah! non! — il serrait les poings et crispait sa mâchoire. — Aussi, que je trouve demain vingt mille francs, n'importe où, par terre... ou dans un matelas... et puis vous verrez si Panteau se dérange?

Elle haussait les épaules avec incrédulité.

Il dit alors, comme quelqu'un qui entrevoit une combinaison :

— Tout ce que je pourrais faire en ce cas-là, ce serait...

— Quoi donc?

— De vous les donner.

— Eh bien! c'est ça, dit-elle, entrant pour rire dans son jeu. La prochaine fois que vous ramasserez...

— Entendu!

Il était redevenu très gentil.

— Et maintenant, puisque je sais votre domicile, dites-moi la suite : qui vous êtes, votre vrai âge, les petits noms... ce que vous faites, vos désirs, vos projets de bonheur et le papier de votre

chambre... si vous dînez tous les jours, si vous dormez bien et sur quel côté... pourquoi vous n'aviez qu'un franc l'autre soir et puis qu'aujourd'hui vous n'êtes pas morte de faim et que je vous retrouve ici, vêtue chic anglais comme une gouvernante, en compagnie du bonhomme toc-toc? Allez ! Racontez ! J'en peux plus !

Tandis qu'Isidore la pressait ainsi de questions, Irène réfléchissait, et son visage avait peu à peu pris de la sévérité. Quand il eut fini, elle lui dit :

— Écoutez, monsieur, je veux bien vous renseigner un peu...

Il se rapprochait déjà pour la remercier ; elle le retint.

— Oh ! ça n'est pas pour ce que vous croyez. Non. Le sentiment n'y est pour rien. Moi, je ne m'enflamme pas comme une paille.

Il objecta, logique :

— Alors, pourquoi me répondez-vous et ne me remballez-vous pas?

Elle rougit, et puis d'une voix franche :

— C'est par reconnaissance.

— De quoi donc?

— De votre bonté, l'autre jour.

Ce fut à lui de rougir, à peine et de mauvais gré :

— Comprends pas !

— Naturellement. Mais moi, maman et moi, nous avons bien compris.

Il fit l'ignorant.

— Des rébus. Enfin, causez.

— Je le ferai, mais pas aujourd'hui.

Il sursauta.

— Pourquoi?

— Parce que je n'ai pas le temps et qu'il faut que j'aille auprès de M. Guillaume.

— Moi aussi, approuva-t-il. Nous irons tous les deux, mais tout à l'heure.

— Non. Justement, je vous demande, à vous, de n'y pas aller.

Il s'étonnait. Elle s'expliqua :

— Je ne veux pas qu'il nous voie ensemble et qu'il sache que nous nous connaissons.

— Mais il m'a invité à l'admirer peindre !

— Vous irez seul, une autre fois. Ou ce que je préférerais... ça serait que vous n'y alliez pas du tout !

— Oh !

— Qu'est-ce que ça vous fait? Vous ne tenez pas à ce bonhomme? Alors? Vous pouvez bien me le sacrifier?

Il avait des yeux ébahis. Il dit enfin :

— Ça va ! Je le lâche ! et je vous jure de ne pas le revoir. Je me conduis là avec lui comme un torchon. Mais vous le voulez? C'est dit. Et après? Quoi encore pendant que je suis en veine?

— Vous jurez de ne pas me suivre, ni m'aborder dans la rue? de ne pas rôder dans le quartier?... encore moins devant ma maison? de ne pas m'écrire, ni rien faire qui puisse me causer d'ennuis?

— Je le jure, sur vous. Commandez... Tout aussitôt, je vous quitte et je retourne au pays des bocks.

— Bien.

— Mais alors, comment se revoit-on? Où? Et quand? En fait de bons endroits, je n'en connais que de deux genres : les gares et les églises...

— Pas les églises !... Pas pour ça !

— Restent donc les gares. Laquelle?

— Aucune, dit Irène avec un air malin. Où aller? Mais ici ! Au Musée !

— Ici?

— Sans doute. C'est superbe et commode.

— Immense, en effet. Et puis « élégant ».

— C'est couvert.

— C'est chauffé.

— On peut causer.

— S'asseoir. Vous avez raison. Y a pas mieux. Mais Pootius? qui vient tous les jours?... Vous ne craignez pas?... Moi, ça m'est égal... C'est pour vous...

— Aucun danger. Il est à la salle 7, une petite salle d'où on ne peut rien voir au dehors, et d'ailleurs, il n'en bouge pas.

— Parfait. Alors quand?

Les yeux levés, elle réfléchit et décida :

— Après-demain, vendredi, trois heures.

— Ici même?

— Non, plus loin. Salle des Sept-Cheminées, devant le *Radeau de la Méduse*.

— Connais ! par Rubens. A revoir donc ! A vendredi ! La vie s'annonce ! Allons !

Il tendit la main à Irène et elle avança la sienne mais il ne fit qu'y toucher timidement, du bout des doigts. Il paraissait assez ému. Et pour cacher

son trouble, il partit, gouaillant : « Voilà ! Voilà ! » comme il avait l'habitude quand on l'appelait dans le service.

Au bout de vingt pas, il se retourna, brandissant en vain son « Tyrol », car Irène avait rejoint Pootius.

VIII

IRÈNE EST TRÈS EXCUSABLE

L'apparente facilité avec laquelle la pure Irène, écoutant complaisamment Panteau, avait accédé si vite à son désir, a besoin, pour se justifier, qu'on en explique les raisons.

Elles étaient de deux sortes.

Les premières relevaient de la prudence, et même de la crainte ; et les secondes d'un sentiment assez délicat que nous avons déjà vu se dessiner.

Irène s'était rendu compte en un éclair, tandis qu'Isidore se déclarait, des terribles ennuis auxquels pouvait l'exposer une assiduité malencontreuse du jeune homme. Même s'il trouvait pour l'approcher régulièrement, au vu et au su de tous, un prétexte valable, et en admettant que rien au dehors ne fît soupçonner sa véritable pensée, il n'en résulterait pas moins pour elle une situation des plus difficiles.

Tout d'abord, il apprendrait qu'elle n'était pas, comme il le croyait, la fille de Valérie. La sachant dès lors seule et sans famille, ne se sentirait-il pas

aussitôt encouragé à la poursuivre avec plus de force et d'espoir? C'est pourquoi, du reste, elle s'était bien gardée, tout à l'heure, de le détromper là-dessus. Cette maternité lui constituait vis-à-vis d'Isidore une protection à laquelle elle tenait.

Pouvait-elle ensuite risquer, en l'introduisant dans le nouveau milieu où venait de la jeter la destinée, de perdre non seulement le secours, mais l'estime de tous ces braves gens qui lui avaient fait un si charitable accueil? Autant que leur affection, leur confiance lui était nécessaire. Elle en avait un besoin moral. L'idée de déchoir à leurs yeux l'humiliait, la révoltait; et plus encore qu'à la considération de Valérie, de M. Brocatel et de l'abbé, elle prétendait à celle de Gaudias, par une vivacité d'amour-propre très compréhensible. Il aurait eu après cela trop beau jeu, — pour peu qu'il eût suspecté les intentions de Panteau, — à la railler « de sa fausse vertu » et à prendre barre sur elle! C'était lui fournir les moyens de la discréditer à coup sûr auprès de Mme Lesoir et de ses bienfaiteurs. Ainsi, à quelque point de vue qu'on l'envisageât, la présentation du jeune homme, — inconvenante en soi, — ne pouvait amener que des malheurs.

C'est après l'avoir nettement entrevu qu'elle avait commencé par exiger de Panteau la série de promesses que nous avons dites; en premier lieu, celle de ne plus jamais revoir Pootius, bonhomme exquis, certes, mais redoutable à cause de sa candeur allant jusqu'aux limites d'une attendrissante bêtise. Nul doute que le dégourdi limonadier,

s'il l'avait pratiqué, n'en eût, en un clin d'œil, fait sa chose et ne lui eût tiré du nez tout ce qu'il aurait voulu.

Or, Panteau ayant cédé, très gentiment, aux prières d'Irène, il était difficile à celle-ci d'opposer une résistance maladroite au désir, irréprochable d'ailleurs, qu'il lui avait exprimé.

Enfin, — car il faut tout dire, — Isidore ne lui déplaisait pas. La spontanéité de son acte cordial au restaurant, l'empressement qu'il avait mis à rechercher sa trace et sa joie de la retrouver, l'admiration sincère et violente que témoignait depuis son attitude, et jusqu'à l'espèce de camaraderie de ses libres façons, tout cela n'était pas loin de déterminer chez elle une impression sympathique. Mais rien de plus. Elle n'agissait que par souci d'être correcte et juste envers le compatissant garçon, et elle gardait un cœur placide. Son idée était bien nette. Après avoir revu Isidore, le vendredi suivant, — puisqu'il n'y avait pas moyen de l'éviter, — elle l'éconduirait rapidement, avec froideur et douceur, et cette historiette d'un soir finirait toute seule, du jour au lendemain.

Elle se félicitait en même temps de l'heureux choix du Musée pour leur entretien. Elle y trouvait, tout au fond de sa conscience scrupuleuse, une secrète excuse. L'endroit répondait à toutes les éventualités. Elle y venait avec Pootius, enchanté, qui la laissait se promener comme elle voulait, tandis qu'il s'évertuait sur *le Moulin à eau;* elle en ressortait avec lui pour rentrer rue de Sèvres. Était-elle vue par hasard « parlant à un jeune

homme... », elle dirait qu'elle fournissait un renseignement à un visiteur... auquel elle apprenait, par exemple, « que le *Radeau de la Méduse* n'était pas de Rubens ».

A ce souvenir, elle qui n'avait pas bronché quand Panteau avait commis sa bourde... elle éclatait de rire à présent, ne se doutant pas, la pauvre petite, de la gravité qu'il y avait pour elle à n'avoir pas ri devant Isidore !....

Et lui, Panteau, regagnant, joyeux d'orgueil et d'amour, les hauteurs de Clichy, pensait : « Viendra-t-elle vendredi? — Mais oui ! Mais oui ! »

Il sifflait, en toisant les femmes. Il était loin, à ce moment-là, du désarmement général et du partage des biens.

SIXIÈME PARTIE

LE JEU DES PASSIONS

I

MOSOU ET KAROMAMA

Quand Irène, le vendredi suivant, — un peu en retard à dessein pour ne pas paraître empressée, — arriva devant le *Radeau de la Méduse*, elle y trouva Isidore qui piaffait.

Comme il prenait tout de suite un air avantageux, elle lui montra le tableau, et pour le calmer :

— Vous savez? Ça n'est pas de Rubens!

— Et pourquoi donc pas, s'il vous plaît? dit-il avec aplomb; il en a fait de plus grands! Il était bien capable de colorier celui-là!

— Non, parce qu'il était mort, des cent ans avant!

— Ça c'est autre chose. Peu importe. Et de qui est-ce en ce cas?

Alors Irène s'aperçut, à sa propre confusion, qu'elle l'avait oublié. Mais le nom était écrit dessous, sur le cadre. Elle le lut de loin : « Géricault. »

Ce fut au tour d'Isidore de la railler :

— Vous voyez? C'était pas la peine de me mortifier. D'ailleurs, je me rappelle à présent... Géricault. Y a une histoire de trompettes.

Elle repartit à rire.

— C'est bien, fit-il, mais ne restons pas là, parce que je ne pourrais pas vous cajoler à mon aise en face de ce naufrage. Ça m'enrhume.

Faisant en même temps signe à Irène de le suivre, il s'engagea sur la gauche dans des salles moins fréquentées.

C'était la partie du musée réservée à l'art étrusque.

On y voyait des quantités de vases de terre cuite uniformément décorés en noir. Isidore à leur aspect fronça le sourcil et déclara que « ça non plus, ça n'était pas frivole. » Aussi, ayant franchi d'un trait cette première salle, il en traversa une seconde, puis une troisième, sans qu'aucune lui donnât pleine satisfaction. Les deux jeunes gens allaient toujours de l'avant comme s'ils avaient l'impression d'être mieux cachés à mesure qu'ils pénétraient dans ces profondeurs de plus en plus désertes. Enfin la cinquième salle, qui n'était pas encore la dernière, au pavage et aux tables de marbre, et où n'étaient exposés que des vases d'albâtre, d'un blanc laiteux et ambré, leur parut tout à fait agréable ; et voici que, pour comble de chance, une vaste banquette de velours rouge, large et basse, adossée au mur dans un retrait, à l'ombre de deux grosses colonnes, offrait tout à coup l'abri rêvé :

— A moi ! Retenue ! s'écria Panteau, comme si quelqu'un la lui disputait.

Et ils s'y assirent d'un même élan.

Était-ce pour se débarrasser de son récit et s'acquitter bien vite de sa promesse, la jeune fille aussitôt commença :

— Je m'appelle Irène Olette...

Elle avait à peine lâché ces mots, qu'elle eût bien voulu les rattraper, furieuse d'avoir aussi étourdiment laissé échapper ce nom de famille qu'elle avait résolu de taire à Panteau.

Mais lui de s'écrier alors en faisant marcher ses bras et ses jambes :

— Olette ! Ah ! que c'est gentil ! C'est votre autre petit nom? Pourquoi vous ne le portez pas, au lieu d'Irène?

Celle-ci, balbutiait, suffoquée et enchantée de la méprise.

— Tant pis, c'est dommage, continuait Isidore. Irène n'est pas affreux. Mais Olette !... Parlez-moi de cette sainte-là ! Un nom qui sent le muguet et qui perle comme une goutte d'eau. Olette et Lesoir, c'est fait l'un pour l'autre. Moi, si vous le permettez, je ne vous appelle plus que Mlle Olette?

— Si vous voulez, dit-elle, à moitié rassurée.

Mais il s'enquérait de sa famille :

— Et en dehors de votre mère? Un papa?

— Personne.

— Moi non plus. Tout seul. Aussi dame, il y a des moments...

— Oui, approuvait Irène en n'ayant pas l'air de comprendre, la solitude rend la vie plus dure. C'est ainsi que nous nous sommes trouvées der-

nièrement, ma mère et moi, dans un grand embarras. Par bonheur, M. Brocatel nous est venu en aide, et à présent, ça va bien.

— Qu'est-ce qu'elle fait votre maman?

— Elle est couturière.

— Et vous?

— Je suis dans la reliure.

Il s'étonna : « Pas possible? Avec ces jolis petits doigts? » Il les regardait : « Et pourtant, ils ne sont pas gâtés ! »

Sur ses questions, elle en arrivait bientôt à lui parler de son enfance chez son oncle et tante Fine, dans ce vieux logis où elle avait passé un temps si doux, — car de Féline et des heures mauvaises elle se gardait bien de souffler mot.

Il voulut savoir où était le magasin du père Pardi et quand elle le lui eut dit : « Place de l'Estrapade, dans le haut de la rue des Fossés-Saint-Jacques, » elle vit que cela n'éveillait absolument rien en lui. Alors, — autant par une irrésistible poussée d'émotion que par envie de détourner l'entretien, — elle essaya de lui donner une idée de ce paisible et beau quartier... « le Panthéon d'abord, si imposant, si noble, si sévère, avec ses grands hommes couchés à l'intérieur... en attendant tous ceux de l'avenir qui ne sont pas nés encore et que le peuple, en foule, un jour viendra y traîner en montant la rue Soufflot au chant de *la Marseillaise...* »

— ...Ou bien en déloger et jeter au fumier, ricana le garçon.

— Hélas ! disait Irène... Et puis, Saint-Étienne-

du-Mont où j'ai fait ma première communion.

— Moi, je ne l'ai faite nulle part, crâna-t-il. Je ne suis pas superstitieux.

Elle feignit de n'avoir pas entendu : « Et puis il y avait les bonnes rues en pente, calmes comme en province, où il passe si peu de voitures qu'on peut laisser les enfants s'asseoir au milieu de la chaussée sur leur petit fauteuil... et les arbres penchant la tête au-dessus des murs fourrés de lierre, et les vieux cris de Paris, les cloches des couvents, les chanteurs des cours, les cages d'oiseaux et les pots de fleurs, les pianos des pensions de famille... tous les bruits des petits métiers en chambre, honnêtes et réguliers ; et les gens qui ne sont pas les mêmes que sur les boulevards ou à Belleville... les prêtres, les vieilles dames, les professeurs, les files d'écoliers qui tournent l'angle, trois par trois... avec un en retard qui rattache les cordons de sa bottine... »

Il l'écoutait, mais en pensant à autre chose. Les souvenirs du Paris de la jeune fille réveillaient en lui ceux de son Paris populeux du centre, si différents, et qui se levaient tout à coup dans sa mémoire avec l'attrait d'une révélation. Il les avait presque oubliés, Irène les ressuscitait.

— Moi, c'était les Halles, les paniers... la marée, la volaille, l'odeur des légumes et des fromages... les œufs cassés par terre... la grosse horloge de Saint-Eustache... A propos, c'était-il un homme ou une femme?

— Saint Eustache? Un homme!

— Bah! J'aurais cru le contraire... à cause du

mot... pistache... moustache... et puis vache... Par exemple, mes petites rues de par là, elles n'étaient point pour y rêver en chiquant des marguerites... Oh! non! c'était du noir et du grouillant, tout chaud, avec du monde qui n'avait pas toujours l'œil bleu ni la main favorable... C'est égal, j'y ai coulé des heures... plus charmantes que dans une prairie! Et puis tout ça ne signifie rien. On était gosse, voilà le clou! On ne savait pas. Plus tard, quand on sait, l'esprit s'empoisonne et on devient mutin. Heureusement qu'il y a l'amour. Voulez-vous, mademoiselle Olette, que nous en parlions?

— Non, dit-elle résolument.

Et elle fit mine de se lever.

Il la retint :

— En amis? Ça n'engage à rien. Pour essayer.

— Essayer quoi?

Et, fière, elle le fixait d'un regard ombrageux.

— Pour essayer de nous convenir, tiens! Vous, quant à moi, ça y est. M'avez pris. Je suis ficelé, j'ai la camisole. Je ne peux plus faire un mouvement qui ne m'entraîne vers vous. Mais, pour arriver au but, tout m'en empêche. Etes-vous libre? Avez-vous déjà une autre idée? Est-ce que je suis d'un genre à vous sourire? Il va de soi que je ne m'imagine pas vous gagner rien qu'en m'exposant... Mais enfin, sans vous plaire encore, est-ce que je vous déplais à la vue? Et la maman? Elle a l'air bonne... comme une brioche... Consentirait-elle? Et puis, s'il faut tout vous dire, je suis sans doute ravi pour vous que ce M. Brocatel et ce curé Chamaille vous aient repêchée; mais,

d'un autre côté, je sens que ça vous met sous leur coupe et qu'ils ne me verront jamais avec des yeux caressants. Alors je me chagrine, et y a de quoi ! Pensez donc? Vous êtes mon roman !... Le roman !... Voilà la chose ! Sans lui, on vivrait une vie pâle et on mourrait du poumon ! La femme, c'est le roman. Vous êtes le mien. Je vous dévore du matin au soir comme un livre doré sur tranches où il n'y aurait que de beaux passages...

Elle haussait les épaules :

— Et quand vous l'avez fini?

— Je le recommence. Impossible de le quitter.

Elle risqua :

— Il le faudra bien, cependant !

Il fut aussitôt tout contre elle.

— Hein? Quoi? Vous dites? Vous quitter? Jamais ! vous entendez ! Jamais ! A présent que je vous ai retrouvée, je ne vous perdrai plus. Je veux vous voir et revoir, jusqu'à toujours et tout à fait.

Comme il avait prononcé ces mots avec une effrayante ardeur, Irène, saisie, lui dit :

— Ah çà ! Que prétendez-vous donc?

Alors instantanément il se radoucit et il exposa son rêve : « Etre aimé d'elle, pas autant qu'il l'aimait, bien entendu ! ça n'était pas possible, mais seulement la moitié : ça lui suffirait. S'unir à elle le plus tôt, et une fois unis, s'établir ensemble, à Paris. »

Curieuse et prudente, elle dit :

— Dans la reliure? Ça vous conviendrait?

Il fit une petite grimace :

— Puisque vous me le demandez, franchement non, ça ne m'emballe pas. C'est du travail distingué sans doute, mais trop immobile... Ça sent le bureau... Je ne me vois pas là.

Elle remarqua :

— Vous aimez les livres pourtant? A l'instant même encore...

— Oui, parbleu! Mais je les aime tout faits; pour les lire, pas pour les coller. Non, j'avais une conception...

— Laquelle?

Il hésitait, et puis il se décida :

— Un petit café.

Ce fut au tour d'Irène de faire la moue. Il s'en aperçut.

— Quoi? s'écria-t-il. Suis-je limonadier? C'est ma partie. Mais un petit café où, au lieu d'être le garçon volant, j'aurais été le patron, en veston à carreaux, — plus de tablier, — le maître qui, de loin, de haut, dirige et surveille. Et vous, je vous voyais au comptoir (le visage de la jeune fille se rembrunit); il ne s'agit pas d'un zinc, un comptoir en acajou, où on ne consomme pas, et où vous trônez, toute seule, assise sur une grande chaise comme pour jouer de l'orgue, avec une glace derrière vous, qui reflète *la patronne!*

Il précisait d'une voix langoureuse :

— ... Assise comme une dame, en robe de soie, un porte-plume à la main et au cou un collier de grosses perles.

— Fausses, dit-elle.

— En attendant... plus tard des microscopiques... des vraies !

— Ni des fausses, ni des vraies ! Je n'en veux pas plus que du café.

— Et que voulez-vous donc? demanda-t-il, amoureux et rusé.

— Que vous m'obéissiez, — si vous êtes sincère.

— Entendu. Commandez. Mais pour vous obéir, il faut que je vous voie ; autrement, je ne suis plus sous le charme et je n'obéis plus.

— Eh bien ! soit, revenez.

— Quand? Demain?

— Dans deux jours.

— C'est long. Et où?

— Toujours ici ; même heure.

— Au vase *étruque?* Pristoche ! Enfin, passe encore, pour cette fois ! Mais après nous changerons. Bon Dieu ! que vous êtes belle !

— Allez-vous-en.

Elle était déjà debout, secouant d'une petite tape, sur ses jupes, toutes les mièvreries des adieux. Mais lui ne partait pas et la suivait. Pour la retenir, il lui dit :

— Accompagnez-moi seulement jusqu'à l'autre bout de la galerie où nous ne sommes pas allés.

Elle y consentit, et le doigt sur la bouche :

— Mais alors plus un mot !

A pas glissés sur les parquets ou les mosaïques, ils traversaient maintenant avec lenteur les dernières salles, s'arrêtant aux statuettes des divinités enfermées dans les vitrines. Ils ne parlaient plus.

Irène regardait en sa petite cage de verre le personnage de bronze « nommé Mosou », cependant qu'Isidore s'offrait en face « la reine Karomâma, de la dynastie bubastique..., » et cette contemplation les plongeait l'un et l'autre soudain dans des abîmes de pensées obscures...

Quand ils furent arrivés à la porte, il lui prit la main, et, la serrant fort, la pressant et la balançant comme les choses auxquelles on tient et qu'on ne lâche qu'à regret, il lui dit de tout près, à voix basse et grondante, avec des yeux d'un vert de bronze :

— Au revoir, Karomâma.

— Bonsoir, Mosou.

Et pirouettant elle se sauva.

Or, à peine étaient-ils partis, chacun de son côté, qu'un homme, qui les observait à leur insu, sortit de derrière une colonne.

Violet, hérissé, le poil droit, la lèvre féroce et découvrant des dents jusqu'en haut des gencives, il avait l'air d'un tigre en fureur, — et qui rit.

C'était Gaudias.

II

OU GAUDIAS SE PREND D'UN GRAND GOUT POUR LES VASES ÉTRUSQUES

Depuis que Gaudias, amené par Mme Lesoir, trois semaines auparavant, avait fait à Irène, dans sa chambre, la visite dont nous avons parlé

et au cours de laquelle, tandis qu'il auscultait sa jolie malade, s'était nouée entre eux de façon foudroyante cette espèce d'intrigue, aux manifestations muettes, qui les avait mis vis-à-vis l'un de l'autre en état de guerre, le docteur et la jeune fille s'étaient rencontrés plusieurs fois chez M. Brocatel, mais ç'avait été toujours en passant et en présence de Valérie. Ils ne s'étaient plus retrouvés seuls. Gaudias semblait avoir oublié l'impression produite sur lui par Irène, impression si forte que, sur le moment, il n'avait pu s'empêcher de la lui laisser paraître. A présent, il la saluait d'un air aimable et détaché, elle lui répondait de même; et c'était tout. La jeune fille se demandait par instant si ses craintes avaient été bien fondées.

Cependant Gaudias, loin de renoncer à son dessein, ne faisait que le poursuivre et le perfectionner avec un redoublement d'ardeur.

Doué, comme la plupart des amoureux à fond de jalousie, d'une grande finesse de méfiance, il avait trouvé assez étrange ce goût immodéré pour la peinture et l'art qui, s'emparant tout à coup de la jeune fille, lui faisait manifester l'intention de passer souvent ses après-midi au Louvre. La présence du père Pootius, au lieu de dissiper ses soupçons, les éveillait. En effet, n'étant déjà pas très amusante; la compagnie du vieil original devenait nulle au Musée où, absent de tout ce qui l'environnait, il demeurait collé à Hobbema comme le coquillage au rocher. Poussé donc par une vague inquiétude et aussi par la secrète pensée de pouvoir peut-être joindre Irène au Louvre où il sup-

posait bien qu'elle ne resterait pas plantée dans le dos du peintre, Gaudias les avait suivis, le jour même de leur première sortie.

Les observant avec précaution, il était entré, loin derrière eux. Le cœur lui avait battu quand Irène avait quitté Pootius installé à sa tâche et s'était engagée seule dans la galerie voisine... Mais au moment où il mettait le cap sur elle pour la croiser en simulant la surprise, quels n'avaient pas été sa stupeur et son ennui en voyant, presque sous son nez, un jeune homme inconnu — notre Isidore — aborder la petite d'un air joyeux et lui parler de près avec une familiarité qui semblait réciproque? Et quel jeune homme! Une espèce de garnement de barrière, endimanché pour la circonstance, dont les traits et la mise lui causèrent sur-le-champ la plus mauvaise impression.

Tourmenté de savoir quel était ce personnage si bien reçu, il n'avait pas tardé à l'apprendre. Muni dès lors de tous les renseignements relatifs à Panteau et continuant à *filer* les jeunes gens qui ne s'en doutaient pas, c'est ainsi qu'il avait pu, en ne perdant rien de leur second rendez-vous au musée étrusque, être définitivement édifié sur ce qui en faisait l'objet.

La colère du docteur était grande; il s'y mêlait du dépit et de l'humiliation de se voir préférer ce garçon du peuple à tournure de malandrin. Mais en même temps la découverte de cette intrigue arrivait pour lui très à propos. Elle lui mettait en main les plus beaux atouts : et il jubilait à l'idée du pouvoir inespéré que lui donnait désor-

mais, sur la fière Irène, la possession de son secret. Comme il était maintenant armé pour la confondre ! Il s'en promettait des délices et le plus tôt possible. Il attendait cependant, remettant chaque jour au lendemain, se fortifiant de tout ce qui venait davantage établir sa certitude. A l'avance, il se pourléchait du trouble de la sournoise en se voyant démasquée, il jouissait de sa honte profitable et de son vertige certain. Il vivait à chaque instant la scène décisive où son imagination victorieuse avait déjà tout réglé.

Depuis leur entretien dans la salle des Colonnes, les jeunes gens s'étaient encore vus trois fois, en une seule semaine, et toujours au musée, mais jamais au même endroit. Quoique ayant l'air de ne se méfier de rien, ils se montraient pourtant de plus en plus prudents et la surveillance de Gaudias en devenait difficile autant que périlleuse. Il aurait bien pu s'en dispenser désormais. N'en savait-il pas assez? Mais il était incapable de renoncer à cette émotion perverse. Il en avait besoin, partagé entre la peur de se faire pincer par ceux qu'il épiait et la volupté croissante qu'il goûtait à les regarder s'enferrer.

Sans doute les façons d'Irène et d'Isidore, attentivement observées, ne permettaient pas de suspecter, — jusqu'à présent, — l'innocence de leurs relations. Néanmoins, le docteur s'alarmait quelquefois, redoutant l'irréparable qui menaçait de se produire. Par suite de l'imbécillité de Pootius, tout était à craindre, et Panteau, d'un moment à l'autre, pouvait lui souffler la petite.

A cette idée, il ne se possédait plus. Il voulait Irène à tout prix.

Mais d'abord, comment la prendre? et surtout la surprendre afin de l'obtenir, de bon gré ou contrainte? et ensuite sans que rien n'en transpirât? car il ne s'agissait pas de se lancer au hasard dans l'aventure où risquait de s'écrouler en un clin d'œil son admirable avenir, combiné avec tant d'astuce! Il fallait que ni Brocatel, ni Mme Lesoir, desquels dépendait son sort, ne soupçonnassent jamais rien de cette histoire. Sinon, c'était sa carrière brisée.

Malgré le tumulte et la gravité de ces pensées qui ne faisaient, en soufflant dessus, qu'attiser son désir, il se tenait ramassé, guettant l'occasion. Il aurait dû, voilà déjà plus d'une quinzaine, être retourné à son sanatorium de Boulouris. Mais quoi? c'eût été lâcher, et céder la place à Panteau! — Jamais! — Il restait donc, inventant chaque jour de nouveaux prétextes pour prolonger son passage à Paris.

Il ne partirait *qu'après*, une fois la chose bien accrochée.

Tandis qu'il mûrissait ainsi le plan tramé contre Irène, celle-ci se débattait en vain, dans le tourbillon des sentiments qui l'entraînaient vers Isidore.

Comme il arrive si fréquemment entre natures contraires et de différents milieux que tout semble éloigner l'une de l'autre, ils s'attiraient, elle et lui, par une aimantation mystérieuse et que l'on eût dite fatale. Isidore était *celui* dont on ne voit

que les bons côtés et dont les défauts et les travers passent inaperçus. Même ses vulgarités, qu'elle était bien forcée de reconnaître par instants, ne la choquaient pas. Non seulement elle n'avait pas l'air de souffrir de son langage et de ses libres manières, mais elle paraissait s'en accommoder. Elle si fine et si délicate, elle riait du premier coup aux plaisanteries faubouriennes du limonadier. Bien qu'ils fussent de la même classe, elle avait cependant conscience de sa supériorité et elle en retirait une satisfaction assez vive, celle de sentir à quel point il subissait son ascendant ; aussi quand elle échafaudait, tout en se reprochant de s'y livrer, des suppositions d'avenir, elle s'imaginait que son soupirant ne manquerait pas d'être docile et qu'elle aurait plus de plaisir à le former que si le travail était déjà tout fait.

Elle éprouvait en outre, par lui, une espèce d'émancipation dont le caractère un peu grossier précisément la soulageait. Panteau figurait et lui procurait en quelque sorte la jeunesse commune et mal élevée à laquelle elle avait échappé, mais qu'elle était primitivement destinée à avoir, qui aurait dû être la sienne et qui, par minute, la rattrapait pour se dédommager ; il était la détente de sa bonne tenue, la revanche de son orgueil et de sa dignité. Et puis, il s'opposait à Gaudias, et avec une puissance si opportune ! Il avait immédiatement bénéficié de la répugnance inspirée à Irène par le docteur. La sympathie dont il profitait de la part de la jeune fille était faite à moitié de l'antipathie qu'elle avait pour l'autre. Enfin,

n'étant pas absolument dupe du calme inexplicable de Gaudias, elle voyait en Isidore un défenseur possible, au cas où le Toulousain se révélerait dangereux.

Pour toutes ces raisons, dont elle était le jouet plus que la maîtresse réfléchie, elle se laissait donc aller à accorder à Panteau les entretiens qu'il réclamait ; et comme celui-ci, même dans sa franchise sentimentale, ne dépassait jamais les limites, elle n'avait sincèrement, — croyait-elle, — rien à se reprocher.

Quant à lui, en même temps qu'il aimait, il était intrigué. « Qu'est-ce que c'était, tout autour d'Irène, que ces gens de bien qui s'intéressaient si fort à elle, sans qu'aucun lien de famille la rattachât à eux ? » Un tas de *pourquoi* lui trottaient par la tête. « Pourquoi ces deux femmes, — qu'il pensait toujours être la mère et la fille, — et qui n'avaient un soir que trente sous en poche, se trouvaient-elles habiter dès le lendemain matin cette antiquité d'hôtel dont tous les locataires étaient, chacun dans leur genre, de si drôles de types ? La petite se disait relieuse et elle ne travaillait pas. De quoi est-ce qu'elle vivait ? Comment ce M. Brocatel, — qui lui avait paru au cours de la brève visite qu'il lui avait faite, un homme si rigide, — admettait-il que la jeune fille fût à ce point désœuvrée ? » Tout cela, par moments, lui semblait bizarre et plein de mystère. Il pressentait des dessous que volontiers il souhaitait compliqués et même ténébreux, pour s'amuser d'abord, et puis pour corser l'entreprise. Et c'était

bien ainsi qu'il fallait que ce fût ! On nageait en plein dans le *roman*, l'unique et indispensable bonheur. On y était pour de bon : mieux que dans les livres, dans la réalité. Aussi, quoiqu'il se plût à exagérer les difficultés du projet, comme il ne se connaissait pas de rival, — puisqu'il ignorait l'existence même de Gaudias dont Irène, bien entendu, ne lui avait pas parlé, — Panteau se voyait avant peu aimé de sa belle aux cheveux d'or, et l'arrachant à toutes ces vieilleries de gens et de maisons pour l'emporter chez lui, dans ses gaies Batignolles !

A chaque rendez-vous, il changeait de cravate.

III

LA BIBLIOTHÈQUE

Il y avait, perdue au bout de l'appartement de M. Brocatel, une petite pièce assez incommode et qui n'était pas d'usage courant parce qu'on n'y accédait que par un long et étroit corridor. De dimensions restreintes, éclairée par une fenêtre à carreaux troubles donnant sur la cour et tapissée d'un papier héraldique à fleurs de lis havane, elle était meublée d'un guéridon, d'un canapé-divan garni de gros coussins à glands et de deux fauteuils d'acajou recouverts de velours d'Utrecht, d'un rouge passé et par endroits mangé aux vers. Faisant face à la cheminée, — que datait

avec sa chèvre argentée une pendule à la Esmeralda, — une grande bibliothèque à deux corps occupait le panneau principal. La partie du haut, la seule vitrée, contenait dans des reliures romantiques demeurées très fraîches une vingtaine d'ouvrages irréprochables, tels quo l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, par M. de Barante; un Walter Scott, un Ducis, un La Harpe, un Millevoye, *le Paradis perdu*, etc. La partie du bas, à panneaux pleins et fermée à clef, était affectée à des livres modernes, signés de noms moins sûrs.

M. Brocatel ayant offert à Irène de se tenir, soit pour y lire, soit pour y travailler, dans cette pièce retirée et tranquille, et où donnait une bouche de chaleur, la jeune fille avait accepté avec reconnaissance.

Elle s'y installait presque tous les après-midi, vers la fin de la journée, et elle y restait, regardant des images ou lisant jusqu'à ce que, vers les huit heures, Valérie vînt la chercher. Alors, elles montaient à leur chambre où les attendait leur modeste dîner préparé par Belle-Julie : un petit potage, un légume, un dessert.

Le déjeuner, pris dans les mêmes conditions, était plus copieux.

— Comment faites-vous, marraine? avait demandé Irène à Valérie. J'ai hâte de me remettre au travail pour ne plus vous être à charge. M. Brocatel m'a-t-il enfin trouvé mon magasin?

— Patience. Il le cherche, répondait la veuve, cela ne tardera pas.

— J'ai de l'argent, d'ailleurs, de mon héritage.

— Mais oui, nous ferons nos comptes.

Irène s'étonnait bien un peu, mais elle se sentait si heureuse qu'elle n'osait pas insister.

Un soir donc, elle se tenait, comme à son habitude, dans la petite pièce que nous avons décrite, et elle y était délicieusement plongée dans la lecture du journal *le Voleur*, quand elle entendit venir quelqu'un par le corridor.

Tout de suite, elle reconnut le pas de Gaudias.

Il entra, très à son aise et n'ayant pas l'air de se cacher.

— Mademoiselle, excusez-moi. Je vous dérange. Mais il le faut.

Et il s'assit, déterminé.

— Tout le monde, ici, commença-t-il, vous porte un rude intérêt, et moi-même, du premier coup, j'ai été attiré vers vous. Votre histoire, que j'ai apprise par cette bonne Mme Valérie, n'a fait qu'augmenter ce penchant. C'est ce qui, aujourd'hui, m'oblige à vous parler. Vous êtes jeune et plus que jolie... Ne protestez pas...

— Je ne dis rien, fit-elle avec simplicité.

— ...Et vous êtes, — cela éclate, — parfaitement honnête... sûrement donc imprudente et crédule. Eh bien ! prenez garde !

— A quoi?

— Surveillez vos relations.

— Lesquelles? lui dit-elle en le bravant, les nôtres?

— Non, mademoiselle, il ne s'agit pas de moi.

— De qui donc?

— Nous y voilà ! fit-il, avec une fausse bonhomie. Vous ne me comprenez pas?

— Nullement.

— Tiens ! c'est curieux, je l'aurais cru, car vous changez de visage.

A ces mots, elle se sentit en effet pâlir ou du moins se l'imagina, et un grand trouble l'envahit. Et l'autre, comme s'il voulait l'aider :

— Cherchez bien, dans vos souvenirs. En dehors de nous, ne fréquentez-vous personne?

— Ici? demanda-t-elle faiblement.

— Non, pas ici. Ailleurs.

Elle s'apprêtait à mentir, quoique cela lui coûtât ; il ne lui en laissa pas le temps.

— Allons ! je vous ai assez taquinée. Qu'est-ce que c'est que ce jeune homme? — Et ses yeux la perforaient.

— Ce jeune homme?

Elle était béante. Ah ! qu'inventer? que dire?

— Oui, ce jeune homme étonnant, si bien vêtu, qui vous cultive au Louvre, et chaque fois, dans un endroit différent? Les belles cravates qu'il a ! Ne rusez pas. Ça vaudra mieux. Vous voyez bien que je sais tout !

Ce ton moqueur l'irrita et la fit réagir.

— Je n'ai pas à ruser, s'écria-t-elle, ce jeune homme est un ami.

— D'enfance? ou tout nouveau?

— Peu importe. Et puis d'ailleurs je parle à qui je veux. Que signifient ces questions? Vous me surveillez? De quel droit?

— Je ne vous surveillais pas. C'est par hasard,

tout à fait, que je vous ai aperçue en cette compagnie, et justement la première fois que vous alliez au Musée sous la garde de Pootius, ajouta-t-il avec perfidie.

— Et pourquoi donc étiez-vous là?

— Comme vous, comme votre ami : par amour du beau.

Et son regard ainsi qu'un charbon, la touchait, la brûlait.

— Eh bien! l'amour du beau, monsieur, vous pousse à de laides choses!

Il se rebiffa.

— A de très utiles, mademoiselle! Donc à de très bonnes! Vous êtes injuste envers moi. Je ne suis ni curieux ni méchant, et je n'ai pas de temps à perdre. Si je me mêle de vos affaires, c'est par intérêt pour vous, et pas pour vous seule, mais aussi pour des personnes qui me sont chères et qui ont placé en vous toute leur confiance et leur estime.

— Et vous pensez que c'est à tort?

— Non. Elles ont bien fait. Je sais d'une part les difficultés dont vous avez eu à sortir, de l'autre l'affection méritée que vous commencez à inspirer à Mme Lesoir ainsi qu'à M. Brocatel et à l'abbé Chamaille, et je me rends déjà compte, en m'en réjouissant, des changements heureux qui ne manqueront pas d'en résulter dans votre vie. Mais, en même temps que je fais ces constatations, qui me sont si agréables, je vous vois en revanche, avec regret... en train de tout compromettre, et à la veille de tout perdre! Alors, comment voulez-vous que je reste tranquille? Puis-je être indiffé-

rent à ce qui vous arrive? et pouvez-vous m'être étrangère? Il faut que je parle. Il y a danger. Je n'hésite plus ; je vous avertis. Et en prenant votre intérêt, j'accomplis mon devoir.

— Devoir, danger, dit-elle en haussant les épaules, voilà de bien grands mots, des mots du Midi ! Où voyez-vous d'abord que je cours des dangers du fait de ce jeune homme? Le connaissez-vous?

— Moins que vous, mais beaucoup mieux.

— Pourquoi alors me demandiez-vous qui c'était?

— Pour savoir s'il vous avait dit à son sujet la vérité, car vous ne le fréquentez que depuis peu de temps. Trois semaines. Pas davantage. Avant, vous l'ignoriez tout à fait. Si c'est là une amitié, elle a été vite.

— Moins vite que votre intérêt. Et que pensez-vous donc de ce garçon qui vous dérange si fort? Dites-le. Ne vous gênez pas.

— Loin de me gêner, ça me fait plaisir. Je pense que c'est...

Il suspendit ses mots, puis les laissant tomber :

— « Une graine d'apache ! »

— Bah ! dit Irène en s'appliquant à paraître paisible.

— Et quand je dis graine, ricana-t-il, je suis poli, car il est déjà dans sa fleur.

— Si ça n'est qu'une impression, objecta la jeune fille, elle est courte et ne suffit pas.

— Oh ! elle a été si mauvaise, l'impression, la première fois que j'ai vu le sujet, appuyait Gau-

dias, qu'elle aurait pu suffire ! Mais elle s'est ensuite fixée, sur des renseignements.

— Sérieux?

— Indiscutables. La visite matinale du citoyen ici, à M. Brocatel, me fut suspecte aussitôt que ce dernier me la raconta. Nous y découvrîmes tous les deux une évidente tentative d'obtenir, grâce au porte-monnaie trouvé, l'adresse de Mme Lesoir ; et s'il tenait tant à l'avoir, cette adresse, il n'y avait pas grande malice à deviner que c'était pour d'autres beaux yeux que ceux de Valérie. Je voulus en avoir le cœur net. Connaissant le nom et le domicile du personnage...

— Comment? Par qui?

— Par M. Brocatel, à qui lui-même il les avait donnés, je n'eus pas beaucoup de peine à faire mon enquête.

Et il se tut soudain comme quelqu'un qui en sait gros, mais qui recule à parler.

— Eh bien? interrogea-t-elle, affectant de sourire.

— Ah ! ma pauvre enfant ! déplora-t-il. C'était bien tout ce que j'avais senti ! Rien que ses noms d'abord ; Isidore ! Et Panteau ! Panteau surtout ! Ça ne vous dit rien? Ça ne vous fait pas froid? Pante, Panteau... couteau... Mais c'est effrayant ! Ça crie ! Et sa profession colle avec son nom tout comme il est fait pour elle ! C'était écrit, sur l'ardoise ! Il devait être garçon de café ! Mais dans quel café ! Un infâme bouchon.

— Mais non, je vous assure.

— Si. Quand je pense que vous avez osé entrer

là, à la *Sortie des bains*, vous et Valérie, deux femmes seules, la nuit ! Où aviez-vous la tête?

— Est-ce tout?

— Ça n'est pas tout. Il a un passé chargé, quoique jeune. C'est un fils naturel. Avant d'entrer dans « la limonade, » il s'est essayé dans tous les métiers, et il a été « typo » à *la Grève.* Son père était un meneur, militant du parti. Et puis... il n'y a qu'à le regarder.

— Je l'ai fait, dit-elle hardie, et souvent.

— Je le sais. J'ai bien vu que vous ne teniez pas vos yeux baissés pendant qu'il vous parlait. Mais alors, c'est qu'en le regardant vous pensiez à autre chose? Sans ça, son physique vous eût dit : « Gare ! » et vous auriez pris peur.

— Son physique? Il n'est pas laid.

— Terrible !

— En quoi?

— Il a l'œil à cran d'arrêt, noir et vert-de-gris.

— Avec des points d'or.

— Des points d'or !

Gaudias en rugit, d'ironie et de colère :

— En fait de poings, je ne lui connais que ceux qu'il a au bout des bras, oui, des poings de boucher aux doigts d'étrangleur !

— En effet, il a l'air fort, insinua Irène.

Et elle rit, de tout son cœur.

Il continuait, excité :

— Et ses gros cheveux, épais, lourds de sale pommade ! Son front carré, sinistre, impénétrable comme un mur de bagne ! et ce nez aux narines féroces qui flairent la proie ! et sa bouche de caba-

ret, bouche d'argot et de mégots, aux lèvres gonflées comme des pneus et d'un rouge luisant ! et sa hideuse mâchoire inférieure, qui mord et broie, même immobile ! et son petit champignon d'oreille ! et sa nuque, ronde et bleue, rasée trop haut à la tondeuse ! et ses pieds en dedans, bossués, mal chaussés ! et sa ceinture de mauvais chass-d'Aff ! lui tombant au bas des reins ! et sa tenue, son ramage, ses gestes, sa dégaine ! Mais tout cela pue la crapule ! Vous ne le voyez donc pas ?

Il avait tracé ce portrait cruel avec une animosité pleine d'horrible joie. Irène, cependant, n'en paraissait pas émue. Elle riait toujours.

— Décidément, fit-elle, « mon ami » vous a frappé !

Gaudias se flattait d'avoir, sinon persuadé, du moins troublé la jeune fille. En croyant s'apercevoir qu'il n'en était rien, il ne se contint plus.

— Alors, c'est ça, « votre ami » ? Il vous plaît ? Vous y tenez ?

— Pourquoi voulez-vous qu'il me déplaise ? répliqua-t-elle, en le provoquant. D'abord, je vois M. Panteau, d'un œil tout différent du vôtre.

— « *Monsieur* Panteau ! »

Gaudias s'esclaffait.

— Affaire d'appréciation. Le physique, d'ailleurs, ne signifie rien.

— Il révèle le moral, il démontre, il explique, il prouve. Celui de « *Monsieur* Panteau » affiche qu'il est un dégénéré, qui peut devenir un bandit !

— Eh bien ! c'est entendu, décida Irène, rési-

gnée, il mourra sur l'échafaud... N'en parlons plus. C'est son affaire !

Du coup, Gaudias se fâcha.

— Parlons-en ! et quittez ce ton ! Je ne ris pas. Comprenez-vous, malheureuse, qu'il y va de votre avenir, peut-être de votre honneur?

Irène était devenue grave.

— Il vous fait la cour. Allons ! dit le docteur pressant, avouez-le?

— C'est possible.

— Et vous l'écoutez !

— Qu'en savez-vous?

— Mais oui ! puisque vous le voyez tous les deux jours pendant une heure et plus !

— Et s'il m'aime? C'est bien son droit. Puis-je l'en empêcher?

— Vous pouvez ne pas souffrir qu'il vous mente en vous le disant.

— Qui vous dit qu'il me ment?

— J'en suis sûr. Il faut qu'il vous mente, afin que vous l'écoutiez. Il y est forcé, sinon... vous ne l'écouteriez pas. Mais il est incapable de vous aimer comme vous avez le droit d'exiger qu'on vous aime ! Quoi? Vous croyez que si? La belle raison ! Est-ce un homme pour vous? Pouvez-vous tomber jusqu'à lui?

— Ma condition vaut la sienne.

— Ça n'est pas vrai. Et puis, l'égalité des conditions ne fait pas celle des personnes. Déjà très au-dessus de votre rang, vous devez monter encore, au lieu de descendre. Vous êtes fière et distinguée, délicate, élégante. Votre beauté, votre intelli-

gence et votre caractère, les dons que vous avez reçus, l'éducation qui vous fut donnée... tout cela vous classe, vous élève, et vous sépare absolument de la race des Panteau, d'ici ou d'ailleurs ! Aucun d'eux n'est digne de vous frôler, d'oser lever les yeux sur vous, et celui-là moins que tout autre ! Savez-vous ce qu'il veut? Je vais vous le dire.

— Il me l'a dit.

— Vous a-t-il dit qu'il vous épouserait?

Irène, à ces mots, fut interloquée, mais seulement une seconde.

— Sans doute, répondit-elle, d'une voix qui tremblait.

Le docteur s'en aperçut. Aussi répétant sa question avec plus de force :

— Il vous l'a dit? en propres termes?

— Mais oui...

— Il ne vous l'a pas dit !

— Du moins tout l'indiquait, dans sa pensée, dans ses projets...

Elle se débattait, mais Gaudias avait touché juste, il ne la lâchait pas :

— L'a-t-il expressément dit, formulé?

— Je le crois... je ne sais plus... En tout cas, il le dira. Ses intentions sont certaines !

— Il ne le dira pas.

— Et s'il le dit pourtant?

— Il ne tiendra pas sa promesse.

— Et s'il la tient? Si je l'agrée, et qu'il m'épouse?

— Alors c'est pire que tout ! C'est l'esclavage dans la misère, une existence de honte ! Mais non !... vous ne risquez même pas d'avoir avec lui

ce triste sort d'une pauvre femme mal partagée, mais mariée, d'une martyre... légitime ! Ce qu'il prétend, c'est garder son indépendance et vous tenir à sa merci en restant libre, lui, de vous abandonner ! c'est vous séduire, exploiter votre jeunesse et vivre à vos dépens, faire la fête et fainéantiser pendant que vous travaillerez à son ordre et sous sa menace ! Voilà ce qu'il veut ! Le voulez-vous? Moi pas.

— J'entends bien..., dit Irène, mais vous vous donnez trop de mal ! Mon sort, présent et futur?... qu'est-ce que ça peut vous faire? Inconnue hier de vous, demain je m'en éloignerai. Alors, à quoi bon tant de zèle?

— Parce que je veux votre bien.

— Encore une fois, pour quelle raison?

— Par humanité ! Par un sentiment banal, irrésistible et spontané, qui fait que j'essaie de vous sauver, comme on se porte au secours de la première personne venue, d'une passante qu'on voit en danger ! Vous glissez, vous allez rouler dans l'abîme... est-ce que j'ai le temps de penser? je me jette sur vous, et je vous prends à bras-le-corps pour vous retenir.

Et dans un geste rapide et naturel, comme s'il voulait, en disant ces mots, joindre l'exemple à la parole, il saisit vivement Irène et l'attira contre lui.

Agile et souple, elle se dégagea, maîtresse d'elle-même.

— Assez ! Restons-en là.

Elle voulait sortir, il lui barra le chemin. Et jouant le tout :

— Eh bien ! non ! ce n'est pas par vertu que je veux vous sauver !

— Je ne l'ai jamais cru !

— C'est par amour. Je vous aime.

— Vous aussi ! s'écria-t-elle, ironique et injurieuse.

— Moi seul ! répliqua-t-il. L'autre est un misérable et ne vous aime pas.

— Je m'explique à présent votre haine pour lui.

— Tâchez donc plutôt de comprendre mon amour pour vous.

— Je n'en ai nulle envie.

— Sans que je vous en aie parlé, ne l'avez-vous pas su ? et dès la première heure ? Aujourd'hui qu'il éclate et que je vous le dis, pourquoi feindre de l'ignorer ? D'où vient que je vous sens hostile ? Avez-vous peur de moi ?

— De personne.

— Ayez du moins peur de Panteau et cessez de le voir. Promettez-le. — Il s'échauffait : — Promettez. Il le faut. Pour aujourd'hui, je ne vous demande que cela !

Elle parut outrée.

— Pour aujourd'hui ? Vraiment ? Et après ? Vous me demanderez de vous accorder les entretiens que j'aurai retirés à celui qui vous gêne ?

Humilié, il eut à son tour un sursaut de colère.

— Et quand ce serait ! Pourquoi n'en feriez-vous pas pour moi autant que pour ce drôle ? Osez-vous me le comparer ? Que vous est-il de plus que moi ?

— Mon ami.

— Joli ami !

— Il l'est si je le nomme ainsi, et vous n'êtes pas le mien.

Il frappa du pied :

— Je veux l'être et je le deviendrai. Donnez-m'en les moyens.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Laissez-moi vous rencontrer, souvent, longuement, et ailleurs qu'ici.

— C'est bien cela. Des rendez-vous ?

Son front s'était plissé.

— Non, des causeries, très honnêtes.

— Pour me dire quoi ?

— Mes désirs..., mes ambitions, mes rêves, mes espoirs...

— Et puis ! ça n'est pas tout ?

— Mais si.

— Mais non ! Et les promesses ?

— Quelles promesses ?

— Vous le demandez ? Mais celles que vous reprochez à mon misérable ami de ne pas m'avoir faites ! Vous n'êtes pas du peuple comme lui, *vous ?* Dieu merci ! vous êtes du monde ! un homme d'honneur. Vous savez vivre. Pas de crainte à avoir. Si vous aimez, c'est que vous épousez ! Si vous promettez, c'est que vous tiendrez !

Il était pris, mais rien ne l'abattait.

— Je ne dis pas non ! dit-il, triomphal.

— Ni oui ! reprit Irène.

— Ça dépendra de vous.

— Vous posez des conditions ?

— Une seule. Donnant, donnant. Cessez de voir Panteau, rompez tous rapports avec lui, enfin renoncez-y... et je m'engagerai. Sinon...

— Sinon?

— Rien de fait. Et j'agis.

— C'est-à-dire?

— J'avertis M. Brocatel et Mme Lesoir.

Elle fut indignée.

— Vous feriez cela?

— La mort dans l'âme! mais sans hésiter! Ma conscience...

— Mais ce serait me perdre auprès de ces gens que j'aime et qui m'estiment?

— Mieux vaudrait vous perdre de cette façon que de vous laisser vous perdre de l'autre!

Elle éclata :

— Eh bien! ça m'est égal. Jamais on ne m'a fait plier par la force ou la menace! Je ne vous promets rien. Dénoncez-moi si vous voulez. Mais, à mon tour, je vous dénoncerai.

— A votre aise, je vous adore.

Et il sortit.

IV

PERPLEXITÉS

Irène ne dormit guère cette nuit-là.

La scène avec Gaudias lui travaillait l'esprit. Elle la revivait, dans ses moindres détails, encore plus intensivement et avec plus de clarté, comme

il arrive pour les choses qu'on examine après coup dans les antichambres du sommeil, à la lueur singulière et intelligible des ténèbres.

Tout en fulminant contre le docteur et en le méprisant, elle admirait sa force et son habileté.

Qu'il avait bien pris ses précautions !

Pour l'heure d'abord, qui était celle où Mme Lesoir, ayant l'habitude quotidienne de faire ses dévotions à la chapelle des Dames de Saint-Maur, et M. Brocatel étant toujours aux bureaux de la Société, rue Scribe, il n'y avait par conséquent personne à l'hôtel Pommelé ; et ensuite, pour l'endroit, situé au bout de l'appartement et loin de la cuisine, de sorte que l'on pouvait y parler sans être entendu des domestiques. Et, d'autre part, le long et caverneux corridor offrait une telle sonorité que, si quelqu'un s'y engageait, on en était aussitôt, dans la petite pièce, averti par le bruit des pas. Toute surprise était donc impossible.

Partant de là et repassant dans sa tête échauffée les péripéties de l'entretien, Irène se rendait exactement compte de la situation nouvelle où il la jetait.

Elle se trouvait désormais à la merci de Gaudias.

Par la découverte de ses relations avec Panteau et la menace de les révéler, il la tenait. Comment lui échapper? Elle n'en avait aucun moyen. Obéir? et lui sacrifier ce pauvre garçon, qui n'était pas bien coupable en somme? Elle s'y refusait, cabrée dans des sentiments de révolte et de fierté sous lesquels d'ailleurs il s'en cachait d'autres, d'un ordre plus intime. Si donc elle continuait à voir

son ami, Gaudias parlerait et elle était perdue! perdue sans retour auprès de ses bienfaiteurs. Pourrait-elle, après cela, rester chez eux, dans cette honnête maison? Le voudrait-elle elle-même? Chassée ou tolérée, il faudrait en partir.

Pour aller où? Pour tomber dans quelles mains?

Dans celles de Panteau qui, la sachant tout à coup seule et libre, et connaissant son malheur dont il se persuaderait être l'unique cause, aurait toutes les meilleures raisons de s'attacher à ses pas et deviendrait déchaîné?

Ou dans celles de Gaudias qui, n'ayant plus rien à ménager vis-à-vis de ceux dont il lui aurait retiré l'aide, en serait, lui aussi, beaucoup plus redoutable? En effet, en dehors de la répugnance qu'elle éprouvait à exécuter Panteau sur les injonctions du docteur, elle prévoyait avec lucidité que, même en s'y résignant, elle ne sortirait pas d'embarras. A supposer que Panteau, doucement évincé, disparût sans lui causer d'ennuis, ceux qui l'attendaient alors du côté de Gaudias ne seraient-ils pas cent fois pires? Quelle conscience il prendrait de son pouvoir illimité sur elle, quand elle ne pourrait plus se maintenir à la maison familiale que grâce à son outrageante protection! En admettant, comme elle l'en avait averti, qu'elle apprît en revanche à M. Brocatel, à l'abbé et à Mme Lesoir les agissements du docteur envers elle, est-ce qu'on la croirait? Et si on la croyait, est-ce que la conduite de l'accusé ne paraîtrait pas avoir été commandée en la circonstance par un intérêt tout amical et un grand sentiment de bonté? Loin de le blâmer, on

l'approuverait, et les choses ne feraient que se retourner contre elle !

Et cependant, l'idée que, si Gaudias la trahissait, elle serait dégradée aux yeux des trois personnes dont le jugement lui était par-dessus tout précieux, cette idée l'accablait. Pour quelle fille de rien passerait-elle d'avoir été, en vingt-quatre heures, répondre aux avances de ce garçon de café? Et après l'accueil paternel dont on l'avait honorée ! Après les recommandations de prudence et de bonne tenue qu'on lui avait adressées, avec des voix si tendres !

Ce n'était pas possible. Et pourtant il fallait choisir. Quelle impasse !

Des deux partis, — tout compte fait, et à la suite de maints combats, — elle préféra le second : résister à Gaudias. Oui. C'est celui qu'elle prendrait. A danger égal, la lutte ouverte convenait davantage à sa loyale nature. Même immérité, elle aimait mieux encourir le mépris des braves gens qui l'entouraient que de conserver leur estime au prix de bassesses.

Il était d'ailleurs indispensable qu'elle revît Panteau. Plus que jamais depuis sa scène avec Gaudias, elle en avait besoin. Tout ce que le docteur lui avait dit sur le jeune homme opérait déjà en elle. Les mots injurieux, les termes offensants revenaient retentir dans le silence de son insomnie. Sans doute, connaissant leur source et ne les attribuant qu'à une fureur jalouse, elle les repoussait, sans en être trop émue. Mais il en restait néanmoins au fond un *dépôt* de vérité... et même

quand elle parvenait à se prouver qu'il n'y avait rien de vrai dans les imputations de Gaudias, elle ne pouvait s'empêcher d'y trouver quelque chose de vraisemblable, Il en résultait dans son esprit un réel désarroi. Son amour naissant pour Isidore en était perturbé ; non diminué, mais déformé et ralenti.

Et pourtant, ce qu'elle trouvait de plus grave dans les propos de Gaudias, ce n'était pas, si durement qu'il les eût proférées, ses injures à l'adresse de Panteau, c'étaient ses affirmations relativement au dessein bien arrêté qu'il lui prêtait de ne pas l'épouser ! Ah ! sur ce point, l'assurance du docteur l'avait vraiment remuée.

Elle avait beau se défendre d'ajouter foi à cette calomnie, elle en subissait l'obsession, et la méchanceté de Gaudias lui semblait, par moments, presque divinatrice. Comme si, en effet, à la projection de ses paroles perfides, les entretiens avec Isidore se fussent depuis éclairés d'un jour nouveau, elle en voyait soudain les détours inquiétants et les côtés défectueux : « Gaudias avait tout de même dit vrai... Jamais, dans leurs nombreux tête-à-tête, Panteau ne lui avait parlé mariage... Il en avait eu l'air, mais il ne l'avait pas fait. » Elle s'étonnait de s'en apercevoir seulement si tard, et d'avoir si complaisamment interprété dans le sens de sa propre droiture de vagues paroles qui n'offraient aucune garantie. Que disait donc Isidore aux minutes où il envisageait les douceurs de l'avenir? Il parlait *d'union... S'unir... Quand nous serons unis.* Mais comment l'entendait-il? Il ne le préci-

sait pas. Il était impatient *de joindre son existence à la sienne, d'associer leurs destinées*. Son rêve était *d'être avec elle... d'être ensemble, d'être tous les deux, d'être chez nous... les deux doigts de la main, etc., etc.*, et mille autres gentillesses. Beaucoup de petits mots, des mots à côté, incertains, flottants... Mais jamais les grands mots, les seuls décisifs, essentiels : *Épouser*, *Femme*, *Mari*.

Cette constatation l'amenait, par un cours logique, à se rappeler la surprenante phrase du docteur, quand, à sa question narquoise : « Et vous? pensez-vous au mariage? » il s'était écrié : « Je ne dis pas non. » Certes, ç'a n'avait été qu'une échappatoire, lancée sur un ton de boutade et qui ne représentait rien de sérieux. Pas le moindre engagement dans ces mots irréfléchis, destinés avant tout à clore un entretien difficile. Elle n'y ajoutait donc aucun crédit. Gaudias mentait. Mais, ce mensonge, elle était malgré tout ébahie qu'il eût encore osé le formuler, avec un aussi bel entrain ! Quoiqu'elle les sût trompeurs, les *mots* lui avaient fait plaisir à entendre et elle éprouvait à se les répéter une légère fièvre. Elle s'en nourrissait, car l'orgueil était son péché.

Ainsi passa-t-elle cette longue nuit dans un grand bouillonnement. Elle ne se calmait un peu qu'en songeant qu'elle devait le lendemain revoir au Louvre Panteau, et qu'alors ayant tout de suite éclairci avec lui le point noir dont elle avait la bêtise de se préoccuper, elle pourrait après cela, — qu'elle cédât ou non au désir *légitime* d'Isidore — rire du moins à son aise au nez de Gaudias déconfit !

V

L'AUTRE PANTEAU

Isidore avait promis d'être au Louvre « au musée turc » (il ne pouvait jamais se rappeler le mot étrusque) à trois heures tapant.

Après plusieurs essais dans d'autres « départements », au mobilier, à la sculpture, aux dessins, à la céramique, aux ivoires, etc., etc..., les jeunes gens avaient trouvé à la fois plus agréable et plus sage de revenir en cet endroit qui décidément leur plaisait. Là seulement ils se sentaient chez eux. Le gardien, un bon débris, branlant et médaillé, les connaissait maintenant. Il leur réservait leur banquette en s'asseyant dessus. Quand ils arrivaient, il les accueillait aussitôt d'un sourire de vieux zouave, et dès qu'ils étaient installés sur le velours qu'il avait chauffé, il se repliait avec discrétion. Il n'aimait pas qu'on les dérangeât. Si par hasard des personnes égarées s'aventuraient dans leurs parages, il toussait d'une certaine manière pour avertir les jeunes gens. Il leur avait enfin témoigné sa bienveillance en leur apprenant le nom des salles qui abritaient leurs amours : la salle des Tombeaux, la salle du Scribe, et la salle des Colonnes.

C'était dans cette dernière qu'Irène, — après avoir laissé, loin de là, Pootius en adoration devant

le Moulin à eau, au cabinet 7, — attendait son ami à l'heure convenue.

Elle s'étonna tout d'abord de ne pas le voir, car d'ordinaire, il était en avance. Aussi cette inexactitude lui parut-elle de fâcheux augure. Pour prendre patience, elle se mit à considérer les objets exposés dans les vitrines en s'appliquant à s'y intéresser... Mais ni les urnes en forme de courge, et qui ont un couvercle à tête d'épervier, ni les quatre vases canopes en terre bleue émaillée, couleur de lune, ni les chiens noirs et les gypaètes de basalte, ni la grande harpe trigone d'un vert de sauterelle, ni le personnage nommé Mosou..., ni la reine Karomâma..., ni quoi que ce fût..., n'était capable, pour l'instant, d'absorber son esprit. Elle ne pensait qu'à Isidore ! S'il allait ne pas venir? Elle s'était préparée pour la grande explication. Elle y était toute prête. Le serait-elle un autre jour? Elle en doutait. Après qu'elle eut traîné de vitrine en vitrine et dévisagé sans amitié le portrait de Champollion, et qu'elle eut, par la fenêtre, regardé vingt fois inutilement dans la cour François Ier, le front et les deux mains contre la vitre, elle ne put se retenir de demander l'heure au gardien. Celui-ci tirant du gousset de son gilet rouge une grosse montre d'argent bombée comme une cuiller, la lui dit : trois heures et demie, en ajoutant pour la ranimer : « J'avance plutôt. » Et son sourire garantissait : « Il viendra. Vous désolez pas ! »

Cependant, les minutes passaient, et parmi tous ces vestiges glacés des vieux âges, elles semblaient

s'écouler plus lourdement, plus longuement. A quatre heures moins vingt, Panteau n'était pas encore là ! et le musée fermait à quatre heures !

Il ne viendrait pas.

Même s'il arrivait à présent, c'était trop tard. Plus rien à faire. A quatre heures moins cinq, le sifflet des gardiens-chefs annoncerait la fermeture et on commencerait à rabattre les visiteurs. Allons ! C'était manqué ! Mais qu'est-ce que cela signifiait ? Un accident ? Irène n'y croyait pas. Elle en voulait trop d'ailleurs en ce moment à Isidore, pour s'émouvoir à son sujet.

Et tout à coup, il parut essoufflé, se caressant le front d'un foulard de soie rouge.

Il avait dû prévoir l'état d'esprit d'Irène et les reproches qui l'attendaient, car il s'écria aussitôt :

— Ah ! pas de gronderie ! J'ai couru comme un cerf !

Et se laissant choir sur la banquette :

— J'en peux plus !

Mais les sifflets partaient.

— Zut ! qu'on leur coupe ! dit-il rageur, en se levant. Alors, où va-t-on ?

— Dehors, dit Irène.

— On n'aura pas chaud.

— Nous marcherons.

Tout en s'acheminant vers la sortie, Panteau cherchait à se justifier... « Retenu par son service, il n'avait pu s'échapper qu'après un sérieux « coup de cymbale » avec sa patronne, Mme L'Honneur. D'où son retard. Et puis, quelle idée aussi, d'avoir été choisir, pour se dilater, ce sacré grand

bêta de Musée, qui était si loin de tout ! quand il y avait à Batignolles, dans son quartier à lui, un tas de bons petits endroits où d'abord on aurait été plus vite rendu, et ensuite où on aurait pu rester tant qu'on aurait voulu sans être mis à la porte par des valets ! Aussi maintenant, déclarait-il en descendant l'escalier, on ne remettrait plus les pieds dans ce casino ! »

Ne l'écoutant que d'une oreille distraite et déjà moins crédule, Irène se souvint tout à coup de Pootius qui peut-être allait l'attendre et la chercher...? Tant pis. Ne la voyant pas revenir, il rentrerait tout seul rue de Sèvres. D'une placidité sans exemple, il ne s'inquiétait du reste jamais de rien.

Elle et Panteau étaient à présent dehors, sous la voûte du pavillon Sully où s'engouffrait un vent hargneux qui forçait à courber la tête et à tenir son chapeau. Le jour baissait brusquement comme si, dans le ciel, d'autres gardiens avaient aussi tiré des rideaux et fait tomber des stores avec autant de hâte que tout à l'heure ceux du Musée devant les fenêtres... Partout on avait l'air de fermer. Les jeunes gens avaient en face d'eux l'esplanade comprise entre les trois grands corps de bâtiments de cette partie du Louvre et qu'élargissent ensuite les profondes perspectives du Carrousel et des Tuileries.

Au premier plan, au centre de cette espèce de cour d'honneur que limitaient, ainsi qu'une caserne de gloire, les imposantes constructions à colonnades peuplées de statues, les deux squares, rangés

en bataille l'un devant l'autre et résistant à la rafale de mars, étaient semblables dans l'ombre à des troupes prêtes à s'ébranler au signal du La Fayette équestre qui les commandait. A droite et à gauche s'élevaient, en leur majestueuse ordonnance, les masses noires des six pavillons dont les toitures richement plombées campaient en plein ciel, comme des tentes royales. En avant de ce quadrilatère où le soir était descendu plus prompt et plus épais qu'ailleurs, se déroulait l'immense piste du Carrousel avec son petit Arc de Triomphe précieux et rose encore, autour duquel paraissaient à distance, — au lieu de traverser, — tourner sans cesse en un mouvement doux, presque silencieux, les mêmes voitures, les mêmes piétons, rapides et minuscules... Et au delà, les Tuileries et les Champs-Élysées prenaient, en charbonnant sur un fond de pourpre orange, l'aspect d'une forêt lointaine et qui s'endort, après la chasse...

Mais la lumière électrique s'étant mise à jaillir partout à la fois au globe des hauts candélabres, les jeunes gens, que le mystère du crépuscule et la magnificence du décor avaient saisis malgré eux depuis une minute, furent aussitôt ramenés à la réalité en se voyant éclairés, face à face; et à peine eut-elle aperçu son ami qu'Irène fut frappée du changement qui s'était opéré en lui. Elle avait devant elle un homme tout nouveau, inattendu, insoupçonné, et surgissant, armé comme à dessein pour cette heure si grave. Il n'offrait plus rien du bon garçon qu'elle avait accueilli. Son physique

s'était transformé. Autrement vêtu d'abord, il portait aujourd'hui avec négligence un mauvais pantalon retenu par une ceinture lâche en laine rouge qui lui glissait au bas des reins. Collée à son dos, se plaquait une petite veste mince, très courte et dans les poches fatiguées de laquelle, en ramassant les coudes au corps, il plongeait de toutes ses forces ses deux mains noueuses ; enfin, une casquette anglaise, large et plate enfoncée jusqu'à la nuque, et lui rabattant de chaque côté les pavillons des oreilles, ombrageait son visage sous une énorme visière cassée au milieu, exprès, par élégance, et cela lui donnait irrémédiablement une expression sinistre. Qu'était-il donc arrivé d'extraordinaire qui fût capable de produire en lui, du jour au lendemain, cette altération radicale?

Rien... Sinon qu'il avait, tout à coup, basculé et tourné à l'orage.

On ne songe pas assez que l'homme, créature atmosphérique, a, lui aussi, son beau temps, son variable et sa tempête. Sous l'influence d'une quantité de causes sournoises et cachées, il peut, en une seconde, passer par tous les degrés alternatifs de calme et d'agitation. Sujet aux conflits mystérieux des sentiments, bons et mauvais, qui se disputent dans ses ténèbres, il devient tour à tour, même sans savoir pourquoi, amical et méchant, tranquille et forcené. Comme le ciel et la mer, et avec la même apparente et rapide incohérence qu'eux, il a des « grains » d'idées, des sautes de désirs, des bourrasques d'humeur, et des rafales

de volonté. Le vent de ses passions, — selon qu'il se lève ou qu'il tombe, — le déchaîne ou l'apaise. Souffle-t-il du bon côté, l'homme est douceur; souffle-t-il du mauvais, l'homme est fureur. Ce même vent balaie les nuages de son esprit, ou les y amasse. Il charge son azur et puis il le nettoie; il assainit son cœur, ou bien il va y chercher et remuer comme à plaisir les boues épaisses de ses bas-fonds. Et de même que sous le ciel et la pluie, sous les différentes menées de la lumière et la fatalité des épreuves de toutes sortes qui l'assaillent, la nature dominée revêt à chaque minute des aspects nouveaux, conformes à ces phénomènes, ainsi l'homme voit brusquement, au cours de ses propres variations, se changer en lui et sur lui son mobile et pathétique paysage. Comme la nature, il subit, au dedans et au dehors, la violence instantanée de tout ce qui l'anime; il étale donc aussitôt le reflet de son trouble même le plus léger, et révèle les contre-coups de ses commotions. C'est alors, — si la tourmente gronde en lui, — que son aspect extérieur immédiatement s'en abîme; ses traits et ses regards, son langage et son geste entrent en révolte, il cesse de se posséder et on ne le reconnaît pas plus qu'il ne se connaît.

Panteau était justement dans un de ces jours de tempête où tout ce qu'il y a de sauvage en nous se réveille, éclate et consomme son œuvre destructive avec une ivresse magique. Depuis le matin, en s'y délectant, il se sentait hargneux. Il voyait rouge et pensait noir. Il s'était par hasard trouvé laid dans sa glace en faisant sa toilette,

et sa scène avec Mme L'Honneur l'avait achevé. Il se souvenait d'avoir, en venant, allongé avec plaisir un coup de pied à un vieux chien dont le hurlement de douleur l'avait épanoui. Il éprouvait avec une béatitude enfantine qu'il était on ne pouvait mieux disposé dans l'heure à faire sans raison du mal de premier ordre et il se constatait profond et puissant en même temps qu'ingénieux pour nuire. Agressif, il était aveuglément tendu contre tout ce qui l'entourait, embusqué à la fois pour l'attaque et pour la résistance, et cet état d'insurrection soudaine le ravissait jusqu'aux moelles. Il savourait ainsi un tel bonheur qu'il craignait, avant d'aborder Irène, que sa rencontre avec elle ne vînt l'émousser et l'amoindrir, mais tout de suite, en la rejoignant, il fut rassuré. Au contraire, la vue de la charmante fille l'enfonçait dans sa perversité délicieuse et ne faisait que l'exciter à s'y livrer davantage. Alors en proie à cette impression d'une virulence inconnue, son être affreux se dilatait, et il jouissait splendidement de la vie.

Stupéfaite et sans comprendre cette transformation foudroyante, Irène cependant l'avait saisie du premier coup d'œil et avec une brusque angoisse, à ce point qu'elle se demanda si Panteau, par une sorte d'instinct désastreux, n'avait pas pressenti l'explication qui l'attendait. Elle fut même tentée, en l'observant si mal disposé, de remettre à plus tard l'entretien difficile. Mais, courageuse et impatiente d'être fixée, elle s'y décida.

Lui, comme s'il eût été déjà méfiant, se taisait. Enfin, pour rompre le gênant silence et dire quelque chose, il prononça d'une voix sourde :

— Eh bien?

— Eh bien! dit-elle résolument, j'ai à vous parler.

— Ah!

Elle s'était mise en face de lui, les yeux dans les yeux.

A la gravité du ton, il éprouva une inquiétude et se ramassa. Mais n'en laissant rien paraître, il répondit :

— Allez!

— Voici. Vous dites que vous m'aimez?

Bref et farouche, il affirma :

— A folie. A faire un malheur.

— Et vous voulez que je vous aime aussi?

— Dame!

— Pourquoi?

Il débita sa phrase favorite :

— Pour que nous puissions nous unir.

— Bon. Mais comment?

— Comme on s'unit, parbleu!

Il ricanait.

Elle jeta donc le mot décisif :

— En mariage?

Il demeura figé, sans un geste, impénétrable.

— Ah! répondez! à l'instant!

Alors, impassible et dur, il trancha :

— Non, pas comme ça.

Elle poussa un cri, tandis qu'en claquant, ses mains se joignaient :

— Mais pour qui me prenez-vous?

Il soutint le choc :

— Pour une honnête fille.

— Oh!

— Sans ça... je vous aurais menti.

— Vraiment? Et moi? dois-je vous prendre pour un honnête homme?

La question le heurta et sembla l'outrager.

— Pour un homme d'abord. Honnête aussi! Bien entendu! La preuve? Ma franchise. Vous vouliez savoir. Vous savez. Vous voilà parée. C'est l'amour sans cérémonie, rien que l'amour, *la* grande amour, populaire et sociale, libre et sans chaîne, « à l'âge d'or... » enfin l'amour nature et qui ne coûte rien! *la* seule vraie! et qu'il nous faut! Je vous l'offre.

— Je n'en veux pas! J'aurais trop de honte!

— Honte de quoi? releva-t-il, en crispant sa mâchoire. Voyez-moi ça? La dégoûtée!

Et beau parleur, sur un ton doctoral :

— Même sans maire et sans curé, sans allonger la patte en jurant sur des lois, et sans s'offrir au quatrième de la gauche une bague bénite... on peut avec orgueil *s'unir* à Panteau fils, vous entendez, la belle? (il se frappait complaisamment le coffre de la poitrine)... car c'est de l'espèce supérieure!... Instruit, éclairé, conscient! C'est solide et malin. Ça pense! Et je vous en souhaite des pareils pour vous rendre heureuse en République!

— Mais pourquoi... (se laissa-t-elle aller à demander en faiblissant) pourquoi cette horreur du mariage? alors que tout le monde...

— Pas tout le monde ! Est-ce que mes parents étaient mariés? Ils n'ont jamais voulu ! et pourtant j'existe. Ils ont bien fait. Je fais comme eux.

— Oh ! dit-elle, étonnée et triste à la fois, vos parents... n'étaient rien? Pas mari et femme?

— Non, ma petite, rien de tout ça ! Et cependant c'étaient des gens capables !

— Mais alors, votre mère...

Il eut un geste indifférent, lointain.

— Souviens pas... Morte à la fleur !

— Que faisait-elle?

— Plumeuse à la volaille, aux Halles.

— Et ça lui était égal?

— Quoi donc?

— De vivre ainsi? Elle était consentante?

Il partit d'un rire atroce.

— Ah ! ah ! Il aurait fallu voir qu'elle fît la grimace ! Avec Macaire, ça n'aurait pàs pris. C'était lui qui vous prenait, et d'un coup.

— Macaire?

— C'était papa. Un travailleur du fer, un bon marteau *noir*, un juste d'en bas, un chevelu qui connaissait ses droits. Quelqu'un de distingué. Il m'a bien tout donné, sa peau et ses entrailles, et ses traits, son sang, ses idées ! Je lui ressemble et je lui appartiens, et des jours comme aujourd'hui je sens que c'est lui qui remonte en moi ! Je suis son garçon. Aussi, foi d'Isidore, c'est une affaire dite. A bas l'écharpe et la calote ! On est ma compagne, tout court... et on n'en meurt pas !

Sans rien dire, à chacun de ces mots hideux qui l'effaraient comme autant de blasphèmes, Irène

glacée, faisait de la tête : Non! non! Et lui, s'échauffant à ce refus si digne en sa fermeté, reprenait de plus belle, aiguillonné par la colère :

— Ah çà? Va-t-on toujours nous forcer à des vœux? Comme au temps des rois! Qui trompe-t-on? Suis-je esclave? Avons-nous fait quatre-vingt-neuf, quatre-vingt-treize et la Commune, hier? Le peuple a-t-il son franc parler? Assez d'équivoque! Droit au but! Le mariage? Une prison! Je vote contre. On n'en veut plus. Porte ouverte, partout. Pourquoi des barreaux? Liberté! Amour! sans personne autour, sans frais, sans signature et sans papier timbré! L'amour tout seul, à deux, main dans la main, comme à la promenade... Voilà! Ça, c'est moderne, et logique, et clair, conforme à la raison, au goût du démocrate!

Et toujours la tête blonde : « Non! non! »

Il continuait de se monter, amer et méprisant.

— Oui, je sais! C'est ça qui vous tient toutes et qui vous pince, qui vous ronge... et qui vous illumine!... l'idée têtue du mariage! Et moins pour vous que pour autrui! Pour le salut du voisin, l'estime du quartier... les égards du bon monde! Ça n'est qu'un mot! Pourtant, il vous suffit. En dehors du mot, — marié ou pas, — la chose est la même. Mais non! C'est le *mot* qui décide et que vous réclamez! Etre *madame! une madame!* Idiotie! Malheur!

— En tout cas jamais une maîtresse, une passante, une sans-nom prise et lâchée, comme une fille!

Pourpre d'avoir osé proférer les termes qui

brûlaient sa bouche, elle était superbe d'audace et de virginité.

Mais Panteau s'indignait.

— Une amante? C'est bien plus beau ! N'y a rien au-dessus ! Elle a mon respect. Enfin, c'est juré, sur la tête au père. Pas d'épouse !

— Et moi, je n'appartiendrai qu'à celui qui m'épousera. C'est juré aussi.

— Sur quoi, si-ou-plaît?

Il avait mis insolemment la main à la casquette.

— Sur mes parents, sur mon oncle et ma tante...

Il s'esclaffa.

— Ouah ! Ma tante à présent !

— ...tous mariés, tous gens d'honneur, exemplaires !

Alors, il écuma.

— C'est bon ! Des saints ! Sont au Paradis? Qu'ils y chantent. La paix. Mais ici, c'est la terre, où tout va mal, N. de D... ! Et pourquoi? *Parce qu'on m'évince!* oui, moi, l'ouvrier, l'exploité, l'opprimé... celui qui vient... — A monte, a monte, la petite bête ! — et qui d'ici Pâques va tout culbuter, le capital des messieurs !... et celui des dames, et la propriété volée, les biens mal acqui*ses*, les fortunes... *que l'on connaît!* A pas peur ! Ceux d'en haut... en bas ! Et ceux d'en bas, en haut ! Le pauvre aura la plume et le riche la paille ! Moi, j'ai déjà choisi : un chalet à Trouville. Alors on rira. Pas partout. Ça dépendra des nez et des étages. Plus de palais et de cachots ! Le gendarme? A l'eau ! Le flic? Au bloc ! Et pour l'indigent, du pain frais d'abord, et puis des lavabos avec du

savon à l'odeur ! Et l'apéritif ! Absinthe à volonté. Des cartouchières de cigares ! Et des bains du matin ! Et des musées du soir ! Des cafés-concerts !... Le pianola pour tous. Du phono à domicile, sur la table de nuit, et le ciné dans les églises ! Et allez donc ! Plus d'armée ! Rien que du civil ! (Il se tourna vers les statues qui protestaient dans l'ombre.) Entendez-vous ? les patriotards qui voulez qu'on s'égorge ! As-tu bientôt fini de plastronner, toi, « le Grand-Bêta », pour « l'Alsace et la Lorraine » ? et d'allonger le bras vers la gare de l'Est ? Et toi, l'autre... le La Fayette ? Même pas Français, un Américain, qui fait le cirque pour des prunes ! On vous dit que c'est fini, la revanche et la gloire, et qu'on vomit la guerre ! On veut d'autre chose ! On veut la plaisance et la fête avec les copains et sa blonde, on veut les canapés grandeur naturelle et les draps en linge à mouchoir, on veut les bons vins dans mon verre et l'argent dans ma poche, on veut la magistrature à Mazas, et le prolétaire... ici... tiens !... dans *les édifices!*... au Louvre, à la Cour des *Comtes!* au *Mystère* des Finances, où c'est-il pas scandaleux et roulant, pigez-moi ça ? (il montrait tout près une rangée de fenêtres, brillamment éclairées)... de voir le Ministre à lui tout seul, s'appliquer pour son cabinet six croisées qui flambent ? Et c'est moi qui paye ! Gâchis ! Ah ! bien, mon gourmand ! (il l'apostrophait, brandissant le poing). Allume, va ! Je te conseille ! Ah ! tu te chauffes « au central » ! T'as des gobelins ! une chancelière, et des guêtres café au lait ! une perle comme un « fu-

ronque » au milieu de ta cravate, et un stylo qu'à l'air d'un pistolet !... et pendant que je t'agonise « à la terrasse », tu te fiches de ma tournée en comptant, sur ton beau bureau, l'or que gagne le travailleur? Eh bien ! écoute ça : Malgré que t'aies, pour te garder devant ta grille, un soldat, — qui t'en veut à mort ! — et que tu sois serré à clef, avec des double-six de boutons électriques, et des cornets pendus à tes oreilles pour « avoir la Place » et la « Préfecture »... nous, *les masses*, on ira bientôt frapper à ta porte, toc, toc !... Et tu nous ouvriras ! Je t'en réponds, ma vieille ! »

Haletante, Irène recevait et buvait ces horreurs en se croyant le jouet d'un cauchemar. Jusqu'ici elle ne connaissait qu'un Panteau, aimable et rassurant... ; et tout à coup, stupéfiée, elle en voyait et mesurait un autre, infâme et monstrueux. Quelle découverte ! Et des deux, — chose terrible — c'était celui-là, le dernier, qui paraissait le sincère, le vrai ! Le précédent, si gentil, n'était que piège et mensonge. Et tel alors qu'il surgissait dans cette incroyable explosion, il se révélait complètement aux yeux de la jeune fille le vaurien que lui avait dépeint et démasqué Gaudias ; elle en retrouvait au vif le portrait, tracé par lui avec un si âpre relief : *l'œil à cran d'arrêt, noir et vert-de-gris, les poings de boucher aux doigts d'étrangleur, les gros cheveux, le front carré, les narines de proie*... tout y était, tout ! Le docteur avait vu clair... Un apache ! — « Ah ! songeait-elle meurtrie, écroulée en écoutant Panteau, s'il avait pu se douter, le malheureux... du tort qu'il se faisait !

de tout l'irréparable ! » Et pour un peu, compatissante, elle eût voulu l'arrêter, l'avertir, lui crier : « Ne parlez pas ! Taisez-vous ! Mais taisez-vous donc ! Cessez, pour Dieu, de continuer ce visage ! de dire ces mots ! d'inventer ces pensées ! Si vous saviez ! Si vous saviez la peine et le mal que vous me causez... à moi et à vous-même ! » Mais cela, le pouvait-elle ? Et l'eût-il entendue ? Il était lancé, fou d'imprécations, il fallait bien qu'elle le laissât se dégrader et s'engouffrer comme à plaisir dans son ignominie !

Cette scène, d'ailleurs, ne se déroulait pas sur place, mais en marchant. Elle évoluait. Le long du trottoir qui s'étend du pavillon Sully à celui de Turgot, Isidore et Irène allaient et revenaient, ayant, depuis une demi-heure, accompli déjà nombre de fois le même trajet monotone, et si mouvementé !

Personne autour d'eux. Tout était désert. Seul, à peu de distance, au coin du Carrousel et du pavillon Turgot, un soldat de garde en manteau montait sa faction. Au feu blanc du candélabre électrique on voyait passer et repasser le rayon d'acier de sa baïonnette. Et entre lui et les jeunes gens, il y avait une auto, un simple taxi, arrêté là bien avant leur venue et dont le chauffeur dormait, la tête et les bras appuyés sur son volant. Au bout de chacun de leurs parcours ils arrivaient presque à sa hauteur. Dedans, rien ne bougeait, et les stores étaient baissés. D'autres « amoureux » sans doute, et qui se cachaient, ne craignant pas d'être surpris en cet endroit retiré.

Montrant la voiture à Irène, Isidore, un moment, la lui avait fait remarquer :

— Tenez ! en voilà dans ce boudoir de moins bêtes que nous ! S'occupent pas d'être *légitimes!* Ils n'ont d'idée qu'à l'amour ! Aussi, dame, ils ne font pas de bruit ! Preuve qu'ils sont heureux !

Cependant, après qu'il eut bien épuisé sa fureur, Panteau s'était tu brusquement, sans forces, sans pensées, tremblant sur ses jarrets. Telle une bête qui n'en peut plus, gueule ouverte et hors d'haleine, il soufflait, blême, en sueur, cherchant encore, en roulant des yeux et en ruminant de la mâchoire, une dernière insulte à produire, à jeter. Il regardait loin, très loin, droit et dur devant lui, semblant guetter d'invisibles complices ; ou bien il bravait le ciel où s'enfuyaient aux coups de sifflet du vent, — comme des assassins, — de grands nuages en haillons.

Irène sentit soudain qu'entre eux tout était coupé.

— Adieu donc ! fit-elle en s'affranchissant. Nous n'avons plus rien à nous dire.

Allongeant deux mains de bal de barrière, il la saisit prestement alors et la retint par sa robe un peu au-dessous de la taille :

— Écoutez ! Quittons-nous bien.

L'étoffe craquait. Mais elle lui fit lâcher prise, outrée par ce geste impudent comme par un affront, car la femme sait qu'à son corps la robe toujours doit rester intacte, et toujours plus sacrée qu'à son visage un voile.

Aussi, grondant et refoulé, Panteau conclut :

— Soit ! Partez. C'est bonsoir nous deux ! Je ne vous suivrai plus. Mais je ne cesse pas pour ça de vous soigner, du coin de l'œil et du quai, et de vous garder en projet, toujours... dans mon armoire... Aussi, un conseil : Tant que vous m'occuperez, n'aimez pas quelqu'un d'autre. Ou gare !... Pas pour vous, mais pour celui-là ! »

Il tira sa casquette :

— Au plaisir !

Puis, dans un dernier mot qu'il voulait définitif à l'adresse d'Irène et bien injurieux, ramassant son mépris jaloux, ses bas griefs, toute sa haine sociale, il lui souffla au nez :

— Bourgeoise !

...comme une bouffée de sale fumée ; et le *b* de bourgeoise, éructé, bavé, craché, tombait de sa bouche en un son de boue avec tout ce qu'il avait voulu y mettre d'écœurement et d'abjection...

Ensuite il rebondit, doué d'une agilité animale, et partit en courant du côté du Carrousel. On ne l'entendait pas ; on l'eût dit chaussé d'espadrilles. Arrivé devant le factionnaire et en le doublant, il exécuta à sa hauteur, en manière de nargue à l'armée, un bel entrechat crapuleux, un jeté-battu d'escarpe, et il disparut dans la nuit.

Irène ne savait plus où elle en était, se sentant à la fois délivrée et abandonnée. En attendant, il fallait rentrer et sans perdre un instant.

Mais comme elle arrivait à hauteur du taxi, la portière s'ouvrit et un homme qui avait le col de son pardessus relevé, en descendit, de dos,

le visage penché vers l'intérieur de la voiture. Irène allait le dépasser, quand il se retourna tout à coup en lui disant :

— Montez.

Gaudias !

Il tenait la portière ouverte et regardait fixement la jeune fille en lui barrant le chemin.

Au moral, comme au physique, elle était rendue, bloquée. Que dire? Que faire? Encore se fâcher? Recommencer une autre scène? En présence du chauffeur et du soldat qui sans doute avaient déjà suivi sa dispute avec Panteau? Elle ne s'en trouvait plus la volonté ni le ressort. Le chauffeur lui parut sourire, la sentinelle intriguée se rapprochait..., enfin des gouttes d'eau tombaient.

Elle monta.

VI

GAUDIAS SE LANCE

A peine fut-elle assise auprès du docteur qu'elle s'émut :

— Où allons-nous? Où me conduisez-vous?

— Nulle part. Nous restons ici, pour causer à l'aise.

— En ce cas, levez les stores. J'aime voir clair.

Il les leva. Puis, sans détours, sans même *le* nommer :

— Vous l'avez revu?

— A l'instant, oui. Mais pour la dernière fois.

— C'est vrai?

Sa voix trahit aussitôt un secret contentement. Il dit :

— Je devine, vous lui avez posé la grande question?

— En effet.

— Eh bien?

De ses yeux noirs, étincelants d'ironie et de certitude, il la perçait jusqu'au cœur.

— Vous aviez raison, confessa-t-elle avec humilité, il n'épouse pas.

— J'en étais sûr! triompha-t-il. Je vous l'avais dit. C'est un misérable!

— Non! mais un fou, égaré par la politique et le mauvais esprit.

— Vous l'excusez?

— Je lui pardonne.

— Et pourquoi?

— Pour sa franchise! Il aurait pu m'étourdir par de fausses promesses. Il ne m'a pas trompée.

— Ah! ne lui en sachez pas gré! s'écriait Gaudias. S'il n'a pas voulu ou pas su mentir, c'est par orgueil, bêtise ou vanité, se croyant irrésistible, et en dehors des lois! Une brute! N'en parlons plus. Vous voilà sauvée, et libre! Moi, je vous aime.

— Oui..., vous aussi! dit-elle en soupirant.

— Non! Pas *aussi*, mais *autrement!* De la seule façon dont vous avez le droit d'exiger d'être aimée.

— C'est-à-dire?

— Par-dessus tout, et dans l'honneur. C'est ainsi que je vous aime.

— Mais non, dit-elle, obsédée, qu'ai-je fait pour cela?

— Ce que vous avez fait? Mais vous êtes venue. C'est tout! Vous *êtes* et ça suffit. Dès qu'on vous aperçoit, — comprenez donc! — le ciel est bleu, l'avenir s'ouvre, et la vie recommence. On est ébloui. On a devant soi le bonheur, tout à coup... Alors on le suit. On est entraîné, fasciné... Vous ne savez donc pas que vous êtes l'événement..., le miracle, la joie, la découverte suprême? Vous surgissez comme un prodige... et vous restez comme un bienfait! Et chaque fois que vous paraissez, c'est la même chose : vous avez l'air d'apparaître! Et même quand vous n'êtes pas là, vous demeurez; vous ne pouvez plus être absente. Mais vous ne vous connaissez pas... Non! Vous vous êtes jusqu'ici regardée sans vous voir... et vous vous prenez pour « une autre », une indifférente, une personne ordinaire, alors que c'est *vous!* la merveille! et vous seule! Apprenez donc que rien n'est plus admirable et plus beau!

— Je vous en prie..., balbutiait Irène.

Mais il la rabrouait doucement, flatteur et enflammé.

— Non, ne me priez pas! C'est moi qui vous prie, et qui vous supplie de bien m'entendre, et de me croire. Dès que je vous ai rencontrée, j'ai cessé de m'appartenir; mes yeux voulaient vos yeux et ma bouche vos lèvres; votre sourire et votre voix m'ont enchanté... Vos gestes m'ont

soumis; je ne peux pas penser à vos cheveux sans les sentir se dérouler sur vos épaules nues... Quand vous étiez couchée, rappelez-vous?... il y a trois semaines, et qu'avec le plus de respect possible je vous tenais pourtant, — puisqu'il le fallait! — toute frémissante en mes bras, et que j'appuyais ma tête sur votre cœur pour en savoir les battements... Ah! si vous aviez pu alors compter les sursauts du mien!... Et quand je vous prenais les mains pour voir si vous aviez la fièvre, c'étaient les miennes qui brûlaient!... Elles brûlent toujours! Et depuis, je n'ai qu'un désir : être à vous et vous posséder..., que vous soyez mon bien. C'est ma volonté, mon but. A quoi bon vous en dire plus? Tout cela, du premier instant, vous l'avez compris, éprouvé...

— Non. Tout au plus subi, rétablit-elle avec froideur.

— Peu importe, vous le savez. Vous ne pouvez pas le mettre en doute. Alors je vous dis à présent : Soyez ma femme. Acceptez-vous?

Elle se taisait.

— Répondez! implora-t-il. J'attends... si malheureux!

— Vous me posez là, vraiment, finit-elle par déclarer, une question singulière et bien embarrassante... Et si brusque, si imprévue!

— Non, pas plus tard qu'à notre dernier entretien, je vous l'avais fait pressentir. Ainsi ma demande aujourd'hui ne vous surprend pas. Vous déplaît-elle? Tout est là.

— Elle me gêne et me déroute. Mais oui!

Comment! Vous m'avez tout à l'heure épiée, guettée, forcée, presque malgré moi...

— Merci du moins pour presque...

— Alors je le retire..., forcée malgré moi à vous entendre ici, dans des conditions qui ne sont guère de mon goût, et vous m'avez dit des choses telles que, pour les écouter de si près et jusqu'à la fin, sans agrément comme sans fausse honte, j'ai dû n'y croire qu'à moitié et me faire une raison..

Il protesta, plein de véhémence :

— Ah! pas à moitié! Croyez-y tout à fait! C'est la vérité! Je vous le jure!

— Et tout de suite après vous me pressez de me promettre à vous, séance tenante, sans que moi-même je sois encore bien sûre de ne pas vous détester!

— Me détester! Grand Dieu! Moi? Mais pourquoi?

— Sans savoir! dit-elle. Comme on aime. D'instinct.

— Mais c'est affreux! Me détester! répétait-il. Non! je ne peux pas vous laisser dire, et surtout penser une pareille chose! Non! Vous ne me détestez pas! Vous pouvez ne pas m'aimer, et je n'y prétends pas... du moins pas si vite! Mais moi, je vous aime trop pour que vous me détestiez! C'est impossible! et la force de mon amour ne peut pas créer de la haine!

Il avait lancé ces mots sur un ton de chaleur si douloureux qu'Irène en fut déconcertée.

— Soit! dit-elle, laissons la haine, — ce n'est pas que j'y tienne! — et mettons, ce qui est sûr

et que d'ailleurs vous admettez : que je ne vous aime pas. Comment le pourrais-je?

— Mais qui donc aimez-vous? proféra-t-il, désespéré.

— Personne. Alors j'achève. Rendez-vous compte que je me trouve mal à mon aise pour m'engager ici, dans cette voiture, à votre heure. Ce n'est pas de cette façon que j'ai rêvé de fixer mon avenir. Vous me prenez trop à l'improviste. Pour l'instant, je n'ai aucune idée, aucun désir, je me sens lasse et ennuyée..., voilà tout. N'insistez donc pas, et n'exigez de moi rien d'immédiat ni de précis, car alors, si je m'écoutais actuellement, je vous dirais : « Non! Jamais! » avec énergie. Est-ce ça que vous voulez?

Il gémit :

— Que vous êtes dure!

— Je suis honnête.

— Eh bien! je ferai ce qu'il vous plaira. Commandez alors?

— Vous allez me remettre rue de Sèvres, mais avant la maison, à un autre numéro.

— Pourquoi?

— A cause du chauffeur, qui doit me prendre pour peu de chose, et qui n'a pas besoin de savoir mon adresse.

Il sourit, comme à un enfant.

— Soit. Après?

— Nous rentrerons.

— Pas ensemble?

— Ensemble.

— Ah?

— J'y tiens. Vais-je me cacher?

Il sut déguiser sa surprise.

— Bravo! Vous avez raison. Moi, j'en suis ravi. Du moment que ça ne vous fait rien.

— Que voulez-vous que ça me fasse?

— Et si l'on nous voit?

— Qui?

— M. Brocatel? Pootius? ou la femme Lesoir?

— On nous verra.

— Bien, bien. (Il cherchait à comprendre.) Et si l'on a été inquiet, et que l'on demande pourquoi vous rentrez si tard? et avec moi? que faudra-t-il dire?

— La vérité.

Elle lui avait planté ces deux mots à fond, comme une banderille.

Il en ressentit la blessure.

— Oh! s'écria-t-il.

Puis reprenant aussitôt l'offensive :

— Entendu! Je la dirai! Complète! Quel bonheur! Vous le permettez? C'est donc que vous ne m'ôtez pas tout espoir! Sans ça!... Ah! merci! oui, je dirai *tout*, tel que ça s'est passé!

A ces perfides derniers mots, ce fut à Irène de tressaillir. Après avoir cru tendre un piège à Gaudias, c'est elle qui se trouvait à la fois confuse et menacée.

Elle se ravisa.

— Quand je dis : la vérité! Pas toute! Ou du moins, pas encore. Une partie seulement.

— Laquelle?

— C'est très simple. Vous êtes allé au Musée...

C'est votre droit. N'y êtes-vous pas venu déjà, d'ailleurs? et récemment? Vous m'y avez rencontrée. En prolongeant notre promenade à travers les salles, nous avons gagné, trop loin de M. Pootius pour le rejoindre, le moment de la fermeture. Nous sommes donc sortis ensemble et vous m'avez raconté des histoires... qui m'ont retenue. Et puis il a plu. Nous n'avions pas de parapluie ni l'un ni l'autre. Nous avons dû attendre et nous abriter sous le porche d'une des galeries extérieures du Louvre. Enfin nous avons pu trouver un taxi qui nous a ramenés.

Il admira la promptitude d'adaptation de la jeune fille.

— En effet, approuva-t-il en riant. C'est parfait. Alors, le reste, on n'en dit rien? Moi j'y suis tout prêt! Je ne demande qu'à m'afficher et à vous compromettre!

— Oui. Mais moi, je préfère attendre.

— Et quand me répondrez-vous?

— Je ne sais pas.

— Mais encore? Bientôt? Dans longtemps?

— Je l'ignore. J'ai besoin de tant réfléchir!

— Tant que cela?

Elle badina :

— Mais dame, écoutez donc! Épouser quelqu'un qu'on n'aime pas... c'est si grave!

— Mais quelqu'un qui vous aime pour deux!... c'est aussi bien rassurant?

Elle redevint pensive.

— Si seulement j'étais sûre que vous êtes sincère, cela ne voudrait pas dire que j'accepterais,

mais du moins cela pourrait me frapper, m'impressionner...

— Mais je le suis! affirma-t-il, comment en douteriez-vous? Je le suis! et je vous le prouve, de la meilleure façon, puisque vous offrant mon nom, je vous propose de mettre dès demain, ce soir si vous le voulez, M. Brocatel et Mme Lesoir au courant de mes désirs? Me voilà donc engagé! vis-à-vis de vous d'abord, et des gens les plus sérieux? Puis-je ainsi n'être pas sincère? et ne pas tenir, après, mes promesses?

— J'entends, fit-elle, en secouant la tête. Mais à supposer — je l'admets — que vous soyez sincère en voulant m'épouser, cela signifie-t-il que vous l'êtes quand vous dites que vous m'aimez?

— Oh! Pourquoi donc alors vous épouserais-je, si je ne vous aimais pas?

— Évidemment, concéda-t-elle... Il est possible, et très naturel, que votre amour s'accorde avec votre désir de m'avoir pour femme... Mais cependant, — je vous dis tout ce que je pense, — il y a là quelque chose qui m'échappe... que je ne comprends pas... qui me semble bizarre... Vous, moi, tout d'un coup, sans raisons, si vite... et si violemment! Je cherche...

— Mais quoi? dit-il avec une sorte d'angoisse. Que cherchez-vous?

— A voir clair. Je ne vois pas clair. J'ai besoin de voir clair.

— Moi, j'y vois!

— Tant mieux pour vous. Maintenant, c'est fini. Rentrons.

— Rentrons. Quelle adresse?

— Devant le *Bon Marché*.

Il se pencha pour en aviser le chauffeur, et durant le court trajet, ils restèrent silencieux.

Quand la voiture se fut arrêtée, au coin de la rue de Sèvres et de la rue du Bac, Irène, une fois descendue, dit assez gentiment à Gaudias :

— Au revoir.

Et elle s'éloigna, tandis qu'il payait, en donnant avec nonchalance un pourboire royal.

VII

IRÈNE VOIT CLAIR

Contrairement à l'éventualité envisagée, Irène, en rentrant, n'avait été vue par personne, même pas par Mme Précipice ; elle n'avait eu qu'à pousser le battant de la porte cochère qui par hasard n'était pas fermée. L'absence de lumière constatée rue de Sèvres à la fenêtre du cabinet de M. Brocatel prouvait qu'il n'était pas là ; enfin Mme Lesoir avait dû également être retenue dehors, car dans sa chambre son éternel petit chapeau noir ne se trouvait pas sur son lit où elle avait coutume, dès qu'elle était de retour, de le déposer.

Restait Pootius.

Désireuse de s'assurer de son état d'esprit en la circonstance, elle alla aussitôt frapper à la porte du peintre, au rez-de-chaussée. Il vint lui

ouvrir avec précaution, si craintif que jamais il ne disait : « Entrez », et dès qu'il la reconnut il ne manifesta pas la moindre surprise.

— Bonsoir, M. Pootius, lui dit-elle sans avancer, je ne veux pas vous déranger. Je tenais seulement à vous faire mes excuses.

— Et de quoi donc?

— De n'avoir pas pu vous rejoindre au Musée Vous n'avez pas été inquiet de moi, j'imagine?

— Inquiet? Seigneur! Et pourquoi? — Classique, il levait des bras confiants, comme dans un *Sacrifice d'Abraham*. — Inquiet! dans un Musée! et au Louvre! Il faudrait être fou! ou impie! Un Musée, c'est un temple, une église, un asile inviolable. Il conjure tous les dangers, et le mal expire sur son seuil.

Maligne et se plaisant, pour elle-même, à jouer avec le feu, elle dit :

— Bon. Tant qu'on y est. Mais après? quand on en sort?

— Aussi. Les chefs-d'œuvre protègent pour toute la journée. La preuve, chère demoiselle, c'est que vous voilà, sans accident, et que jamais vous n'avez été si fraîche et si éclatante! Une tulipe de Van Huysum... Le Musée!

Ayant alors laissé le bonhomme à ses illusions, Irène avait regagné sa chambrette, et peu de temps après le dîner mélancolique, — et qui parut long, — pris tête à tête comme à l'ordinaire avec Mme Lesoir, elle s'était couchée, tant elle avait hâte de se trouver seule en compagnie de ses pensées qui bouillonnaient.

La lampe éteinte, et la tête sur l'oreiller, elle rassembla les événements. Tout ce qui lui arrivait était incroyable, — elle en avait la parfaite notion, — mais comme depuis la mort de sa tante, elle ne cessait pas de vivre dans une espèce de conte de fées, elle en prenait la grisante habitude et s'en étonnait d'autant moins que chaque incident nouveau paraissait préparé et imposé par le précédent qui le justifiait. Ainsi tout s'enchaînait, devenait naturel.

Sans doute, quand Gaudias lui avait recommandé de se méfier de Panteau, elle s'était défendu d'ajouter foi à ses accusations, mais elle en avait cependant jugé aussitôt la rude vraisemblance. Un instinct sûr, tout en la blessant, lui avait fait sentir que le docteur portait à cette minute un coup mortel au penchant qui la poussait vers Isidore ; au moment où il le lui révélait à elle-même, car elle en était encore ignorante, il le détruisait.

Aussi, quand elle avait entamé avec le garçon de café, — ce jour précisément qui s'achevait, — l'entretien décisif qu'elle voulait, mais qui lui coûtait, une voix intérieure, impitoyable et qui ne trompait pas, l'avait avertie qu'à sa question relative au mariage il répondrait : Non ! — elle l'aurait parié ! — et que cette explication pénible amènerait entre eux une rupture immédiate. Et cela s'était exactement passé comme elle l'avait craint, — et prévu. Enfin, la brusque intervention, si habilement agencée, de Gaudias, tout de suite après la scène affreuse avec Panteau et au même

endroit qui en résonnait encore... cette manœuvre hardie n'avait aussi qu'à moitié surpris Irène. Certes elle ne la croyait pas devoir être si prompte, et sur le moment elle en était restée interloquée; mais sans l'attendre ce même jour, et *là*, elle s'y attendait... pour le lendemain ou pour le surlendemain. Gaudias n'avait pas déjoué ses pressentiments, il n'avait fait que les devancer. Et maintenant, sur le terrain déblayé il n'y avait plus que *lui*, énorme, au premier plan. Tout ce qui n'était pas lui s'effaçait. Panteau, cependant si proche encore, était déjà parti dans un lointain équivoque et brumeux. Seul demeurait Gaudias, ayant conquis d'autorité dans l'existence d'Irène, une situation capitale, sans qu'elle pût s'y dérober. D'une manière ou d'une autre il fallait la trancher. En principe d'ailleurs, elle était disposée, par sa nature expansive, loyale, à se décider et à chercher toujours, pour l'adopter vite, le parti le meilleur. Plus que jamais cette méthode lui semblait l'unique. Avant tout ne pas errer, ne pas flotter. Instruite par les deux rudes expériences de Féline et d'Isidore qui présentaient de si curieuses analogies, elle était impatiente, au cas échéant, de se ranger, hors de toute aventure similaire, dans une position fixe et inattaquable. L'incertain, le hasardeux, le pis-aller, le camp-volant, le manque de tenue morale et sociale, d'attache légitime et de considération publique lui causaient une vraie horreur; elle avait besoin d'ordre et de régularité. Elle était, par vocation, foncièrement honnête; née épouse et mère; et la première aussi fidèle que la seconde

accomplie. En outre, courageuse, mais seulement pour le présent, elle s'inquiétait pour l'avenir. *Aujourd'hui* ne l'effrayait jamais. *Demain* lui faisait toujours peur. Or, ce demain redoutable, inconnu, qu'elle évitait le plus possible de regarder, que lui réservait-il? Elle l'appréhendait. Les douceurs excessives, peut-être éphémères, du présent suffisaient-elles à le garantir? Combien de temps lui resteraient favorables les dispositions de M. Brocatel? Était-elle assurée de conserver sous le toit de cette vieille maison, pendant des semaines, des mois et jusqu'à son établissement futur, l'abri discret et décent que réclamait sa jeunesse orpheline? La frêle Mme Valérie, cette bonne amie de rencontre, serait-elle toujours là pour lui servir de marraine? Ces demoiselles Dandin, l'abbé Chamaille, et l'inoffensif et falot M. Guillaume, Belle-Julie elle-même si touchante et si sympathique dans sa disgrâce, tous ces braves gens réunis, oubliés au fond de cette paisible demeure d'autrefois à laquelle ils semblaient spécialement affectés comme s'ils en étaient les derniers personnages... combien d'années y habiteraient-ils encore? Presque tous déjà étaient vieux!... Ils mourraient, ou se disperseraient!... Peut-être pas tout de suite. Peut-être demain. Toujours ce demain! Alors, que deviendrait-elle? Oh! la solitude n'était pas pour l'effrayer; même l'idée de pauvreté la laissait sereine, et la perspective du travail, du petit magasin de reliure où, privée de toute aide étrangère, elle se remettrait bravement, s'il le fallait, à son ancien métier, la trouvait plutôt souriante.

Mais ce qui la terrorisait, c'était la pensée, si Féline ou Panteau, — ou les deux ensemble, mon Dieu ! — découvraient sa trace et reprenaient goût à la tourmenter, de retomber dans leurs désirs et sous leur persécution. A cette terrible crainte, elle défaillait, prête instantanément aux plus grands sacrifices pour éviter un pareil malheur... Et c'est alors que déroulant à propos toute son importance et presque sa nécessité, surgissait à ses yeux troublés, Gaudias le magnifique !

En dépit de ses préventions tendant à s'affaiblir, Irène ne pouvait pas nier la beauté puissante du docteur et tout ce que celle-ci dégageait, — avec une force de séduction si communicative, — de confiance en elle et dans la vie. Armé autant qu'orné par un ensemble de dons physiques supérieurs, Gaudias offrait irrésistiblement l'image agréable d'une jeunesse virile et saine, l'éclat d'une joie résolue, la souplesse d'un jonc et la solidité d'un rempart. Sa seule présence mettait en fuite la bande des dangers. Rien ne pouvait arriver avec lui que d'heureux. Du bonheur? Il avait l'air d'en être comblé, à ne savoir qu'en faire... d'en avoir à revendre ! et non du bonheur petit, médiocre, effacé, mais du bonheur pourpre et retentissant, toujours couronné par une victoire et doublé d'un profit. Pour devise et pour but, il avait : Le succès. Il y était voué. Sa fonction consistait en ceci : réussir. Comment se dérober à tant de signes venant marquer un tel homme et le hisser en évidence? Il eût fallu être aveugle ou injuste. Irène n'était ni l'un ni l'autre En dehors

des côtés par où le docteur s'avérait joyeux compagnon et protecteur énergique, il se montrait paré des titres de sa valeur professionnelle, avec les attraits de l'ambition, de l'intelligence, et même de la fortune, car, loin de cacher les avantages matériels de sa situation, il était plutôt enclin, sous couleur de gratitude, à les exagérer, et Irène, quoique très désintéressée, ne pouvait s'empêcher de trouver dans ce privilège une plus grande garantie pour l'avenir. Enfin ses sentiments à elle avaient beau jusqu'ici ne pas répondre sur-le-champ à ceux que lui prodiguait le Toulousain, la chaleur croissante de ces derniers parvenait cependant à l'affecter. On peut se brûler sans prendre feu. Irène se brûlait à Gaudias. Elle gardait bien, sous l'assaut de ses déclarations « sensuelles », des « sens » inaltérés, mais si les termes corrosifs glissaient sur sa chair, ils mordaient son esprit et attaquaient son cœur. Et puis, les mots sont les mots tout de même ; surtout s'ils sont « d'amour » ils parlent avec leur éloquence, individuelle et consacrée ; ils ont, — plus ou moins purs ou sincères, peu importe, — leurs moyens à eux, leur capacité, ils exercent un pouvoir, éveillent des images, tracent des tableaux... suscitent des espoirs, procurent des émois sans nom... font naître les désirs et mourir les scrupules.. ils agissent ! et leur influence a toujours quelque chose de mystérieux et de souverain qui touche à l'indéfinissable. Ce charme fatal qu'ils possèdent, quelle que soit la bouche qui les respecte ou qui les profane, Irène après et avant tant d'autres

millions de femmes, le subissait d'une façon profonde sans croire déjà le goûter. Les compliments démesurés du docteur, qu'elle remettait à leur degré, la caressaient néanmoins ; et par-dessus tout son offre de l'épouser la flattait, exaltait son orgueil. Elle en demeurait confondue, toute vibrante... et rêveuse. Pour la beauté du fait et rien que pour l'honneur, elle aurait voulu... elle souhaitait presque par moments que Gaudias fût sincère ; et puis, sans les chercher, elle trouvait aussitôt, avec une aisance qui la déconcertait, les raisons les meilleures qu'il avait d'être de bonne foi. Elle en arrivait à se demander si le calme de ses sentiments actuels pour le docteur, au lieu de présenter un obstacle, n'offrait pas un avantage... Était-il indispensable de se marier dans une crise de passion? Était-ce prudent? Cela ne risquait-il pas, en un jour, de vous perdre à jamais? Le souvenir de l'immense danger dans lequel, avec Isidore, la veille, une inclination trop naïve et trop prompte avait failli la précipiter, lui donnait alors le frisson, — et ainsi, d'un côté, crainte, repentir, bon sens, respect de soi, ordre, sagesse, honneur, et de l'autre, vanité, coquetterie, intérêt, éveil de l'esprit et du cœur à de nouveaux désirs, tout peu à peu la travaillait pour Gaudias et la poussait vers lui...

Amenée à ce point critique, elle évoqua, en se reprochant de ne pas l'avoir fait plus tôt, la vénérée figure de tante Fine, et à peine l'eut-elle sollicitée qu'elle l'entendit qui lui parlait. Avec quelle animation ! Elle rayonnait, elle débordait

d'impatience et d'allégresse : « Comment ! petite fille? Tu te tâtes? Ah çà ! es-tu folle? Accepte ! Dis oui ! Tout de suite. Attendre? Pourquoi? N'attends pas. Il est jeune et beau comme Adam, il est bon, il est savant, il est riche ; — il est médecin, c'est vrai, et j'avoue qu'autrefois ça ne me plaisait guère ! — mais grâce à lui j'en reviens, puisque tout le monde l'estime et l'aime ; enfin il t'adore et il veut t'épouser, comme un prince ! et tu fais la froide ! Qu'est-ce qu'il te faut? Ah ! prends garde, mignonne? Tu deviens laide envers la Providence qui t'envoie ce bonheur inouï, comme envers moi qui le lui ai si souvent demandé ! Elle m'exauce ! et patatras ! voilà que tu recules ! Tu mets des bâtons ! Vas-tu démolir tout ça si bien agencé? si réussi?... pour que j'en pleure dans ma tombe ! Hella ! — s'écriait-elle encore, — que tu m'as fait faire de tintouin avec ton Panteau, ma pauvre fille ! Ça me rappelait le Féline, et j'ai eu grand'peur. Enfin, c'est passé. Mais ne recommence plus jamais ça, je t'en prie. J'en remourrais ! Et marie-toi vite avec ce joli brun monsieur. Après tu seras tranquille ; et moi aussi donc ! »

Attendrie et aux trois quarts persuadée par ces propos qu'elle s'imaginait recueillir de la chère tante sans se douter que c'était elle qui les lui soufflait, Irène voyait maintenant se débrouiller les choses. Non seulement sa situation s'aplanissait, mais s'expliquait, se faisait comprendre. Tout prenait à ses yeux une valeur précise autant que lumineuse. L'irruption de Gaudias dans son existence n'avait elle-même presque plus rien

d'extraordinaire. N'était-il pas le personnage absolument indiqué pour jouer le rôle auquel le destinaient ses rapports avec M. Brocatel, l'abbé Chamaille et Mme Lesoir? N'était-il pas en quelque sorte créé et obligé par les événements, les circonstances, le lieu? Mais oui!... Mille fois oui! Du moment que, conduite par sa bonne étoile, Irène était tombée dans cette maison merveilleuse et que tous ceux qui l'occupaient s'étaient alors, sans exception, trouvés du jour au lendemain mêlés à sa vie d'une manière aussi étroite, et aussi bienfaisante, il devenait inévitable que Gaudias, attaché intimement à tout ce qui constituait « le milieu Pommelé », fût, lui aussi, attiré d'abord, ensuite pris par elle! Avec les autres, mais en premier, il faisait partie de la belle et miraculeuse combinaison... de la vivante féerie.

C'est en suivant dans son cerveau rasséréné toutes ces pensées qui la berçaient — et l'entraînaient — qu'Irène gagna très tard le large du sommeil.

Mais elle n'était partie qu'en sachant où elle allait. Avant de s'endormir, elle avait vu clair.

VIII

IRÈNE RÉPOND

Irène avait eu peur de retourner dans la petite bibliothèque située au bout de l'appartement de

M. Brocatel depuis que Gaudias, deux jours auparavant, lui avait fait là, pour la première fois, l'aveu de son amour.

Ce lendemain, n'éprouvant plus de raisons d'être inquiète, elle fut prise du désir de s'y rendre, — à peu près vers la même heure où avait eu lieu l'entretien en question. Elle n'avait d'ailleurs pas voulu sortir de l'après-midi pendant lequel elle était restée seule dans sa chambre, appliquée à des travaux de lingerie. Elle avait repensé longuement à toutes ces choses qui lui arrivaient, et il lui semblait qu'en tirant l'aiguille elle cousait déjà sa vie. Chaque point bien noué la satisfaisait comme une décision.

Ayant déterminé et tracé dans son esprit tout ce qu'elle dirait à Gaudias, elle s'était promis que ce fût le plus tôt possible, mais sans discerner quand ce serait. Elle se doutait bien pourtant que cela ne tarderait pas, et elle avait eu cette impression, très juste et très féminine, que si elle allait à la bibliothèque, il y avait de grandes chances pour que le docteur vînt l'y rejoindre.

Elle ne résista donc pas à l'envie d'y descendre, et quand elle y entra elle ne put s'empêcher de sourire en poussant un léger cri.

Il y était.

— Oh ! par exemple !... dit-elle enjouée.

— Nous avons eu la même idée, déclara le docteur.

Taquine, elle protestait :

— Moi, c'est le hasard !

Et puis renonçant au mensonge

— Non. Je ne vous cherchais pas, mais je vous souhaitais.

— C'est la même chose, s'écria-t-il. Et moi, je vous cherchais, je vous appelais, je vous réclamais, de toutes mes forces !

— A ce point-là ? dit-elle avec d'adorables yeux bleus, grandis d'un faux étonnement. Et pourquoi ?

Il s'embrasa :

— Parce que depuis hier je ne vis plus. J'étouffe, je suis balancé au bord d'un abîme ! Je me sens tour à tour perdu ! et sauvé ! J'espère et je crains. Je vous prends... et vous m'échappez ! Je ne peux plus attendre.

— Eh bien ! vous n'attendrez plus. Je vous apporte ma réponse.

Il s'élança vers elle.

— Est-ce oui ?

— C'est oui.

— Ah !

— Et avant qu'elle eût pu s'en défendre, — ou s'y préparer, — Gaudias lui avait saisi les mains qu'il couvrait de baisers en haletant :

— Merci ! merci !

Indulgente un bon moment, et malgré tout émue, elle le laissa dépenser son délire le temps nécessaire, et puis se reprenant :

— A présent, rendez-moi mes mains !

Il ne voulait pas.

— Jamais ! Vous venez de me les donner !

— Une seule ! celle-ci (elle montrait la droite), et pas même encore donnée.

— Promise ! Formellement !

— Sous condition.

Il se rembrunit et lâcha ses mains.

— Ah ?... Il y a des conditions ?

— Sans doute.

— Lesquelles ?

— Pour que ma réponse, — et votre demande aussi, — soient définitives, je veux qu'elles aient été approuvées par M. Brocatel et Mme Lesoir.

Gaudias avait eu un geste vague et un peu embarrassé qui n'échappa point à Irène.

— Comprenez-moi, appuya-t-elle, et ne voyez là ni hésitation ou tiédeur de ma part, ni manque de confiance envers vous. Votre amour-propre et le mien ne sont pas en cause. Je suis absolument libre et je ne reconnaîtrais à personne le droit de prétendre décider malgré moi de mon avenir. Il ne s'agit pas d'obtenir une permission.

— Quoi donc alors ? ne put-il s'empêcher d'interroger.

— Une consultation.

— Comme pour les médecins ?

Elle se reprit :

— Ou plutôt non, une confirmation, à laquelle je tiens, qui me sera douce, et qui me manquerait. Après avoir été accueillie, je pourrais dire recueillie, comme je l'ai été, dans cette maison par ces excellentes gens, je me déclare incapable, je l'avoue, de prendre une décision aussi importante que celle du mariage, sans qu'ils en soient informés les premiers et me donnent leur avis. En dehors des convenances, c'est une question de respect

et de gratitude. Enfin pour que je sois toute à vous, l'esprit tranquille...

— Sans peur et sans regrets? lui décocha-t-il.

— Non, mais sans scrupules, et sans reproches vis-à-vis de moi-même, il faut que j'aie cette satisfaction du côté de ceux que je considère comme mes tuteurs moraux, ma dernière famille, et non seulement je veux qu'ils voient ce mariage d'un bon œil, mais qu'ils m'y encouragent, m'y poussent...

— Qu'ils vous y forcent? Allons! dites-le?

— Encore une fois non! Mais qu'ils en soient pleinement joyeux, aussi désireux... que vous-même!

— Vous ne l'êtes donc pas? et il soupirait.

— C'est pour l'être, dit-elle, que j'ai cette exigence.

— Eh bien, ça suffit! accorda-t-il, généreux. Pas besoin d'en dire si long! Vous avez raison! toujours! Votre désir, je l'avais! Vous ne m'en auriez pas fait part que je vous l'aurais exprimé. Rien n'est plus gentil et plus nécessaire. A présent, entendons-nous. Inutile, n'est-ce pas, de dire, chacun à notre tour, la même chose aux deux intéressés?... Partageons-nous la besogne. A qui préférez-vous parler? Choisissez. Je prendrai l'autre.

— Eh bien! voyez M. Brocatel, moi je verrai Mme Lesoir.

— Parfait! Je le pensais ainsi.

— Ah! recommandait-elle, avec un émoi charmant. Insistez bien sur ce point que c'est *vous*, vous seul, qui avez eu l'idée.

— Quelle idée?

— Du mariage.

Il rit, bon garçon.

— Cela va de soi! Il est clair que ça n'est pas vous, hélas! qui m'avez demandé ma main!

— Vous me comprenez. J'entends par là que je veux être à l'abri de tout soupçon d'intrigue, et même de coquetterie.

— Impossible! Insensé!

Et ses regards l'enveloppaient d'estime, l'habillaient d'admiration.

— Et puis... ça n'est pas fini.

Elle n'osait pas. Ce fut lui qui alla au-devant.

— Quoi encore? — Il méridionalisait. — Il vous *fo* la lune? *avé* les étoiles?

— Beaucoup moins.

— Tant pis!

— Je voudrais que vous parliez aussi... à Mme Lesoir.

Il faisait aussitôt une petite moue.

— Vous avez l'air ennuyé? observa Irène. Cela n'a pourtant rien, je suppose, qui vous froisse, ou vous inquiète?

— Ah là là! pour m'inquiéter, je suis trop sûr d'elle, la pauvre!

— Elle vous adore! lui révéla tout bas Irène. Si vous l'entendiez!

— Je sais, fit-il avec l'assurance de quelqu'un à qui on n'apprend rien. Et quant à me froisser? Non plus! Mais tout de même, — il baissait la voix, — une très brave personne, Valérie; d'accord! Je l'estime, je l'aime bien! et je ne suis pas

fier... Pourtant de là à aller lui sortir tous mes secrets et la consulter pour mon mariage... Hé? Car enfin, entre nous... sa condition est... modeste... C'est une subalterne.

— Justement, dit-elle. C'est pour ne pas le lui faire sentir.

— Ange! Enfant divine! Allons! je verrai Valérie! Mme Précipice, si vous voulez? Qui encore? Mais cette Lesoir, est-ce avant vous, ou après, que je la vois?

— Avant.

— Ça va! Néanmoins, en y réfléchissant... je me demande s'il ne vaudrait pas mieux que ce fût après vous... C'est par elle que vous m'avez connu, c'est elle qui m'a amené à votre chevet... Vous êtes la première indiquée pour la mettre au courant.

Irène songeait.

— Je ne sais pas, mais je suis sûre qu'elle aura beaucoup de peine que ce ne soit pas vous.

— Eh bien, fit-il inspiré, vous lui direz que je le voulais, et que c'est vous qui m'avez supplié de vous laisser cette joie, que je vous en ai fait le sacrifice! Comme ça, elle sera tout de même contente, puisque j'aurai eu l'intention!

Ce point de vue sembla frapper Irène, tandis qu'abondant et démonstratif, il poursuivait :

— ...Et, j'y pense! — il pensait à tout! — en même temps que vous parlerez à Mme Lesoir, vous en profiterez pour la prier d'être votre intermédiaire auprès de M. Brocatel, que vous ne pouvez pas avoir l'air de négliger, mais dont je comprends

très bien que l'abord, surtout à ce sujet, vous intimide grandement.

— Je ne suis pas timide, affirma-t-elle avec douceur.

— Bien sûr ! Moi non plus ! mais comme vous n'avez ni le désir, ni le besoin d'avoir avec le propriétaire cette conversation... plutôt gênante, il est tout simple que ce soit Valérie qui vous remplace. Elle s'en acquittera très bien, — mieux que vous ! — et j'ajoute qu'en la chargeant de cette mission, vous la flatterez... Tout pour le mieux.

Irène approuva.

— A présent, à mon tour ! déclarait Gaudias en faisant craquer d'aise à la fois les dix doigts de ses mains jointes ; vous avez tenu à me dire et à me justifier quelques-uns de vos scrupules... Il faut que vous sachiez les miens... Moi aussi, j'ai des choses à expliquer. Les femmes les plus charmantes, même parfaites, comme vous, ne sont pas toujours logiques...

— Comment cela ?

— Vous m'avez demandé, expressément, de réserver votre réponse jusqu'à ce que j'aie la bénédiction de M. Brocatel, et comme je ne peux rien vous refuser, j'ai accepté, tout de suite... et avec enthousiasme, du moment que ça vous faisait plaisir. Mais je ne voudrais pas qu'ensuite, par une espèce de retour d'esprit très excusable, mais fâcheux pour moi, vous vous étonniez malgré tout de l'empressement avec lequel j'ai consenti à cette démarche un peu... jeune.

— Quoi? Vous y voyez de l'humiliation?

— Non, mais de l'humilité.

— Alors, trancha-t-elle dans le vif, il ne faut pas la faire.

— Si! je la ferai! jura-t-il, mais vous saurez pourquoi.

— Est-ce bien la peine?

— Il le faut; j'entends que vous me connaissiez. Comme vous, je suis libre, et personne ne saurait non plus m'imposer sa volonté relativement à mon mariage. Si j'en réfère à M. Brocatel, c'est qu'en dehors de votre désir, qui pour moi est un ordre, j'ai envers le propriétaire les plus grandes obligations. Il n'en est pas de lui comme de la bonne Lesoir, qui socialement n'est rien, qui pour moi ne compte pas et dont je n'ai nul besoin; c'est plutôt elle qui aurait besoin de moi! Lui, je lui dois ce que je suis, et peut-être ce que je serai demain, — par vous. C'est mon patron; j'en dépends. A défaut des meilleures raisons, l'intérêt seul me commanderait de ménager le *chef*, le fondateur et le maître de Boulouris, le millionnaire dont la puissance est incalculable et la protection souveraine. Et pas plus qu'il n'y a de servilité dans ma conduite, vous n'irez vous aviser, je vous en prie, d'y voir un moyen détourné de me faire assurer par cet homme d'expérience que je ne commets pas la moindre faute ni légèreté en m'emballant dans un mariage sans éclat et qui pis est : d'amour. J'emploie des mots odieux et qui me déchirent le cœur, mais c'est à dessein et en anticipant sur la médisance d'autrui.

— Allez ! Allez ! appuyait Irène, parlez à cœur ouvert !

— Non ! non ! reprit-il en haussant le ton avec une force indignée, jamais si vile pensée ne peut être en moi ! Bien au contraire, — et c'est là que j'en voulais venir, — si je suis à ce point fiévreux d'avoir l'assentiment de M. Brocatel, ce n'est pas pour moi, c'est pour vous !

Irène levait des yeux surpris et tout près d'être tendres.

— Mieux qu'une approbation molle et de pure politesse, insistait Gaudias, je veux de sa part et de celle de l'abbé Chamaille, une adhésion éclatante ! complète ! ayant en votre faveur l'autorité d'un témoignage irrécusable. Je ne suis pas de ceux qui se moquent de l'opinion publique !

— Moi non plus ! dit-elle entraînée.

— Aussi me déplairait-il, — ne songeant qu'à votre renom, — de paraître céder pour la première venue à un coup de tête. Ce n'est pas assez qu'on m'approuve ; il faut qu'on m'envie ! Quand des hommes... tels que Brocatel et l'abbé, le saint abbé, vous auront rendu l'hommage que je veux, vous aurez le droit d'être fière !

— Je le suis même déjà avant, dit-elle avec orgueil.

Et prise soudain de mélancolie :

— Mais, cet hommage, me l'accorderont-ils ?

Il tressauta.

— Aussi sûr que je vous vois, et que je goûte mon bonheur !

— Et s'ils vous le refusaient ?

— Je passerais outre.

— Vous feriez cela?

Elle s'illuminait. Il répondit :

— Avec joie! sans hésiter! quand je devrais me casser les reins, briser mon avenir.

— Ah! mais alors... alors... (elle était remuée), vous m'aimez donc? véritablement?

Il se courbait déjà pour poser sur elle, ainsi qu'un cachet, le baiser brûlant qui montait en lui; elle s'en aperçut et se recula, mais avec un regard qui permettait tant d'espoir qu'il y puisa la force de se ressaisir.

— Non, murmura-t-il en fermant les yeux... Pas encore.

Puis, changeant de voix :

— Alors... Valérie?

— Ce soir même, promit Irène; et vous... M. Brocatel?

— Demain.

Il rayonnait.

Et il sortit, vaste et beau comme un dieu.

IX

LABYRINTHE

Si sévèrement que doive être jugé Gaudias et loin de songer à atténuer le mépris qu'il mérite, ne craignons pas d'affirmer qu'on aurait tort de le prendre pour un scélérat. Enfant gâté de la

nature, et plus perverti que pervers, ce n'était, nous l'avons dit, qu'un jouisseur impétueux, exubérant, avide de joies matérielles et des voluptés de la fortune. Capable d'être aisément malhonnête, inaccessible au moindre scrupule, il se montrait réfractaire à la méchanceté. Douillet, la souffrance lui faisait horreur pour lui-même, et celle d'autrui l'affectait. Médecin, il était pour la suppression de la douleur. Plus gourmand que raffiné, s'il n'avait que la sensibilité, — un peu grosse, — des bons sensuels, du moins l'avait-il. Grand ami du rire, il n'aimait pas voir ni faire pleurer. Modèle admirable de mécanisme physique, il se dessinait absolument étranger aux influences de la morale; en quelque sorte fermé... par en haut. En quoi que ce fût, l'élévation n'était pas sa partie. Le ciel lui-même et sa vue nombreuse et si inspiratrice n'avaient pour effet que de le rabattre sur la terre, cette terre où, à son idée, tout convergeait, passait trop vite et finissait trop tôt.

Mais voici ce qu'il faut connaître.

Par une disposition merveilleuse et très effrayante que l'on rencontre chez certains Roger Bontemps qui semblent tout porter sur le panier fleuri de leur visage, Gaudias possédait, dans ses profondeurs, sous cette apparence de plein air, une formidable cité qui se serrait, se repliait, se nouait, et se prolongeait bien loin au delà de lui-même. C'était dans ce domaine impénétrable, immense et imperceptible, sans accès et sans fond, que réellement il habitait. Quand il remontait et qu'il venait dehors, à la surface de sa beauté, au

grand jour de ses yeux et de ses dents de Golconde, de sa chevelure à reflets, de son teint vermeil et de ses joues à la barbe d'émir..., il ne faisait que se distraire et se mettre à la fenêtre. Il *sortait*, pour un instant ; et c'est alors qu'en croyant voir un Gaudias tout épanoui, tout uni et sans complications, on en voyait un, qui, n'étant ni le faux ni le vrai, n'était pourtant que l'incomplet, que la moitié.

Chaque homme, sans doute, a son labyrinthe, composé de cent, de mille et plus de quartiers, mais celui de Gaudias, pareil, en son genre, à ces monuments souterrains imaginés aux temps de l'antique Égypte et formés de galeries qui se superposaient et s'enchevêtraient en tous sens, différait d'eux en ceci, que nul n'y pouvait même pénétrer, et que seul lui, Gaudias, pouvait aussi facilement y entrer qu'en sortir. Tous nous nous perdons dans ces galeries dangereuses, ou du moins nous nous y égarons longtemps. Pour quelques-uns, il n'y a que la mort qui puisse venir les dégager ; lui, Gaudias, s'y retrouvait, comme dans un parc. Seulement, au lieu que ce fût, ainsi que jadis, des tombeaux, de l'ombre glacée, du silence et de la mort, c'étaient chez lui des laboratoires de désirs, des magasins d'ambitions, des ateliers de projets, une énorme usine de convoitises, et de la chaleur, des lampes, de l'activité, du tapage, de la vie... tout cela fonctionnant, marchant et ronflant dans les fondations, sous les assises du beau palais Capitolin aux sculptures extérieures, à la façade resplendissante et ensoleillée. Enfin les manigances qui se tramaient couramment, et comme en dehors

de son instigation, dans les sous-sols de ce Méphistophélès cordial, ne lui représentaient jamais rien de coupable ni de noir. Pièges, calculs, intrigues, embûches, ruses, combinaisons, manœuvres lointaines... ces actes et leurs noms eux-mêmes, — qui ne les désignaient que pour les colorer, — recouvraient pour lui autant de choses licites, aimables et brillantes. Il n'en éprouvait aucune gêne. Il était tortueux en restant radieux. C'est qu'il poursuivait la richesse, le luxe, les plaisirs, toutes les félicités lumineuses d'ici-bas qui lui renvoyaient, pour l'en remercier, leur perpétuel rayonnement. Il les « réfléchissait, » des pieds à la tête. Tout jeune, il les avait respirées avec la brise tiède et les parfums des lauriers-roses, aux premiers jours où rêvait déjà son enfance, à moitié italienne, dans la cour à arcades de cette vieille hôtellerie « du Platane » que tenait son père, ayant quitté Toulouse pour s'établir à Nice. Dès cette époque, il avait découvert là, dans leurs plus capiteuses incarnations, toutes les espèces de joies, de frénésies animées qui semblent faites exprès pour séduire et enivrer les hommes. Acharné à croire qu'elles le guidaient, il les avait suivies, d'un pas toujours plus pressé qui les talonnait, et c'était elles qui l'avaient favorisé en le conduisant par la main jusqu'à la prodigieuse Valérie dont la courte robe de deuil abritait et cachait une traîne de millions! La fréquentation de cette fortune colossale, toute voisine, — et aux mystères de laquelle il se trouvait initié par celle-là même qui la possédait, — lui était devenue depuis quelque

chose d'infiniment précieux et de substantiel, de nourrissant, malgré l'angoisse qu'il en éprouvait. C'était comme une seconde vie, supérieure, qu'il menait en dehors de la sienne, mais qui ne l'élevait au-dessus de celle-ci que pour l'y faire sans cesse retomber brutalement. C'était une allégresse et aussi une douleur, un dégoût et un besoin, une impression d'indispensable et d'intolérable. Cette fortune, inemployée, — puisqu'il n'en profitait pas ou si peu que cela ne valait pas la peine d'en parler et ne contribuait même qu'à augmenter son envie avec ses regrets, — elle le fascinait, l'aspirait, le pompait dans le vide où, privé d'elle, il se sentait râler. Tout, même ce qui paraissait s'en écarter le plus, la célébrait, se traduisait par elle. Il en avait l'éblouissement dans les yeux, le bruissement dans les oreilles. Jusque dans le cerveau, à travers le ressac de ses pensées, toujours il entendait contre sa tempe battante l'or ruisseler, bourdonner, tinter, rire, pleurer, murmurer, chanter, roucouler, rugir... comme on écoute passer dans la gorge d'un coquillage toutes les voix de la mer. Chaque fois qu'il descendait dans les puits de sa mine, c'était pour en rapporter des diamants. Chaque fois qu'il plongeait dans l'océan de ses désirs, c'était pour en remonter des perles, et cette soif de richesse n'avait pas pour origine une basse cupidité. Gaudias, prodigue et désordonné, ne recherchait pas l'argent « pour lui-même », comme les avares qui sont toujours tristes ; il le visait, lui joyeux, uniquement pour les délices qu'il entasse, et avec l'idée de le gaspiller. Mais il le lui fallait.

Comment? Par quels moyens?

Par Valérie, qu'une prédestination fatale avait mise en ses mains. N'eût-il pas voulu cette conquête qu'il s'y serait trouvé forcé! Pouvait-il s'y dérober, à moins d'être un imbécile, et même un ingrat envers le bonheur, qui le sollicitait? Cela l'empêchait-il d'avoir pour la veuve une affection sincère? Nullement. Au contraire, il l'en chérissait davantage, puisque sa bonté se confondait avec ses biens et sa valeur morale avec sa valeur pécuniaire ; la femme excellente et la femme riche ne formaient qu'un seul et même trésor. Il ne lui était pas plus possible de les séparer l'une de l'autre qu'à elle de se diviser. Pour se justifier davantage et mettre de ce côté sa conscience en repos, — car, nous tenons à le redire, il avait pour Mme Lesoir des sentiments de tendresse et de gratitude indubitables, — le docteur, à maintes reprises, s'était scruté ; et toujours, avec une inconsciente et lamentable dépravation de jugement, il s'était convaincu de la parfaite innocence de sa conduite. Il la trouvait même louable.

« Voulait-il du mal à Valérie? — Non. — Lui en faisait-il? — Aucun. — L'aimait-elle? — Profondément. Ne lui en avait-elle pas déjà fourni de nombreuses preuves *matérielles* en le plaçant à la direction de Boulouris, en lui assurant d'année en année une vie de plus en plus large? Sans qu'elle lui eût rien laissé deviner de ses intentions, n'était-il pas cependant fondé à croire que tout la portait à prendre pour l'avenir à son égard les dispositions les plus généreuses? Quand il souhaitait donc cette

fortune, naïvement, en tout honneur! nourrissait-il une pensée hostile aux désirs qu'elle avait elle-même suscités par sa façon d'être avec lui, et rendus les plus vraisemblables? Cette fortune, d'ailleurs, y tenait-elle? — Loin de là! elle en avait la haine! — En la lui retirant, l'en priverait-on? — Mais non! Elle était hantée de l'idée de s'en débarrasser. Si ce pouvait être en sa faveur à lui, Gaudias, sans qu'il fît pour cela rien de répréhensible, et à condition qu'il agît au mieux des intérêts de tous, y compris les siens, devrait-il donc ne pas agir? »

Résolu à pousser à fond son examen, il se demandait encore : « Si je laisse échapper cette richesse, où ira-t-elle? Par quel aigrefin, ou quel bandit... la méfiante créature se laissera-t-elle, trop crédule un jour, une heure... circonvenir et enchaîner? » C'était effrayant!

« Or, s'émerveillait Gaudias, qu'était-il advenu? Que grâce à un concours d'événements qui procédaient du fabuleux, tout s'était ligué pour que, dans une satisfaction générale et en suivant les plus honnêtes chemins, chacun des acteurs de ce drame intime et pathétique fût conduit tout droit à la réalisation de ses plus chers désirs, en même temps qu'au sauvetage de ses intérêts.

En effet, il s'était trouvé qu'Irène Olette, douée de toutes les qualités et ayant tous les charmes, avait rencontré, — et où? à l'Hospitalité de nuit! — Mme Lesoir, prise aussitôt pour elle d'un attachement dont il avait saisi la marche et le progrès, si rapides qu'ils étaient capables d'aboutir à une

adoption, car la jeune fille rendait à sa nouvelle mère une affection toute filiale. Héritière assurée dès lors des plus magnifiques espérances, et très certainement parée, en attendant, d'une dot royale, Irène deviendrait appelée dans ce cas à contracter sans retard, par les soins et les relations de M. Brocatel et de l'abbé, un superbe mariage, mais avec quelqu'un de choisi dans « le monde » de l'industriel et du prêtre et « ayant leurs idées. »

On ne songerait pas à lui.

Ainsi, avait-il cru que cette fortune frôlée, presque atteinte, lui échappait tout à coup. Ah! quand un matin il avait vu la délicieuse et terrifiante inconnue surgir en quelque sorte des bras de Valérie et y rester, blottie déjà comme pour longtemps, comme pour toujours... il avait bien senti, à ce premier choc, le danger! Mais non! il se trompait! Le danger s'était tout de suite évanoui, dissipé de lui-même! Au lieu de tout renverser, Irène venait tout bâtir! Nulle intervention ne pouvait être plus opportune. Cette richesse, qui à présent le fuyait et que la jeune fille était sur le point, malgré elle, de lui ravir, c'était elle-même qui, au contraire et également à son insu, allait la lui donner, qui la lui rapportait! Par une de ces combinaisons imprévues et toutes simples, mais où il serait criminel de ne pas saluer le signe d'une chance déterminée, n'avait-il pas reçu alors le coup de foudre nécessaire? et n'était-il pas sur le champ tombé amoureux fou de l'intruse? Bien plus : il avait pu surprendre son imprudente intrigue avec Panteau, il l'avait avertie du péril

où elle courait, il l'en avait tirée, il l'avait arrachée à la séduction, il l'avait presque entièrement conquise, il lui offrait son nom, elle allait l'accepter, il faisait son bonheur ! Où, dans tout cela, était le mal? Où? Il n'y aavit que du bien, et de la vertu ! »

Même, quand il se questionnait avec la plus sévère rigueur, il ne parvenait pas à se reprocher d'avoir obéi à son amour de la fortune en courtisant Irène, car il adorait cette exquise enfant ; et il ne se mentait pas. Pour elle il aurait risqué, peut-être même donné sa vie... puisque c'était elle, la jeune fille, qui était désormais sa vie à lui, sa propre vie dont il voyait, en elle, l'image et la récompense. Elle était sa fée, la fée à baguette d'or...

Et pareillement, de quelque côté qu'il se tournât, il ne rencontrait, dans son âme toute païenne, que des raisons de s'estimer, « en bénissant les dieux ». Non seulement par ce mariage il garantissait à la jeune fille un sort prospère en même temps qu'il ramassait et doublait les chances de décrocher la fortune de la veuve, mais il rendait à celle-ci le plus grand des services ; il lui procurait un emploi facile et naturel de cette encombrante richesse ; il lui ouvrait par de nouveaux devoirs les perspectives les plus nobles ; il lui faisait recouvrer la santé, la paix de la conscience... ; et le grave et méticuleux Brocatel, le libéral abbé, les amis comme les indifférents, tout le monde ne pouvait manquer de juger la situation de la manière la plus favorable ! En résumé, tous ses désirs

prenaient une direction magnifique ; il touchait à son but.

Pas encore, pourtant.

On aura lieu, en effet, de s'étonner qu'il se fût engagé si à fond. Tout son plan reposait sur l'attachement présumé de Valérie à Irène, assez grand pour la conduire à l'adoption, et peut-être, plus tard, aux immenses faveurs testamentaires, — ou tout au moins à de grosses libéralités. — Mais, si vraisemblable que se présentât cette conjecture, une bonne part d'incertitude y subsistait, comme dans toutes les éventualités humaines.

Une fois le mariage approuvé par la veuve, et conclu, ne pouvait-elle pas, du fait de l'éloignement forcé d'Irène, ou pour toute autre cause, se refroidir vis-à-vis d'elle et de lui, et prendre pour ses biens des arrangements d'où le pauvre ménage Gaudias serait effacé, ou absent, n'ayant jamais dû y figurer? C'était là un dur *aléa* à courir, car lié dès aujourd'hui envers Irène, et dès demain envers Valérie, le propriétaire et le prêtre, il serait obligé de tenir ses promesses et d'épouser... au petit bonheur ! Si violemment épris qu'il fût de la belle aux cheveux d'or, n'y aurait-il pas mélancolie à se retrouver, dans la détente qui suit les ivresses, avec une femme qui pouvait, — qui devait, — apporter l'opulence et qui n'avait pas un sou? Il comptait en effet pour rien la maigre dot « honorable » que ne manquerait tout de même pas de constituer Mme Lesoir à celle par qui elle avait voulu être appelée : marraine.

Mais à ce joli mot de marraine, Gaudias, aussi-

tôt ranimé, avait recouvré sa confiance et, dans la clarté d'un large coup d'œil, il remettait toutes choses au point :

« Du calme ! Allons ! Qu'ai-je à me tourmenter? Ou mon projet rencontre auprès des protecteurs l'accueil chaleureux que j'espère, ou il est fraîchement reçu, admettons même, combattu. Dans le premier cas, cela veut dire que Valérie est déjà tout à fait conquise par l'enfant et hors d'état de s'en détacher. Donc, je suis dans la bonne voie et je m'y enfonce, résolument. A nous deux, Irène et moi, une fois mariés, nous saurons d'ailleurs bien mener la barque. Et dans le second cas, si l'affaire se présente mal et qu'en haut lieu je sente de la résistance... je marque le pas, je guette, je vois venir... et s'il le faut absolument, eh bien ! je suis héroïque et je cède. *Oui!* par respect et reconnaissance j'immole mon amour, le bonheur de ma vie à mes bienfaiteurs, seuls créanciers de mon avenir ! Quel sacrifice ! Ils en sont touchés... aux larmes ! et on m'en sait gré, plus tard, *de bien des manières*. Mais la petite? — Eh ! mon Dieu, même par là je n'endure que des regrets, et pas un remords. Moi seul je paye et j'ai à souffrir. Certes, je perdrai d'incomparables joies et qui jamais ne se représenteront, mais je me rattraperai d'un autre côté ; on ne peut pas tout avoir. Manquerai-je enfin à ma parole en ne l'épousant pas? Nullement. Ne m'a-t-elle pas en effet déclaré vouloir s'en remettre en dernier ressort à la décision de M. Brocatel et de Valérie? Elle sera donc bien tenue de s'incliner devant leur verdict accepté

d'avance ; et même s'il était contraire à sa pensée secrète et qu'il l'affligeât, c'est à eux et non à moi qu'elle devrait s'en prendre.

Sa conscience alors lui rappelait : « Oui, mais n'as-tu pas dit à la jeune fille qu'en cas de résistance des vieilles gens, tu étais tout prêt à passer outre ? » A quoi, du tac au tac, il ripostait : « Moi, oui ! » Mais elle, Irène, oserait-elle en faire autant ? Elle obéirait, et sans aucun chagrin, puisqu'elle m'a gentiment avoué qu'elle ne m'aimait pas ! Tout est donc pour le mieux, quoi qu'il advienne ; et d'ailleurs il n'adviendra que le mieux !

Ragaillardi ainsi par une argumentation qu'il estimait souveraine, Gaudias attendait d'un cœur léger le lendemain pour aborder M. Brocatel.

X

L'ALBUM

Ce même jour et pendant qu'Irène et le docteur avaient à l'hôtel Pommelé cette deuxième explication si importante que nous avons racontée, Mme Lesoir se trouvait, à l'autre bout de l'appartement, au salon rouge que l'on appelait « le grand salon » où elle feuilletait en cachette un ancien album de photographies de sa famille, et du temps de sa jeunesse, à Lematin. Non seulement parce que Valérie y tenait beaucoup, mais aussi à cause des dimensions qu'il avait, cet album, épais et

grand in-quarto, était rangé dans le bas, fermé à clef, du meuble-vitrine qui occupait le panneau principal de la petite bibliothèque où nous avons vu qu'Irène se plaisait à lire et où avaient lieu ses entretiens avec Gaudias.

Quand la veuve était venue prendre le livre, il n'y avait personne dans la pièce et, pour un peu, elle y fût restée, car elle en aimait le silence et l'atmosphère intime, mais comme il n'y faisait pas très clair et qu'elle avait la vue délicate, elle avait préféré s'installer dans le salon rouge.

Après avoir lentement tourné, et longuement considéré l'une après l'autre, une vingtaine de ces pages chargées de tant de souvenirs, si doux et si lointains, Mme Lesoir se sentit gagnée par une telle tristesse qu'elle n'eut pas le courage de continuer. Était-ce le jour qui baissait, ou l'émotion qui embrumait ses yeux? tout se brouillait, elle n'y voyait plus que dans son cœur; et comme alors, pour regarder « les épreuves » du passé, elle n'avait plus besoin de l'album, elle le ferma. La nuit venait. Le livre, une fois fermé, n'était plus qu'une chose bien lourde, un poids bien douloureux : « Reportons-le ! » dit-elle en soupirant.

Elle s'était levée.

Elle traversa le salon, le cabinet de travail et la chambre de Brocatel, une autre chambre qui y faisait suite, et prit le long et étroit corridor qui, par un coude, donnait accès à la bibliothèque. Mais voilà qu'en approchant elle s'arrêta, saisie.

On parlait dans la petite pièce.

Deux voix! elle les reconnut! celles du docteur... et d'Irène!

Et ces mots sinistres : *Ange! enfant divine!* lancés par Gaudias, l'atteignirent comme deux balles. Elle faillit en lâcher son livre. Dans son étourdissement elle n'en entendit pas plus, mais cela lui suffit pour être assommée. Que faire? Entrer? Les surprendre? Elle n'oserait jamais. Ses jambes pliaient. Pouvait-elle se montrer, d'ailleurs, avec ce maudit album? Dans un éclair il lui était bien apparu qu'en prétextant de le rapporter, elle aurait un excellent motif pour justifier sa venue. Mais aussitôt, se faisant des chimères, elle craignit d'attirer l'attention sur le volume aux dimensions excessives, qu'il suffirait d'ouvrir pour que son identité fût trahie, et elle chassa cette idée néfaste. Et puis entrer? Pourquoi? Que dire? Interroger? Comment? Sur quelles données? Elle ne savait rien. Il fallait d'abord se renseigner, et en dehors *d'eux*. Que se passait-il? Ou... hélas! hélas! que *s'était-il* passé?

Pour s'en assurer, elle fut tentée d'écouter la suite... Mais alors elle eut peur, non pas tant d'être découverte, honteuse s'ils sortaient tout à coup, que d'apprendre... trop tôt, ce qu'elle redoutait! peur de tout ce qu'ils pouvaient dire... peut-être dire d'elle!

Insensiblement, elle avait déjà fait quelques pas en arrière quand son nom, prononcé par Gaudias, la glaça, et elle s'enfuit.

Revenue au salon, à présent à demi éclairé par les lumières de la rue, elle y rejeta l'album par

terre, dans un coin sombre qu'obscurcissaient encore les plis des rideaux d'une des fenêtres, et se laissa tomber tout près, dans un fauteuil. Mais s'avisant que les tranches de l'album, qui étaient dorées, jetaient une lueur, elle retourna celui-ci, de façon que les tranches fussent du côté du mur, et elle demeura assise là, immobile, rencognée comme un oiseau qui s'est engouffré par hasard, au crépuscule, dans une chambre dont il n'a pas pu retrouver l'issue, et qui, prisonnier, attend, pour s'envoler, le jour.

Elle resta ainsi, un long temps, qu'elle n'eût pas su dire, l'esprit plein de malheurs ; et puis, secouant cette léthargie, elle s'empressa de regagner comme un asile, sa chambre, au dernier étage.

Belle-Julie préparait la petite table ronde pour le dîner. A l'aspect des *deux* couverts lui rappelant qu'il allait falloir qu'elle avalât son potage et prît son repas, *en face d'Irène*, la veuve fut loin de retrouver son calme ; et néanmoins, quand, à peine dix minutes après, la petite arriva, souriante, innocente... elle sut se maîtriser.

La tranquillité de la jeune fille était si grande que Valérie, quoiqu'elle en fût confondue, se voyait obligée d'affecter la même. Chose étrange, elle appréhendait que l'enfant, parlant la première, entrât « dans la voie des aveux, » et à mesure que les minutes s'écoulaient sans qu'Irène abordât le sujet terrible, elle s'affligeait et s'indignait aussi, intérieurement, d'une pareille force de dissimulation. Le résultat de leurs deux attitudes était un silence affreux et presque continu dont elles se

félicitaient dans leur embarras réciproque et qu'aucune ne voulait rompre. Irène, toute au mirage de son aventure et s'accommodant à merveille du mutisme de Valérie, laquelle d'ailleurs n'était jamais bien bavarde, n'avait nullement lieu ce soir d'en être étonnée ; mais, en revanche, la réserve et « l'absence » d'Irène causaient à la pauvre femme un tel malaise qu'elle ne put y tenir. Le repas, très rapide, — chacune ayant bien peu mangé, — était à peine fini que, se sentant incapable d'achever la soirée dans ces conditions, elle profita d'un moment où la petite avait le dos tourné pour se glisser dehors.

Alors seulement, elle respira. L'horloge des « Dames » et celle de Laënnec jetaient en même temps les coups de huit heures. Brocatel allait rentrer, s'il ne l'était déjà. Il fallait le voir.

Elle avait toujours dans sa poche une clé de l'appartement. Elle y descendit. Elle y circulait comme chez elle, et les domestiques, deux femmes, très honnêtes et très discrètes, étaient habituées depuis longtemps aux privilèges de sa situation.

Auparavant, elle voulut toutefois, craignant de l'oublier, reporter l'album dans la bibliothèque. Ayant donc, dès le seuil, allumé l'électricité du salon, elle s'en fut tout droit au coin où elle l'avait caché, et en se baissant pour le prendre, elle reçut une commotion.

Le livre était bien là... mais avec les tranches *en dehors*, et elle se souvenait parfaitement de les avoir, à dessein, retournées du côté du mur.

On avait donc, après son départ, touché à

l'album, puisqu'il se trouvait placé dans l'autre sens? Qui avait fait cela? Et pourquoi? Dans quel dessein?

Prompte à s'alarmer comme toujours, elle battait déjà la campagne, quand, heureusement, elle réfléchit que Belle-Julie, ayant seule, en dehors des gens de service du propriétaire, libre accès dans l'appartement, ce ne pouvait être qu'elle qui avait rangé le livre. En effet, la femme de chambre de Brocatel était absente, en congé pour la journée, et la cuisinière ne quittait jamais ses fourneaux... Et néanmoins, Mme Lesoir était agacée, parce que, si tranquillisée qu'elle fût à présent et sûre quant à Belle-Julie, elle se redisait, avertie par une vieille expérience, qu'elle n'en saurait rien, car la brave fille avait cet exaspérant défaut, commun à beaucoup de domestiques : elle *n'avouait jamais*. Faute grave ou peccadille, elle niait, éperdûment, avec une opiniâtreté, tour à tour candide ou sombre. Prise sur le fait, laissant échapper de ses mains les débris d'objets qu'elle venait de casser, elle niait! Répété dix, vingt fois de suite, le : « Ce n'est pas moi! » sortait de sa bouche, de ses yeux, de toute sa personne en barre de fer. On l'aurait hachée sans en obtenir autre chose. Alors on s'arrêtait épuisé, vaincu, et la menteuse avait le dernier mot.

Comme elle remuait ces pensées, Belle-Julie entra.

Aussitôt Mme Lesoir, quoique sûre à l'avance de ce qui l'attendait, ne put résister au désir de lui dire en lui montrant l'album qu'elle tenait sur ses genoux :

— C'est bien toi, n'est-ce pas qui as touché à ce livre que j'avais déposé là, dans le coin?

Et, naturellement, la servante répondit avec l'accent d'une franchise abominable.

— Ça n'est pas moi!

— Ça n'est pas toi, vraiment? insistait Valérie. Il n'y a aucun mal, dis-le, je ne te gronderai pas. *Au contraire!*

— Ça n'est pas moi.

— Bien, bien! conclut la veuve, une fois de plus domptée, mais alors pourquoi entrais-tu?

— Pour dire à Madame que M. Brocatel vient de téléphoner qu'on la prévienne qu'il avait tellement à faire qu'il restait ce soir dîner et coucher rue Scribe.

Et Belle-Julie sortit, répétant de dos :

— Ça n'est pas moi!

Étant donnés le travers de cette fille et l'entêtement de sa nature, Valérie était fixée : « Du moment qu'elle niait avec cette perfection accoutumée, pas de doute à avoir : *C'était elle.* Et dès lors, plus d'inquiétude! Connaissant l'identité de sa maîtresse, Belle-Julie, de ce côté, n'avait rien à apprendre et puis son dévouement était à toute épreuve... Orpheline de paysans de Lematin, elle avait été emmenée, encore enfant, à Paris par Mme Tapard à l'époque de son mariage, malgré la répugnance de l'industriel qui ne pouvait s'habituer à ce visage taché de lie. Depuis, elles ne s'étaient jamais quittées.

Mme Lesoir ne pensa donc plus à l'incident de l'album.

L'absence de Brocatel absorbait à présent tout son esprit. Elle en était fort contrariée. Frémissante encore de la découverte des amours du docteur et d'Irène, elle était accourue chez son ami, le plus tôt qu'elle avait pu, pour verser dans son cœur cette nouvelle qui l'étouffait. C'était pour elle un besoin urgent que de le voir, que de s'offrir à ce récit la stupeur et la sévérité de son visage, que de le prendre à témoin, de lui demander conseil, de mettre enfin dans ses idées un peu d'ordre et de paix... Et un jour où sa présence eût été si nécessaire... il n'était pas là ! Sans doute il arrivait bien que de temps à autre un surcroît de travail l'obligeât à veiller tard et à coucher au siège de la Société, où il avait une chambre aménagée à cet effet... Mais pourquoi fallait-il que fût survenu, justement ce soir, un aussi fâcheux contre-temps? Quand elle espérait pouvoir au moins, après cette bonne entrevue avec lui, remonter passer une nuit tranquille, — à côté de la pauvre enfant ! — elle allait être forcée de garder en elle jusqu'au lendemain, dans une pénible insomnie, cette histoire qui se faisait d'heure en heure, à ses yeux, plus énigmatique et plus douloureuse ! Jamais le temps ne lui avait paru plus long. Mais non !... Un pas dans son cabinet, à côté... Il rentrait ! Ah ! quel bonheur !

Elle se dressa, la porte s'ouvrit, et elle vit Gaudias.

Il fut aussi troublé à sa vue qu'elle en l'apercevant.

— Tiens ! dit-il cependant, toujours rieur et glorieux, le patron n'est donc pas là?

— Non, « le patron » n'est pas là, reprit-elle, contractée, et se servant de ce vocable familier qu'elle n'employait jamais. Il couche à ses bureaux. Vous vouliez lui parler?

— Oui.

— Eh bien ! parlez-moi... comme à lui.

Elle le regardait en face. Indécis, il cherchait sa phrase. Elle ne lui en laissa pas le temps et l'entraînant dans le cabinet de Brocatel :

— Je sais tout.

— Quoi donc?

— Vous et Irène.

Il n'essaya pas de nier.

— C'est elle qui vous a dit?...

— Non.

— Ah !

— Tantôt, comme j'allais à la bibliothèque, j'ai reconnu vos voix...

— Et vous nous avez écoutés? insinua Gaudias, craignant qu'elle n'eût surpris ce qu'il avait dit d'elle.

— Oh ! pouvez-vous le croire? (Il fut aussitôt rassuré.) Mais le peu que j'ai entendu m'a suffi pour tout apprendre... et tout redouter.

Il vit alors qu'elle était vraiment ignorante du principal. Elle avait joint les mains :

— Ah ! malheureux ! qu'avez-vous fait?

Puis, avec autorité :

— Et maintenant, qu'allez-vous faire?

Ils étaient restés debout. Il l'amena près de lui sur un canapé, et là, câlin, tout contre elle :

— Eh bien ! non ! chère et bonne amie que je

vénère et à qui je dois tant ! Vous n'avez rien appris et je vais tout vous dire. Vous n'avez pas à blâmer, mais à approuver. Rien n'a été fait... ni défait ! Et ce que je vais faire, le voici : épouser Irène Olette, toujours sage, toujours pure, et que j'aime de tout mon cœur. Vous possédez maintenant le secret du corridor, le mystère de l'hôtel Pommelé !

Mme Lesoir n'en revenait pas.

Après la crainte qu'elle avait eue, — et que dans sa bonasserie elle se reprochait tout à coup comme une offense envers le beau et bon garçon, si choyé et admiré, — le soulagement qu'elle éprouvait était trop brusque et trop fort pour qu'elle sût le manifester.

Lui qui s'attendait à une explosion de joie, fut interloqué. Tous les deux, ils ressentaient de la gêne sans savoir pourquoi.

— Eh bien ! Parlez ! fit-il. Vous ne dites rien. Est-ce que vous n'êtes pas contente?

— Si, oh ! si ; j'aime bien mieux *ça*. Mais... (Elle n'achevait pas, montrant un sourire égaré.)

— Mais quoi? Moi, je croyais que vous alliez me sauter au cou !

— Je suis surprise (elle faisait voltiger comme un papillon sa main autour de sa tête), un peu dépaysée, comprenez-vous? Ce mariage est une chose tellement inattendue pour moi... et si grave pour vous ! Y avez-vous songé?

— Mais oui ! et à tel point que nous avons résolu de n'y donner suite que si vous l'approuviez, vous d'abord, et M. Brocatel. Et on consultera aussi

le bon abbé ! Vous ne direz pas que nous ne sommes pas des jeunes gens sérieux et qui ne s'entourent pas de précautions ?

Elle parut profondément touchée.

— Ah ! vous avez décidé cela ? Tous les deux ?

— D'un commun accord.

— Vous avez bien fait, et je vous en remercie. Mais votre responsabilité n'en diminue pas, et voilà la mienne plus engagée.

— Vis-à-vis de qui ?

— De vous, et d'Irène aussi, bien entendu, mais surtout de vous. Cette petite est très gentille et j'ai de la sympathie pour elle, je ne m'en cache pas, mais ça ne va guère plus loin...

A ces mots prononcés d'un ton presque détaché, l'œil du docteur s'étonna.

— Sans doute, continua-t-elle, je la crois honnête, et, jusqu'à nouvel ordre, je tiens pour vraie son histoire, mais en somme je n'en sais pas plus long que ce qu'elle a bien voulu me dire. Je n'ai pas connu ses parents, son milieu, et elle, je ne la fréquente que depuis deux mois. C'est assez pour que je m'y intéresse un temps, jusqu'à ce qu'on l'ait remise en état de gagner sa vie, et après... qu'elle se tire d'affaire ! Mais est-ce suffisant pour que je sois persuadée qu'elle est la femme qu'il vous faut ? Voilà pour moi toute la question.

Il voulut parler ; elle le retint.

— C'est *vous* qui me préoccupez. Je vous connais depuis des années, et *très bien* (les paupières baissées, il l'écoutait modestement sous la soie de ses longs cils)... Vous avez été l'intime ami de mes

pauvres enfants, ils vous ont pour ainsi dire légué à moi (il confirmait : c'est vrai, c'est vrai). Toujours, dans mes heures d'abattement physique, et moral aussi, vous m'avez soutenu, sans compter les services que, pour mes œuvres de Paris et de Boulouris, vous me rendez avec tant de dévouement !

— Mais non ! mais non !

— Eh bien ! tout cela me crée des devoirs, et même, si vous me le permettez, des droits.

— Si je vous le permets ! s'écria-t-il dans un affectueux élan. Je vous le demande ! Je vous en prie !

— Aussi je me pose à votre sujet mille questions. Vous aimez cette petite...

Il allait crier. « A la folie ! » Il pensa qu'il valait mieux opiner avec sagesse : « Beaucoup. »

— Vous le croyez, reprit-elle, et vous êtes sincère ; mais vous pouvez, comme tant d'autres, prendre pour un sentiment éternel un caprice, un grand désir. Est-ce ainsi qu'on choisit sa femme ? La passion passe, le mariage dure. Parlons d'Irène. Vous aime-t-elle ?

— Je n'en sais rien. Mais pourquoi ne m'aimerait-elle pas ?

— Vous l'a-t-elle dit ?

— Pas encore, ma bonne amie, ça ne se dit qu'après.

— Avez-vous étudié son caractère ?

— Ma foi non ! S'il est mauvais, il ne changera pas. Mais comme le mien est excellent, il s'accorde toujours avec celui d'autrui.

— Sa beauté ne vous fait pas peur?

— Peur? Au contraire! elle m'enchante. Et puis, j'en ai besoin.

— Pourquoi?

— Pour rester bon mari. Je tromperais une femme laide.

— Irène, avec un pareil éclat, attirera bien des hommages.

— Tant mieux! J'aurai plus de mérite à la garder fidèle.

— Vous êtes téméraire. C'est bien exposer sa vertu!

— C'est prouver que j'y crois, puisque je ne l'enferme pas.

— Vous avez une profession qui vous tient toute la journée hors de chez vous.

— J'y rentrerai plus vite.

— Vous n'aurez jamais de liberté.

— Au moins, elle aura la sienne.

— Elle s'ennuiera. Toute seule.

— Pas si bête!

— Puisque vous ne serez pas là?

— Je lui donnerai de la compagnie.

— Des amis? Ah! mon Dieu!

— Mais non!

— Qui?

— *Des enfants.*

Elle rougit un peu, en haussant les épaules.

— Allons! vous trouvez réponse à tout.

— C'est qu'elle est toute trouvée, expliquait-il, je ne la cherche pas, elle m'arrive!

— Oui, je vois qu'il n'y a rien à vous dire

et que vous êtes décidé à risquer cette folie.

— Vraiment, vous croyez que c'en est une? Non, vous ne le croyez pas.

— Mettons cette imprudence.

— Pas davantage. Et puis, à quoi bon vous tourmenter? Vous n'avez qu'à me la défendre, j'y renoncerai.

— « J'y renoncerai! » Méchant ami! Tout de suite!... Et puis quand même, alors vous serez malheureux?

Il ne dit rien, mais son beau visage étalait l'immensité du sacrifice.

— ...Et justement, répliquait-elle, c'est ce qui me désole! Je veux votre bonheur. Vous le méritez.

— En tout cas, dit-il avec feu, cette pauvre et charmante enfant que vous avez recueillie mérite aussi le sien, et bien plus encore que moi! Et moi, je puis le lui donner. Vous ne pensez qu'à moi! Je ne vous le reproche pas, chère amie... Mais elle?

— Elle, pour moi, je vous l'ai dit, n'est rien auprès de vous.

— Oh!

— ...Ou presque rien! Et ce n'est pas une raison, parce que vous en êtes amoureux comme un collégien, pour que je vous mette tous les deux à égalité dans mon affection. Je peux très bien m'intéresser à chacun de vous différemment, et séparément, sans que vous ayez besoin pour cela de faire tous les deux une sottise.

— Enfin, lui demanda-t-il, non sans un peu d'énervement, que décidez-vous?

— Rien ! Du moins pour l'instant. Cet événement m'ahurit. Il faut que je m'y fasse. Attendez, comme moi. Tout ce que je peux vous dire ce soir, c'est qu'il ne me paraît pas du tout indispensable que vous épousiez au galop une petite fille que j'ai ramassée à l'Hospitalité de nuit et qui travaille dans la reliure. Moi je vous voyais... Mais non, vous avez votre idée... C'est inutile.

— ...Comment me voyiez-vous? ne put-il résister à demander, en s'en voulant de sa faiblesse.

— Eh bien ! je vous voyais, un peu plus tard, quand votre situation se serait accrue et assise... faire alors un mariage autrement avantageux et plus conforme, — à tous les points de vue, — à ce que vous valez. N'en parlons plus.

Il y eut un court silence où se ramassa Gaudias, tout tendu dans son jeu. Et puis il trancha :

— C'est Irène Olette, pauvre et sans nom, que j'aime. Si je me marie, c'est elle que j'épouserai. M'en voulez-vous?

— Puis-je vous en vouloir, de quoi que ce soit? lui répondit-elle avec une bonté empreinte de tristesse. Mais Brocatel, quand lui parlerez-vous?

— Demain matin, puisque je ne l'ai pas trouvé ce soir. Je venais l'informer.

— Avant moi !

Et la douceur même de son accent était un reproche.

Alors il plaça :

— Que vous me jugez mal ! C'est sur les instances de « Mademoiselle » Irène, désireuse d'être la première à vous annoncer la grande nouvelle,

que je me suis résigné à y renoncer. Pouvais-je lui refuser cette faveur qui prouve sa délicatesse?

— Évidemment non, fit Valérie, rendue à de si bonnes raisons.

Elle s'était levée :

— Alors, à demain, mon ami. J'ai besoin de rester seule.

— Vous ne montez pas vous coucher?

— Je ne dormirais pas.

Avec un grand respect, il la prit dans ses bras, déposa sur sa tempe un long baiser filial et sortit avec précaution, — comme on se défile.

XI

OU CHACUN S'EXAMINE ET SE FÉLICITE

Bien qu'il ne fût nullement inquiet, Gaudias n'avait pas tiré de son entretien avec Mme Lesoir toute la satisfaction qu'il en espérait. Outre qu'il eût préféré voir en premier M. Brocatel comme il se l'était promis, il avait été plusieurs fois dérouté par certaines paroles de Valérie.

La façon légère dont elle s'était exprimée sur le compte d'Irène l'étonnait, car l'affectueuse partialité de la veuve pour lui ne suffisait pas à justifier à ses yeux un pareil ton de maussaderie à propos de la jeune fille. On eût presque dit qu'une arrière-pensée de dénigrement lui dictait ses propos.

Puis il réfléchissait.

Peut-être n'y avait-il là qu'une feinte, même inconsciente? Mme Lesoir n'était-elle pas capable, dans le génie de sa méfiance instinctive, irraisonnée, en quelque sorte automatique, d'avoir dissimulé exprès le véritable degré de ses sentiments pour Irène? Cela était très vraisemblable. On pouvait supposer que plus elle avait sur la petite des vues sérieuses de tendresse et de générosité, plus elle devait être portée par sa nature à les tenir secrètes vis-à-vis de tous, même de ceux qui avaient l'habitude de recevoir ses confidences, car c'est surtout à ceux-là qu'elle ne céderait à les dévoiler qu'à la dernière extrémité, tant elle se délectait à la cachotterie du bien!

Fort de son diagnostic, le docteur estima dès lors qu'il avait très bien manœuvré, soit que la veuve eût en effet obéi à la manie qu'il lui connaissait, soit que réellement la passion maternelle qu'elle avait pour lui l'eût rendue injuste envers Irène. Il ne pouvait admettre en tout cas qu'elle eût soupçonné ses desseins. Ainsi tout s'annonçait au mieux, quelle que fût l'issue de l'entreprise. Il ne doutait pas d'ailleurs qu'elle ne remplît ses désirs : « Pour Valérie et pour la petite, se disait-il, la nuit, toujours si favorable aux problèmes de l'amour, ne va pas manquer de porter conseil. Brocatel, quand il nous verra tous les trois, sa vieille amie, l'ange aux yeux bleus et moi, qu'il appelle «son Capitoul», n'attendant plus de lui que le mot décisif, sera trop heureux et trop fier de le prononcer, et le clergé bénira. »

C'est en se plaisant à ces visions qu'il regagna à côté le *Lutetia* où il descendait quand il venait à Paris.

Mme Lesoir, après son départ, était rentrée dans le cabinet de Brocatel, non seulement fort troublée, mais chagrine et mécontente. L'aventure atteignait pour elle les proportions d'une vicissitude ; elle y voyait le bouleversement de son existence. Irène lui prenait Gaudias, et Gaudias lui prenait Irène. A eux deux, ils se liguaient pour l'isoler ; elle perdait à la fois le soutien viril et toujours joyeux, le grand garçon qui lui rappelait et lui remplaçait ceux qu'elle n'avait plus, et la compagne précieuse, indispensable déjà, de son humble vie : « Ils lui tenaient lieu jusqu'ici, de fils et de fille ; ils étaient ses deux enfants, les deux jeunesses de son déclin... et ils s'en allaient... ensemble ! Ils la plantaient là ! Car elle se rendait bien compte qu'une fois mariés, avec la distance et le temps, ils lui échapperaient. Ainsi donc, plus jamais de rayon ni de sourire autour d'elle. A l'avenir, elle resterait seule — entre deux vieillards. »

Gaudias ne s'était pas trompé quand il avait attribué à sa méfiance invétérée le singulier langage qu'elle avait tenu sur Irène ; et cette méfiance, en effet, ne s'exerçait pas envers lui, comme il l'avait bien jugé ; elle ne résultait chez Valérie que de la résolution de cacher obstinément les desseins les plus caressés. Ces desseins à l'égard d'Irène, à vrai dire, elle ne se les était pas encore formulés avec précision, mais *l'idée* de « faire un

sort » à la jeune fille et d'assurer matériellement son bonheur, avait déjà pris naissance dans son esprit. Cette idée était le rêve agréable et ingénieux de son imagination, le passe-temps favori de son cœur. Oh! elle n'avait rien de précipité; elle se formait avec l'ombrageuse prudence apportée par la millionnaire aux moindres attributions de l'argent, funeste et détesté; elle ne laissait entrevoir, enfin, sa réalisation que dans des perspectives lointaines, et c'est pourquoi l'intrigue amoureuse des deux jeunes gens était pour Valérie un coup de théâtre. Leur impatience la forçait à une détermination immédiate, et elle ne pouvait s'y décider. Il lui coûtait autant de donner son adhésion à ce mariage que de la refuser. Les deux partis soulevaient à ses yeux d'aussi graves objections; elle ne se reconnaissait pas plus le droit, — s'ils s'aimaient, — de s'opposer à leur union qu'elle ne se sentait l'énergie d'y consentir. Elle s'adressait alors d'amers reproches pour sa faiblesse et sa bêtise, en se disant que tout cela n'était arrivé que par sa faute : C'était elle qui avait eu la folie d'amener le docteur au chevet de cette créature si belle! et qui les avait laissés seuls... dès la première rencontre! elle qui avait chanté à tout propos devant la petite les louanges de Gaudias!... elle qui avait négligé de la surveiller dans ses sorties!... A présent le mal était fait et elle se trouvait responsable de leur bonheur à tous deux, qui lui était également cher! Un point la tourmentait. Est-ce qu'Irène, tout en ayant pour le docteur un penchant véritable, n'était pas

quelque peu grisée par l'éclat de sa situation? car tout est relatif, et Gaudias devait pour elle représenter la fortune... Ainsi donc, elle aussi subissait la fatale attraction de la richesse, elle y courait déjà! Quelle pitié!

Et puis, voilà qu'à force de retourner la question et de l'examiner dans tous les sens, elle vit poindre une lueur, petite d'abord à la vérité, mais qui grandissait et qui éclairait bientôt la chambre de ses pensées. Ce mariage, qui la gênait si fort, n'était-il pas peut-être la plus parfaite des solutions? celle qui répondait le mieux à ses désirs en écartant ses craintes? Elle n'osait pas espérer trop vite, mais la lumière, en augmentant, l'encourageait. Ardente à s'évader de sa peine et à trouver l'heureuse issue, elle allait de l'avant dans cette voie qui s'ouvrait si à propos; et peu à peu, les uns après les autres, les obstacles tombaient. Humiliée en même temps que ravie, elle apercevait sous leur vrai jour toutes les mauvaises raisons de son égoïsme et de sa lâcheté : « Ah çà? avait-elle à la fois perdu tendresse et jugement? Ne voulait-elle s'attacher ces enfants que pour en disposer à sa fantaisie et les traiter en esclaves de ses convenances? Était-il donc écrit qu'ils resteraient immuablement enchaînés à son service, ou qu'ils attendraient pour fonder un foyer, *chacun de son côté*, l'époque et le choix de son bon plaisir? Comment! Quand tout proclamait en effet qu'ils étaient destinés à s'établir selon les différences de leur condition, et avec qui alors? avec des inconnus... des étrangers pour elle, la Provi-

dence, afin de ne pas les séparer de sa tendresse, — qui, s'il avait fallu qu'elle se dédoublât, se serait déchirée, — les réunissait en les enflammant d'un mutuel amour, et cela dans la maison même de leurs bienfaiteurs à tous deux, sous l'égide de leur protectrice à laquelle ils s'en remettaient de décider de leur sort ! Et elle se plaignait ! Pour elle, pour tous, ce mariage était au contraire une chance inespérée et la plus puissante des garanties. Gaudias rencontrait la femme idéale, sans famille ; et Irène, que sa beauté eût exposée par ailleurs à tous les dangers, trouvait en Gaudias le plus aimable des maris et le plus sûr des gardiens. Loin de perdre ses enfants, elle les conservait, puisque, même moins rapprochés d'elle, ils ne cessaient pourtant pas d'en dépendre. Ils lui demeuraient attachés par une reconnaissance qu'accroissait leur union et par les liens de toute nature que créait entre elle et le docteur, en y retenant Brocatel, la direction du sanatorium de Boulouris. C'est là qu'ils habiteraient, à grande distance évidemment, mais ils viendraient à Paris, souvent, et puis, elle était libre, elle irait les voir, passer l'hiver avec eux....

Les projets les plus riants déroulaient à ses yeux leur Côte d'Azur... et les flots de la nuit coulaient, sombres et doux, sous les arches de ses rêves, sans qu'elle en sentît le passage. Elle n'avait pas quitté le bureau de son vieil ami, enfoncée dans le beau silence où l'on entend si bien les conversations de son âme.

Une chose cependant l'obsédait, une seule et

dernière. Le secret de sa personnalité, que connaissait Gaudias, qu'allait-il devenir? Le docteur le dirait-il à Irène? Elle ne savait pas. A son idée, autant de raisons *pour* que de raisons *contre*... Incertitude affreuse. Elle penchait cependant vers l'affirmative. Était-il admissible qu'il cachât à sa femme, aujourd'hui et demain, une histoire aussi amusante à révéler, et où elle, Irène, jouait d'ailleurs un rôle aussi important? Non. Et alors, c'était une personne de plus au courant de savie souterraine, maîtresse du mystère qu'elle avait eu tant de mal à organiser! Oh! mon Dieu! Combien y en avait-il déjà, qui *savaient?* Voyons? Elle les comptait sur ses doigts : Brocatel, l'abbé, Gaudias, Belle-Julie... Qui encore? le préfet de police, probablement...? quelques autres peut-être qu'elle ignorait, mettons au plus une dizaine, en tout! Avec Irène, cela ferait onze. Onze personnes! C'était énorme. Et, une fois en possession du secret, la petite n'irait-elle pas le divulguer? — Mais non, elle avait de l'honneur. Et soudain la veuve se ressaisit, estimant que, si cette indiscrétion conjugale était inévitable, il valait mieux après tout qu'elle fût commise avec cette enfant qu'avec une étrangère.

... Ainsi ballottée, meurtrie d'une idée à une autre, tour à tour tremblante et calmée, la malheureuse se ravageait, éternellement victime de son imagination, de sa méfiance et de sa bonté, les trois forces qui faisaient sa faiblesse et qui la tyrannisaient. Mais, comme la bonté chez elle était d'espèce rare, elle trouvait le moyen d'avoir

raison de tout. Valérie, en fin de compte, n'eut plus qu'une idée : faire son devoir coûte que coûte et donner à ces deux enfants, sans bouder, le bonheur qu'ils attendaient d'elle.

Saisissant l'album de son passé sur lequel, en s'y appuyant, elle avait subi ce dur combat, elle le reporta dans la bibliothèque et l'y renferma, d'un tour de clef complet. Puis, ayant éteint au premier étage, elle regagna sa petite chambre d'un trait, tout droit, dans le noir, comme un loup. Également dans l'ombre, elle se dévêtit.

A côté, silence absolu. Irène dormait.

Il était deux heures du matin.

La brusque disparition de Mme Lesoir après le dîner avait surpris désagréablement la jeune fille. Elle avait guetté son retour pour lui parler, selon sa promesse à Gaudias, et puis, ne la voyant pas revenir, elle s'était décidée à se coucher, se réservant de l'appeler dès qu'elle rentrerait, car elle ne voulait pas remettre au lendemain son entretien avec elle. Pendant longtemps, elle avait veillé encore, prêtant l'oreille aux moindres bruits qui s'espaçaient dans la maison. A mesure que s'éteignait la paisible rumeur du Paris de province, elle avait entendu toutes les horloges des couvents, des hospices, des églises, des chapelles égrenant leurs sonneries méditatives qui ne semblent tinter la nuit que pour être la compagnie de ceux qui ne veulent pas du sommeil ou que le sommeil repousse, alors qu'ils le voudraient : les laborieux, les religieux, les ambitieux, les malades..., les inventeurs et les poètes, les amoureux et les mourants... Elle

avait entendu, en dessous, des portes et des volets se fermer, tous les grognements des serrures, puis, dans le corridor, les pas légers et rapides de Belle-Julie, et plus tard ceux, lents et traînés, de Pontius, comme assoupis déjà, tandis qu'ils remontaient eux aussi se coucher dans leurs chambres qui étaient voisines. Et quand tous les bruits avaient cessé, que tous les sons étaient rentrés, comme des souris, dans leur trou, et qu'il n'y avait plus rien eu qui bougeât, qui respirât, elle s'était *entendue*, *elle-même*, comme si elle pensait tout haut dans les ténèbres. Sa voix intérieure était exactement pareille à sa voix naturelle, mais tout ce qu'elle disait était alors si agréable, si clair, si lumineux qu'Irène n'avait qu'à l'écouter... pour y croire. Cette voix bienheureuse tenait des milliers de propos, puérils et graves, sensés et fous, mais éclatants ; elle riait, chantait, récitait des vers, énumérait des souvenirs, entassait des promesses ; elle posait d'innombrables questions, et à la même minute donnait les réponses ; elle demandait et obtenait, disait : « Je veux ! » et « Merci ! » Elle assourdissait Irène des choses d'hier, d'aujourd'hui et de demain, de Paris et du Midi, des beaux pays de la terre et des grands voyages qu'on y fait ; et de même qu'elle parlait de tout, cette intarissable voix parlait aussi à tout le monde, à des parents, à des morts, à des vivants et à des objets, à des enfants et à des animaux, à d'anciennes poupées et à une tasse cassée, à des petits chiens et à des petits ânes d'autrefois, à des clients qui apportaient des livres à relier : « demi-maro-

quin, avec coins ; » elle parlait même à Féline et à Isidore, et à présent presque sans frayeur, mais avec tristesse et pitié, en les plaignant... tandis qu'ils s'enfuyaient, se donnant le bras... ; et puis, venant à de plus récentes connaissances la voix parlait à Valérie, — qui ne remontait toujours pas ! qu'est-ce que cela voulait dire? — et puis à Brocatel, qui ressemblait à Athos, dans *les Trois Mousquetaires*, et puis à l'abbé, dont les yeux si perçants vous confessent..., et puis enfin, les éclipsant tous, à Gaudias, dont l'image alors envahissait Irène, sans que sur l'oreiller brûlant elle détournât la tête.

Et le sommeil, à ce moment, lui avait retiré la parole.

XII

ISOLEMENT

Valérie s'était levée sans bruit à la première heure, laissant Irène plongée dans cette pure et merveilleuse léthargie qui est le privilège de la jeunesse ; mais comme elle arrivait chez le propriétaire, espérant bien le trouver, elle eut la nouvelle déception d'apprendre qu'il était encore retenu à ses bureaux et ne rentrerait que tard, dans la soirée.

De plus en plus décidée à ne parler de rien à Irène avant d'avoir eu l'avis de ses « conseils », elle résolut d'éviter la jeune fille jusqu'à ce moment

où aurait lieu la conférence avec Brocatel, et aussi avec l'abbé puisque c'était un jeudi et que le prêtre ne manquait jamais, ce jour-là, de venir après le dîner.

Pour n'avoir pas à remonter dans sa chambre au cas qu'elle eût besoin de son manteau et de son chapeau, — toujours les mêmes, — elle les avait tout de suite pris par précaution ; elle était d'ailleurs décidée à ne pas paraître à la maison jusqu'au soir. Elle put donc, peu après, sortir sans avoir rencontré personne autre que Mme Précipice traînant son inséparable balai dans la cour et balayant de la sorte, *malgré elle*, sans le savoir.

Trois ou quatre fois par an, Valérie faisait ainsi une fugue mystérieuse dans Paris.

Où cela?

Toujours au même endroit.

Si on l'avait observée, on l'eût vue gagner à pied, — non sans se retourner souvent comme par peur d'être suivie, — la rive gauche de la Seine, pousser jusqu'au pont de l'Alma, le passer, s'engager sur le quai Debilly et prendre, après la Manutention, un bout de rue très court tombant dans la rue Fresnel. Cette rue Fresnel, profondément encaissée, est bordée d'un côté, ainsi qu'un chemin de ronde de forteresse ou de prison, par des espèces de bastions en grosse maçonnerie et très élevés, supportant les maisons dont les façades donnent en contre-haut sur l'avenue d'Iéna, tandis que, de l'autre côté, ce sont tous les envers des hôtels dont la façade est située quai Debilly. Là, vers le milieu, Valérie s'arrêta devant une des

petites portes par où l'on accédait précisément aux communs d'une de ces belles demeures qui ont vue sur la Seine, et l'ayant ouverte, avec une clef qu'elle tira de sa poche, elle entra vivement.

Elle était chez elle, dans l'hôtel Tapard, que son mari avait acquis et embelli à l'apogée de sa fortune et qu'elle avait cessé d'habiter aussitôt après la mort de son dernier enfant, quand elle avait pris le parti de se retirer du monde. Pour ne pas attirer l'attention, elle s'était opposée à ce que l'on vendît non seulement l'hôtel, mais les meubles. Tout était resté en place à l'intérieur depuis dix ans, non qu'elle eût souci de ce mobilier somptueux, pas plus que de l'opulente maison, mais elle croyait par là mieux donner à l'opinion publique le change sur sa vie nouvelle en ne modifiant pas toutes les formes extérieures de l'ancienne. Le personnage disparaissait, mais le cadre était toujours là. Tant que les maisons et les châteaux, quoique fermés et vides, demeuraient à son nom, il était permis de supposer que la « maniaque », comme elle savait qu'on l'appelait, y reviendrait peut-être un jour... Et comme elle était sûre qu'elle n'y rentrerait jamais, cette fausse supposition, loin de la contrarier, la satisfaisait parce qu'elle épaississait le cher mystère où il lui avait plu de s'ensevelir. Et puis, — dans les limites, bien entendu, où il lui était possible d'être attachée à présent aux choses d'ici-bas, — elle aimait tout de même cet hôtel du quai Debilly, où cependant elle avait tant souffert ! mais peut-être était-ce justement pour ses souvenirs douloureux ? Elle y retrouvait les fan-

tômes de ses trois enfants qui y avaient vécu ; et c'est pourquoi elle venait, certains jours, s'y claustrer pendant des heures. Ce n'était jamais sans raison, ni par désœuvrement ; il fallait qu'elle y fût poussée comme aujourd'hui par une circonstance extraordinaire, par quelque événement nécessitant un retour sur le passé, un examen de conscience ou une grave résolution... Alors elle accourait, et elle errait, de pièce en pièce et du haut en bas de l'immense demeure à demi obscure, froide, silencieuse, plus impressionnante d'être inhabitée en demeurant garnie de tous ses meubles, où les pas tour à tour s'enfonçaient dans la mousse des tapis pourris, ou bien faisaient craquer la splendide marqueterie des parquets éclatés ; où le jour, blême en hiver, et même le soleil en été, filtrant çà et là entre les fentes d'un volet de fer mal rejoint, projetaient l'un et l'autre un rayon différemment sinistre ; et la pensée de la veuve, fan tomatique elle aussi, glissait et flottait à l'aise dans cette ombre jetée comme une housse, — ou plutôt comme un linceul, — sur ces richesses qui s'abîmaient, se désagrégaient, et dont le temps, ainsi que pour des morts, travaillait à faire des cendres..

L'hôtel n'était cependant pas laissé complètement à l'abandon. Sur les instances de Brocatel, qui avait fini par l'obtenir de Mme Lesoir, Belle-Julie venait tous les dimanches, aérer et nettoyer. Mais que pouvait une femme seule dans une maison si vaste, et en une après-midi, une fois par semaine ? Malgré l'activité de la vaillante fille, les souris et les rats avaient pris possession de la bonne de-

meure; à peine la poussière était-elle dérangée tous les huit jours, qu'elle retombait plus épaisse, et les araignées, sans qu'on pût les atteindre, tissaient leurs toiles dans les hauteurs des plafonds de six mètres. Il n'y avait plus rien dans les armoires et les placards; de la cuisine aux combles tous les tiroirs étaient vides. Garde-robe et lingerie avaient été envoyées au sanatorium de Boulouris ou données aux petites Sœurs des pauvres; mais le mobilier était resté en place au grand complet, rideaux aux fenêtres, tableaux aux murs, objets d'art dans les vitrines, et tous les sièges disposés comme à l'époque où on s'en servait. Mme Lesoir n'avait jamais voulu entendre parler de concierge qu'il eût fallu, nécessairement, mettre au courant de *la situation*... Quand on lui disait : « Et si on cambriole? » elle se contentait de hausser les sourcils en baissant les yeux avec tranquillité.

La présence du personnel nombreux des hôtels contigus offrait bien, disons-le, certaines garanties, d'autant plus que la maison mystérieuse était l'objet d'une curiosité entretenue par mille racontars. Les voisins, depuis longtemps, voyaient entrer rue Fresnel, Belle-Julie au masque si effrayant, et la veuve si modestement mise, qu'ils prenaient toutes les deux, selon les apparences, pour des domestiques. Plusieurs d'entre eux avaient essayé une fois de lier conversation avec elles par surprise, sur le trottoir. La vilaine, au visage « betterave », s'était alors montrée très rébarbative et on n'avait rien pu en tirer, mais on avait été plus heureux avec la vieille femme de charge (Valérie)

qui avait bien voulu finir par révéler à l'écart, — en recommandant le secret pour qu'on ne lui fît pas perdre sa place, — que l'hôtel appartenait à M. Brocatel, l'industriel bien connu. Comme c'était tout ce qu'on cherchait à savoir, on ne s'était plus, depuis, occupé des deux femmes.

Tel était l'endroit où ce jour-là Mme Lesoir, autant pour être absolument seule que pour éviter Irène, avait éprouvé le désir de passer l'après-midi. Au cours de ces sorties, elle déjeunait, dans l'hôtel, d'un petit pain et d'une tablette de chocolat, ou bien elle allait ensuite aux environs dîner en hâte d'un potage dans quelque café de second ordre. D'une incroyable sobriété, elle pouvait rester quinze et vingt heures sans manger. Avant de quitter la rue de Sèvres, elle avait laissé entre les mains de Belle-Julie, à l'adresse de « la bonne petite », ainsi qu'elle avait écrit sur l'enveloppe, un mot où, en s'excusant de son absence forcée, elle la priait de se rendre, aussitôt levée, chez ces demoiselles Dandin, qui l'invitaient pour la journée.

La « bonne petite » n'y comprenait plus rien, commençant à trouver étrange la disparition ininterrompue de sa marraine depuis la veille.

Pourquoi celle-ci la fuyait-elle? Que fallait-il en augurer?

Elle se troublait.

Plus elle envisageait la possibilité d'un refus ou d'une résistance à son mariage avec Gaudias, plus elle en ressentait de l'inquiétude. Elle le désirait à présent ; elle osait se l'avouer ! Elle se promit, —

dût-elle ne pas se coucher de la nuit prochaine, et attendre Valérie sur un tabouret pour ne pas s'endormir, — de lui parler le soir même.

Après quoi elle descendit quatre à quatre chez les deux vieilles filles « aux tapisseries », qui lui rappelaient l'Histoire de France.

XIII

LE GRAND CONSEIL

Depuis plus d'une heure ils étaient tous les trois, Brocatel, l'abbé Chamaille et Mme Lesoir, réunis après le dîner, dans le salon rouge, à l'hôtel Pommelé.

Aussitôt arrivé, Brocatel, instruit enfin par Gaudias l'après-midi, avait mis au courant l'abbé. Celui-ci, dont rien n'altérait jamais la sérénité, ne s'était nullement étonné ; il avait même reçu la nouvelle avec un excellent visage, mais sans pouvoir encore traduire mieux sa sympathie pour le projet en question, car Mme Lesoir, impatiente de s'épancher, avait tout de suite pris la parole.

Sa stupeur première quand elle avait appris la chose inouïe, ses reproches, ses scrupules, ses désirs et ses craintes ; les tergiversations de sa conscience et les circuits de sa pensée, la nature et la force des sentiments qui l'attachaient d'une part au jeune homme et de l'autre à la jeune fille avec l'indication délicate de leurs nuances respectives ;

ce qu'elle avait observé au vif sur les caractères de Gaudias et d'Irène, sur leurs affinités et leurs divergences, les tourments qu'elle se faisait pour leur bonheur, et enfin, après tant de débats, sa ferme résolution d'être favorable à leurs vœux,... tout cela elle l'avait exposé avec une richesse et une sincérité d'accent qui n'avaient cessé de tenir ses vieux amis attentifs et plus d'une fois émus.

Aussi, lorsque, sans avoir épuisé son sujet, elle s'arrêta, pour demander d'une voix anxieuse et brisée : — « Est-ce bien ainsi? et m'approuvez-vous? » Brocatel se leva, presque juvénile, et vint l'embrasser en s'écriant : — « Complètement ! »

Et, chose extraordinaire, en disant ce mot, lui toujours si triste, *il riait.*

Aucune marque, aucun discours, ne pouvaient mieux que ce geste et surtout que ce bon rire, incroyable et sans prix, prouver l'entière adhésion du propriétaire, et la veuve en fut instantanément épanouie.

L'abbé n'attendait que cette minute pour s'exprimer à son tour. Il n'embrassait pas, lui, — car les lèvres des prêtres ne savent plus se poser franchement que sur la pierre de l'autel ou la page des Livres Saints, — mais la tendresse de sa physionomie et de sa bouche épurée appliquait mieux que des baisers courants ; au lieu de s'en tenir aux barrières du corps, elle allait, au delà des joues, donner l'accolade à l'âme.

— Quelle joie j'ai eue à vous écouter, chère et

digne amie ! Que voulez-vous que j'ajoute ? Vous avez tout pesé et tout résolu. Je suis d'avis comme vous qu'il convient de faire ce mariage.

— Et le plus tôt, n'est-ce pas ? appuya Valérie, emportée par son zèle.

— Non. N'allons pas si vite ! objecta l'abbé. A votre place, je n'en fixerais la célébration que dans deux ou trois mois. Nous sommes aujourd'hui le 2 avril : mettons donc vers la mi-juin. Pourquoi ? Parce que cela donnerait d'abord aux jeunes gens cette charmante et utile période des fiançailles pendant laquelle ils auraient tout loisir de se mieux connaître et que nous-mêmes pourrions juger, grâce à ce délai, de la qualité de leurs sentiments.

— Comme il a raison ! déclara Brocatel. Je pense, même, moi, qu'il ne faudrait pas divulguer la chose. (Il se frottait les mains d'un air enchanté.) On ne l'annoncerait que plus tard.

— Mais, s'écriait Mme Lesoir, — qui, ayant pris son parti, avait maintenant hâte d'en finir, — vous oubliez que le docteur repart après-demain pour Boulouris ? Comment de là-bas, fera-t-il sa cour ?

— Il écrira, dit l'abbé.

— Et il viendra ! ajouta Brocatel avec belle humeur. Je lui donnerai des congés ; vous pourrez ainsi posséder encore la petite jusqu'à l'été. Soyez également rassurée sur le gros point qui vous inquiète. Gaudias gardera votre secret. Il me l'a juré. Il ne dira rien.

— Même à sa femme ? émettait Valérie, pleine de frayeur et de doute.

— Surtout à elle.

— Pourquoi? Qu'est-ce qui vous garantit son silence?

— Tout : sa loyauté, l'affection qu'il a pour nous, et pour vous en particulier; et enfin la finesse de son esprit qui, à défaut de la bonté de son cœur, suffirait à éclairer notre ami en cette occasion et à le guider selon ses intérêts.

— Évidemment, confirma l'abbé; en admettant, — absurde supposition, — que notre « capitoul » ne fût pas l'homme d'honneur que nous connaissons, même alors il serait incapable de trahir un secret si important qui n'est pas seulement le vôtre, mais le nôtre à tous les trois, car il saurait qu'en commettant une mauvaise action aggravée par cette faute, il perdrait à tout jamais votre confiance et votre appui. Soyez donc très tranquille.

— Je veux l'être, dit Valérie, étouffant un soupir.

— En ce cas, vous ne l'êtes pas, déplora l'abbé. Incorrigible âme en peine, à laquelle il faut toujours que je m'attelle! Avoir la tranquillité, c'est pourtant si simple! Il suffit de se déplacer, en s'oubliant. Moi qui regarde toujours les choses du vrai point de vue, de celui où tend, à travers les petites combinaisons terrestres, le mystère de nos destinées, je vois, dans cette poussière d'événements qui s'imposent à nous, le dessein de l'éternelle et opiniâtre Providence. Ah! qu'elle est puissante! et ingénieuse d'une façon, — je vais blasphémer, — presque diabolique! Tenez! nous voici ramassés

ce soir, autour de la lampe, portes closes, dans l'expansion de notre vieille amitié, — je pourrais dire de notre *complicité*, fit-il en clignant de l'œil vers Valérie avec une malice adorable, — eh bien! quand je repasse toutes les péripéties de nos trois existences, chacune si étonnante et si différente, depuis qu'elles se sont rencontrées et soudées pour le bien, pour le meilleur, en nous tirant vers la perfection de nous-mêmes, seul moyen de travailler à celle d'autrui, je suis confondu de ce que je découvre. Dans la longue série des faits que j'examine, je surprends des rapports, des rapprochements, des conduites et des relations de cause à effet que je ne pourrais pas formuler, à tel point tout cela est emmêlé, fugitif, difficile et profond, mais que je *sens* néanmoins avec une force de prophète. J'ai l'impression, en un mot, que nous avons tous à suivre, — et que nous suivons, — *un chemin*, précis, quoique sinueux, un chemin qui tantôt nous plaît et plus souvent nous déplaît, qui presque toujours nous lasse et nous blesse, et qui pourtant nous enserre, nous accapare, nous contraint et nous pousse comme l'artère le sang, un étrange chemin dont cependant l'esprit et le but ne sont pas douteux, et dont la direction finit par se révéler essentiellement salutaire... C'est bien cela... *Le Chemin du Salut;* un chemin qui possède et qui veut notre salut, — entendez notre élévation et notre achèvement, — et qui, tracé et combiné dans cette intention, nous y mène, bon gré mal gré. Ce chemin est inévitable, il n'y en a pas d'autre, et cependant, quoique tout le monde soit

obligé de le prendre et qu'il soit unique, il diffère selon la façon dont on le prend. Pour qu'il nous profite et nous jette là où il va, il ne suffit pas de le subir, à notre âme défendante ; jusque dans la souffrance, il faut le suivre en joie, sinon, même en faisant le trajet, c'est comme si on ne le faisait pas. Oui, tout le monde est entraîné vers le salut. Mais l'obtiendront seulement ceux-là qui ne se seront pas fait traîner. Pour les petites choses comme pour les grandes, accompagnons le mouvement, au lieu de l'enrayer. C'est une opération en deux parties, comprenez-vous ? Le *chemin*, c'est pour ici-bas, et le *salut*, c'est pour ailleurs. Le Chemin prouve Ailleurs et on ne gagne Ailleurs que par le Chemin. *Paulo minora*... Dans cette affaire-ci tout s'accroche et s'enchaîne avec une détermination supérieure d'une telle évidence qu'il n'y a qu'à marcher et qu'à dire oui. Voyez ! Chacun de nous abat son bonhomme de chemin, Gaudias et Irène Olette le leur, nous trois le nôtre. C'est le même, et il diffère... Les jeunes gens en sont à un passage agréable. Tant mieux pour eux ! Mais patience ! ils auront leurs défilés et leurs mauvais pas... C'est forcé ! Et vous, chère amie, qui en ce jour êtes dans un tournant raboteux, vous retrouverez ensuite un bon terrain. Le chemin n'est pas uniforme ; heureusement ! Tour à tour ténébreux et clair, il passe par la plaine et les bois, le sable et les rocs, la montagne et les forêts, il visite et traverse tout. Êtes-vous décidée à le couvrir, allégrement ?

— Oui, dit-elle ; et j'en ai d'ailleurs déjà couvert, depuis des années, une si fameuse étendue !

— Vous le croyez ! *Ce n'est rien.* C'est un chemin, ma fille, qui n'en finit jamais !

Elle voulut savoir.

— Et les traînards ? ceux qui ne le suivent qu'en rechignant, d'un pied qui rage ?

— Malheur à eux ! dit le prêtre tout bas.

— Ils ne seront pas sauvés ?

— Certes si ! s'exclama l'abbé, confiant et sublime, ils le seront ! mais plus tard, bien plus tard, les derniers !

— Et dame ! ça les met loin ! préjugea, en se levant, Brocatel, facétieux.

Il tira sa montre :

— Une heure du matin ! C'est un scandâle ! Prenons le chemin... de nos lits !

S'apercevant seulement alors de son allure étrange, Mme Lesoir l'arrêta :

— Ah çà ? Qu'avez-vous donc ce soir, vous ? Dieu me pardonne ! on dirait... que vous êtes gai !

— En effet, découvrit l'abbé.

Debout, jambes écartées, les mains derrière le dos, le propriétaire les regardait avec des yeux très grands, pleins d'un joyeux défi...

— Je suis gai, dit-il. C'est la vérité.

Et il les attendait.

— Seigneur ! s'écria l'abbé, est-ce que ?...

— Votre fils ? lança Valérie.

— Vous y êtes ! Il vit.

— Quoi ? Parlez !

— Vous l'avez vu ?

— Non ! Oh ! non ! Mais des nouvelles. En bonne santé d'abord.

— Où?

— En Amérique, dans l'Oklahoma où il a une terre de deux cent quarante-quatre hectares! vous entendez? cent têtes de bétail, soixante-quinze porcs, sept chevaux de travail et cinq poulains, tout ça vivant sur la ferme, dont quatre-vingt-quatre hectares en culture! C'est magnifique.

Il avait récité ces chiffres d'un trait, gonflé par l'orgueil.

— Mais comment savez-vous tout ça? demanda la veuve.

— Inouï! Jean a là-bas, parmi ses voisins d'élevage, un ancien garçon coiffeur, Paul Retrousseau, qui m'accommodait autrefois à Paris et que j'ai obligé. Ils sont devenus amis et mon fils, un jour, lui a raconté son histoire et notre rupture, tout... L'autre, brave homme, mais malin, la première fois que Jean lui avait dit son nom, s'était abstenu déjà, — flairant un drame de famille, — de lui apprendre qu'il me connaissait. Il ne broncha pas davantage quand il sut ce qui s'était passé. Mais, après des années, devinant peut-être ma peine, il a eu l'idée touchante, autant par reconnaissance de ce que j'ai fait autrefois pour lui que par affection pour mon fils, d'essayer de nous réconcilier. Alors, sans en rien dire à Jean, il m'a écrit. C'est un complot.

— Votre fils n'y consent donc pas? interrogea l'abbé.

— Lui? s'écria Brocatel avec une gaîté terrible, il a dit « qu'il aimerait mieux crever sous la corne d'un buffle plutôt que de me revoir! » Allons donc!

je l'en défie ! Et puis, à présent que je le tiens, je ne le lâche pas ! « Nous nous embrasserons, mon bonhomme ! quand je devrais aller te chercher dans l'Oklahoma ! » Voilà pourquoi je ris.

— Le chemin... murmurait l'abbé.

Mme Lesoir avait une larme au bout d'un cil.

— ... Et du premier coup, tous les deux, admirait le propriétaire, vous avez deviné !

— Sans doute, dit l'abbé en montrant Valérie, elle, la mère, parce qu'elle a eu des enfants.

— Mais lui, le prêtre, alors? dit Brocatel.

Le prêtre répondit :

— *Parce qu'il n'en a pas.*

XIV

LES NUITS BLANCHES SE SUIVENT SANS SE RESSEMBLER

Après que Brocatel et l'abbé se furent retirés, Valérie remonta, sans se presser, en parfaite quiétude. Elle se sentait l'âme aussi légère que quand elle venait d'aller à confesse. Arrivée à sa chambre, elle aperçut de la lumière sous la porte qui donnait accès dans la pièce voisine ; et comme à présent, loin de redouter le brûlant entretien avec Irène, elle avait hâte de l'avoir, elle entra chez la jeune fille.

Celle-ci se leva de la chaise sur laquelle elle était assise, et tout habillée encore, malgré l'heure avancée.

— Comment? Pas couchée? s'étonna la veuve.

— Non.

— Pourquoi?

— Je vous attendais.

— Depuis longtemps.

— Depuis hier.

— Pas possible! Ah çà? Qu'y a-t-il? cherchait Valérie, narquoise et bonne; et tout en elle encourageait.

Alors, ramassant ses forces, Irène commença :

— Marraine, j'ai une grande chose...

Mais « marraine » ne la laissa pas continuer.

— Je la connais. Le docteur me l'a dite; il l'a dite aussi à M. Brocatel et à l'abbé, qui ont bien voulu me demander d'en parler avec eux. C'était ce soir. Quelle séance! Je les quitte.

— Eh bien?

Irène aspirait, anxieuse.

— Quoi? dit Valérie qui, pour l'éprouver, la faisait languir.

— Qu'avez-vous décidé?

— Je ne peux pas vous le dire encore!... pas avant que vous n'ayez répondu à mes questions, mais en deux mots : oui ou non.

— Posez-les, marraine.

— Est-il vrai que M. Gaudias vous ait fait part de son amour et vous ait offert son nom?

— C'est vrai.

— L'aimez-vous?

Irène, embarrassée, rougissante un peu, se taisait.

— Enfin, est-ce oui? est-ce non?

— Mon Dieu, finit par avouer la petite, si je disais oui, ça ne serait pas tout à fait vrai.

— Et si vous disiez non?

— Alors ça ne le serait pas du tout.

Attendrie, amusée, la veuve hochait la tête.

— Du moins ce que je peux assurer, reprit Irène avec autant de feu que de grâce pudique, c'est que si je suis sa femme, je l'aimerai.

— Alors, c'est fait ! s'écria Mme Lesoir. Tous nous approuvons ce mariage où nous voyons pour vous deux le bonheur. Vous serez Mme Gaudias.

Irène était tombée dans ses bras, non pour s'y cacher, mais pour y mieux goûter l'étourdissement de sa joie.

Valérie, la tête contre la sienne, lui disait tout bas :

— Heureuse enfant ! Quel mari vous aurez là ! Vous savez le bien que j'en pense?

— Oui, répondait Irène, — aussi tout bas. — C'est à vous que je le devrai !

— Non, à M. Brocatel. C'est lui le bienfaiteur. Moi je ne suis rien.

— Si. C'est vous la bienfaitrice ! à qui je dois tout ! C'est vous ma mère à présent. — « *Appelez-moi, maman !...* » vous rappelez-vous? à la *Sortie des bains?*

— Oui, il y a trois mois.

— Pas plus? J'aurais juré trois ans !

— C'est naturel, observait Valérie : à votre âge, les mois sont des années ; et au mien, les années sont des mois !

Elle suivit sa pensée :

— Quand vous m'avez raconté votre histoire, c'était par une nuit pareille... J'étais là : la lampe à la même place. Vous vouliez voir clair...

— Aujourd'hui, j'y vois mieux encore !

— Et voilà... l'histoire est finie ! Du moins finie pour moi...

— Mais non ! protesta Irène, elle commence ! Elle sera belle.

— Pour la jeunesse !

— Et pour vous aussi ! Le docteur a devant lui la plus brillante carrière. Ah ! si nous étions riches un jour, s'écria-t-elle dans un élan, et même sans attendre la richesse, avec simplement l'aisance assurée... savez-vous mon rêve ?

— Non, lequel ? demandait Valérie, angoissée soudain à ce mot odieux de richesse, venant se mêler à tout, gâter les instants les plus purs. Et quel est-il ce rêve ?

— De vous prendre avec nous ! que nous vivions ensemble !

— Gentille enfant ! Quelle folie ! Je vous ennuierais bien vite ! et vous me détesteriez ! Merci ! D'ailleurs, j'ai tout ce qu'il me faut.

Et plaisantant avec une secrète et voluptueuse horreur :

— Je suis riche ! très riche !

— Bonne marraine ! s'apitoyait Irène, si courageuse et si fière ! et qui rit de sa pauvreté !

— Justement ! je n'ai rien ! Voilà ma richesse ! Et c'est pourquoi rien ne me manque ! Non, la marraine ira, de temps en temps, vous voir, pour qu'on ne l'oublie pas.

— Jamais on ne l'oubliera.

— La marraine vous aimera, toujours et de partout, surtout de loin. Vous n'aurez qu'à l'appeler, toujours vous la trouverez. En retour, elle vous demandera de venir la voir sans faute, un jour...

— Quel jour?

Elle était devenue grave.

— Celui où, pour tout à fait, elle partira. Ah! cette fois-là, elle y tient, elle y compte.

— Oui, maman! promit la jeune fille en l'embrassant si fort qu'on eût dit qu'elle voulait déjà la tirer en arrière et l'empêcher de mourir.

Valérie, s'échappant alors de la douce étreinte, commanda à Irène de se coucher. Elle l'aida à se déshabiller, la mit elle-même au lit, égalisant le drap, renforçant le traversin, repoussant des boucles de cheveux qui gênaient les paupières, refaisant et retrouvant tous les vieux gestes immuables de tendresse et de protection de la femme depuis la première maternité; et quand elle l'eut ainsi bien dorlotée et bordée des deux côtés, elle dit : « Maintenant... »

Mais voyant qu'elle voulait s'en aller, Irène la supplia :

— Encore! Restez encore! Je suis si bien, si contente! si heureuse! Restez... pour faire durer.

Elle était comme une petite enfant, avec une voix angélique et des bras, ronds et demi-nus, d'un appel irrésistible.

Alors Valérie resta, assise sur le bord du lit, tantôt droite et le menton dans la main gauche, atti-

tude qui lui était familière, ou bien penchée, tout près, sur le visage de la jeune fille, posé parmi ses cheveux répandus, comme sur un oreiller d'or.

Et elles parlèrent.

De quoi?... De tout ce qui remplissait l'inoubliable roman de leur rencontre dans la vie. Il semblait que ni l'une ni l'autre ne connût rien de ce que chacune savait par cœur. Valérie était avide et Irène insatiable. Il fallut qu'on repassât tout, depuis le commencement... Irène, son drame avec Féline, sa fuite dans le cimetière, et son arrivée en voiles de deuil rue Doudeauville... la boucherie hippophagique... le vent si froid, le sifflet des trains du Nord, l'immense panneau des « 100 000 Chemises » dans le ciel blafard... narguant les miséreux qui n'en avaient pas une, la voiture noire et les seaux de fer-blanc des petites Sœurs des pauvres, l'attente, à la file, avec les femmes... en face des hommes; et puis l'engouffrement dans la maison du sommeil et de l'insomnie, la salle commune, les camarades... la harpie au pouce fourchu, l'essorillée, et Florina Letronc... et puis la soupe, et la prière à Benoît Labre et à Vincent de Paul... Et Valérie refaisait ensuite leur long chemin, par les boulevards extérieurs, avant d'atteindre la rue de Sèvres et le vieil hôtel Pommelé...

— Ce petit garçon de café! rappelait-elle, il avait été gentil! A propos, vous ai-je dit qu'il avait rapporté le lendemain mon porte-monnaie perdu où se trouvait l'adresse de M. Brocatel?

Irène ne répondait rien.

Et elles continuèrent, se laissant aller, quittant et reprenant leurs souvenirs, les retournant, les respirant... On dirait que l'on cueille alors des fleurs dans la campagne. Ah ! douceur, charme, bonté de ces suaves minutes ! Le temps passe si vite, et coule si bien, la nuit, quand on cause de tout près avec quelqu'un qu'on aime ! Le monde se tait. Personne n'écoute. O ravissante intimité ! Vaste et petite solitude ! Ainsi qu'un vin délicieux, versé bord à bord, d'un verre dans un autre, on s'épanche, on verse son cœur dans le cristal du cœur chéri... La minute est un océan et l'heure une goutte, et c'est adorable ; on y passerait des éternités. Mme Lesoir a dit plus tard que, *cette nuit-là*, avait été pour elle, *un de ses plus beaux jours*. Sans méfiance, elle aimait, dans la béatitude.

Irène enfin voulut connaître en détail tout ce qu'on avait décidé au sujet du mariage, et Valérie le lui apprit :

— Et *lui?* le sait-il? demanda-t-elle.

— Pas encore, mais dès demain matin, sûrement il le saura. Maintenant, je m'en vais. Dodo.

Deux pas sur la pointe des pieds. La lampe en train de mourir. Un baiser sur le front sage, et l'enfant dormait, d'un sommeil de lis et de rose.

XV

ASSAUT DE GÉNÉROSITÉS

A la première heure, en effet, dès le lendemain, Gaudias frappait chez la veuve. Elle lui ouvrit et aussitôt elle vit qu'il savait tout. Il resplendissait.

— Eh bien? lui dit-elle, les mains tendues.

Il les prit et les appuya sur son cœur, usant de son mot favori :

— C'est trop ! C'est trop ! Alors elle m'aime?

— Je le crois.

— Vous l'a-t-elle dit?

— Non. Mais tout le disait en elle. Et vous? l'aimez-vous toujours?

— Je le crois aussi, déclara-t-il, comme un ogre passionné.

Ses yeux lançaient des flammes. Il pensa tout haut :

— C'est une créature exquise, aussi bonne que belle, un délice, un printemps, un être venu du ciel et béni de Dieu ! — Et baissant la voix : — Un trait vous la peindra. Savez-vous ce qu'elle m'a dit en parlant de vous? « *Il faudra que nous l'aidions!* » N'est-ce pas émouvant?

— Oui, elle me l'a dit aussi, de façon plus voilée ! Et que lui avez-vous répondu?

Badinant d'un air sérieux :

— J'ai dit oui, confessa-t-il. C'est réglé. Nous vous aiderons!

— En attendant, venez.

Le doigt sur les lèvres, Mme Lesoir lui faisait signe de sortir avec elle dans le corridor, et une fois qu'ils y furent, s'étant éloignés de huit à dix pas jusqu'à un endroit d'où nul ne pouvait entendre :

— Voici. Je veux, à l'occasion de son mariage, faire quelque chose pour Irène, — *sans qu'elle le sache!* cela va de soi.

— Et quoi donc? disait le docteur, la regardant venir.

— Lui attribuer une somme d'argent, petite pour commencer, — cinquante mille francs!

Le Toulousain s'ébahit comme pour un million.

— Oui, terminait Valérie, cinquante mille francs que vous lui reconnaîtriez par contrat, comme si cela venait de vous.

Gaudias avait, lui aussi, à sa manière, le génie et la névrose du soupçon. Par excès de prudence, il pensa instantanément : « Serait-ce un piège? et me tâterait-elle? » Idée stupide! injurieuse! et cependant, pour plus de sûreté, il n'hésita pas, il joua le grand jeu.

— Je vous retrouve bien là! s'écria-t-il, bouleversé. C'est tout vous! Mais je refuse.

Elle se débattait :

— Oh! Pourquoi? C'est mon cadeau!

Il lui serrait les deux poignets, lui parlant chaud dans la figure :

— Admirable, étonnante amie! Réfléchissez!

Comprenez-moi ! Mettez-vous à ma place ! Comment voulez-vous que je me prête à la comédie d'une libéralité pareille, et qui d'ailleurs dépasse tellement la vraisemblance de mes moyens ? Cinquante mille francs ! Mais d'où les tiendrais-je, Seigneur ? il faudrait que je les eusse pris dans la caisse à Boulouris ! Non ! Je ne peux pas accepter de vous un don si important !

— Ce n'est pas pour vous, c'est pour elle. C'est à elle que je les donne.

— Mais c'est moi qui aurai l'air de les donner ! et moi aussi qui en profiterai, puisque je suis le mari !

— Eh bien ? Après ? Quand même ? Ne suis-je pas libre ?

— Moi, je ne le suis pas. Je me sens hors d'état de subir de la part d'Irène une reconnaissance que je saurais ne mériter en rien. Je me ferais l'effet d'un voleur. Outre cela, — traitez-moi d'orgueilleux ! — j'aime trop celle qui va devenir ma femme pour ne pas vouloir qu'elle ne tienne tout que de moi ! Son luxe ou son simple bien-être, c'est à moi de le gagner, de travailler pour elle. C'est à moi de la doter. J'y avais songé. Je vais lui reconnaître un capital, oh ! très modeste, car les grosses économies jusqu'ici ne m'ont pas été permises ; il s'agit de vingt mille francs dont je peux disposer, mais du moins sera-ce *mon argent*, et ainsi je ne serai gêné ni vis-à-vis de vous, ni vis-à-vis d'Irène, ni vis-à-vis de moi ; ce qui n'empêche pas, conclut-il avec une émotion nullement feinte, que je vous remercie à plein cœur de votre pensée et que vous êtes la bonté sur terre.

— Soit, adhérait Valérie, le jugeant inébranlable, vous me faites beaucoup de peine ; mais...

Elle n'acheva pas, seulement son geste allait déjà chercher plus loin des combinaisons nouvelles.

Alors, comme ils rentraient aussitôt dans la chambre. Gaudias, montrant la porte de séparation, dit tout à coup :

— Est-ce qu'elle est là?

— Sans doute.

— Je veux la voir! Tout de suite! Ou je meurs !

— Impossible, objectait la veuve, elle n'est pas levée.

— Justement ! dit Gaudias. D'ailleurs, un médecin ! Ne l'ai-je pas déjà vue ainsi? et pour la première fois?

— Oui, mais ce jour-là, distingua Mme Lesoir, vous n'étiez que le docteur.

— Non, car à peine présenté, le docteur était amoureux ! Demandez-lui vite, Madame (il saluait), je vous en prie, si elle consent à me recevoir. Dites que je suis à genoux.

Valérie, vaincue, s'avançait vers la porte,... quand, avant qu'elle l'eût touchée, une voix fraîche dit à travers :

— Entrez !

— Ah ! le chérubin ! la mignonne !

Gaudias bondit, ouvrit et puis s'arrêta devant une Irène habillée, coiffée, dans sa chambre faite.

— Debout? Si tôt? fit-il. Pourquoi?

Valérie répondit pour elle.

— C'est que le bonheur est matinal.

Ils étaient déjà l'un près de l'autre et les mains dans les mains. La veuve, compatissante, les laissa seuls. Mais rentrée dans sa chambre, en oubliant exprès de fermer la porte, elle les avisait :

— Je ne vous écoute pas. Vous avez cinq minutes pour ne rien dire et pour tout vous promettre. Après quoi, je vous sépare.

A côté on n'entendait rien... qu'un imperceptible murmure et la respiration d'Irène deux fois de suite arrêtée brusquement... Mme Lesoir se rappelait avec mélancolie son baiser de fiançailles, Tapard jurant en lui écrasant la bouche sous ses lèvres : « Je vous ferai riche... à crier ! » Quelle différence, pensait-elle, avec ces deux enfants, échangeant leurs premiers aveux ! Ceux-là, purs et naïfs, acceptaient l'avenir, sans le craindre ou le calculer. Irène, candide, faisait un beau rêve en ne s'en doutant pas, et Gaudias, désintéressé, sentimental, indifférent à la fortune comme à la condition de celle qu'il avait choisie, ne songeait qu'à l'amour... aux illusions...

Mais les cinq minutes étaient passées, elle toussa pour s'annoncer, rejoignit les jeunes gens et ils descendirent ensemble chez le propriétaire qui attendait Irène, « *afin de la féliciter*, » faisait valoir Valérie.

— Eh bien, et moi? réclamait Gaudias.

XVI

MAISON EN FÊTE

Plusieurs fois par an, M. Brocatel, qui n'était pas un propriétaire ordinaire, avait coutume de réunir chez lui, dans un dîner intime, ses locataires qu'il traitait en amis.

Cette année, la seconde de ces petites assemblées tombait précisément dans la semaine même et la veille du jour où le docteur devait partir pour Boulouris. Elle fut tout à fait réussie.

On y voyait autour du maître de la maison, — en dehors des personnages que nous connaissons déjà, — les cinq membres de la famille Paradour, composée du père, le vicomte de Paradour, ancien colonel aux hussards, de sa femme la vicomtesse et de trois jeunes filles délicieuses.

Ils occupaient, — nous croyons l'avoir dit, — dans la grande aile droite donnant sur la cour et longeant une partie des jardins des Dames de Saint-Maur, l'appartement du deuxième étage, au-dessus de celui des demoiselles Dandin. S'il n'a été parlé jusqu'ici de cette famille, cependant si intéressante, que pour la mentionner, c'est que, tout en étant appelée à jouer plus tard un certain rôle dans la vie de plusieurs des habitants de l'hôtel Pommelé, les Paradour n'en sont pas moins restés

étrangers aux événements spéciaux dont nous avons eu à faire le récit.

Poussé, par le cordon bleu du propriétaire, aux derniers degrés de l'art, le repas dura deux heures, et la gaîté la plus naturelle, la plus cordiale, ne cessa de l'animer. Tous les beaux yeux de l'hôtel Pommelé brillaient comme des diamants ! On était douze. Autour de la table fleurissait une série de superbes jacinthes en carafe prêtées par M. Guillaume, qui faisait venir de Harlem, pour les cultiver dans sa chambre, les oignons les plus rares.

Le père Précipice, encaissé dans son habit noir taillé en plein bois, servit d'un ferme jarret, sans un tremblement du bras ; Belle-Julie, dont le masque de comédie vénitienne n'étonnait plus depuis longtemps, l'assistait, voltigeant comme une phalène au milieu des bougies. Mme de Paradour arborait un innocent décolletage tout rempli de bons souvenirs, et l'abbé Chamaille portait le manteau de cérémonie à collet carré, avec à la fois l'indépendance et la rigueur d'un membre des États-généraux. Il exécuta un *Benedicite* superfin, dans le ton, et digne au point qu'il en faisait un acte nécessaire.

Brocatel avait à sa droite Mme de Paradour et à sa gauche Gotte Dandin en une magnifique et copieuse soie de Lyon, à bouquets d'hortensias, qui craquait comme un feu de sarments. Après celle-ci venait le colonel, genre Galliffet et « cavalier » des pieds à la tête ; puis en bout de table où la reléguait malgré son âge la modestie de sa condition, Valérie Lesoir, ayant à côté d'elle la seconde fille de l'officier.

Face à Brocatel, c'était l'abbé, entre Manon Dandin à sa droite et l'aînée des demoiselles de Paradour à sa gauche; enfin à l'autre bout de la table, en pendant à Valérie, on avait placé Irène entre la troisième Paradour et Gaudias, lequel se trouvait à droite de la colonelle.

La question avait été débattue en haut lieu de savoir s'il était bien prudent de mettre le docteur à côté de sa fiancée. Ne risquait-on pas de donner par là des soupçons à tout le monde et en particulier aux petites Paradour si futées, à qui rien n'échappait? Mais Gaudias ayant déclaré que son attitude et ses jeux de physionomie à distance feraient sûrement scandale si on avait le malheur de l'éloigner d'Irène, on ne l'en sépara point. Ils se tinrent d'ailleurs vis-à-vis l'un de l'autre avec une admirable hypocrisie qui les faisait jubiler intérieurement et corsait leur plaisir. Le docteur eut l'air de réserver à la colonelle toute la galanterie de ses regards et de ses propos, et celle-ci répondit sans la moindre répugnance à des amabilités... qu'elle provoquait... non pour elle l'honnête femme ! mais pour ses filles, car les trois jolies Paradour étaient, — comme tant d'autres, — trois petites sans fortune « de l'armée », trois petites *Si j'étais riche!* et qu'il fallait « caser ». C'est pourquoi la bonne mère, qui avait été ravissante en son temps d'Algérie et qui gardait encore un reste d'oasis, écoutait complaisamment Gaudias l'entreprendre sur l'amour au désert et les nuits africaines... Tout en parlant « lion de l'Atlas » elle pensait : « Serait-ce un gendre? » Ainsi personne ne se douta de rien.

La soirée passa vite et ne finit pas tard. On fit de la musique. L'aînée des Paradour, Brigitte, chanta ; Françoise, la cadette, dit des vers ; la troisième, Thérèse, joua du Chopin. Pootius raconta des histoires sur Hobbema et Spinoza, comme s'il avait dîné avec eux. Enfin le bonheur secret de Gaudias et d'Irène devait posséder un incroyable charme de rayonnement, car tout le monde avait l'air d'être heureux et de savoir pourquoi. Et c'était vrai, ils le savaient : Gaudias, parce qu'il touchait à tous ses buts ; Irène parce qu'elle était éblouie de sa merveilleuse aventure ; Valérie, parce qu'après toute une vie de méfiance, elle entrevoyait, pour l'avenir, dans le foyer des deux enfants qu'elle s'était donnés, un grand refuge de tendresse et d'apaisement ; Brocatel, parce qu'il avait retrouvé le fils perdu dont il ne s'agissait plus que d'opérer la palpitante conquête ; l'abbé, parce qu'il considérait une fois de plus les desseins suivis de la Providence ; Pootius, parce qu'on l'écoutait célébrer ses dieux et qu'on admirait ses jacinthes ; le colonel, parce qu'il avait pu, à l'écart, développer au propriétaire le rôle prépondérant de la cavalerie dans la prochaine guerre ; Gotte Dandin, parce qu'elle avait acquis dans la journée, pour un morceau de pain, une *verdure* de Flandre à tons bleus avec allée d'arbres « perspective » et palais d'eau ; Manon, parce que Gotte était contente ; la colonelle, parce qu'elle avait fait, avec Gaudias, une caravane dans son passé... ; et enfin, les trois petites Paradour, parce qu'elles étaient jeunes, que la pièce était bien éclairée et qu'elles

avaient de jolies robes... ; jusqu'au père Précipice, parce qu'il n'avait rien renversé et à Belle-Julie parce qu'elle n'avait pas fait une tache à son tablier.

Ainsi, d'ailleurs, se manifeste toujours et partout sur les visages humains, avec une semblable apparence, la joie qui différemment les anime pour mille causes.

XVII

L'ÉTERNELLE CHANSON

Le lendemain matin de ce beau jour, il faisait, comme à souhait, un temps miraculeux.

Irène, projetée hors du lit dès l'aube, avait ouvert toute grande sa fenêtre où le soleil *donnait*, avec munificence. Il entrait et tombait, droit dans la chambre, en un large torrent pareil à ce bloc de lumière surnaturelle qui, dans les tableaux d' « Annonciation », suit l'ange qu'il vient d'apporter ; et là, baignant en plein dans ces rayons dont le faisceau semblait exprès dirigé pour l'envelopper et la circonscrire, la jeune fille, en simple jupon et les bras nus, se peignait, — en chantant un vieil air, un air de tante Fine qui s'appelait : *Mon Avenir.*

Voici ce que disait cette chanson :

Ma pauvre âme, tu te reposes
Sans savoir ce qui va venir,

Indifférente aux portes closes,
Au jeu des effets et des causes
Que tu ne peux pas prévenir!
Semez, mon Dieu, semez de roses
Mon avenir!

Qui avait fait ces vers? Qui avait composé cette musique? D'où?... de quel passé, proche ou lointain, cela descendait-il? Irène l'ignorait et n'en était pas curieuse. Elle aimait cet air, parce que c'était, entre tous, le préféré de ceux que chantait la tante, celui qui avait accompagné beaucoup d'heures de son enfance, heures de berceau, heures de poupées, heures de couture ou de rêveries, et plus tard heures de travail dans l'atelier de la rue des Fossés-Saint-Jacques. L'hiver, quand le cartonnage était dur aux doigts engourdis et que le vent miaulait sous les portes vitrées, ou bien l'été, quand, devant le volubilis de la croisée agonisant autour de sa ficelle, la fatigue pesait dans un trop chaud silence... ah! que de fois Irène avait dit :

— Fine, chante *Mon Avenir!*

C'était elle à présent qui le chantait à sa place.

Ma pauvre âme, aux heures moroses
Tu voudrais pouvoir établir
De combien de jours tu disposes
Pour tous les projets grandioses
Que tu ne dois pas accomplir!
Couvrez, mon Dieu, couvrez de roses
Mon avenir!

Sans qu'Irène l'eût remarqué, la porte communiquant avec la chambre de Mme Lesoir était

restée tout contre ; et derrière elle, par la fente, Valérie contemplait avec émotion l'admirable image qu'offrait ainsi la jeune fille dans la splendeur du matin. Était-ce le soleil qui l'illuminait ou elle qui « faisait le soleil? » On n'eût pas su le dire. Elle et lui paraissaient surgir de deux aurores, être deux clartés réunies pour un seul éblouissement. Tournant le dos, Irène était debout près de la fenêtre où s'encadrait le ciel bleu. On ne voyait d'elle que sa chevelure et ses bras ambrés qui en agitaient la masse ruisselante. Tour à tour déesse et fée, reine et sirène, ange et naïade, elle avait l'air de tordre ou de lisser des écheveaux vermeils, de sortir des flots du Pactole ou du verger des Hespérides, de peigner des rayons, de jouer de la harpe ou de nouer des gerbes, de secouer une crinière et puis d'ouvrir une aile, de dérouler un voile de brocart ou de faire sécher, après la pluie, un lourd manteau d'orfroi.

Tout cela, c'était pour la caresse et l'enivrement des yeux, et, s'il n'y avait eu que la sensualité de ce spectacle, on n'en eût recueilli, malgré tout son éclat, qu'une jouissance inférieure et inachevée... Mais Irène en même temps, *chantait.* Sous la chevelure montait la voix qui, dans sa forme immatérielle, et composée d'une autre essence, était aussi de l'or. La chevelure glorifiait la beauté physique, et la jeunesse, et l'amour de la vie ; et la voix célébrait la beauté morale et l'ardeur du sentiment ; elle donnait le ton de l'esprit, l'accent du cœur, le timbre de l'âme. Avançant bien au delà et planant bien au-dessus des mots de la chanson, elle exprimait la palpitation des pensées et les

soupirs de l'espérance. Nobles élans, pures avidités, allégresse et mélancolie, trouble et apaisement, tout cela elle le rendait ; et il y avait aussi dans la poignante douceur de ses inflexions, du doute et de la certitude, une secrète angoisse et, dominant tout, une confiance divine. Ainsi, par la vertu de la voix, la chanson transposée et mise au ton d'idéal devenait à la fois dans la bouche d'Irène une plainte, une prière, et une action de grâces ! On eût dit que c'était elle, l'exquise enfant, qui offrait à Dieu les roses qu'elle en implorait, ces roses qui revenaient toujours s'effeuiller à chaque refrain.

Maintenant la vie s'éveillait et pétillait partout dans la vieille maison. Des petites gammes trébuchaient sur un piano chez les Paradour ; à côté, les huit canaris de Pootius envoyaient à plein bec, par-dessus les toits, leurs trilles les plus joyeux ; et tandis qu'en bas les Dames de Saint-Maur entonnaient également un psaume à la chapelle, inclinant leur humble nuque aux cheveux massacrés, Irène Olette ramassait sa toison d'or et s'exaltait, dans le soleil.

Ma pauvre âme ! A quoi tu t'exposes !
Mon Dieu ! daignez intervenir !
Faites qu'autour de moi les choses
Soient des milliers de fleurs écloses !
Pour que je puisse vous bénir,
Plantez, jonchez, criblez de roses
Mon avenir !

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

AUX PORTES DU SOMMEIL

DEUXIÈME PARTIE

LES DESTINÉES EN MARCHE

TROISIÈME PARTIE

CHANGER DE QUARTIER C'EST PARFOIS CHANGER D'EXISTENCE

QUATRIÈME PARTIE

UNE PAUVRE MILLIONNAIRE

CINQUIÈME PARTIE

LA NOUVELLE IRÈNE

SIXIÈME PARTIE

LE JEU DES PASSIONS

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 24769.

